

VALERY ALEFF

VOYAGES

MAROC

Je n'aime pas voyager. Ce n'est pas un hommage à Claude Lévi-Strauss ; c'est une triste vérité. Je dois voyager parce que je ne peux faire autrement. Je ne peux vivre ni chez moi ni chez mes amis qui se trouvent dans mon orbite. Il me faut une autre orbite, un autre ciel, un autre soleil. Je ne dors pas sous mon soleil noir.

Je rentre du Maroc où j'ai bien dormi, toutes les nuits, sept nuits. Hier, pour fêter le dernier jour de mon séjour, j'ai bu une bouteille de vin et je me suis endormi aussitôt. Je me suis réveillé à six heures du matin en pensant au départ. Notre guide principal m'a dit que l'on partait d'habitude deux heures avant le vol. Un simple calcul m'a permis de conclure que je partais de l'hôtel à huit heures du matin. J'ai essayé de me rendormir ; en vain. Je me suis dit que j'allais prendre une douche : il n'y avait pas de baignoire dans l'hôtel. Après la douche, je comptais faire une promenade matinale.

J'étais en train de prendre une douche. Tout d'un coup, on toque à ma porte. Je n'étais pas encore sous la douche, sinon je n'aurais pas entendu ce bruit léger, plutôt agréable ; un bruit forestier, pourrait-on dire. Je crie : « Un instant. » Mon cri, lui aussi, tient compte de l'heure matinale où la scène se déroule. « Vous êtes réveillé ? » « Oui, je suis réveillé. » Le dialogue n'était pas très long, mais j'en ai conclu que notre guide, qui nous réveille toujours une heure et quart avant qu'on ne se mette en route, avait donné la consigne au personnel de l'hôtel, qui la suivait à la lettre.

Je prends une douche et je m'habille pour faire une promenade et vérifier, par la même occasion, l'heure du départ pour l'aéroport. Je descends à la réception et on me montre le mur où les horaires du départ sont affichés. Je suis censé partir dix minutes plus tard. « Heureusement que ma valise est prête », me dis-je et pourtant je n'ai le temps de parler ni avec moi-même ni avec quiconque. De toute façon, le réceptionniste ne saurait plus rien m'apprendre. Je monte, j'enfile mon imperméable et je redescends dans le hall où plusieurs personnes attendent déjà le car qui les attend dehors. « Pourquoi ne montez-vous pas dans le bus » ? demande un homme en poussant une des portes. « Nous ne savions pas que le car était déjà là », lui répond-t-on. « Il suffit de regarder », dit-il.

À l'aéroport, j'achète deux livres sur le Maroc ; je me fais rouler, comme d'habitude. On continue à me rouler dans la farine. J'appelle ça « une roulade ». Ce n'est ni drôle ni vraiment nouveau, mais j'ai envie de chanter une vocalise lorsqu'un vendeur s'avise de me soutirer de l'argent tout en affirmant qu'il court à sa perte. Ce vendeur-là ne demande pas le double de la valeur de sa marchandise, mais il gagne quand-même une dizaine d'euros. Je le laisse faire parce que je n'ai pas envie d'accuser une fois de plus les habitants de ce pays merveilleux.

Dans l'avion, j'ouvre le bouquin qui s'appelle *Le livre d'or du Maroc*. Je reconnais peu de choses ; je ne reconnais pour ainsi dire rien. Bien sûr, je reconnais le style général, le style du Maroc ; je reconnais même plusieurs styles du Maroc. Mais je n'arrive pas à identifier les monuments que j'ai visités au cours de ce voyage. Par exemple, le palais Al Bahia. Je retiens difficilement les noms et, ces derniers temps, je fais de mon mieux pour ne pas les entendre. À quoi bon constater, une fois de plus, les défaillances de ma mémoire ? Donc, je n'ai pas entendu le nom de ce palais lorsque le guide s'est

mis à discourir. J'ai compris, pourtant, que c'était le plus beau palais de Marrakech. J'aurais pu arriver à la même conclusion en consultant le programme des sites qu'on allait visiter : il n'y avait qu'un seul palais sur la liste. J'ouvre le livre consacré à Marrakech et je tombe sur la définition suivante : « C'est l'un des plus beaux et les plus riches palais que l'on puisse voir à Marrakech, aussi mérite-t-il le nom de 'palais resplendissant'. » J'ouvre de nouveau *Le livre d'or* et je vois des photos qui ne correspondent à rien ; en tous cas, elles ne correspondent à aucun de mes souvenirs. « Deux vues du palais El Badi, monument grandiose élevé à la fin du XVI^e siècle. » Je regarde ces photos et je ne reconnais rien du tout. Je ne reconnais même pas ce que j'ai vu dans d'autres pays, sous d'autres latitudes. Je me pose et repose la même question : « Est-ce le palais que j'ai vu ? »

Et puis, en relisant l'inscription, je me rends compte qu'il s'agit d'un autre palais qui n'était pas sur notre liste. El Badi, Al Bahia. Il est facile de confondre les noms quand on n'essaie même pas de les retenir. Mais je continue à ne pas reconnaître Al Balia et aussi d'autres monuments que j'ai visités avec mon groupe. S'agissait-il d'autres monuments ? Dans un livre de Calvino que je lis également sur le chemin du retour il y a une phrase qui pourrait convenir à ma déconfiture : « ... *o forse solamente sognata*. » Je traduirais ce passage ainsi : « ou peut-être entrevu dans un rêve. » Les rêves ont bon dos.

2

Je ne voyage pas, car je pense que tout se trouve dans les livres ; on n'a qu'à les ouvrir. Tous les pays du monde sont enterrés au Louvre, dans sa librairie. Même le Musée du Louvre est enterré dans cette librairie où je vais de temps en temps pour déterrer un monument, un tableau. Il va sans dire que ne m'interdis pas l'accès au musée, ce qui serait stupide de ma part : on ne peut pas se contenter toujours de reproductions. Mais je ne vais pas plus loin ; je ne franchis pas les frontières. Je regarde un Bellini ; je ne prends pas un avion pour aller au Maroc. C'est fait ; il faut que je prenne en considération ma nouvelle vie, celle d'un voyageur infatigable. Je n'ouvrirai les livres qu'à posteriori pour me rafraîchir la mémoire. En Union Soviétique, les coiffeurs disaient à la fin d'une séance : « Voulez-vous que je vous rafraîchisse ? » Et ils pointaient leur index vers un flacon d'eau de Cologne. Je veux qu'on me rafraîchisse la mémoire. Je veux qu'on me rafraîchisse tout entier. J'ai peur qu'un flacon d'eau de Cologne ne suffise pas.

Ce voyage m'a rafraîchi tout entier ; et j'en avais besoin. J'étais en mauvaise posture lorsque j'ai décidé de prendre part à ce voyage organisé. En Italie, je voyage seul ; au Maroc, je préfère suivre le mouvement. J'avais une grippe et une dépression nerveuse n'était pas loin, à en juger d'après ma fatigue et ma paresse. Rien ne me faisait plus plaisir à part le sommeil qui ne venait pas. J'étais enrhumé et même les efforts culinaire de ma compagne ne produisaient aucun effet sur mon palais, ma conscience, mes humeurs. Les promenades n'avaient plus aucun sens car je me promenais toujours aux mêmes endroits, créant une sensation de l'immobilité. « C'est bon pour ta santé », me disait des

amis, mais l'immobilité ne nuit pas à votre santé non plus, à condition de ne pas boire un litre de vodka par jour.

Donc, je suis parti loin de ces endroits, de mes promenades et mauvais humeurs. Le jour du départ, j'étais encore en mauvaise posture, mais tout allait changer assez vite, me disais-je en m'appuyant sur ma propre expérience : en dehors de mon appartement et de mes circuits habituels je me sens toujours mieux. Dans l'avion, je me sentais mal et les gens qui m'entouraient ne pouvaient aucunement gagner le concours du meilleur compagnon de voyage. Et je comptais sur un compagnon de voyage digne de ce nom : une jolie fille, un sage oriental. À l'arrivée non plus je n'ai trouvé ni l'un ni l'autre. En vain scrutais-je les visages de ceux qui grouillaient dans la salle où les valises tournaient en rond. J'avais l'impression d'être une de ces valises que personne ne réclamait. Et pourtant les mains se tendaient vers ces valises, les attrapaient, les déposaient sur des chariots. Pourquoi personne ne voulait me mettre sur un chariot pour me rouler loin de ma vie, de mes insomnies ?

Un car nous attendait. De nouveau, je scrutais les visages et les silhouettes. Une jolie fille se dirigeait vers notre car, mais il n'était pas seul à stationner sur la place où tout le monde cherchait ses repères, sa destination. Moi, j'y cherchais ma destinée ; j'ai trouvé un car avec quelques vieillards et un jeune couple. Les vieillards n'étaient pas à la hauteur de l'image d'un vieux sage que je gardais dans la mémoire. Le couple ne répondait pas à mes critères esthétiques. D'autres gens ont pénétré à l'intérieur du car, mais tout cela n'était qu'un exemple de la musique répétitive : aucun être humain n'était suffisamment humain pour éveiller mon attention.

Après une demi-heure de route j'ai aperçu la couleur de Marrakech ; je m'étais assoupi sans doute parce que soudain cette couleur a envahi l'espace. D'où avait-elle surgit ? J'ai regardé ma montre ; j'ai regardé par la fenêtre. La couleur, rien que la couleur. Je ne voyais même pas les formes des habitations, leurs attraits architecturaux. « Au cours de ses neuf siècles d'histoire, Marrakech a connu de nombreux retournements de situation, des moments de splendeur et de gloire accompagnés de longues années sombres. » Même un siècle sombre ne peut assombrir la couleur de Marrakech, qui traverse le temps sans prêter attention aux gens et leurs caprices. Au moins, j'ai eu cette impression et l'impressionnisme est de mise lorsqu'il s'agit de Marrakech.

Le minaret de la Koutoubia. « Même de l'extérieur, ce minaret en grès rose est à lui seul un spectacle admirable quel que soit l'heure du jour à laquelle on veut le contempler. Ce grès, provenant des carrières ouvertes autrefois dans les collines voisines de Queliz, a la propriété de changer de couleur selon l'exposition au soleil, donnant au minaret l'aspect d'une gigantesque torche toujours flamboyante. » Je n'ai pas vu ce minaret le premier jour de mon périple marocain. À présent, je ne le vois plus. Il ne me reste que les livres où je le reconnais à peine.

Nous arrivons au centre ville ; plusieurs hommes et femmes descendent du car. Ils séjournent à l'hôtel qui s'appelle Marrakech. Je reste à l'intérieur du car ; on m'emmène dans un autre hôtel qui se trouve en dehors de la ville. « Il y a une navette », m'explique-t-on. « Je préfère circuler à pied », dis-

je. « Mais c'est trop loin », me répond-t-on. « Pourquoi ne m'avez-vous pas mis dans cet hôtel ? Autant jouir du centre de la ville. » Personne ne m'écoute ; moi-même, je ne m'écoute pas. Je suis trop fatigué pour m'écouter, pour écouter quiconque. Je me suis réveillé et levé à trois heures du matin. Au fait, je ne me suis pas réveillé ; je n'avais pas dormi une seconde. J'exagère sans doute : j'ai dû dormir une seconde et même une heure. Il me faut huit heures au moins pour calmer mes esprits, pour restaurer mon cerveau. Mon cerveau était en piteux état tout le long du trajet. Mon assoupissement ne l'avait pas remis d'aplomb.

3

Nous arrivons à l'hôtel qui est au diable vauvert par rapport à la ville et à l'humanité toute entière. (Une connotation dictée par mon humeur massacrant.) A la fin de mon séjour, je me suis rendu compte qu'il n'était pas si mauvais que ça. Certes, il était loin du centre ville ; mais il n'était pas très loin du centre de la civilisation. Il n'y avait pas de baignoire, mais il paraît que c'est la tendance actuellement. En tous cas, c'est ce que prétend un de mes compagnons de voyage qui m'a conquis au cours de notre premier repas. « Une piscine est mieux qu'une baignoire », dit-il. Je ne l'ai pas vue le premier jour et l'absence de baignoire n'a fait qu'assombrir mon état d'esprit. Mon esprit, ou mon cerveau a été tour à tour saccagé, embelli, vénéré et puni au cours de ce voyage – tout comme la ville de Marrakech. La première journée n'est pas une exception à la règle.

Malgré la fatigue et le manque de sommeil, je décide de faire un tour en ville. Je prends la navette qui me dépose près d'un groupe de gens parmi lesquels je distingue un autochtone. Sur sa veste il porte un badge auquel je ne prête aucune attention, tout au moins à ma descente de la navette. « Pourriez-vous me dire où se trouve La Mamounia ? » lui dis-je.

- Pourquoi me posez-vous cette question ? dit-il.
- Parce que j'aimerais aller à La Mamounia. C'est un des meilleurs hôtels du monde.
- Savez-vous que Churchill aimait y séjourner ? me demande-t-il.
- Non. Mais j'aimerais y aller.
- Savez-vous que Churchill venait souvent à La Mamounia pour se reposer mais aussi pour écrire ?
- Non.
- Il y séjournait pour écrire ses mémoires, un cigare entre les lèvres, un verre de cognac à la main.
- Très bien.
- Une promenade dans les jardins, une bouteille de cognac sur la terrasse.
- Oui, c'est ainsi qu'il écrivait ses mémoires, lui dis-je.
- Il réservait tout le deuxième étage dont les appartements portent encore son nom.
- Où est cet hôtel ?

Ma question le plonge dans l'embarras.

- Vous voulez y aller ? Mais vous ne pouvez pas.
- Pourquoi pas ?
- Parce que très peu de gens sont autorisés à y entrer.
- Je suis mal habillé et mal rasé. C'est ce que vous insinuez ?
- Pas du tout. Mais on ne vous laissera pas entrer.
- J'aimerais y déjeuner.
- On ne vous laissera pas entrer. Voulez-vous que je vous montre la ville ?
- C'est La Mamounia qui m'intéresse. J'ai un rendez-vous avec une amie.
- A La Mamounia ?
- Oui.
- Bonne chance. Vous savez où je suis. Tôt ou tard, vous aurez envie de visiter le reste de la ville.
- Vos clients sont les gens qui descendent de la navette, lui dis-je.

Il pointe son index vers le badge.

- Je suis un guide attitré. »

Je lui serre la main. Une demi-roulade ; je n'aurai chanté que trois ou quatre notes. Une roulade en puissance. Une roulade quand-même.

Je vais à La Mamounia. Je longe la rue où le chauffeur de la navette a déposé ses clients. Puis, je vois un rond point et je tourne à gauche. Bref, je suis l'itinéraire indiqué par le guide : avant que je ne lui serre la main, il m'avait donné des instructions qui m'ont permis de me présenter au portail de La Mamounia. Deux hommes gardent l'entrée. Ils ouvrent tout ce qu'on peut ouvrir. J'entre et je me dirige vers une autre entrée, celle qui donne accès au cœur de La Mamounia. Son cœur bat lentement ce jour-là. Il bat faiblement ; je l'entends à peine. Tout d'un coup, je vois une femme éblouissante. C'est mon cœur qui bat la chamade ; le cœur de La Mamounia ne bouge presque pas. C'est un chat qui tressaille dans son sommeil.

Avant de tomber sur cette femme – avant de tomber amoureux d'elle – j'ai demandé à quelqu'un où étaient les restaurants. « Le restaurant français est au bout du couloir », m'a-t-on dit. Je me suis avancé. « Avec un paradis au bout », comme dit le poète. J'ai déjà cité ce vers, à ce qu'il me semble. Ce n'est pas la peine de le citer ; il faut le vivre. Je ne le vis pas ; je la contemple de loin ou de près. Je le contemple sans le vivre. Je l'entends, je l'écris, je le prononce. Je l'écris, donc je suis. Je suis à La Mamounia, donc je suis.

« Que cherchez-vous, Monsieur ? me demande-t-elle.

Je ne sais pas si elle m'a posé cette question. De toute façon, je n'ai rien dit. Si, j'ai dit quelque chose.

- Puis-je consulter votre carte ?

- Mais certainement.

Elle m'apporte la carte. Je la consulte au lieu de regarder la femme qui me l'a apporté.

- Voulez-vous voir notre carte du soir ? me demande-t-elle.

- Y a-t-il un restaurant marocain dans l'hôtel ?

- Oui. Mais il n'est ouvert que le soir.

Il est une heure de l'après-midi.

- Y a-t-il un restaurant ouvert actuellement ? À part le vôtre, bien sûr. Je viendrai chez vous un soir.

- Il y a un buffet au bord de la piscine.

- J'irai d'abord dans le restaurant marocain pour voir la carte.

- Voulez-vous que je vous accompagne ?

- Merci. Si vous m'indiquez la direction...

- Montrez-lui où il se trouve, dit un homme habillé en noir. Son supérieur sans doute.

Elle me guide le long des sentiers qui m'emmènent vers mon but. Mais quel est mon but ? Cette femme. Je me fiche du restaurant marocain : il y en a partout, même à Paris. Cette femme est unique ; il n'y a de femme comme ça ni à Paris ni à Nantes ni à Bordeaux. Il n'y aurait pas eu de femmes comme ça au Maroc, si elle n'avait pas choisi de travailler dans le restaurant français de La Mamounia.

- Le restaurant marocain est au bout de ce sentier, me dit-elle.

- Je vous remercie infiniment.

- Je vous en prie, Monsieur. »

J'aurais dû lui dire : « Je vous remercie infiniment, Mademoiselle. » Si elle ne m'avait rien dit, j'en aurais conclu qu'elle n'était pas mariée. Hélas, mes conclusions ne valent rien : je le sais depuis des siècles. Au moins, l'aurais-je mise à l'épreuve. Quelle épreuve ? Un étranger l'appelle « Mademoiselle » au lieu de dire : « Merci, Madame. » Pourquoi rectifier le tir ? Pourquoi dire : « Je ne suis plus mademoiselle, Monsieur. » Dans un film de Truffaut, il y a une scène comme ça : « Voici, Mademoiselle. » « Madame ! » Elle venait de se marier ; elle venait d'acheter un journal dans un kiosque. Les vendeurs se trompent souvent ; les clients aussi.

Elle s'éloigne ; je m'éloigne. J'ai un but qui n'en est pas un. Ce n'est pas un but, tout compte fait ; c'est un restaurant marocain qui est fermé à l'heure du déjeuner. On me montre la carte ; c'est une carte, rien de plus. La femme qui me la tend est jolie ; la carte est jolie, elle aussi. Rien à voir avec la femme de cet après-midi mémorable. J'aurais pu y dîner le soir ; rien ne m'empêchait d'y dîner ce soir-là. J'ai raté quelque chose, je ne sais pas quoi. Il se peut qu'elle soit mariée, qu'elle ait deux enfants. En ce cas, je n'ai rien raté. Une nuit d'amour ?

Je rentre bredouille à l'hôtel. Non, je ne rentre pas car je n'aime pas rentrer bredouille. De plus, je dois attendre la navette pour ne pas prendre de taxi, pour ne pas dépenser dix euros de plus. Ce n'est pas là la question. Je peux dépenser cent euros de plus, à condition que ça serve à quelque chose. Ça ne sert à rien de prendre un taxi à Marrakech, à deux heures de l'après-midi ; d'autant que je n'ai rien à faire. Je n'ai pas d'obligations ; je n'ai pas de sensations non plus. Je suis à la recherche de sensations fortes. Dieu a entendu mes prières ; et pourtant je ne priais pas.

Un carrefour. Un homme sur un scooter m'accoste et me dit : « Aujourd'hui, c'est un jour exceptionnel.

- Pourquoi ?
- Parce que vous pouvez entrer dans la mosquée.
- Quelle mosquée ?
- La mosquée la plus importante, voyons. C'est la mosquée où les gens prient tous les jours.
- Je ne suis pas musulman.
- Ça se voit. Vous pourriez faire votre prière aujourd'hui. Et vous verrez la mosquée.
- Je prie à la maison. Ou je ne prie pas du tout.
- Vous verrez la mosquée.

Nous faisons quelques pas. Puis, il me demande de m'installer sur son scooter.

- Je ne l'ai jamais fait, lui dis-je. J'ai peur.
- N'ayez pas peur. Accrochez-vous. Mettez vos mains autour de ma taille. »

Nous partons à l'aventure. C'est moi qui pars à l'aventure ; lui sait ce qu'il fait. Moi, je ne sais pas ce qu'il est en train de faire. Je sais qu'il m'embobine. J'espère qu'on ne me dérobera pas mon portefeuille, qu'on ne me tuera pas. C'est après coup que je le dis. Sur le moment, je ne pensais à rien. Maintenant je dis : « Je savais que c'était un escroc. Mais j'avais envie des sensations fortes. C'est pour ça que je l'ai suivi. Nous avons fait des kilomètres sur son scooter. Les ruelles de Marrakech. Nous avons prié ensemble. Ça vaut la peine de dépenser une centaine d'euros pour cette aventure. »

C'est ainsi que je parle aujourd'hui. Sur son scooter, je ne parlais pas. Je m'agrippais à sa taille ; j'avais peur de tomber, d'accrocher un mur ou un passant. Je pensais à mes doigts de pianiste. Son scooter frôlait les murs et les passants. Mes doigts les frôlaient aussi. On s'habitue à tout, même aux scooters, sans parler de ruelles et de passants.

La mosquée. Je ne l'ai pas vue. J'ai vu un mur où une prière s'imposait d'après mon guide de fortune. Nous avons prié ensemble. « Tu pries d'abord pour toi, m'a-t-il dit. Tes désirs. Tu désires quelque chose ?

- Oui, comme tout le monde.
- Tu pries. Alors, tout sera comme tu le veux.
- Je ne crois pas, surtout que ma prière...
- Tu n'es pas musulman. Mais tu pries, dans ta langue. Prie pour toi.

Je prie pour moi.

- Maintenant, prie pour tes proches. Tu mets la main sur ton front. Tu mets la main sur ta bouche.

- Mes parents sont morts.

- Téléphone-moi dans un an pour me dire si ta prière a marché. »

Je faisais tout ce qu'il voulait. Nous sommes reparties en scooter : nous n'avions pas d'autre moyen de locomotion.

Je savais qu'on allait atterrir dans une boutique quelconque. J'ai de l'expérience dans le domaine des « roulades » : je suis allé en Turquie. On frôle les murs, des gens, n'importe quoi. Je ne sais pas combien de fois j'ai failli me casser quelque chose. Je n'ai même pas le temps de compter mes échecs. À quoi bon compter ce que je n'ai pas perdu, à part une centaine d'euros ? Je les ai bel et bien perdus, mais je n'ai pas envie de les compter. On ne compte pas l'argent des autres.

C'est maintenant que je sais la suite des événements. Après coup, tout devient facile, même les échecs. Tout se bonifie en vieillissant. En ce qui me concerne, tout se bonifie en quittant ma mémoire. (Du coup, ma mémoire se bonifie, elle aussi.) Depuis quelques temps, il n'y a que des départs. Quelques arrivées par ci, par là. Pas beaucoup. Le scooter est un acquis certain et sûr : je ne suis pas prêt de l'oublier. La boutique non plus d'ailleurs. La preuve...

Voici la preuve. On s'arrête, on entre dans une boutique. Je vois des tapis, des robes, des boîtes. À ce moment, je comprends que je me suis fait arnaqué. La prière que j'ai faite n'est pas un bonus sérieux, vu la blessure qu'une arnaque inflige à toutes les prières. Une blessure, une profanation. Un jeune homme, adolescent, un teenager. Ça commence, ça recommence – comme en Turquie. D'abord du thé, l'hospitalité marocaine, noblesse oblige. Ensuite, la visite de la boutique. « Nous voyageons partout, dit le garçon. Nous exportons nos produits. » Où a-t-il appris ce langage ? Je ne lui demande pas quel genre de voyage il effectue. Mon voyage me suffit amplement. Pourquoi me soucier d'autres voyages ?

Je regarde les produits exposés sur deux niveaux et je me demande ce que j'achèterai sans me ruiner, sans courir à ma perte. Je choisis une boîte ; je la regarde attentivement à la recherche du prix. « Ce n'est pas le prix », dit-il. Il ne sait pas si je regarde la beauté de la boîte ou autre chose. Mais il sait que le prix sera supérieur à tout ce qu'on peut imaginer. En tous cas, il espère qu'il me roulera dans la farine, qu'il me transformera en pirojki.

Le soi-disant guide est parti en disant : « Je te quitte dix minutes. Dans dix minutes je serai là. »

Dix minutes plus tard il était là. Et alors ? Votre présence ne vous excuse pas. Les meurtriers sont toujours présents, mais ils ne sont pas innocents.

Le garçon prend un instrument traditionnel et chante un cantique ou quelque chose de semblable. Le guide le rejoint. Ils chantent bien : pas le mièvrerie orthodoxe. Je ne supporte pas les basses russes.

On marchande. Le garçon prend une feuille de papier, la divise en deux et me demande comment je m'appelle. Je lui dis mon prénom. Il l'inscrit dans la partie gauche de la feuille ; il inscrit son prénom dans la partie droite, à la tête de la partie droite. Il met un chiffre ; je fais de même. Mon offre ne correspond pas à son chiffre, mais il gagnera de toute façon. À quoi bon faire de l'arithmétique quand tout est perdu ? Il ne faut pas exagérer : je n'ai pas perdu ma vie. Il faut que je m'en réjouisse. Il y a tant d'occasions pour se réjouir. Pourquoi ne pas en profiter ?

J'en profite maintenant. Tant mieux.

J'achète encore une boîte. On me roule dans la farine ; le koulibiak est presque prêt. Mais je n'ai pas acheté une robe qu'il voulait mettre sur moi pour me démontrer à quel point elle était belle.

Marrakech est une belle ville ; je le constate sur le chemin de retour. Le scooter, le guide. Un autre scooter, deux filles. Elles sont aussi belles que le cantique exécuté dans la boutique. Le guide les salue ; elles saluent le guide. Je pourrai donc les rencontrer plus tard, grâce à mon guide. Il se retourne ; il n'y a pas de voitures autour de nous. Les conducteurs se retournent et regardent leurs passagers. « Elles vous plaisent, les filles ?

- Pas mal, pas mal.

- Tu préfères les garçons.

- Ça dépend.

- Je peux arranger tout ça. Tu me dis si tu préfères les garçons.

- J'aimerais dormir.

- Il est quatre heures. Tu dors, tu reviens. Je passerai te prendre. Combien de filles ? combien de garçons ? Il ne faut pas les emmener à ton hôtel. C'est interdit, de toutes façons. On louera une maison. Ça te convient ?

- Donne-moi ton numéro de téléphone. »

Il me le donne. Je n'ai pas l'intention de lui téléphoner. Il me tend la main. Je l'embrasse sur les joues.

5

Le jour suivant nous partons pour Casablanca. Le guide nous dit que nous ne serons pas dépayés. « Casa est une ville européenne. Par contre à Fez vous serez dépayés. À Rabat aussi. » Je ne me sens pas dans mon assiette même quand je prends un car qui m'a l'air bien européen ou japonais ou américain. Je ne sais pas en quoi ce car diffère de tous les bus que j'ai pris dans ma vie en ma qualité de touriste ou de simple passant, mais je m'y sens mal, peut-être à cause des gens qui le remplissent. Ils ne le remplissent pas tout à fait : notre groupe est plutôt petit. Quand nous marchons quelque part, notre groupe est compact ; dans le bus, les touristes s'assoient n'importe où, sans observer aucun ordre ; de sorte qu'on a l'impression que le car est rempli à ras bord. Où que je jette un coup d'œil, je vois des gens ; même les sièges vides semblent occupés. Même dans un désert, entouré

de dromadaires, j'aurais l'impression d'être au milieu d'une foule. Une personne suffit pour envahir la planète entière.

Les humains sont omniprésents ; les chats se font plutôt rares. Et pourtant il y a pas mal de chats dans les villes que nous visitons. Il y a des chats, mais il n'y a pas de chiens. Je ne peux pas dire que les chiens me manquent au point de vouloir changer de pays et de climat. Je constate un fait, c'est tout. Les chats me tiennent compagnie sans m'approcher. Parfois ils s'approchent, même si je ne les appelle pas. Je les caresse et ils repartent heureux. Ils ne me suivent pas. Dommage. Mais que ferais-je avec un chat dans ce bus ? D'ailleurs, ni le conducteur ni le guide n'admettraient qu'un animal voyage avec nous. Nul animal n'a payé la somme nécessaire pour un voyage de cette envergure. Même dans la navette que j'ai prise à Marrakech un chat ne pourrait mettre les pattes. Dommage, dommage. Ça me changerait les idées, les sensations. J'ai toujours besoin de caresser quelqu'un et il est plus facile de caresser un chat qu'un humain. Il est plus agréable de caresser un chat ou un chien. Un animal est-il quelqu'un ou quelque chose ? La différence entre nos espèces respectives est-elle qualitative ou quantitative ? Une différence de nature ou de degré ? Montaigne pensait que nous appartenions à la même espèce, au même genre. Le genre humain ? le genre félin ? Peu importe. Il y a des films à ce sujet. Ils s'appellent *La féline* et *La canine*. Je ne suis pas sûr que le film *La canine* existe vraiment. Et même si j'étais un réalisateur, je ne ferais pas un film comme ça : *La féline*, ses multiples versions, suffisent amplement. Il y a des chats dans les rues que nous longeons ; il y a sans doute des femmes félines dans les maisons qui les bordent. Dans le car, il y a plutôt des femmes-oiseaux.

Une jeune fille, assise de l'autre côté du couloir, a des cheveux blonds qui semblent plaqués sur son crane. J'ai envie de les détacher pour les jeter dans les airs lorsque le vent fait des siennes. Elle a les yeux d'un oiseau migrateur qui scrute l'horizon à la recherche d'un pays chaud. Tout le temps elle regarde par la fenêtre, comme si elle espérait dénicher un monument qu'on ne trouve ni sur les cartes ni dans le guide bleu. Sa mère (ou sa sœur aînée) a les yeux qui picorent les paysages. Ils ne les dévorent pas ; ils les picorent. Son nez ne dément pas son appartenance à cette espèce qui passe le plus clair de son temps dans les airs. Ses cheveux sont encore plus pâles que ceux de sa fille (ou de sa sœur cadette). Ce n'est pas sa couleur, visiblement. L'air pâlit lorsqu'elle tourne la tête ou l'abaisse pour ramasser un objet perdu. Au premier repas commun elle me demande d'où je viens. « Du froid », voulais-je répondre. Je lui dis que je suis d'origine Russe. « Mais j'habite Versailles depuis des siècles.

- Ah, vous avez donc vu Louis XIV.

- Non, je ne l'ai pas vu.

- Dommage. »

Tout le monde rit. Il y a une dizaine de personnes à notre table. Un garçon nous dit que nous aurons de la soupe et une friture de poissons. J'adore le poisson, mais je n'aime pas la friture. « Je ne mange pas de poisson, lui dis-je. Je suis allergique.

- On vous proposera autre chose.

- Quoi ?

- La surprise du chef. »

Je n'aime pas les surprises qui m'attendent dans les mauvais restaurants. C'est pourquoi j'évite les mauvais restaurants dans la mesure du possible. Cette fois je n'avais pas le choix. Au moins aurais-je dû éviter la surprise. Pour une raison que je ne connais toujours pas, je me suis laissé faire. J'ai mangé une salade qui semblait rendre hommage aux congélateurs du monde entier. Ensuite j'ai eu droit à un steak qui donnait du fil à retordre. Après de nombreux efforts, j'ai réussi à en détacher un petit morceau. Ce n'était pas la faute du couteau.

« Vous faites quoi dans la vie ? me demande un homme assis à mes côtés.

- Je suis pianiste.

- Je savais que vous étiez un artiste. Ça se voit.

- Je ne le savais pas.

- Si, si. Ça se voit. »

Il avait l'allure et la carrure d'un sportif. Les sportifs, on les détecte plus facilement que les artistes. Mais je ne pensais pas que c'était un sportif professionnel. J'ai appris par la suite qu'il aimait escalader les montagnes et faisait du ski alpin. « Une prochaine fois nous aurons tous la surprise », a-t-il dit en regardant le steak. Mais la dame assise en face de moi suivait attentivement la bataille que je livrais à ce morceau de viande. « La friture est bonne », dit-elle en guise de conclusion.

6

Sans le film légendaire, je n'aurais jamais entendu parler de Casablanca. Mais la ville réelle n'a rien à voir ni avec le film ni avec Humphrey Bogart. Je doute même que l'on puisse y trouver Ingrid Bergman—à l'heure actuelle. Dans le quartier chic, on trouve Le Nôtre et d'autres magasins de ce genre. Une ville européenne de luxe. Nous n'avons pas visité les quartiers pauvres, et pour cause. Que peut-on y voir à part la pauvreté qui est une des spécialités du Maroc ? La pauvreté nous attendait à Fez et à Rabat.

A un moment donné, le car s'arrête et le guide dit que nous pouvons nous dégourdir les jambes pendant une demi-heure. « Vous pouvez aussi faire pipi, si vous le voulez », ajoute-t-il. Un vieux monsieur descend du car vide : tout le monde est déjà parti pour suivre les conseils du chef. Il descend lentement, très lentement, comme si une torture l'attendait en dehors du car où il se sent protégé. Il est complètement chauve ; dans la pénombre, on pourrait le prendre pour Yul Brunner. En pleine lumière, il est plutôt l'anti-Brunner. Il a l'air étonné et doux. Il s'étonne de tout et il accepte tout. « Ah, il y a de la boue ? Tiens ! Bon ! C'est une mosquée ? Tant mieux. C'est ça, une mosquée ? » Ses yeux ainsi que son étonnement sont agrandis par une paire de lunettes. Je l'accompagne partout où il va parce qu'il n'y a pas d'autres solutions : il ne pourrait pas m'accompagner, même s'il le voulait de toutes ses

forces. Il ne le veut pas. Il ne veut pas non plus qu'on le laisse tranquille. Je ne sais pas s'il veut se promener ou rester dans le car, mais puisqu'il est déjà dans la rue qui longe une plage, il continue à marcher tant bien que mal. Il n'est pas maladroit ; il est simplement vieux. « Ah bon. C'est ça », répète-t-il de temps à autre, aux moments il a envie d'ouvrir la bouche pour dire quelque chose. La bouche de la femme aux cheveux de laine est ouverte la plupart du temps ; la bouche du vieil homme est fermée la plupart du temps.

Nous passons devant un restaurant. Je lis la carte qui ressemble trop à ce qu'on propose d'habitude dans un restaurant européen du même genre : pizzas, coca. « Un restaurant, dit le vieil homme. Je n'ai pas faim.

- Voulez-vous boire quelque chose ? Un jus de fruits, par exemple.

- Je n'ai pas soif. Un jus de fruits ? Peut-être. Pourquoi pas ? »

Je ne parle pas en l'air : nous passons devant une sorte de café sur le comptoir duquel je vois un monticule de fruits. Un homme d'âge moyen se tient derrière ce monticule qui ne le cache pas malgré ses dimensions imposantes.

« Peut-on boire un jus de fruits ? je demande.

- Plusieurs, si vous voulez. Nous faisons des mélanges. Les gens aiment les mélanges.

- Voulez-vous un cocktail de fruits ? je demande à un vieil homme.

- Ça m'est égal. Et vous ?

- Orange, avocat. Je ne sais pas.

- Ça m'est égal, répond-t-il. J'aime tout et je n'aime rien.

- Je comprends, dis-je. Orange, avocat, pomme ?

- Oui, oui. Tout ce que vous voulez. »

Nous nous asseyons. Il pousse un soupir de soulagement, mais je n'ai pas l'impression qu'il soit soulagé. De quoi peut-on parler avec cet homme ? de la pluie et du beau temps ? Ce n'est pas le moment d'entamer une conversation sur la pluie : le temps est au beau fixe. Je dis pourtant : « Il ne pleut pas. Nous avons de la chance.

- Il ne pleut jamais au Maroc, dit-il.

- Vous connaissez le Maroc ?

- Non, c'est la première fois que j'y mets les pieds. Et la dernière.

- En êtes-vous sûr ? Beaucoup de gens achètent des maisons par ici. Pour profiter du soleil.

- Qu'ils profitent du soleil, répond-t-il. Tout le monde profite du soleil.

- Moi, je n'aime pas le soleil, dis-je.

- Moi non plus. Où est notre car ?

- Le guide a dit que le chauffeur allait le mettre un peu plus loin.

- Plus loin que quoi ? demande-t-il.

- Plus loin par rapport à l'endroit où nous nous sommes arrêtés.

- C'était où ? Je ne m'en souviens pas.

Il regarde le ciel. Je consulte ma montre.

- Nous avons encore douze minutes. »

Il a une grosse tête qui me rappelle celle de mon chat. À part cela, il n'a presque rien en commun avec mon chat qui est beaucoup plus jeune que lui : il vient d'avoir deux ans. C'est moi qui ai soufflé deux bougies sur son gâteau d'anniversaire. Il va sans dire que mon chat ne porte pas de lunettes. Je me demande comment les chats se comportent quand ils voient mal. N'ai-je pas connu un chat qui était à moitié aveugle, tout à fait aveugle ? On lui mettait un bol sous le nez ; il sentait la nourriture et mangeait avec appétit, malgré l'absence de support visuel. Moi-même, je vois mal dans l'obscurité, de sorte que j'ai failli tomber lors de ma visite à La Mamounia. J'ai failli y tomber à deux reprises, si mes souvenirs sont bons. Pourquoi me souvenir de mes chutes potentielles, virtuelles ? C'est mon corps qui se souviendra de mes vraies chutes, si cela m'arrive. En l'occurrence, je peux compter sur mon corps. La mémoire des corps est plus tenace que celle des cerveaux. Mon cerveau n'appartient-il pas à mon corps ?

7

Dix minutes se sont écoulées ; il ne nous reste que deux minutes pour regagner notre car. Je le dis à mon compagnon de voyage qui n'a pas envie de voyager. Mais il ne peut rester où il est parce qu'il ne connaît pas Casablanca ; je ne suis même pas sûr qu'il a vu le film légendaire. Supposons qu'il l'ait vu plusieurs fois de suite. Et alors ? Cela ne lui faciliterait pas la tâche, surtout à son âge. Moi, j'aurais à peu près les mêmes problèmes ; et pourtant j'ai vu et revu le film. « Au cours des dernières décennies, Casablanca a enregistré un développement de grande amplitude. Habitée au début du siècle par 250 000 âmes, sa population dépasse aujourd'hui les trois millions. » Si je ne me trompe, le film a été tourné à la fin des années quarante. Deux millions d'âmes et de corps supplémentaires. Comment traiter avec eux ?

Il termine son jus ou plutôt son mélange, son cocktail ; il sort son portefeuille pour régler sa part de l'addition. Je lui dis que je l'invite. « Mais pourquoi voulez-vous m'inviter ? Personne ne m'invite depuis longtemps. Je ne vais pas recommencer, à mon âge.

- C'est plus facile, lui dis-je. La prochaine fois, c'est vous qui m'inviterez. »

En passant, je me dis que l'occasion ne se présentera peut-être pas : il a l'air trop fatigué, au bout du rouleau.

Il se lève et se dirige vers la mer, comme s'il voulait faire un plongeon ou nager comme un poisson. Sait-il nager ? Il habite près de Nantes ; cette possibilité n'est pas exclue. Mais l'eau est froide en cette saison malgré le soleil qui brille pour nous prouver que le Maroc est un paradis sur terre. Il ne faut pas oublier, pourtant, que nous sommes au mois de décembre. Noël n'est pas très loin — il n'est pas derrière les montagnes, comme disent les Russes. Pour le moment, je ne vois pas de

montagnes. Je vois la mer et je sais que pas loin de l'endroit où nous nous sommes arrêtés, il y a la mosquée Hassan II. Nous l'avons déjà visitée. Mais le vieil homme ne me parle pas de cette visite ; je n'en parle pas non plus pour ne pas mettre sa mémoire à l'épreuve. Nous cherchons le car qui s'est déplacé pendant que nous buvions nos cocktails.

La première étape : je dois détourner son attention de la mer et de la plage où il y a très peu de monde. Si les jeunes n'y vont pas, les vieux doivent s'abstenir.

« Où est notre car ? me demande-t-il. C'est la mer.

- Oui, c'est la mer. (Je confirme son hypothèse.)

- Que faisons-nous près de la mer ?

- Nous cherchons notre car.

- Où est-il ? me demande-t-il.

- Un peu plus loin. Je vais jeter un coup d'œil. »

Il se retourne et regarde la rue où quelques voitures circulent sans prêter attention à nos recherches. Je regarde en direction de la mosquée Hassan II d'où notre car est venu tout à l'heure. Je vois une tache jaune qui me fait penser à notre car : il est à moitié jaune. Je me rappelle même son numéro : douze. Mais je ne vois pas les chiffres à cette distance. Je me fie à cette tache qui apaise mon inquiétude. À dire vrai, je ne m'inquiète pas outre mesure : le car ne partira pas si deux voyageurs manquent à l'appel. Certes, nous sommes dans une ville étrangère ; mais nous parlons la seconde langue du pays et nous avons de l'argent. En tous cas, je pourrais regagner Marrakech et prendre un avion pour Paris. Je suis sûr que le vieil homme a suffisamment d'argent pour effectuer un voyage de retour. Donc, il n'y a pas de souci, comme on dit aujourd'hui ; je ne m'inquiète pas. Je ne m'inquiète pas pour moi ; je m'inquiète pour lui. Aura-t-il assez de forces pour prendre un train ou un bus pour se rendre à Marrakech ? Même notre car semble hors de sa portée. Au fait, il y a un aéroport à Casa où l'on peut prendre un vol pour Paris. Mais il a déjà un billet de retour ; peut-être voudra-t-il l'utiliser à tout prix. « La vie est plus précieuse que l'argent », disent les Russes. Je ne suis pas sûr qu'il connaisse ces platitudes. Je suis là pour les lui apprendre ; je suis là pour retrouver le car.

Nous avançons vers la tache jaune. Je ne la vois plus. « Elle doit être cachée par une voiture ou un mur », me dis-je. Mais je sais bien qu'il n'y a pas de mur sur la route que nous avons prise tout à l'heure ; et il y a très peu de voitures. Elles sont trop petites en comparaison de notre car que je verrais s'il était là. Donc, il n'est pas là. Comment annoncer cette nouvelle au vieil homme ?

« Le car n'est pas là, lui dis-je.

- Il doit être ailleurs, plus loin, dit-il.

- Il est sans doute plus loin. Mais dans quelle direction ? dans la direction opposée ? »

J'essaie de me mettre à sa portée. Je réfléchis tout haut pour ne pas lui laisser le temps de sombrer dans le désespoir. Mais il n'a pas l'air d'être au bord de la dépression. Il constate simplement que le car a disparu ; donc, il faut le rechercher. Et c'est moi qu'il charge de ces recherches.

« Jetez un coup d'œil dans la direction opposée, suggère-t-il.

- Mais il y a un tournant, je ne vois rien.

- Marchons jusqu'au tournant, suggère-t-il.

- Vous n'êtes pas trop fatigué ?

- Ça va, répond-t-il.

- Vous en êtes sûr ? On peut prendre un taxi.

- Ça va », répond-t-il.

Nous marchons, mais le tournant n'est toujours pas là. C'est une courbe que je guette pour ne pas faillir à mon devoir. Une ligne droite semble se moquer de toutes les courbes du monde ; la rue est droite, comme si l'on était à New York ou dans une ville ultramoderne. Je sais que Casablanca est une ville européenne, une ville américaine. « Mais pas à ce point, pas à ce point », dis-je. Je ne dis rien à mon compagnon de marche. Jadis, nous étions des compagnons de voyage. Le temps s'arrête comme d'habitude, comme il le fait d'habitude dans les pays islamiques. On y parle de « l'éternité retardée », du troisième Ange qui devient le dixième. Il a besoin de temps pour reconquérir le monde, les siens. Je comprends cette doctrine lorsque je regarde l'architecture du Maroc ; je la comprends aussi lorsque je marche à la recherche d'un car jaune qui doit nous attendre quelque part. Cette doctrine s'abrège à mesure que la route s'allonge. Avant de partir, j'ai lu l'*Histoire de la philosophie islamique* d'Henry Corbin. J'ai retenu peu de choses, mais le retardement revient avec persistance.

Je vois une courbe. Est-ce une bonne courbe ? Ce n'est pas la seule courbe que l'on trouve dans Casablanca. Je ne vois toujours pas le car ; je vois notre chauffeur. C'est lui qui me voit, d'ailleurs. « Que faites-vous ici ? demande-t-il. Tout le monde vous attend.

- Vous avez dit qu'il fallait vous chercher en amont de l'arrêt.

- Nous sommes en amont de l'arrêt.

- C'est trop loin, trop loin. Je ne pensais pas que vous iriez aussi loin.

- Nous irons très loin, dit-il. Je vous ai dit que nous serions au-delà du McDonald's.

- Il n'y a que des McDonald's par ici. (Je n'ai pas encore vu Le Nôtre.)

- Il y a de superbes restaurants à Casa. »

On s'installe dans le car et on part à l'aventure. Pas tout à fait. Le guide nous parle du reste de notre programme.

8

« Le quartier résidentiel d'Anfa avec ses belles et grandes villas qui surplombent la corniche et la station balnéaire de Aïn Diab qui longe la côte avec ses hôtels, ses piscines, ses cafés, ses restaurants et ses night clubs. » Peut-on faire l'expérience de « l'éternité retardée » ou au moins du « temps retardé » ? Si l'on boit, si l'on se drogue. Je ne buvais pas, je ne me droguais pas. Je visitais la mosquée Hassan II. Elle n'était pas en ruine, sinon je l'aurais prise pour un monument du XIIe siècle ;

une contemporaine de Notre Dame de Paris. Pourtant elle a été construite il y a une quinzaine d'années. Un architecte à la mode dirait que ses collègues islamiques sont en retard. Retardent-ils le temps, l'arrêtent-ils ? Ou s'agit-il d'une éternité de pacotille ? On ne fabrique pas l'éternité quand on singe ses prédécesseurs. On fabrique des copies, rien de plus ; des briques, pas des monuments. La mosquée a l'air ancien et moderne à la fois. On peut s'adresser à elle dans un dialecte d'aujourd'hui et dans une langue à demi-oubliée. Ce n'est pas sa majesté qui me frappe ; c'est une sorte de continuité. Comme si l'histoire n'avait pas de sens. Les morts sont là, parmi les vivants ; et les vivants côtoient les morts dans leur tombe. Littéralement, ils descendent dans les tombes et parlent aux morts et les embrassent.

Les Occidentaux font un effort pour prouver qu'ils croient en Dieu. Leur religiosité réclame un effort pour se manifester ; ou elle ne réclame aucun effort, car elle n'existe pas. « Je voulais faire ceci et cela », dit Pierre Soulages en expliquant le vitrail de Conques. Les artisans islamiques ne veulent rien. Je ne veux pas dire qu'ils sont guidés par une main invisible — par la main de Dieu. Ils sont guidés par leur instinct, par leurs gênes, par le temps, par l'éternité qu'ils retardent pour mieux la saisir, pour que les visiteurs la sentent mieux, de tout leur corps. Il faut tout retarder pour ne pas créer une avalanche d'inepties ou de machins tape-à-l'œil. Ils surprennent au début, ces bâtiments dont l'espace et les courbes témoignent de l'influence du post-modernisme. Il n'y a pas d'« après » dans le monde islamique. Et « avant » existe à peine. Tout est exprimé dans le présent. Le temps, c'est son retard sur lui-même. Que je sois toujours en retard ! Que je rate les trains et les avions ! Que je ne retrouve jamais les cars qui m'attendent derrière une courbe quelconque ! Que je sois assis dans un café minable pour y siroter éternellement un jus de fruits, un cocktail ! Nous autres, nous étions jadis dans la sphère du premier Ange. Quel Ange s'occupe de nous actuellement ? Est-ce un Ange ? Les philosophes islamiques parlent de l'Ange-Adam qui doit prendre son temps pour revenir à lui-même. Combien de temps nous faut-il pour revenir à nous-mêmes ?

On dit qu'il ne faut jamais revenir ; il faut toujours aller de l'avant. À la veille de l'écroulement du RDA, Honecker disait à ses camarades et à ses invités : « Nous sommes toujours allés en avant, jamais en arrière. Nous irons toujours en avant, toujours ! » Ses concitoyens, où sont-ils allés quelques jours plus tard ? Ils ont traversé la frontière qui les séparait de la RFA ; cette frontière n'existe plus. Ont-ils retardé le temps pour unifier leur pays une fois de plus ? ou est-ce le mérite de l'avenir ? S'ils n'avaient pas marché aux moments inopportuns, Hitler n'aurait pas fait son apparition. Il aurait mieux valu rester assis à une table de L'Ange Bleu.

La mosquée Hassan II. Ses lustres en verre de Murano, ses marbres italiens. Le guide local est visiblement fier de cet édifice, comme s'il avait construit lui-même. Il n'a pas tout à fait tort : c'est lui qui l'a construit avec ses concitoyens, avec ses frères. Mais, à la première occasion, il se démarque des

islamistes qui adorent les extrêmes et ne tiennent à leur vie que dans la mesure où elle peut leur procurer un accès au paradis. Il raconte une histoire que j'ai oubliée malgré son importance, malgré mon attachement au Bouddhisme. Il dit que deux islamistes ont cassé une grande statue de Bouddha parce que pour eux cette statue était symbole d'idolâtrie. « Ils ont détruit la beauté et l'art », dit-il. Ils ont détruit l'éternité, peut-on ajouter. Il aurait condamné sans équivoque la tragédie du onze septembre, si quelqu'un lui avait posé une question à ce sujet. Mais il n'y avait pas d'Américain parmi nous. Pourquoi parler toujours du onze septembre ? Il y avait le dix septembre, le neuf septembre. À chaque jour sa propre tragédie. Bien sûr, ces derniers temps, il n'y a rien eu de comparable au onze septembre, à cette hécatombe. Mais pourquoi faut-il comparer ? Chaque tragédie a sa place, sa niche. Pour notre malheur, chaque tragédie est à sa place. Et on n'y peut rien. Même si l'on tue tous les touristes, les tragédies resteront à leur place. Quelqu'un accomplira son devoir fâcheux ; une main invisible. Il y a trop de mains invisibles de par le monde. Il serait plus facile d'y vivre s'il n'y avait qu'une seule main invisible ; ou pas de main invisible du tout. Dommage que toutes les mains ne soient pas visibles. Je regarde mes mains ; je les pose sur le clavier d'un piano, d'un ordinateur. Je n'ai rien à cacher. Elles jouent leur sonate ; elles remplissent leur devoir.

Un pigeon fait pipi (ou caca) sur un des touristes. « Ce sont des femmes mortes », dit le guide. Au Maroc, les femmes sont surtout des gazelles. Un des guides locaux dit à la femme aux cheveux de laine : « J'achète votre fille. Je vous donne deux moutons. » Je ne me rappelle pas le chiffre exact. A-t-il dit deux moutons, deux cents moutons ? Combien de moutons vaut une femme dans un pays musulman ? Ça dépend du pays, j'imagine. Au Maroc, la femme est devenue assez chère. Et les prix continuent à grimper. Notre guide attitré nous parle du statut des femmes au Maroc. Quelqu'un lui pose la question suivante : « Combien de femmes avez-vous ?

- J'ai une femme, dit-il.
- Pourquoi ? N'avez-vous pas assez d'argent pour entretenir trois ou quatre femmes ?
- Mon unique femme ne veut pas que j'épouse une autre femme.
- C'est à vous de décider, non ?
- C'est elle qui décide, dit le guide. Nous vivons dans le monde moderne.
- Pourquoi ne pas retarder le temps ? dis-je. C'est en retardant le temps qu'on crée l'éternité.
- Il ne me comprend pas. Il continue à parler avec l'autre homme qui continue à le taquiner.
- La loi ne vous permet pas d'avoir trente-six femmes ?
- Vous autres, les occidentaux, vous pensez que nous pouvons avoir mille-et-une femmes.
- C'est vrai, non ?
- La nouvelle loi nous autorise à avoir quatre femmes au maximum.
- Pourquoi n'avez-vous pas quatre femmes ?
- Parce que ma première femme ne veut pas que j'aie une deuxième femme. »

Il nous explique que le Maroc est un pays moderne qui ne cède en rien à la France. Autrefois, un homme pouvait épouser mille-et-une femme : chaque femme a une histoire à raconter. Maintenant, ce nombre est limité à quatre. De plus, on a besoin du consentement de sa première épouse pour se remarier. C'est la deuxième femme qui décide si son mari peut avoir une troisième femme. Ou a-t-on besoin de l'accord des deux femmes ? Et une quatrième femme ? Combien de personnes doivent consentir à cette union ?

« Nos points de vues diffèrent en trois points, explique le guide. Polygamie, héritage et... (J'ai oublié le troisième point.) Nous avons déjà parlé de la polygamie. Passons à l'héritage. La femme hérite beaucoup moins que le mâle. Mais ne soyez pas trop sévères avec nous. Vous ne connaissez pas encore notre vie. Chez nous, la femme se fait entretenir, même si elle a les moyens de subvenir à ses besoins et à ceux de son mari. La loi oblige son mari à nourrir sa femme, à lui acheter des vêtements, à satisfaire ses caprices. Les autres ne profitent que très peu de sa fortune. Ils en profitent après sa mort. Ce n'est que justice. Nous tenons la balance égale entre tous les membres de la famille. Avant la mort de son mari, la femme vit à ses crochets. Après sa mort, elle vit aux crochets des parents de son mari.

- Et si on ne lui donne rien ? demande le même interlocuteur. (Je ne le connais pas encore.)

- A ce moment-là, elle n'aura que sa fortune à sa disposition », dit le guide.

À l'instant, je me souviens du troisième point : le divorce. Autrefois, une femme ne pouvait pas entamer un divorce si son mari s'y opposait. On ne l'autorisait pas à donner libre cours à ses caprices. Elle achetait toutes les robes qu'elle voulait à condition de ne pas vouloir divorcer d'avec son mari. Et parfois le mari avait envie de prolonger le plaisir, de retarder l'éternité, le paradis où il vivait avec sa femme. Même si elle n'avait rien en commun avec des anges, il pouvait l'aimer sincèrement. Il pouvait être sensible à ses charmes, à son sex-appeal.

À présent, le guide parle d'un complexe industriel. J'écoute le bruit que le car produit en roulant vers notre prochaine destination.

10

Nos destinations. Un site, une mosquée, une ville, un hôtel. Cette fois nous allons dans un hôtel où nous passerons une nuit. Un hôtel à Casablanca. Je retarde le temps. L'éternité se situe ailleurs : à Fez, à Marrakech, à Rabat.

« Casa est une ville dangereuse, dit le guide. (J'ai tapé 'une *fil*le dangereuse'.) Si vous sortez ce soir, ne vous éloignez pas trop de l'hôtel. Ne prenez pas vos sacs. Je m'adresse aux femmes. Mettez l'argent dans vos poches. Comme vous le savez, dans tous les pays du monde on arrache les sacs quand on les porte négligemment. Même quand on les porte en bandoulière, les voleurs réussissent à se les approprier. Je ne dis pas qu'il faut laisser l'argent à l'hôtel, dans un coffre-fort. Je ne dis pas qu'il ne faut rien acheter en ville. Je dis : 'Mettez l'argent dans vos poches ou dans le portefeuille de votre mari.'

- Il n'y a pas de pickpockets à Casa ? demande le sportif.

- Ça dépend de vos poches », répond le guide.

Je sors pour acheter un journal, ce que je fais une fois par semaine. À la télévision, j'ai vu les nouvelles françaises où l'on parlait de la maladie de Johnny Halliday. Je ne serais pas sorti si je n'avais pas vu le début de ces nouvelles consacré à l'idole des Français qui pensent que leur Johnny est connu et admiré dans le monde entier. Qu'en disent les journaux ? Partagent-ils cet engouement pour un chanteur qu'une grande partie du monde ignore royalement ? S'il mourrait, il ne s'agirait pas d'un deuil planétaire. Et pourtant, il est doué sans doute. J'aime sa voix rauque, l'intensité de ses prestations. Mais si j'étais un présentateur-vedette du journal télévisé, je ne m'aviserais pas de lui consacrer un quart de mon émission. Trois minutes tout au plus. À la fin, avant la météo.

Il a subi une opération. Ensuite, il en subit une deuxième. Il y avait une infection, un coma artificiel. Il y a trop de comas dans le monde. Pourquoi en créer un de plus ? « Pour qu'il ne souffre pas », dit la présentatrice-vedette. Ne souffrira-t-il pas en se réveillant, en reprenant ses esprits ? « De toute façon, il n'en a pas pour longtemps, dit une touriste que je ne veux pas connaître. On ne survit pas au coma.

- Pourquoi pas ? J'ai eu un coma et j'ai survécu, dit un touriste libanais.

- Donc, ce n'était pas un coma. Une simple grippe. La grippe A peut-être. »

Je suis dans les rues de Casablanca. Les voitures font ce qu'elles veulent. Apparemment, elles veulent écraser ceux qui ne sont pas prêts à marcher le long du même trottoir. Je vois notre guide qui vient à ma rencontre. « Pourquoi êtes-vous sorti ? Vous avez besoin de quelque chose ?

- J'ai envie de me promener.

- N'allez surtout pas par là. (Il tourne la tête vers la rue qui m'intéresse.)

- Je serai prudent. C'est promis.

- Soyez prudent. Je ne veux pas vous perdre avant la fin du voyage.

- Vous savez que je suis un emmerdeur. Pourquoi ne pas me perdre une fois pour toutes ?

- Parce que je tiens à vous », dit-il.

Je continue à marcher, à traverser les rues. Je cherche un kiosque où l'on vend des journaux étrangers. J'ai déjà trouvé *Le Figaro* où l'on ne parle pas de Johnny : c'est un journal qui date d'avant-hier. Et avant-hier Johnny jouissait de la vie. En tout cas, il n'était pas à l'article de la mort. « Tant d'argent est en jeu », a dit le sportif. Un admirateur de plus ? Je suis à la recherche de l'*Herald Tribune* en espérant qu'on parle du Prix Nobel reçu par Obama. Il vient d'envoyer un renfort en Afghanistan. Pourquoi ne pas lui décerner le prix Nobel de la guerre ? Je ne suis pas sûr qu'il le mérite tout à fait ; pas plus qu'il ne mérite le prix Nobel de la paix. Quel prix choisir dans les circonstances ? Celui qui existe déjà. Quel serait Le Prix Nobel de la guerre ? en quoi consisterait-il ? Un procès, une petite torture, cinq ans de prison, une pendaison ?

Il y a de la tension dans l'air de Casablanca ; de la tension dans les rues, de la tension dans la foule. C'est une ville européenne. Peut-être y a-t-il plus de tension qu'à Paris ou à Londres. Comment mesurer la tension d'une foule ? Il est plus facile de prendre la tension d'une voiture qui fonce à toute allure à travers une ville pleine d'ouvriers et de badauds : il suffit de calculer sa vitesse et ses soubresauts. Mais lorsqu'il y a quelque chose dans l'air, on est confronté à des facteurs impondérables. Comment mesurer la tension de l'air ? Un ivrogne chante ; la tension monte ou descend. Tout le monde rit ou s'écarte. Je ne voulais pas m'écarter de Casablanca, de ses habitants. C'était une promenade à haut risque, bien que je ne me sois pas aventuré dans le quartier interdit par notre guide. Je ne sais pas où ce quartier commençait, où il se terminait, mais il me semble que je suis resté au centre de la ville, dans une partie où j'avais toutes les chances de trouver un journal anglo-saxon.

J'ai trouvé l'*Herald Tribune* ; sans m'éloigner du kiosque, j'ai lu un article sur le prix Nobel d'Obama. Son discours se résume à deux, trois phrases : « Qui aime bien, châtie bien », « On recule pour mieux sauter », « C'est le bon Dieu qui vous a puni ». Fallait-il traverser tant de rues pour lire ses phrases ? Il est parti plus tôt que prévu. « Il s'est remis au travail avec la sérénité d'un esprit en paix avec les hommes comme avec sa conscience. » Le journaliste n'a pas osé écrire : « Il s'est remis au travail avec la sérénité d'un esprit en guerre avec les hommes, et en paix avec sa conscience. » Je n'ai pas jeté le journal parce que je n'avais pas envie de jeter quoi que ce soit ; même si j'avais tenu une pomme pourrie, je ne l'aurais pas jetée. J'aurais pu jeter une petite balle à mon chat (ou à ma chatte), mais il était loin. Et je n'avais pas la force de jeter une balle, si petite soit-elle, d'un continent à un autre.

11

Le lendemain, je quitte ma chambre pour rejoindre notre groupe dans le hall de l'hôtel. Je tombe sur un de ses membres que je ne connais pas personnellement, pas encore. Mais je le reconnais ; il me reconnaît aussi. On se dit « bonjour ». En France aussi bien qu'en Italie, on oublie le matin — au moins au cours des salutations matinales. On ne dit pas « bon matin », comme si rien qui vaille ne pouvait être accompli aux aurores, juste après le petit déjeuner. Pourtant un grand nombre d'écrivains préfèrent s'atteler à leur travail de bonne heure, sans attendre les rayons du soleil. Les Anglo-Saxons, les Allemands et les Russes disent « bon matin » dans leurs langues respectives. Après tout, le matin mérite bien ce modeste hommage. Le petit déjeuner est un autre hommage au matin. En France, je saute le petit déjeuner pour ne pas grossir inutilement. Pourtant je persiste à grossir. Faudrait-il renoncer au déjeuner, au dîner et aux pâtisseries ? Je n'en mange presque plus, mais souvent je les regarde à travers les vitrines. Il vaut mieux ne plus les regarder : dans la vie d'un homme, la vue compte plus que l'ouïe, plus que le goût.

Dans le car, notre guide rend son hommage au matin. Il dit qu'il y a plusieurs façons de saluer au Maroc. Je n'ai pas noté ses expressions dans l'original à cause de ma paresse habituelle. En voici

les traductions : « Je vous souhaite une matinée pleine de lumière », « Je vous souhaite une matinée pleine de roses », « Je vous souhaite une matinée pleine de jasmins ».

Les rêves que je fais à l'aube sont différents de ceux qui me hantent au milieu de la nuit. Ils sont plus fragmentaires et plus spacieux en même temps. Ils sont plus espacés. Ils sont loin les uns des autres, comme si on les avait jetés depuis un satellite. Je me réveille sans arrêt et me rendors avant de me rendre compte de leur diversité. C'est au réveil que je m'en rends compte. Je sais qu'ils sont variés et couvrent un espace impressionnant, mais je ne m'en souviens plus. Je ne les connais plus en détail. Ils manipulent le temps à leur guise. Tantôt je vois mon enfance, tantôt je me plonge dans un avenir qui n'existera plus ; du moins, je l'espère. Je me réveille tous les quarts d'heure, comme pour marquer les limites de ces rêves, pour les séparer les uns des autres ; comme s'ils étaient des œuvres d'art qu'il fallait installer dans un musée. Et puis, quelqu'un me dit « bonjour » et la journée commence.

Le car se déplace en direction de Rabat. Nous arrivons, nous passons par des ruelles où l'on vend des fruits. Je me demande si je pourrais mener une vie comme ça. Vendre les fruits tous les jours. Chacun vit sa vie. Ou est-ce la même vie que nous vivons tous ? Je me lève de bonne heure, mais au lieu d'écrire quelques poèmes, je prends une corbeille de fruits et je me dirige vers une de ces ruelles. Ensuite, j'attends des heures et des heures. Les touristes passent devant ma corbeille ; ils n'ont pas besoin de fruits. Ils sont à la recherche de souvenirs, de tapis, de boîtes ornées d'os de dromadaire. Je n'ai jamais vu de dromadaire ; j'ai vu beaucoup d'os. Je continue à vendre mes fruits ; personne ne les achète. Pourtant, au crépuscule, la corbeille est vide. Soit je les ai vendus, soit on me les a volés. L'équivalent d'un euro est dans ma poche. Je bois du thé à la menthe et je mange un morceau de pain. Cela me suffit. Je m'endors et je fais des rêves. Je vois un avenir radieux qui n'existe pas.

Les vendeurs de fruits. Où les ai-je vus ? à Rabat, à Meknès ? « S'élevant à l'embouchure de l'oued Bou Regreg, Rabat est la capitale administrative et politique du Royaume du Maroc. C'est le lieu de résidence de Sa Majesté le Roi Hassan II, de son gouvernement et des ambassades étrangères. Du sommet des ruines de la tour Hassan peuvent être contemplés les quartiers de Rabat qui reflètent son histoire très riche. » Je me souviens de ces ruines. Ils n'ont pas l'air mélancolique, contrairement à la thèse de Chateaubriand. Il ne s'agit pas d'un monument détruit ; il s'agit d'un monument inachevé. Un sultan décide de doter cette ville, où il veut transférer la capitale de son règne, du plus grand sanctuaire de l'Islam. Il n'y parvient pas. À sa mort, seule la tour grandiose, connue sous le nom de tour Hassan, est achevée.

Nous nous approchons et je vois la tour. Je vois aussi des petites colonnes qui parsèment l'espace devant la tour. Elles me rappellent les colonnes de Buren au Palais Royal de Paris, avec ceci de différence que les colonnes de Buren sont de la même hauteur. Les colonnes que je vois à Rabat diffèrent les unes des autres. Une architecture de l'avenir qui n'existe pas. Elles sont censées soutenir quelque chose : un toit, un ciel artificiel. Elles n'accomplissent pas leur devoir, si tant est qu'il s'agisse

d'un devoir, d'une tâche. Elles ne font rien ; elles ont l'air paresseux. Toute la journée, elles se prélassent au soleil. Ce n'est pas le soleil noir de la mélancolie. C'est le soleil blanc.

Les ruines d'un monument nous font travailler. Nous imaginons ce qui a disparu, notre cher disparu. Une œuvre inachevée nous parle de la mort. Il est facile de conclure que tout nous parle de la mort. C'est vrai dans une certaine mesure, mais les voix de la mort que nous entendons sont différentes. Les unes ont une tonalité majeure ; les autres, une tonalité mineure. Leur intensité varie selon nos humeurs, nos attentes ; selon leur vérité. Pourtant elles mentent sans arrêt. Et si un jour elles nous disent la vérité, toute la vérité, nous ne le devinerons pas. Nous penserons qu'elles continuent à mentir.

Je ne crois pas que les colonnes de Rabat mentent. Elles sont là pour ne rien me cacher. Elles ne cachent pas une œuvre détruite ; elles racontent leur propre histoire. Pourquoi mettre en doute leur histoire ? « Notre créateur est mort. C'est pour cela que nous sommes comme nous sommes. » Si c'était un mensonge ? Leur créateur ne voulait pas les achever. Il les trouvait belles à l'état où elles étaient à un moment donné, loin de la fin. « A quoi bon continuer ? s'est-il dit. La vie n'est jamais achevée. Elle est toujours au milieu. Ces colonnes vivent. À quoi bon les bousculer ? Si elles veulent grandir, qu'elles prennent l'initiative de cette démarche. Mais j'ai l'impression qu'elles n'ont plus la force de grandir. Plus de force, plus d'envie. Qu'elles restent comme elles sont. C'est la vie. »

« Le sultan fonde le Ribat al Fath (le camp de la victoire) et l'entoure d'une muraille de plusieurs kilomètres de longueur comprenant quatre portes monumentales. » Au cours du voyage, j'ai vu beaucoup de murailles, beaucoup de portes. Chaque porte était plus monumentale que la précédente. Et les murailles rivalisaient avec la muraille de Chine que je n'ai pas encore vue. À quoi servent ces murailles ? Ils ne défendent plus les villes. Les touristes déferlent sur les villes ; leur enthousiasme déferle. Les autochtones vendent des fruits, des boîtes, des essences employées en pharmacie, parfumerie, confiserie. Ils sont prêts à abattre les murs pour qu'il n'y ait plus aucun obstacle entre les touristes et leurs comptoirs. Mais si ces murailles de Maroc n'étaient plus là, les touristes seraient moins nombreux.

« Ensuite, Ribat El Fath traverse une période de déclin. Léon l'Africain rapporte qu'au milieu du XVI^e siècle, la ville ne comporte guère plus de cent maisons habitées. » « Ensuite » est souvent lié aux périodes de déclin. D'abord, on construit quelque chose, on vend des fruits. Ensuite, les fruits pourrissent et les barbares envahissent des villes. Ou simplement l'avenir réclame ses droits. Quels sont les droits de l'avenir ? Modernisation, modernité. On détruit, on construit. On accélère le temps. Sans arrêt on bouscule le temps. Tantôt on lui dit : « Suspend ton vol » ; tantôt on ordonne : « Vole plus vite ! » Le temps vole de toutes ses forces. Il n'a besoin ni d'ailes ni de kérosène pour voler. C'est pour cela qu'il ne s'arrête pas, n'atterrit pas. On ne lui dit plus : « Suspend ton vol » : l'ère des romantiques est à jamais révolue.

Les colonnes de Buren sont de hauteurs savamment modulées. Elles s'élancent vers les colonnes de Rabat. Le temps qui s'évertue à revenir sur lui-même.

12

Le Mausolée Mohammed V. Une tombe. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une tombe anonyme. J'ai eu une conversation à ce sujet ; cette conversation a eu lieu à Marrakech. Il y a des tombes partout, ce qui n'est pas étonnant. Même le vieil homme qui m'impressionne par ses étonnements ne s'étonne pas quand il voit une tombe. Il ne dit pas : « Une tombe ? Ah bon, une tombe. C'est bien. » Il ne dit rien.

Le guide nous a dit qu'au Maroc les tombes étaient anonymes. « D'après vous, la mort nous prive de notre nom ? lui dis-je.

- Ce n'est pas ça. La mort est une rupture. Ce n'est pas la peine de visiter les tombes.
- Pourquoi ? Parce qu'ils sont aussi morts que leurs habitants ?
- Les tombes en soi n'existent pas, dit-il. Elles servent à quelque chose.
- À quoi servent-elles si vous ne les visitez pas ? dis-je.
- On les détruit au bout de dix ans, quinze ans tout au plus.
- Je comprends qu'il n'y a pas assez de place pour les morts. Ils sont encombrants.
- Ce n'est pas ça, dit-il. Les morts sont morts. Ce n'est pas la peine de prier pour eux.
- Chez nous, on prie pour les morts parce qu'on peut les aider à voler plus vite.
- Comment ça ?
- S'ils sont au purgatoire, tôt ou tard ils iront au paradis. Nos prières accélèrent le mouvement.
- Chez nous, il n'y a rien de tel. Les morts sont soit en enfer, soit au paradis. Ils y restent.
- Restent-ils sur terre ? Ils ne sont même pas sous la terre, d'après ce que vous dites.
- Ils sont dans notre cœur », dit-il.

Il me raconte la mort de son père. Il répète que son père est dans son cœur. Il dit qu'il priait pour lui le jour de sa mort. Aux funérailles, on implore le pardon de Dieu. Ensuite, on ne prie plus. On ne prie plus jamais pour un mort parce que ça ne sert à rien. Les souvenirs ne sont que des souvenirs. On se souvient des morts, mais on ne peut rien pour eux. Ils sont dans un autre monde ; ils ne sont pas parmi nous. Et pourtant, au Maroc, j'ai souvent eu l'impression que les morts étaient parmi nous, qu'ils marchaient dans les mêmes rues, qu'ils vendaient les mêmes fruits.

13

À un moment donné, le même guide a dit qu'une œuvre inachevée était plus intéressante qu'une œuvre achevée. En tous cas, c'est ce que j'ai entendu. Je ne l'écoutais pas vraiment. Tout d'un coup, j'entends cette phrase ou le bout d'une phrase que je n'avais pas entendue en entier. « Ce que vous venez de dire m'interpelle. Puis-je vous poser une question ?

- Allez-y, dit-il. (Il attend peut-être un pourboire.)
- D'après vous, une œuvre inachevée est plus excitante ?
- Non, pas du tout. Mais il est excitant de suivre les étapes de sa création.
- Un quatrième, un tiers, une moitié. C'est de cela que vous parlez ?
- Oui, répond-t-il. Des étapes. »

Chaque tombe est une œuvre inachevée : tôt ou tard, on la détruira. (Tôt ou tard, on ressuscitera.) Rien qu'une étape dans la vie d'un cadavre.

14

À propos des pourboires. Le guide de Casablanca nous a dit : « J'espère que vous appréciez mon travail. Avez-vous compris mes explications ? Avez-vous des questions ? Si vous n'en avez pas, c'est que mes explications vous ont paru claires comme l'eau de roche. Ce n'est pas facile de transmettre un message. J'espère que je l'ai transmis. Je suis sûr que je l'ai transmis, à en juger d'après votre silence. Si vous êtes silencieux, vous avez apprécié mon discours. Vous ne protestez pas. Donc, vous êtes satisfaits. Et quand les gens sont satisfaits, ils ont envie de faire quelque chose en retour. Ils ont envie de remercier celui qui leur a offert un cadeau. Et il n'y a rien de plus précieux au monde qu'un cadeau spirituel. Ceux qui reçoivent un tel cadeau sont si reconnaissants qu'ils se sentent obligés de faire quelque chose en retour. Ils disent 'merci' — un cadeau impalpable, ou ils donnent à leur guide spirituel un cadeau palpable. C'est à vous de décider ce que signifie un cadeau palpable. Pour tout vous dire, je n'ai que faire des cadeaux spirituels : mon gourou s'en occupe à la perfection. Je n'ai pas besoin d'autres cadeaux non plus. Mais je vous serais reconnaissant si vous me serriez la main. Vous pouvez limiter votre reconnaissance à ce geste amical — je n'en serai pas offensé. Au contraire, je vous en serai reconnaissant à mon tour. Il y a d'autres signes palpables, pourtant. C'est ainsi que vous parlez des gestes, si je ne me trompe : un signe, des signes. Un signe de reconnaissance. Sans moi, vous n'auriez pas connu cette mosquée. Vous ne l'auriez pas appréciée à sa juste valeur. Maintenant, vous l'appréciez à sa juste valeur. Et une valeur a toujours une contre-valeur. Mon récit a-t-il une contre-valeur en euros ? C'est à vous de décider. Peut-être a-t-il une contre-valeur en dollars, en francs suisses, en livres sterling. Je n'en ai aucune idée. C'est à vous de décider. Je connais cette mosquée. Je connais l'art musulman et la philosophie musulmane. Je connais un tas d'autres choses, mais je ne connais pas la contre-valeur de mon récit spirituel et architectural. Vous la connaissez sans doute. En tous cas, je m'en remets à vous. C'est votre tour : apprenez-moi quelque chose. J'ai envie de savoir le montant de ma contre-valeur. Et aussi la nature de ma contre-valeur. Aidez-moi, s'il vous plaît. Il serait dommage que je meure sans savoir ma contre-valeur, sa nature. Je ne crois pas que ma nature dépende de la nature de ma contre-valeur, mais mon bien-être en dépend, croyez-moi. Vous n'êtes pas tenu de vous soucier de mon bien-être — je m'en rends compte. Vous n'êtes pas tenu de vous demander : 'Est-ce que notre guide ressent du bien-être ou non ?' Ne vous posez pas cette

question inutile. Il est plus facile de sortir son portefeuille. Que vous le sortiez ou non, ça m'est égal. Vous êtes tous mes amis. Et vous resterez mes amis même si vous avez oublié votre portefeuille à l'hôtel ou dans le car. Vous pouvez aussi l'oublier dans votre poche. Vous vous dites : 'J'ai oublié mon portefeuille. Ce n'est pas la peine de le chercher.' Puis vous le retrouvez dans une de vos poches. C'est commode, n'est-ce pas ? C'est pratique. Nous avons toujours des excuses à notre disposition. Elles sont dans nos poches, pour ainsi dire. Nous les sortons quand quelqu'un entame une discussion au sujet de la contre-valeur. Ne sortez pas vos excuses : je n'en ai pas besoin. J'ai assez d'excuses à la maison et ailleurs. De plus, les excuses ne sont pas palpables. Vous les avez dans vos poches, mais celui à qui vous devez de la reconnaissance ne peut pas les mettre dans ses poches. Les excuses ne voyagent pas d'une poche à l'autre. Quelque chose de palpable — c'est tout ce que je vous demande. Votre main ? C'est bien. Mais il y a autre chose. J'ai serré trop de mains dans mon existence. Pensez-y avant de me témoigner votre gratitude. »

15

Rabat, le Palais royal. Je regarde des photos et je me rends compte que je l'ai vu durant mon séjour à Rabat. J'ai vu plusieurs palais royaux où l'on ne peut pas entrer. On les voit de l'extérieur parce qu'à l'intérieur il y a un roi ou son fils ou sa fille ou quelqu'un d'autre. Il y a toujours quelqu'un à l'intérieur. Même s'il n'y a que des serviteurs, nous ne sommes pas autorisés à y pénétrer. « Ce palais est habité », dit-on. Cela suffit pour que tout le monde comprenne cet ordre : « Vous restez à l'extérieur ». À l'intérieur, on prend un thé, on s'amuse, on boit du vin, on déshabille les jeunes filles. Les filles dansent. Elles sont tantôt habillées, tantôt déshabillées. La fumée des cigares monte vers le plafond. Ou est-ce l'encens ? L'or, l'encens et la myrrhe offerts par les Rois mages. Et ces Rois mages habitent dans les palais que l'on voit de l'extérieur.

Il y avait un palais que l'on a vu de l'intérieur, mais je ne me souviens pas de quel palais il s'agissait. La mosquée de Marrakech, je ne l'ai pas vue parce que personne ne peut y entrer à part les fidèles. Je n'ai pas vu le Palais royal non plus, à Marrakech. Un ami moscovite l'a confirmé tout à l'heure. Il regardait une émission sur le Maroc. Je lui ai demandé s'il avait vu l'intérieur du palais royal. « Quel palais royal ? dit-il.

- Celui de Marrakech.
- Non, je ne l'ai pas vu. Je ne suis jamais allé à Marrakech.
- Ne l'a-t-on pas montré à la télévision ?
- Non. Personne n'y entre à part le roi, ses parents et ses serviteurs.
- Et les danseurs, j'imagine. Ou plutôt les danseuses.
- Même les caméras n'y sont pas autorisées », dit-il.

Dans quel palais suis-je entré ? Les palais et les mausolées se succèdent. Il y a des cadavres et des touristes. Certains d'entre eux sont des cadavres ambulants. Le Libanais est un vieil homme, lui

aussi. Ses yeux semblent mettre en harmonie tout ce qu'ils regardent. Ils voient ce qu'il faut voir, ni plus ni moins. Ce n'est pas un rapace ; il prend le monde tel qu'il est ou plutôt il le laisse à sa place. Il a des cheveux blancs, ce qui lui confère le statut d'un sage, mais il n'en a pas besoin. Même s'il était rouquin, il serait sage comme une image, comme un roi mage, comme Salomon ou Socrate. Il est assez petit et parfois j'ai envie de le prendre dans mes bras pour le porter. Pourtant, il marche sans difficulté, sans pousser des soupirs. Il ne trébuche pas tout le temps ; il ne s'abat pas de tout son long. Son cerveau n'est pas aussi fiable que ses jambes : il trébuche, il tombe. Les cadavres de ses paroles jonchent le sol.

Un soir, on ne le voit pas dans la salle à manger. Nous sommes en train de dîner ; il n'est pas là. L'Antillaise s'inquiète. Elle a de jolis yeux, mais elle est trop dodue, trop grassouillette pour éveiller mon appétit sensuel. « J'espère qu'il n'est pas mort, dit-elle.

- Il doit dormir, dis-je. Moi aussi, j'ai sommeil. Je m'endormirais si je n'avais pas faim.
- Vous avez faim, dans ce restaurant ? (L'Antillaise s'étonne.)
- Nous avons mangé il y a six ou sept heures, dis-je.
- La bouffe n'est pas bonne, dit-elle.
- Il dort, dit une dame que je ne connais pas.
- Il doit être heureux, dis-je.
- Et s'il est mort ? dit l'Antillaise.
- Il ne faut surtout pas le réveiller, dit la dame inconnue.
- Il faut le réanimer, dit l'Antillaise.
- Supposons qu'il dorme, dis-je. Si on lui téléphone, on le réveillera à coup sûr.
- Et alors ? C'est mieux que de mourir, dit l'Antillaise.
- La mort est un sommeil profond, dit la dame.
- Il a peut-être pris un somnifère, dis-je.
- Si on le réveille, on se sentira coupable, dit la dame.
- C'est le réceptionniste qui l'appellera », dit l'Antillaise en se levant.

Elle se dirige vers la réception et revient aussitôt. Le Libanais fait son apparition quelques minutes plus tard. Il rôde dans la salle à manger, autour des tables ; on dirait qu'il est dans un parc, dans les bois, dans un désert. Il sourit et dit : « Une tasse de café me ferait du bien. Où sont les croissants ?

- Il pense que c'est le petit déjeuner, dit l'Antillaise.
- Il a dormi profondément, dit la dame. Un sommeil réparateur.
- Je me demande ce qu'il a réparé, ce sommeil, dit l'Antillaise. Il a plutôt détraqué quelque chose.
- Il a le cerveau détraqué, mais sa santé est bonne, dit la dame.
- Comment le savez-vous ? demande l'Antillaise.

- Il marche très bien, dis-je.

- Oui, si on le compare au père », dit l'Antillaise.

C'est ainsi qu'elle appelle le vieil homme avec qui je cherchais le car à Casablanca. Tout d'un coup, je sens l'odeur de la mer, l'odeur qui m'a envouté près de la Mosquée Hassan II. La mer Noire ne sent plus rien — en tout cas, du côté russe. Il y a deux ans, je suis allé dans le Caucase. Je me baignais dans la mer Noire et je ne sentais rien. Je sentais l'eau quand j'en avalais quelques gouttes au cours de mes baignades. Je ne sentais pas l'odeur de la mer sur la plage. Les algues, paraît-il. Les algues ont tout envahi, tout détruit. Peut-être. Au Maroc, il n'y a pas d'algues.

16

Le Libanais doit avoir mon âge ou une dizaine d'années de plus. Soixante-douze ans — c'est toujours plus ou moins mon âge. Serai-je plus cacochyme dans dix ans ? Mourir pendant un voyage organisé ; mourir en famille. Nous sommes une famille de fortune. C'est mieux que mourir dans son appartement avec un chat sur ses genoux.

Cascade d'Ouzoud, Chefchaouen, El Jadida, Essaouira. Nous ne leur avons pas rendu visite. Une prochaine fois, dans dix ans. « Situé à 140 kilomètres environ à l'Est de Rabat, Meknès est aussi une ville impériale. » Donc, il y a un palais royal. J'y suis peut-être entré à mon insu parce que je ne me souviens de rien. Mais je sais que je suis entré dans un des palais royaux. Il y a un mausolée, il y a des portes dans les murailles. Je suis entré, sorti. Bab el Mansour, la Bab en Nouar. Quand le guide prononce ces noms, j'entends autre chose. J'entends : « baobab », « babanoir ». Les noms se perdent ; les vues se perdent aussi. Dans mon livre, il y a deux vues de la cour de la Médersa Bou Inania. Je les regarde et je me dis que j'ai vu tout ça — dans la réalité, pas dans un rêve. Ça me rappelle quelque chose : des sensations fortes, des moments heureux. J'étais heureux au Maroc. Je me souviens de mon bonheur, pas des choses qui me l'ont offert. On reçoit tant de cadeaux. Il n'est pas nécessaire de les garder tous, mais il faut garder les sensations qu'ils provoquent, qu'ils suscitent. On emporte ses sensations avec soi ; on n'a pas besoin de les mettre sur une étagère.

Un soir, l'Antillaise frappe à ma porte. « On va manger, Monsieur ? » dit-elle. Sa mère est là ; elle n'est pas de la Guadeloupe. Elle a dû adopter l'Antillaise. Nous allons manger au rez-de-chaussée. Je m'en souviens. Pourquoi ? Elle ne me faisait pas la cour, loin de là. Elle voulait sans doute me parler du père et du papi — c'est ainsi qu'elle appelait le Libanais. Elle ne m'en a pas parlé. D'ailleurs, nous n'étions même pas à la même table. Je m'en souviens. J'ai eu assez de temps pour lui dire : « L'hôtel est bien, mais il n'y a pas de baignoire.

- Vous avez raison : il n'y a pas de peignoir. Pour un hôtel de ce niveau... C'est étonnant.

- C'est étonnant, dis-je.

- Maman ! Monsieur a dit qu'il n'y avait pas de peignoir. Il a raison. »

Un après-midi, on nous apporte des grenades. « Qu'est-ce que c'est ? demande le père.

- C'est une grenade, répond une mémère, une femme que je ne connais pas.
- Je n'en ai jamais vue. C'est quoi ?
- C'est le fruit du grenadier, répond la mémère.
- À bon ? Je n'en ai jamais mangé.
- Et moi, j'en ai mangé il y a trente ans, il y a quarante ans », dis-je.

Je me souviens des grenades que j'ai mangées dans ma jeunesse. Je me souviens de la grenade que j'ai mangée ce jour-là. Où l'ai-je mangée ? à Meknès, à Fez, à Marrakech ? Peu importe. Je l'ai mangée et je m'en souviens. Je sens cette grenade dans ma bouche, sur mon palais.

Il y a Johnny à la télévision, dans les journaux. Il lutte pour la vie, et pourtant il est dans un coma artificiel. Peut-on lutter quand on est dans le coma ?

On marche dans les rues de Meknès ou de Fez. Le sportif et sa femme marchent à quelques pas de moi. Ils parlent au guide. « Ce serait une catastrophe, dit le sportif.

- Mais ce ne serait pas la fin du monde, dit sa femme.
- La fin du monde ? demande le guide. Merci de m'avoir appris une belle expression.
- Même sans Johnny nous pourrions manger et dormir », dit la femme.

Ils parlent de Johnny Halliday qui n'est pas encore un monument historique : c'est un monument tout court. Je les en ai déjà entendus parler, le sportif et sa femme. « Johnny ne va pas bien, disait le sportif.

- Il est à l'article de la mort, disait sa femme.
- Il s'en sortira. »

Le sportif a sourit, moi aussi. L'homme que j'appréciais était un grand admirateur de Johnny Halliday. On apprend tous les jours.

« Aimez-vous vraiment Johnny Halliday ?

Nous sommes en train de manger. Le sportif me regarde et sourit. C'est le même sourire.

- Pas tellement.
- Mais vous avez dit que ce serait une catastrophe, s'il mourrait.
- Vous n'avez pas entendu une pointe d'ironie dans ma voix ?
- J'étais trop loin pour l'entendre.
- Mon mari sait manier l'ironie.
- Vous aussi, dis-je à sa femme. La fin du monde. »

17

Sa femme est une petite vieille. C'est ce que j'ai pensé en la voyant pour la première fois. Je l'ai vu d'abord, lui ; ensuite, elle s'est jointe à lui, si bien que j'ai fait le rapprochement sans trop y réfléchir. Je me suis dit : « Il est sportif. Il peut faire le coup de poing, s'il le faut. Elle doit avoir une dizaine d'années de plus que lui. Il vaut mieux ne pas regarder ses jambes. » Et puis, j'ai vu son

visage. Je me suis dit : « Elle a l'air d'une prof. » Par la suite, j'ai appris que je ne m'étais pas trompé : elle est prof. Elle enseigne l'influence des médias sur notre vie. C'est pour ça qu'elle a dit que la mort de Johnny ne signifiait pas la fin du monde. Elle sait que les medias exagèrent beaucoup de choses. On nous dit : « Sans ce produit, vous ne vivrez qu'un an, tout au plus. » Ou bien : « Si cet artiste meurt, vous serez asphyxiés par l'absence d'émotions. » Les artistes meurent, les produits disparaissent des comptoirs, mais nous continuions à vivre, comme si de rien n'était. Elle se dit probablement : « Si les média meurent, je mourrai de faim. » Elle ne meurt pas de faim ; elle ne mange pas beaucoup, mais elle ne meure pas de faim. Donc, les medias existent encore. Demain, je pourrai acheter un journal et lire quelque chose à propos de Johnny, de Sarko, de Ségolène ou d'Obama. L'un est à l'hôpital en train de subir une opération sans fin ; l'autre a fait une ânerie, comme d'habitude. Une ânerie de plus, mais un autre genre d'ânerie. Donc, tout le monde se précipite dans les kiosques à journaux pour savoir de quel genre d'ânerie il s'agit cette fois. Ou dans quel hôpital la star expire. Sa femme a dit ceci ; son médecin a dit cela. Sa femme dit : « Nous irons voir un autre médecin. Nous irons dans un autre hôpital. » Son impresario dit : « C'est scandaleux. » On compte l'argent que l'on perd pendant que la star expire. Puis, la star ressuscite. L'argent recommence à tourner : il n'est plus immobilisé. Personne ne se retourne dans sa tombe. Tant mieux, tant mieux. « J'en ai par-dessus la tête », a dit Johnny à propos des rumeurs qui couraient à son sujet. Les rumeurs continuent à courir et les médias les captent et les transmettent de leur mieux. Et la femme du sportif capte et transmet le message des medias. Les messages sont partout. Il faut les capter, les décrypter, les transmettre ; il faut encaisser les honoraires et les produits dérivés. Il ne faut surtout pas mourir ni dans un hôpital ni dans un autre. Il ne faut mourir nulle part.

Au fait, les médias ne sont pas opposés à la mort. C'est nous qui y sommes opposés. Les médias guettent la mort parce que la mort peut rapporter gros. Tout le monde le sait ; c'est un cliché. Mais les clichés rapportent gros. Pourquoi ne pas les diffuser ? Que l'on nous paie ou non, on peut avoir une conversation pleine de clichés. Ou un roman plein de cliché. Ce roman sera un best-seller.

18

Cette femme est une prof. Elle est blonde. Le noir fait valoir sa blondeur et sa carnation. Elle est toujours habillée en noir, comme si elle portait le deuil. En tous cas, elle ne porte pas le deuil des medias. Une prof qui n'est pas rousse ni brune. Personnellement, je n'ai rien contre les profs, d'autant qu'elle a les yeux d'une prof sympa. Il en va de même pour son nez et sa bouche. Elle pourrait être ma sœur ou une bonne sœur. Ce n'est pas une petite vieille : je me trompe de temps en temps.

Un jour, l'Antillaise dit à une femme que je n'ai pas envie de décrire : « Cette bonne femme me gave, Madame. Vous avez vu comment elle se comporte ? Dans les boutiques, même dans les rues, elle porte un mouchoir à son nez. Vous avez entendu notre guide ? Il a dit : 'A part le Chanel n°5, il y a d'autres odeurs dans le monde.' Elle m'insupporte. » Je ne sais pas de quelle femme elle parle. Il y a

trop de femmes dans mon esprit, en ce moment. Je parie qu'elle ne parle pas de la prof qui est au-dessus de tous soupçon : elle n'est ni hautaine ni capricieuse. Elle n'est pas facilement dégoûtée par les mauvaises odeurs. Elle sait que la vie prend des formes différentes qui ne correspondent pas toujours à ce que les medias nous montrent. Elle parle d'une autre femme ; elle parle d'autres personnes. Elle continue : « Vous savez, Madame, combien ces gens ont payé pour le voyage ? Ils ont payé deux fois moins que nous — que moi, en tous cas. J'ai payé 340 euros. Je ne sais pas combien vous avez payé, mais cette bonne femme a trouvé notre tour sur Internet. Elle n'a payé que 140 euros. Et c'est elle qui se plaint tout le temps. Ces deux couples se plaignent tout le temps. Je me tais et ils se plaignent. Vous pensez que je n'ai rien à dire ? Ces gens trouvent à redire à tout. Ils me gavent, ils m'agacent. »

Je ne sais pas de quels gens elle parle, mais un soupçon s'installe dans ma tête. Ce n'est pas très agréable de dîner en compagnie de gens qui trouvent à redire à tout en portant un mouchoir à leur nez. Je les regarde autrement ; je les soupçonne de me gâcher le plaisir du voyage. Le pépère et le papi sont seuls, tandis que l'Antillaise parle de couples. Le sportif et sa femme sont au-dessus de tout soupçon, d'autant que l'Antillaise leur parle souvent. Leur parle-t-elle des couples qui l'agacent ?

Je ne suis pas Hercule Poirot, et ce n'est pas un voyage sur le Nil. Personne n'a commis de meurtres qui pourraient faire objet d'une investigation passionnante. Mais je continue à penser aux couples qui perturbent le déroulement paisible de notre voyage. En même temps, je pense à la femme que j'ai rencontrée à La Mamounia le jour de mon arrivée. Elle me hante, comme s'il s'agissait d'une Cléopâtre des temps modernes. Elle est grande — *statnaja genchina*, comme disent les Russes. Une femme qui ressemble à une statue ; à coup sûr, elle aurait plu à Baudelaire. Elle me parlait avec un naturel qui ne s'apprend pas : c'est dans les gênes ou nulle part. Son dernier sourire m'avait l'air d'une promesse. Je continue à l'enrichir de promesses, comme si j'étais en mesure d'influencer le temps et l'espace à distance. « Pourquoi m'a-t-elle souri comme ça ? » Je me pose et repose la même question, ce qui est mon passe-temps favori : j'aime me poser les mêmes questions sans y répondre. Peu de plaisirs sont comparables à celui procuré par des questions sans réponses. Cette question n'a pas de réponse non plus. Ou plutôt, elle en a une, mais pour la recevoir il faut retourner à l'hôtel et parler à cette Cléopâtre qui ressemble à une Française. C'est une blonde qui n'a pas l'air d'une prof. Tout d'un coup, son sourire me paraît bizarre. N'a-t-elle pas de problème avec ses dents ? Comme disent les Anglais et les Russes : « On ne regarde pas les dents d'un cheval qu'on vous offre. » Mais personne ne m'offre cette femme. Elle ne s'offre pas à moi non plus. Pourquoi sourit-elle ? On ne gaspille pas les sourires comme ça en présence d'un client ordinaire.

Je n'étais pas un client ordinaire. J'étais mal rasé, mon chandail était troué par endroits. Comme disent les Russes : « On vous accueille selon vos vêtements ; on prend congé de vous selon votre intelligence. » A-t-elle eu le temps de se rendre compte de mon intelligence, de ma nature poétique, de

mon romantisme désuet ? Le sportif a dit que j'avais l'air d'un artiste. Il a deviné ma nature ; de son regard perçant, il a pénétré mon for intérieur. En est-elle incapable ? Et l'intuition féminine ?

Je devenais de plus en plus ennuyeux. Je deviens ennuyeux lorsque je pense aux femmes — surtout lorsque je pense aux coups de foudre. Hier, c'était Noël. Mon amie était en train de mettre une buche dans la cheminée. Je lui pose une question pour le moins illogique : « Où trouvez-vous du bois pour votre cheminée ?

- Dans le parc.

- Alors, vous abattez des arbres ?

- Les arbres meurent, dit-elle. Ils vieillissent, ils meurent. Mon neveu marque ceux qui doivent être abattus, mon frère les abat et les coupe. Il y a quelques années, un grand séquoia a été foudroyé. On a mis deux hivers à le brûler.

- Il vous a fait deux hivers ?

- Oui. Peut-être même trois. »

C'est ainsi que cela se passe dans la vie des hommes et des femmes. Vous êtes foudroyé par une femme, par un homme. L'objet de votre amour découpe votre corps et alimente le feu de votre amour.

19

Je continue de penser à La Mamounia. Supposons que j'y aille pour revoir cette femme foudroyante. Que lui dirais-je ? L'autre jour, nous avons été seuls pendant une minute ou deux. J'aurais pu lui dire tant de choses. Personne ne nous entendait, personne ne faisait attention à mon comportement. J'aurais pu lui dire : « Vous êtes très belle. » Cette remarque ne vous engage à rien, surtout si vous êtes en tête à tête avec l'objet de votre amour. Elle aurait dit : « Merci. » Comment poursuivre la conversation ? « Aimez-vous la musique classique ou préférez-vous Johnny Halliday ? » Non, il vaut mieux ne pas prononcer le nom de Johnny : elle risque d'être son admiratrice. Supposons qu'elle dise : « Je préfère Johnny. » Alors, je n'aurais aucune chance de la conquérir. Je ne peux tout de même pas dire : « Moi aussi, je préfère Johnny Halliday. » Eventuellement, je pourrais le dire. Pourquoi pas ? Et si elle me demande : « Quelles chansons de Johnny aimez-vous par-dessus tout ? » « Aucune. Je ne les connais pas. Au revoir, Madame. » Cela ne mène à rien, sauf à une rupture prématurée, à des adieux déchirants. « Etes-vous parisienne ? » C'est encore plus stupide. « Je suis marocaine, Monsieur. Et fière de l'être. Croyez-vous qu'il n'y ait rien au monde en dehors de Paris ? pas d'autres villes, pas d'autres rues ? »

Je me rends compte que je n'aurai pas d'autre chance de rester tête à tête avec cette femme merveilleuse. Il y a toujours un homme à ses côtés ; un homme, deux hommes. Son patron, sans doute. Un garçon. Il n'y a plus rien à me montrer dans le jardin de cet hôtel : je connais le restaurant marocain, la piscine, le buffet. Certes, l'hôtel est grand et son jardin s'étend sur plusieurs hectares. Mais je ne peux pas lui dire : « S'il vous plaît, montrez-moi votre jardin. J'adore votre hôtel et

j'aimerais approfondir ma connaissance de ses beautés en visitant le jardin, en savourant chaque détail de ce chef-d'œuvre.

- Monsieur, nous avons un guide qui vous montrera tout cela.

- Mais je suis sûr que personne d'autre ne le fera aussi bien que vous. Votre beauté s'ajoutera à celle du jardin. Seule votre beauté est digne de votre jardin.

- J'ai mon travail, Monsieur. Je ne dois pas quitter le restaurant.

- Mais il est vide. Il n'y a personne à part moi.

- D'habitude, nos clients arrivent plus tard. Nous avons d'autres horaires au Maroc.

- Montrez-moi au moins le deuxième étage, les appartements de Churchill. Ils portent toujours son nom, n'est-ce pas ? J'ai beaucoup de respect pour le célèbre homme d'Etat britannique.

- Notre guide s'occupera de vous. Un instant, s'il vous plaît.

- Non, ne l'appellez pas. C'est vous que je veux. *I want you, I want you, I want you.* J'aime Les Beatles, Pink Floyd, King Crimson. Votre hôtel, votre jardin — je n'en ai cure. Je suis revenu à cause de vous. Les restaurants français ? J'y vais à Paris, à Lyon. Ce n'est pas au Maroc que j'irai dans un restaurant français. Dans ce pays, j'ai d'autres chats à fouetter. »

20

Nous arrivons à Fez. Des mules qui sont chargées comme des mules. Des ruelles à sens unique : il n'y pas de circulation dans le sens opposé. Deux êtres humains ne sauraient se tenir côte à côte. On ne peut pas marcher ensemble, bras dessus, bras dessous. « Essayez de ne pas vous perdre, dit notre guide local. Mais si vous vous perdez, je vous retrouverai : je suis né dans cette ville. La Médina est un vrai labyrinthe. »

Je suis fatigué des labyrinthes imaginaires. J'aime toujours Borges, mais pas autant qu'autrefois. Je suis las de ses thèmes, de ses tigres. Je suis las des miroirs de Nabokov. Mais un labyrinthe réel — celui de Fez, par exemple — me fascine. Et je suis ravi que personne ne marche à mes côtés. Il est agréable d'habiter une ville où vous pouvez réfléchir et rêver au cours d'une promenade dans les rues. Je suis las des fauteuils où les gens réfléchissent et s'assoupissent. Je veux m'assoupir en marchant. Ces rues étroites m'empêchent d'éparpiller mes pensées un peu partout, dans les paysages, dans le ciel. Je me concentre sur ce à quoi je réfléchis. La réflexion et la concentration ne font qu'une. Mes pensées ne pénètrent pas au-delà des murs qui bordent les rues où je marche. Je me perds de temps à autre ; et puis, je rattrape mon groupe. Le guide ne me cherche pas. Je fais partie de cette ville où il est né. J'y suis né aussi. Il y a plusieurs villes où je suis né ; Fez est une de ces villes.

Il n'y a plus d'odeur de la mer : la mer est loin, très loin. Il y a d'autres odeurs. Il y a les souks. Le quartier des teinturiers et des tanneurs de Fez. Un immeuble. À l'entrée, on nous donne une branche de menthe. Je suis aussi étonné que le pépère qui marche devant moi. Il commence à monter un escalier ; je le suis. Il y a quelqu'un derrière moi. Nous montons tous sur une terrasse où la

puanteur atteint les limites du supportable. Voici à quoi servent les feuilles de menthe. J'imité la femme qui sort son mouchoir dès que nous approchons d'une vieille ville. En bas, les ouvriers s'affairent à qui mieux-mieux. Ils ne tiennent pas de feuilles de menthe : leurs mains sont occupées. Ils ont d'autres chats à fouetter. Dois-je m'apitoyer sur leur sort ? Tant de philosophes m'ont mis en garde contre la pitié. Je me laisse aller. J'ai pitié de ces teinturiers, de ces tanneurs. Je me dis : « Pauvres gens ! Ils passent leur vie en compagnie des peaux de moutons ou de chèvres. Il est clair que ni les chèvres ni les moutons ne les harcèlent par d'incessantes escarmouches, par leur stupidité. Ils les harcèlent par la puanteur qu'on ne peut adoucir ni par une feuille de menthe ni par un flacon de Chanel n°5. Je n'ai rien contre le métier de vendeur. Je pourrais passer tout la journée dans ma boutique, même si personne n'achète mes fruits, mes bijoux, mes bouquins. Je pourrais lire mes bouquins en attendant un client. Je ne pourrais ne rien lire en compagnie des peaux de moutons et de chèvres. C'est une autre vie que je n'aimerais pas vivre. Vous me faites pitié, mais je ne peux rien pour vous. »

« Ne plaignez pas trop ces gens, dit le guide. Ils gagnent bien leur vie, sinon personne ne serait d'accord pour faire ce métier.

- Quel charabia », dit l'Antillaise. Je ne sais pas si le guide l'a entendue ou non.

21

Depuis le début de notre voyage, nous avons entendu cette phrase : « Les musulmans, les juifs et les chrétiens vivent en harmonie au Maroc. » Ils vivent côte à côte ; ils travaillent ensemble. Il faut sous-entendre que les juifs n'ont jamais été persécutés dans les pays musulmans. Hier, dans le *Herald Tribune*, j'ai lu un article intéressant au sujet des Etats-Unis. L'auteur de l'article a dit que récemment, dans un autre article il avait écrit : « Aux Etats-Unis, les gens sont jugés non d'après leur origine, mais d'après ce qu'ils savent faire. » À la suite de cet article, il a reçu un nombre impressionnant de lettres. Leurs expéditeurs — d'origine juive, pour la plupart — se plaignaient de l'accueil que le pays d'accueil par excellence leur avait réservé. « On ne me laissait pas entrer dans le club. C'était *restricted. Only for Gentiles*. » « Pour pouvoir entrer à l'Université de Yale, j'ai changé de nom. » Cet état de choses a duré jusque aux années soixante. Les juifs ont acquis tous les droits un peu avant les noirs. Au Maroc, les gens étaient égaux devant la loi, non seulement devant Dieu et cela depuis la nuit des temps. Tant mieux, tant mieux.

Le quartier juif de Fez. Ou, comme on dit, la ville juive. Comme d'habitude, on longe les rues ; ou plutôt, une rue. « C'est la synagogue, dit le guide. Elle est sous la protection d'Unesco. Allez la voir. » Une moitié de notre groupe ne bouge pas ; l'autre moitié avance vers la synagogue. La porte d'entrée est entrouverte, mais personne n'ose y entrer. L'obscurité règne à l'intérieur. En l'occurrence, il vaut mieux qu'elle règne à l'intérieur qu'à l'extérieur. Nous repartons bredouilles. Soudain, le sportif nous crie doucement : « Venez, venez ! » Nous revenons. Nous voyons un vieux rabbin qui porte une kippa. Ce n'est peut-être pas un rabbin, certainement pas ; un simple gardien. « Le rabbin »,

a dit quelqu'un. Non, c'est un simple gardien. Il éclaire la synagogue ; l'obscurité cède la place à la lumière. Il regarde autour de lui, comme pour nous inviter de suivre son exemple. Il parle une langue incompréhensible. Ce n'est pas de l'hébreu ; c'est un mélange, un cocktail des langues. Un mot en italien, deux mots en anglais. De son bras étendu, il nous montre une plaque-mémorial et cite les noms gravés sur cette plaque ; il nous montre les photos qui ornent le mur opposé. « Cimetières juifs », dit-il en français. Il n'y a que des cimetières juifs sur le mur opposé. Ces cimetières ne sont pas anonymes. Il nous montre une superbe Tora cachée derrière une porte. Nous regardons ; nous partons. « Guide », dit-il en français et en anglais. « Guide, guide, guide. » Personne ne réagit. Les touristes sont fatigués des guides. « Cimetières, Tora », dit-il. Personne ne l'écoute. Nos touristes ne peuvent plus entendre : ils sont déjà dehors. Je sors une pièce de mon portefeuille. Il y a un bol sur une étagère. Je mets la pièce dans ce bol où il y a d'autres pièces. Elles sont à peu près de la même valeur. « Faut-il lui donner plus ? Ça ne changera rien. » Combien de fois ai-je prononcé cette phrase ? Intérieurement, extérieurement. Je lui pose la main sur l'épaule. Mon geste amical changera-t-il quelque chose ?

Que peut-on changer ? On met la main sur l'épaule de quelqu'un ; on serre la main de quelqu'un. On laisse mille dollars dans un bol, dans une caisse. On dit quelques mots : « Bon courage ! Armez-vous de courage ! » On s'arme de courage et on voit un cimetière. Faut-il s'armer de courage pour voir un cimetière, pour le visiter, pour y vivre ? « Tout ira bien. Ça va déjà mieux. » Oui, ça va mieux, sans aucun doute. Ça va mieux, ça va moins bien. Ça va, ça ira. Les mêmes photos ornent les mêmes murs. Il n'y a pas d'autres murs ; il n'y a pas d'autres. Il y a beaucoup de langues qui nous aident à exprimer notre douleur. Pourquoi l'exprimer ? Qu'elle reste à l'intérieur. On peut crier, naturellement. Alors, crions ! Nous n'avons pas besoin d'autres langues. Vivons entre quatre murs. Sur chaque mur, il y aura des noms et des cimetières. La synagogue est d'une beauté indescriptible.

Une phrase prononcée par notre guide me reste dans la mémoire : « Une fois les juifs partis, on a nettoyé la place. »

22

« L'accès à Fez El Bali s'effectue par *Bab Boujloud*. Cette porte est très belle. Son style ancien cache son origine récente qui remonte à 1913. Décorée de faïence bleue d'un côté et verte de l'autre, la porte s'ouvre sur deux magnifiques minarets. » Cette porte aurait pu être construite au XII^e siècle, au XIII^e siècle. La couleur bleue est celle de Fez ; la couleur verte est celle de l'Islam, de l'espoir. « En dehors de Fez, que signifie la couleur bleue ? dis-je à notre guide local.

- Le ciel, répond-t-il.

- Et la mer ? (C'est ma nouvelle question.)

- Et la mer », dit-il.

On répond à ma question. Cela ne change rien. À présent, j'ai la question et la réponse — côte à côte. Elles marchent côte à côte, bras-dessus, bras-dessous. Et alors ? La vie est devenue plus belle. Je

sais que la couleur bleue est associée au ciel et à la mer. Que puis-je en faire ? Que puis-je faire du ciel, de la mer et de cette couleur ? Je peux mettre une assiette bleue sur la table pour qu'elle me rappelle la mer, son odeur. Et alors ? Je me rappelle l'odeur de la mer. Cela m'aide à vivre, n'est-ce pas ? Je respire à pleins poumons. Je continue à respirer. L'assiette est toujours là. La mer n'est pas là ; ni la mer ni son odeur. Je n'arrive pas à nager dans l'assiette, même lorsqu'elle est pleine de sauce.

23

Nous sommes de nouveau dans un restaurant. Mais je ne sais pas dans quelle ville nous sommes, dans quel lieu. C'est peut-être une bourgade ou un vieux palais converti en restaurant. Mes compagnons de voyages parlent, comme d'habitude. Les Russes disent : « Lorsque je mange, je suis muet. » Dès mon enfance, j'ai entendu ce dicton. Je me tais en mangeant. Hier, c'était Noël. Je voulais regarder la télévision pendant le repas. Mais il y avait trop de bonnes choses sur la table. Il aurait été dommage de gâcher leur goût par des images de la télé. Ces images n'ont aucun goût à gâcher. C'est comme si l'on mangeait une nourriture non-existante, une sorte de page blanche sans page. Rien n'est écrit sur cette page ; la page elle-même n'existe pas. Il y a quelque chose pourtant, un morceau de matière. Il paraît qu'il y a deux variétés de matières : la matière dite « ordinaire » (dont nous sommes formés) et l'antimatière. Si je continue à manger en regardant la télévision, je serai formé de matière ordinaire. Il va de soi que je préfère l'antimatière ; et pourtant je ne sais pas ce que c'est au juste. Parfois il vaut mieux être ce que l'on ne connaît pas.

Pipi-caca, comme d'habitude. Ces gens oublient qu'ils sont à table. Même s'ils mangent une nourriture ordinaire, ils ne doivent parler ni de leur pipi ni de leur caca. Ils en parlent avec délectation. Si on leur disait : « Vous feriez mieux de boire votre pipi de temps en temps : ça nettoie l'organisme », ils le boiraient sans hésitation. « Nous n'aurons plus de pierres dans les reins », diraient-ils.

« Six heures de route en perspective. Il faut faire pipi avant de partir.

- Faisons pipi avant de partir. Où sont les toilettes ? Elles sont propres, j'espère.

On nous apporte une soupe.

- D'une manière générale, les toilettes sont propres au Maroc.

- Mais nous sommes dans un bled.

- Même dans les bleds, les toilettes sont relativement propres.

- Tout est relatif.

- Remarquez qu'on peu pisser dans une bouteille.

- Il faut d'abord vider la bouteille.

- Videz la bouteille et ensuite pissez-y. Personne ne vous empêche de pisser dans une bouteille.

Pas le chauffeur, pas le guide.

- Ou ne buvez rien. Essayez de vous passer d'eau, surtout que ce n'est pas gratuit.

- Oui, les boissons ne sont pas incluses.

- Ne mangez pas trop non plus. Même une bouteille vide ne vous sera d'aucun secours. »

L'Antillaise prend la parole. Elle ne s'est pas tue pendant la discussion ; elle y a participé dans la mesure du possible. À présent elle change de sujet, comme si les pipis et les cacas lui coupaient l'appétit.

« Le pépé a tenu bon. Il a bien marché dans les ruines.

- Ah bon ? Il n'est plus malade ? demande une femme que je ne connais toujours pas. (Je soupçonne qu'elle appartient au couple qui râle sans arrêt.)

- Il n'est pas malade. Il est vieux, répond l'Antillaise.

- On ne peut rien contre la vieillesse. Même les toilettes ne vous aideront pas, dit la femme. D'ailleurs, les toilettes pour femmes sont sales, continue-t-elle. Et vos toilettes ? (Elle s'adresse à moi.) Comment sont-elles ?

- Relativement propres.

- Ah bon. Nous n'avons pas de chance. On a toujours besoin de parfums.

- Une branche de menthe ? » Ma suggestion.

C'est donc elle qui a la fâcheuse habitude de presser son mouchoir sur son nez ?

24

Volubilis. Les ruines où « pépère » a tenu bon. Rien d'étonnant : ce sont des ruines. Qui se ressemble, s'assemble. « Volubilis est le fleuron et le témoin de l'architecture antique au Maroc. Les Romains y ont construit des monuments luxueux. La cité existe depuis bien longtemps encore. Les fouilles entreprises en 1915 et qui sont encore poursuivies, révèlent des indices qui font remonter le peuplement de la localité à l'âge du fer et à la période carthaginoise. » Quel âge a pépère ? Est-il né à l'âge du fer ou à la période carthaginoise ? Il se sent beaucoup mieux. Il marche allègrement, comme s'il n'y avait que des autoroutes autour de lui : une autoroute par-ci, une autoroute par-là. Il pleut. Non, il ne pleut plus. Il pleuvait quand nous sommes montés dans le car, à Fez. Nous montons dans le car à Fez, nous en descendons à Volubilis. Au moment du départ, le guide nous dit : « Il pleut aujourd'hui, comme vous le constatez. Hier, il a plu à Marrakech. Heureusement que nous n'étions pas à Marrakech. Hier, vous avez visité la ville de Fez. J'espère que la visite vous a plu.

- Il pleut comme vache qui pisse, dit un homme. (Je ne le vois pas : il me tourne le dos.)

- J'espère que le ciel va s'éclaircir. Il serait dommage de visiter Volubilis sous la pluie. »

À Volubilis il ne pleut pas, mais il y a de boue partout. Pas d'autoroutes ; rien que la boue. Nous marchons dans la boue ; nous nous enlisons dans la boue. Il n'y a pas assez de pierres pour nettoyer les chaussures. Il y a des ruines, mais il n'y a pas de pierres sous les pieds. On n'enlève pas la boue en frottant les chaussures contre la boue. « De ce côté-là habitaient les riches », dit le guide. Rien que de la boue. Non, quelques pierres, quelques touffes d'herbes. Les riches pouvaient enlever la boue de leurs chaussures. C'est la richesse de l'humanité. Vous êtes riches s'il n'y pas de boue sur vos

chaussures. Tout le monde est riche par temps sec. À Rome, les riches mangeaient, vomissaient. « Ils mangeaient par ici, ils vomissaient par là », dit le guide. Leur nourriture était un vomitif puissant. Comment s'appelle une pièce où l'on vomit ? un vomitoire ? Non, cela s'appelle autrement. Peu importe. Il est important d'avoir une pièce comme ça chez soi. Les pauvres peuvent s'en passer. Mais les pauvres risquent de tomber malades s'ils mangent des cochonneries pour tromper leur faim. Ils n'ont qu'à vomir dans leur lit.

L'arc de triomphe. Les majestueuses ruines de la basilique qui était utilisée comme palais de justice. La maison des Colonnes, du III^e siècle. Les mosaïques représentant des dauphins et d'autres animaux dans la maison d'Orphée. Je ne sombre pas dans la mélancolie. Je suis plutôt agacé par ces ruines, par ces mosaïques. Je ne porte pas l'empire romain dans mon cœur. La plupart des soviétiques l'adoraient à cause des lois, des droits, des codes. Ils y voyaient la justice dont le régime communiste les privait en permanence. Je n'y vois que la boue et les pierres qui ne servent à rien : elles sont trop loin pour mes chaussures. Ce n'est pas ainsi que je vivrais, si j'avais des millions, des milliards. Je préfère les décorations musulmanes à ces images d'Epinal, à ces mosaïques enfantines. Je préfère les hammams aux thermes.

25

C'est un voyage à options. Quelques voyages en plus, un hammam. « A Fez, vous ferez neuf kilomètres à pied. Vous serez fatigués le soir. Pourquoi ne pas aller au hammam ? Un petit massage, de jolies masseuses.

- Et de jolis masseurs, j'espère. »

C'est toujours la même femme qui parle. Je la reconnais de dos maintenant. Elle a des épaules larges, comme celles d'une nageuse. Mais je n'aimerais pas la voir nager. Je n'aimerais pas non plus la voir sur une plage. Son visage ne m'inspire pas confiance, et pourtant je ne sais toujours pas si elle fait partie des gens qui « gavent » l'Antillaise.

À Fez, nous n'avons pas fait neuf kilomètres à pied. (Dans les autres villes non plus.) Trois kilomètres au maximum. Nous avons longé les ruelles à sens unique ; nous sommes entrés dans des boutiques. Comment faire neuf kilomètres à pied si on passe le plus clair de son temps dans des boutiques ? Les gens regardent des objets, les tournent dans tous les sens. Les objets volent dans les airs, portés par les mains des acheteurs potentiels. Les objets font des mètres de route. Nous aussi, nous faisons des mètres de route.

L'Antillaise marchande à la perfection. « Non, Monsieur, c'est trop cher. Non, Monsieur, c'est trop cher. Non, Monsieur, c'est trop cher. Non, Monsieur, c'est trop cher. » Elle se dirige vers la sortie. Le vendeur la rattrape et ça recommence de plus belle. « Non, Monsieur, c'est trop cher. Non, Monsieur, c'est trop cher. Non, Monsieur, c'est trop cher. Non, Monsieur, c'est trop cher. » Ses « non » et « trop » sont entrecoupés de « non » du vendeur. « Non, Madame. Non, Madame. Non,

Madame. Non, Madame. » À la fin, il ne dit pas « oui », comme s'il ne voulait pas se déshonorer. Il marche vers la caisse d'un pas décisif. On enveloppe la pomme de discorde et l'Antillaise part en souriant. « On voulait m'engager à Paris, vous savez, dit-elle. J'ai un talent pour marchander. Ce n'est pas facile. »

Un peu plus tôt, je me suis acheté un tapis dans une autre boutique. Un tapis bleu ; le bleu de Fez. On déroule des tapis devant nous. Quand Andy Warhol est venu à Bruxelles, il a demandé que l'on déroule un tapis rouge sous ses pieds. Si j'avais été le maître des cérémonies, il aurait marché dans la boue. Pas de ruines, pas de pierres.

« Ça vous intéresse ? demande le patron.

- Eventuellement, je réponds.

- Venez avec moi.

- Vous permettez que je termine mon thé à la menthe ?

- Vous le terminerez par là.

Il pointe son index vers la pièce qui jouxte la salle où nous sommes assis en cercle.

- Où est votre moitié ? demande-t-il.

- Je n'ai pas de moitié.

- Vous êtes entier alors ? dit-il.

Je souris ; on déroule des tapis.

- J'aime le tapis bleu que vous nous avez montré tout à l'heure. Mais il est trop grand. N'auriez vous pas le même en plus petit ?

- Le tapis que vous avez vu est unique.

- Mais je ne vis pas dans un palais.

- Je suis sûr que vous vivez dans un palais. Vous le méritez.

- Hélas, nos mérites ne sont pas toujours reconnus.

- C'est vrai », dit-il en hochant la tête.

On déroule un tapis qui est trop grand et trop cher. Mais il est bleu, comme le tapis qui m'a plu tout à l'heure. Je redemande un tapis du même genre, en plus petit. On l'apporte ; on apporte mon tapis, mon futur tapis. Je sais que je l'achèterai. Je tombe amoureux de lui, comme je suis tombé amoureux de la ville où il est fait. L'amour ne s'explique pas — presque tout le monde est au courant de cette maxime. Je suis en train de lire un livre de Fromm au sujet de l'amour. Il essaie de l'expliquer par tous les moyens à sa disposition. Freud s'y mêle, comme d'habitude, mais l'amour demeure intouchable. Tout commence dans notre enfance. Je ne me rappelle pas cet amour effréné pour la couleur bleue que je découvre à l'instant. Mon pot de chambre, était-il de cette couleur ? Nos rideaux, notre service de table ? Non, je ne m'en souviens pas. Quoi qu'il en soit, j'aime cette couleur au point de vouloir acheter un tapis rien qu'à cause de cette couleur qui le domine. Ce n'est pas vrai : il y a trois tapis que l'on déroule devant moi. Tous les trois sont dominés par cette couleur. Je n'en achète qu'un

seul ; les autres, je ne les aurais pas achetés. Le ciel, la mer ? Ils règnent sur les trois tapis qui sont toujours devant moi. Mais il y a plusieurs cieux ; il y a aussi plusieurs mers. À présent, je préfère l'Adriatique à la mer Noire. Autrefois, j'aimais la mer Noire par-dessus tout pour la bonne raison que ne connaissais pas l'Adriatique. Je ne sais pas quel ciel je préfère : je n'en connais qu'un seul pour le moment.

Je marchande ; je marchande. Non, non, non, non. Trop cher, trop cher, trop cher, trop cher. Je l'ai dit peut-être trois fois au lieu de quatre. L'Antillaise l'a dit au moins une douzaine de fois. Bref, je l'achète à quatre cent euros. « Monsieur, vous auriez dû m'appeler. Vous l'auriez eu pour trois cents euros.

L'Antillaise hoche la tête. Il y a beaucoup de hochements de tête dans les boutiques.

- Le patron m'a demandé où était ma moitié. J'aurais dû m'adresser à vous.

- Naturellement. Quand il s'agit de marchander, je suis votre moitié ou vos trois-quarts. Je sens que vous ne savez pas marchander.

- Je suis votre deuxième pépère. » Elle ne me contredit pas.

On enveloppe le tapis. Le patron me dit : « Donnez cinq euros à mon employé. C'est entre nous. Voulez-vous qu'on porte le tapis à votre bus ? » Je donne cinq euros à l'employé et retrouve mon tapis près du car : c'est notre guide qui le tient.

Et puis, des ruelles, des mules. On n'arrive pas à s'en débarrasser. Serais-je venu au Maroc pour voir des mules ? Nous voyons des humains qui portent des ballots. « Ça recommence, les mules », dis-je. Tout le monde rit ; je ne ris pas.

Le soir, je regarde les nouvelles à la télévision. On parle du nouveau film dont le succès commercial est garanti : de nos jours, on ne laisse rien au hasard. Tous les masques, tous les costumes se vendent comme de petits pains. On voit le film dans les rues avant de le voir sur les écrans. Il s'appelle *L'Avatar*, si je ne me trompe. Une actrice raconte : « C'était merveilleux de pouvoir replonger dans l'enfance. » En est-elle jamais sortie ? Ça recommence, les extra-terrestres. Supermen, batmen, bêtes-femmes. La bête humaine. Nous sommes obligés de porter ce fardeau de notre civilisation. Même les gens qui ne regardent pas ces guerres galactiques ne peuvent passer à côté. On les bombarde de ces images, on les assassine, on les ressuscite pour qu'ils achètent encore quelque chose. Ça recommence, les mules.

26

J'étais fatigué ce jour-là. Le hammam s'imposait, d'autant que j'avais payé une caution.

On me conduit au paradis, comme dit le guide. On entre au paradis et on voit trois femmes. Elles sont belles et je me dis que je n'ai rien contre ce paradis. Je me demande même si je ne suis pas prêt à mourir pour y accéder. Mais personne n'exige que je meure : j'y suis déjà, j'ai franchi la porte, le portail. Certes, je n'ai pas vu saint Pierre. Rien d'étonnant : je suis dans un paradis musulman.

Le guide parle à la plus jolie fille ; il lui parle en arabe. Quel dommage que je ne connaisse pas l'arabe. Je me dis qu'au paradis on apprend les langues très vite ; en réalité, on n'a pas besoin de les apprendre. On les connaît, on les a toujours connues. « Elle doit parler français », me dis-je. Effectivement, elle me dit : « Bienvenue. » Elle n'a pas d'accent ; un vrai paradis. Le guide dit : « Cette jeune femme s'occupera de vous. Je vous envie. » Je suis au septième ciel, et je préfère ce ciel à tous les autres. J'aurais dû y penser plus tôt : j'aurais vécu dans un hammam depuis toujours.

Elle me conduit vers un ascenseur ; elle pousse sur un bouton et me dit : « Vous poussez sur le bouton 'moins un'. » Elle me laisse choir. Moins sept. Je ne descends pas vers l'enfer, mais, privé de ses femmes, mon paradis ne sera pas le même. Aucun massage ne peut les remplacer, aucun message, aucun sauna. Mieux vaut être dans cet ascenseur que dans ma chambre d'hôtel où la télévision parle de Johnny ou de *L'Avatar*.

Un jeune homme m'accueille à la sortie de l'ascenseur. Il n'est pas très beau ; il connaît son boulot. « Déshabillez-vous, me dit-il.

- Je me déshabille complètement ?
- Gardez votre slip.
- Vous m'apportez des babouches ?
- Vous allez plus vite que les violons. »

À Fez — nous sommes toujours à Fez — j'ai entendu ce dialogue : « On ne nous permet même plus de porter nos babouches.

C'est le guide qui parle. La femme du sportif lui répond :

- Que portez-vous, alors ?
- Nous portons des babouches chinoises. Ce ne sont pas des vraies babouches. Ce sont des chinoiseries.

- Vous voulez dire qu'on les fabrique en Chine ?
- Exactement. C'est ça la mondialisation.
- En quoi sont-elles différentes ?
- On ne peut pas les plier. Nos babouches, vous les mettez dans vos poches. Leurs babouches propagent des maladies de peau, toutes sortes de maladies. Nous sommes malades à cause de leurs babouches. » À ce moment-là, un camion passe devant nous, portant l'inscription « Made in China ».

Les babouches qu'on me prête sont souples. Je pourrais les mettre dans ma poche, si j'en avais une. Je suis presque nu ; seul mon slip me distingue d'Adam avant la Chute.

Un autre jeune homme m'accueille à la sortie. (Je ne me rappelle même pas si j'ai repris l'ascenseur.) Il n'est pas plus beau que le premier. Il est peut-être plus fort ; il est beaucoup moins loquace. « Douche, dit-il.

- J'enlève mon slip ?
- Non. »

Au bout de trois minutes environ, j'arrive à régler la douche. Je prends la douche, je sors et j'attends. J'aurais pu rester sous la douche, au lieu d'attendre mon tour. Le jeune homme s'approche de moi et dit : « Sauna. Très chaud. » Il me pousse vers la porte que je pousse machinalement. Il y a deux hommes à l'intérieur, dans le sauna. En effet, il fait très chaud. Je m'assieds sur un banc ; un des hommes y est allongé. Je demande à l'autre : « Il faut rester combien de temps ?

- Restez aussi longtemps que vous pouvez supporter la chaleur.
- Cinq minutes ?
- Par exemple. »

Je n'ai pas ma montre ; je compte les secondes. Je n'arrive plus à compter, à réfléchir. À quoi bon réfléchir ? Je n'ai rien d'urgent à faire. Et ce n'est pas encore le moment d'écrire mes mémoires. Je sors ; j'attends de nouveau. Je préfère attendre en dehors du sauna.

Toutes les banquettes sont occupées. Le massage sévit dans la salle des douches et des saunas. J'attends mon tour. Je me souviens des films où l'on montre les massages, les douches. L'eau chaude, l'eau froide. On vous tape sur le ventre et sur le reste de votre corps. Vous criez. On entend beaucoup de cris dans ces films. Les riches victimes demandent à un pauvre homme de prendre leur place. Il reçoit de l'argent, prend des douches, subit des massages. Tout le monde est content : il est plein de santé, les ex-victimes boivent de la vodka.

C'est mon tour. Je m'allonge sur cette banquette et le jeune homme pose ses mains sur mon corps. Je ne crie pas, mais j'ai peur pour mon ventre, pour mon dos, pour mes bras, pour mes doigts. Mes doigts craquent entre ses doigts. Tout mon corps craque, comme si mes os exprimaient leur mécontentement. Mes os et mes tendons suffoquent, trépignent de colère. Il met un gant qui me déchire la peau. Que puis-je faire ? m'enfuir ? J'aurais dû lui dire que je suis pianiste. L'aurait-il compris ? Il comprend à peine le français. En tous cas, il le parle à peine.

Il me met du savon un peu partout. Avant de le faire, il me pose une question : « C'est quoi ? (Il me montre le savon.)

- Je ne sais pas.
- Savon, savon. Savon noir. »

Il me savonne ; il m'envoie sous la douche. Elle est trop chaude. Je me précipite vers la sortie. Vers quelle sortie ? Il y a en plusieurs. Je quitte la douche ; je reste dans la salle. « Chaud, très chaud. Très bien. » Il me pousse sous la douche et me barre le chemin de la sortie. J'endure l'eau chaude. Ensuite, je me couche sur le ventre ; le massage bat son plein. Je me couche sur le dos ; mes os craquent. La douche, l'eau chaude. Il me dit quelque chose ; je ne l'entends pas. Il tourne le robinet ; l'eau s'arrête. « Tu viens ? me dit-il.

- Pardon ?
- Tu viens d'où ?
- De Versailles.

- Quoi ?

- Je viens de France, de Paris.

Il tourne le robinet. L'eau chaude.

- Viens. Notre sauna. »

Il me conduit vers une sorte de baignoire qui ressemble à ce que j'ai vu au Japon il y a une dizaine d'années, une baignoire japonaise. Deux hommes s'y prélassent ; je ne les reconnais pas. « Attention, c'est très froid », dit l'un d'entre eux. Je touche l'eau avec mes orteils. Je ne crie pas : j'ai perdu l'habitude de crier dans ce hammam. Mais je me dis que je ne pourrai jamais plonger dans cette eau.

« Doucement, dit l'homme. Ça ira.

- Il faut rester combien de temps ? cinq minutes ?

- Oui. »

Je ne compte rien. Je descends dans cette baignoire ; je ne sens plus rien. J'en sors ; on m'administre un autre test. Je ne sens plus rien ; je ne me souviens de rien. Ensuite, je sors définitivement. Pas tout à fait. Je monte au deuxième étage. « Deux », dit le jeune homme. Je m'exécute de bonne grâce. Je reprends mes esprits en voyant le mot « femmes » gravé à côté du chiffre « deux ». À en juger par les inscriptions que l'on trouve dans l'ascenseur, il y a des hommes au premier étage. Se serait-il trompé, mon jeune homme ? Je me dis que l'on ne me tuera pas si débarque chez les femmes. On me reconduira, c'est tout.

Je sors de l'ascenseur et je ne vois personne. Je m'avance presque à tâtons vers une lumière qui filtre à travers une fissure. Et puis, la lumière devient omniprésente, comme si quelqu'un avait ouvert une grande porte ou abattu un mur. Trois femmes ; les trois Grâces. « Par ici, je vous prie », dit l'une d'entre elles. J'entre dans une pièce où il n'y a personne. Rien que trois banquettes vides. Je me couche et me prépare pour une longue attente. Quand on se prépare pour une attente, on tue le temps agréablement. C'est l'attente même qui est insupportable. Un homme entre et se couche. Une belle femme apparaît dans l'embrasement de la porte. « Venez avec moi », dit-elle. Elle ne s'adresse pas à moi. Et pourtant c'est mon tour : j'étais là avant lui. Il suit la demoiselle ; je ne dis rien. Dans ce hammam, j'ai perdu l'habitude de protester, de faire valoir mes droits. On me prive de mes droits et je ne dis rien, comme si tout était en ordre. Luxe, ordre et beauté. Mais la beauté n'est plus là, et je ne sais pas quelle femme prendra soin de mon corps. Je me dis qu'à la différence des hommes, toutes les femmes sont jolies dans cet établissement. Je tue le temps en me disant que toutes les femmes sont jolies.

Je me trompe. La femme qui vient me chercher n'est pas jolie du tout. Elle est plutôt laide. La chance ne me sourit pas. Elle ne sourit pas non plus, mais cela n'a aucune importance. Je la suis ; elle me masse. Ses mains sont tendres, mais cela n'a aucune importance. Je me retourne et sa tendresse se répand le long de mon dos. « C'est la première fois que vous êtes au Maroc ?

- Oui.

- Bienvenue au Maroc.
- Comment ?
- Je dis : 'Bienvenue au Maroc.'
- Merci. »

Le jeune homme me traitait en parent pauvre, en pèpère maladroit. Elle me fait comprendre que suis un client à qui elle doit un minimum de respect. Peut-être essaie-t-elle de me séduire. Aux jolies filles on offre l'occasion de séduire les jeunes oligarques. C'est pour cela que mon voisin est parti plus vite que moi. Il était jeune, beau et riche.

Pendant mon séjour au hammam, je regardais les clients, les hommes. Certains étaient de mon âge, mais ils avaient l'air plus jeunes, leur forme physique était impeccable. Parmi eux, il y avait un vieux monsieur bedonnant ; même lui avait l'air plus jeune que moi. Tout le monde me traitait comme un pèpère bedonnant, souffrant de maladies incurables. Une femme laide me caressait le corps car c'était son devoir. Elle se sentait obligée de m'adresser quelques paroles.

27

Avant de regagner mes pénates temporaires, je vais au restaurant recommandé par le guide. La cuisine internationale, j'en ai soupé. Les noms des plats locaux me mettent l'eau à la bouche. (Mettre l'eau à la bouche — un des premiers idiomes français que j'ai appris.) « Pastilla au pigeonneau », par exemple. Le guide passe un coup de fil pour savoir s'il y a cette pastilla sur la carte. On lui répond qu'il faut la commander longtemps à l'avance. « C'est un plat de fête », dit le patron du restaurant. Mais il y a une pastilla au poulet. « J'y vais », dis-je. Le guide me réserve une table.

Je franchis la porte et le patron me salue avec cérémonie. « Puis-je vous être utile » ?

- Je peux dîner ?
- Je regrette. Nous sommes complets.
- J'ai fait une réservation. De toute façon, le restaurant est à moitié vide.

Je ne le dis pas au patron. Je parle de ma réservation et il sourit. Encore une plaisanterie marocaine. Je regarde la carte. Il n'y a pas de pastilla au poulet.

- On vous a téléphoné à propos de pastilla.
- Je regrette, il n'y pas de pastillas. Ce sont des plats des fêtes.
- Même la pastilla au poulet ?
- Toutes les pastillas. On les commande une semaine à l'avance. »

Je mange un tagine et je mets ma carte sur la table. Hier, j'ai vu un film d'après un roman d'Agatha Christie. *Les cartes sur la table*. Un oligarque est las de vivre. Il invite des gens susceptibles de le tuer, se drogue pour ne rien sentir, et l'on assassine. Il aurait dû aller au hammam à Fez.

« Si j'acceptais les cartes de crédit pour un montant pareil... » dit le patron. Il ne termine pas sa phrase. Je me demande ce qui arriverait au patron, s'il acceptait des cartes de crédit pour un montant

de vingt euros. Serait-il ruiné une fois pour toutes ? Une fois de plus, je sors mon portefeuille, règle l'addition et quitte le restaurant.

À l'hôtel, je commence à me déshabiller. Une fois de plus. J'entends tout ce qui se passe chez mon voisin. Il « envoie des vents » — expression que l'on utilise dans la traduction russe des *Mille et une nuits*. Ou plutôt, c'est une expression française traduite en russe. En France, on dit aussi : « le vent n'est pas très frais ce soir. » Les Russes ne vont pas jusque là. Dans la vie courante, d'ailleurs, ils ne parlent pas de cette variété de vents. C'est la prérogative de Schéhérazade.

28

Dans le car, j'écoute les cours de Michel Onfray. *Contre-histoire de la philosophie*. John-Stuart Mill. Si tous mes désirs étaient accomplis, serais-je heureux ? C'est la question qu'il se posait. Toutes mes aspirations, tous mes espoirs. Il n'aurait pas été heureux. Moi, si. Je suis trop ambitieux. C'est pourquoi je néglige les aspirations ordinaires. Elles sont trop ordinaires pour me plaire. Ce n'est pas suffisant. Je n'aime pas les gens suffisants parce qu'ils pensent que leur vie est suffisamment pleine. Ils ont tout ce qu'il leur faut ; ils ont tout réussi. Quelques applaudissements, quelques milliards. Ce n'est rien du tout. Ils meurent et tout disparaît. C'est ce qu'il leur faut ? Pour eux, il n'y a pas de vie après la mort. Il y a peut-être le paradis, le purgatoire et l'enfer, mais il n'y a pas de vie sur terre. Je veux influencer les générations futures. Eux, ils se contentent de leurs millions, des applaudissements que le public leur offre. Le jour suivant, un autre artiste entre en scène. Il entend les mêmes applaudissements, comme s'il avait joué les mêmes œuvres, comme s'il les avait jouées de la même façon. Comme si le public était exactement le même. Pas de différence, pas d'éternité.

J'entre sur scène ; j'écris un roman. Il y a une personne qui me regarde, m'écoute, me lit. Il y a une personne qui se souvient de moi — mon double, mon frère, ma sœur. Cette personne est immortelle. Elle continue à me regarder à travers les siècles. Elle me lit, elle m'écoute, elle parle de moi, elle agit comme moi, elle a les mêmes pensées, les mêmes sentiments. Elle les développe à sa guise, mais ce sont des variations sur les mêmes thèmes. Mille et une variations sur mes thèmes, sur ma vie, mes amours, mes idées. Par l'intermédiaire de cet individu immortel, j'érige la cité de Dieu.

Je suis trop ambitieux. Les applaudissements d'aujourd'hui ne sont rien pour moi. Je préfère le silence. C'est le silence qui m'applaudit. Les gens se contentent de peu. Ils sont heureux, même si rien ne va plus. On ne joue pas à la roulette. Si rien ne va plus, on ne peut pas gagner des millions. Il ne faut pas s'attendre aux approbations des autres. Approbation, admiration. Ce sont des mots, des applaudissements. Pasternak dit qu'il faut s'attirer l'amour de l'espace. C'est l'amour du silence qu'il faut s'attirer. L'espace est plein d'applaudissements futiles. Pasternak dit qu'il faut pouvoir entendre l'appel de l'avenir. Il ne faut pas écouter l'avenir. C'est à l'avenir de m'écouter. Qu'il m'écoute attentivement, sans perdre un mot, une note ! C'est à lui de jouer. C'est ainsi qu'il faut vivre, même si l'on ne vaut rien. Une pyramide de vies au lieu d'une simple existence.

Jeremy Bentham dit que tous les plaisirs sont égaux. Si tous les plaisirs sont égaux, tous les gens le sont également. Egalité, fraternité. Le plaisir qu'on éprouve en jouant aux cartes est égal à celui offert par un poème de Pouchkine. John-Stuart Mill n'est pas d'accord ; moi non plus. En l'occurrence, il faut s'attirer l'amour de l'espace car les plaisirs se mesurent. Les plaisirs d'un imbécile sont minuscules. Il se vautre dans une flaque de plaisirs. Pour lui, c'est une mer, l'Adriatique. C'est une flaque, rien de plus. Il ne boit ni vin ni jus de pamplemousse ; il boit l'eau de sa flaque. Il ne boit même pas de l'eau minérale. L'eau de sa flaque. Il la prend pour de l'eau pétillante, pour du champagne. Ce n'est pas même du mousseux.

29

Dans le car, j'écoute les cours d'Onfray, je regarde les paysages, les nuques et les cheveux des passagers ; j'écoute le guide. Il nous parle de la sécheresse qui s'est abattue sur son pays il y a des siècles, il y a quelques années : je n'ai pas entendu le chiffre. Et je n'ai pas entendu le mot qui le suivait. Les gens du sud partaient pour s'installer au nord où le soleil brillait moins. Non, je confonds les motifs. Je crois que les gens du sud sont plus pauvres que ceux du nord. C'est la raison pour laquelle ils voulaient s'installer dans le nord ; ils voulaient acheter de l'eau et du blé. Je dis n'importe quoi pour suppléer à l'information que ne possède pas. Les gens du sud le font très souvent. Ils ne veulent pas admettre qu'ils ne savent pas quelque chose. Donc, ils racontent des histoires. Moi aussi, je raconte une histoire. Il y a du vrai dans toutes ces histoires racontées par ceux qui écoutent et connaissent peu de choses. Dans mon histoire, c'est le mouvement qui correspond à la vérité. Les gens partaient dans l'espoir de trouver de quoi vivre ; ils cherchaient aussi des maisons où ils pouvaient élever leurs enfants et manger à leur faim. Ils ne trouvaient rien ; ils repartaient. Ils ne trouvaient rien non plus à l'endroit d'où ils étaient partis. Il n'y avait que des ruines que Chateaubriand n'aurait pas appréciées. Ou leur maison était occupée par d'autres gens venus de l'est, de l'ouest. Ils ne savaient pas quoi faire. Ils ne faisaient donc rien ; ils mourraient comme des mouches, comme des chats qui n'arrivaient pas à survivre non plus : la sécheresse concerne tout le monde. Pourquoi sont-ils partis ? pourquoi sont-ils repartis ? On espère toujours trouver un palais, une princesse, du champagne à gogo. On trouve un désert, un dromadaire qui survivra quoi qu'il arrive. Pourquoi ne pas s'installer sur ce dromadaire et se laisser porter vers le nord, vers l'ouest, vers l'est, vers la France ?

Dans deux jours, je rentre chez moi. Pour le moment, je ne pense ni à Paris ni à Versailles. Je pense à Marrakech, à La Mamounia, à la femme qui ne m'y attend pas. Je suis prêt à me bercer d'illusions. Elle m'attend ; elle se souvient d'un étranger mal rasé avec un accent bizarre. Elle veut qu'il revienne. Il reviendra, il reviendra ; il est agréable de parler de soi à la troisième personne. Cette troisième personne est jeune, riche et intelligente. Cette personne a reçu le prix Nobel et tous les autres prix. Peu importe combien de prix il y a de par le monde : elle les a reçus tous. Ces prix, ces médailles décorent ses murs, dorment dans les tiroirs de ses commodes. Et quatre princesses se prélassent dans

les lits de la troisième personne. Elles se lèvent, se dirigent vers les salles de bains, vers les saunas et la personne contemple leur corps. Elle savonne les princesses, elle exécute des gestes, mouvements de massage : claquement, effleurage. La troisième personne est heureuse. La deuxième personne l'est beaucoup moins. Et la première personne souffre mille morts.

J'échafaude des hypothèses. Je rêve de notre rencontre, de notre vie à Versailles. Mais avant de la transporter à Versailles, il faut la séduire. Elle pourrait venir à Versailles par ses propres moyens — pour voir le château, pour se promener dans le parc. Cela ne veut pas dire qu'elle viendrait chez moi pour boire un magnum de Krug 1959. Elle pourrait venir pour ça, mais elle repartirait aussitôt. Après tout, je ne suis pas la troisième personne.

Que faire pour la séduire ? D'abord, il faut retourner à La Mamounia. Comment, sous quel prétexte ? Ai-je besoin d'un prétexte pour aller à La Mamounia ?

Il ne pleut pas. Il pleuvait le jour où nous avons quitté notre hôtel à Fez. Dans le car, la pluie ne me gênait pas. Je pensais aux touristes qui s'apprêtaient à faire une promenade en ville — neuf kilomètres à pied. Il s'agit de trois kilomètres tout au plus, mais personne n'aime marcher sous la pluie, sauf Gene Kelly. D'ailleurs, il y a une différence non négligeable entre une marche et une danse. « Ils sont venus au Maroc en espérant trouver du soleil. Ils se disaient que le soleil réchaufferait leurs corps et leurs esprits. Ils avaient besoin de ses lumières. Ils sont servis à présent. » Je rectifie le tir. Je me dis que tout le monde a le droit de voir ce que je vois ; tout le monde a droit à sa place sous le soleil du Maroc. Je n'ai rien contre ce genre de démocratie.

Le soir, je retrouve mes compagnons de voyage à l'hôtel, au restaurant. Le sportif ressemble à un *komsomoletz*. (Une sorte de scout des jeunesses communistes). Ces enthousiastes allaient en Sibérie construire un barrage qui portait atteinte à l'écologie du coin sans servir à rien. Ils allaient dans les steppes pour y planter du maïs. Comme dit la chanson : « Tu échangeras l'amour contre n'importe quel camion. » Mais, visiblement, le sportif aime sa femme. Moi, je les aime tous les deux. Je ne porte pas dans mon cœur les autres membres de notre groupe ; à part le pépère et le papi. Hier ou avant-hier, je l'accompagnais dans un restaurant. « Vous n'êtes pas marié ? me demande-t-il.

- Non. Et vous ?

- Non plus. J'étais marié, je suis veuf. J'ai été marié cinquante-sept ans. Ma femme est morte il y a trois ans. Je ne sais plus quoi faire. Je me suis laissé entraîner dans un drôle de galère. Pourquoi suis-je venu par ici ? Je n'ai rien à faire de tout ça.

- C'est beau. Ça vous changera des idées.

- Ça ne m'a pas changé des idées. C'est trop tard maintenant. Nous repartons dans deux jours. »

Je suis à table entouré de mes compagnons de voyage. Tout d'un coup, je sens que nous effectuons tous le même voyage : dans un car, dans un train, dans nos maisons, sur la terre, dans l'espace. Il n'y a qu'un voyage. La vie est multiple, le voyage, unique. Vogue la galère ! Nous ne sommes pas dans le même bateau ; nous sommes dans la même galère. J'éprouve de la tendresse pour

tous ces gens. Ils ne me lisent pas, ils n'écoutent pas mes sonates de Schubert. Ils ne me portent ni vers l'éternité ni dans le temps. Je ne les porte pas non plus. Nous marchons côte à côte. Ce n'est pas une manifestation organisée par la CGT. Nous marchons tout simplement ; nous nous promenons.

30

Une fois de plus nous sommes dans le car. Le pépère est assis de l'autre côté du couloir. Je regarde son profil qui ressemble aux effigies des empereurs romains. Il ne s'étonne plus ; il est au courant des moindres détails. Il se tourne vers moi et je le vois de face. L'impression se confirme. Le temps a pris du retard ; l'éternité avance à pas de géant.

Marrakech. L'hôtel où je suis descendu le jour de mon arrivée. Mes pénates. Le jour de mon arrivée, je n'ai entendu personne. Ce soir, j'entends mon voisin qui envoie des vents. Je suis sûr que c'est la même personne. Ce n'est pas une deuxième personne. C'est l'homme que j'ai entendu il y a deux jours. Il n'est pas seul à vouloir changer la quantité (et la qualité) des vents sur notre planète. Mais je reconnais la tonalité de ses vents. Sans aucun doute, il s'agit de la même personne. Ce n'est pas une femme ; c'est un homme. Malgré le sentiment de fraternité que j'éprouve depuis quelques heures, je n'ai pas envie de faire sa connaissance. D'ailleurs, je dois le connaître : il fait partie de notre groupe et pas seulement parce que je l'ai entendu il y a deux jours. Les membres de notre groupe logent au même étage. Tout à l'heure, il y avait cinq personnes dans l'ascenseur. Elles appartenaient toutes à notre groupe. « Quel étage ? demande un monsieur moustachu.

- Deuxième, répond une dame qui aime parler des toilettes.

- Comme d'habitude », dis-je.

Personne ne rit. Ce n'est pas la plaisanterie du siècle, je l'admets humblement. Mais ce n'est pas une platitude non plus. La veille, nous étions tous au deuxième étage. Nous avons déjà nos habitudes. N'est-ce pas drôle ?

Le moustachu se met à lire une affiche collée sur la paroi de l'ascenseur : « Tous les soirs animation au bar jusqu'à 23 heures. » C'est plus important que ma plaisanterie. « Jusqu'à vingt-trois heures, répète-t-il. Comme s'il allait en profiter. Lui aussi est un pépère. D'ailleurs, je ne suis pas sûr qu'il ait porté la moustache. Il fallait que je le distingue des autres. C'est pour ça que je l'ai imaginé avec une moustache. Je n'avais pas tellement envie de le regarder. « Ma fraternité se fissure déjà de mille lézardes », me suis-je dit. Et je n'avais pas encore entendu les vents de mon voisin. Était-ce à Marrakech, dans mon premier hôtel marocain ? était-ce ailleurs, avant ma conversion, avant que la *Neuvième* de Beethoven ne retentisse dans mon existence ?

Dans cet hôtel, il n'y avait pas d'ascenseur. Nous étions au premier étage, pas au deuxième. J'ai dû m'assoupir. Notre voyage tirait à sa fin. Tout se confondait : les images, les paysages, les pages. Je suis sûr que je n'ai pas rêvé de ma conversion. Il est vrai que n'entendais pas la symphonie de Beethoven et l'ode de Schiller où les millions fraternisent. Je pensais plutôt au *Noces de Figaro*, à la

fin de l'opéra. Tout le monde se réconcilie pour une raison inconnue. Pardon, pardon, je vous demande pardon. On enlève les masques, on s'embrasse. La musique ne caractérise plus les personnages ; elle ne dramatise pas la situation. C'est de l'harmonie pure et simple : l'harmonie des voix, l'harmonie des instruments, l'harmonie des sphères.

C'est le moment des souvenirs. Le Maroc ne m'appartient plus ; le pays que j'aime commence à disparaître.

31

Je suis à Marrakech, dans mon premier hôtel marocain. Entre le sommeil et la veille. J'ai presque deux heures avant le dîner. J'ai tout mon temps pour ravigoter ma mémoire, pour faire durer le plaisir des jours à jamais révolus.

La façon dont l'Antillaise marchande. Non, Monsieur, non, Monsieur. Ça devient indécent. Après tout, la plupart de ces gens sont pauvres, très pauvres. Pourquoi vouloir gagner quelques sous sur leur dos ? Une victoire à la Pyrrhus. Il faut s'arrêter avant qu'ils ne soient humiliés une fois de plus. Ils font partie des millions que l'on entend dans la symphonie de Beethoven.

Le sportif, nos atomes crochus. Nous sommes dans une boutique. On nous propose un objet léger. « Nous n'avons plus d'excuses, dit-il. Il est facile de le mettre dans une valise, de le transporter. » J'aime son style, mais je ne comprends pas pourquoi il adore Johnny Halliday, pourquoi il s'inquiète tant au sujet de sa santé. Ensuite, tout s'explique ; il parle pour le plaisir de parler. Nous discutons de bons restaurants. Lui et sa femme habitent Lyon qui est toujours une capitale gourmande.

L'Antillaise parle de ceux qui se plaignent. « Cette bonne femme s'est resservie. Elle a mangé deux morceaux de viande. Moi, je n'en ai mangé qu'un seul.

- Moi aussi, j'ai mangé un morceau de viande », dis-je. Pourquoi ? pour approuver l'Antillaise ? pour soutenir la conversation ? Je ne suis pas conformiste ; je n'abonde pas dans le sens de n'importe quel parleur, même si c'est un beau parleur. Surtout si c'est un beau parleur. Mais les conversations ont leur code et nous sommes en vacances, après tout. Que je sois d'accord avec l'Antillaise ou non n'a aucune importance. Dans quelques jours on se quittera ; on ne se reverra plus. Autant parler de quelque chose. Il est plus amusant de parler de la viande que des anges qui passent. Qu'ils ne passent pas ; qu'ils restent où ils sont. On se débrouillera sans eux.

Le guide nous parle du protectorat français. « On a construit des routes. Les Français ont beaucoup fait pour nous. Avantages et désavantages. Ça se passe toujours comme ça. Nous parlons un étrange charabia à cause des Français. Nous utilisons des mots de la langue française, au lieu de sauvegarder la pureté de notre langue. Si vous m'écoutez pendant que je parle à mes concitoyens, vous entendrez des mots français. Construisez des routes, des gares, mais laissez notre langue tranquille. » Et le protectorat américain ? Combien de routes ont-ils construit en France ? Nous utilisons des mots de la langue américaine. Moins que nos voisins, certes ; moins que les Russes et les Japonais. Et leur

mainmise grandiose sur la culture ? Les millions ne fraternisent pas ; ils regardent le *Titanic*, *L'Avatar*. Et ils sortent toujours vainqueurs des compétitions. *Go-getters*, fonceurs. Ils foncent sur l'ennemi. Ils foncent, ils foncent, ils foncent. Pourquoi ne pas prendre des leçons chez les indiens ? Les membres de leurs tribus, les sages aussi bien que les gens ordinaires, n'approuvent pas les victoires fréquentes. Une victoire par jour, pas plus. Il faut garder l'équilibre entre les victoires et les défaites. Il est dommage que les Américains n'aient pas construit des universités en France, en Russie.

Nous fraternisons presque chaque jour, notre groupe, nos pères et mères. Et alors ? On ne m'écoute pas. Lors de notre visite à Volubilis, j'ai entamé une conversation avec la femme-oiseau, celle qui a toujours la bouche ouverte, comme si elle voulait déguster les paysages, les savourer, les saliver pour ne pas perdre un centime de la somme qu'elle a payé à son agence de voyage. Elle me dit que ses chaussures sont pleines de boue. « Chez nous, on n'enlève pas les chaussures avant d'entrer dans une maison, dans un restaurant.

- Au Japon, on le fait automatiquement, lui dis-je.

- Vous connaissez le Japon ? Moi, je n'y suis jamais allée. Ça doit être fascinant, non ?

- Oui et non. Les Japonais vous écoutent poliment, mais ils n'en font qu'à leur tête. »

Elle ne m'écoute pas ; selon toute apparence, elle n'est pas japonaise. Elle regarde ses chaussures ; elle les écoute. Ses chaussures continuent à patauger dans la boue. Elles la foulent, elles la piétinent. Elle regarde le panorama de la boue. Elle ne m'écoute pas ; elle ne me regarde pas non plus. Je n'aime pas quand on ne prête pas attention à mes paroles, quand on regarde ailleurs au moment de mes discours. Un jour, Confucius parlait à un roi, mais ce roi était fasciné par un oiseau. Pendant que Confucius lui parlait, il avait entamé un dialogue avec l'oiseau. Le lendemain, Confucius quitta son royaume. Ce n'est pas aux rois que je parle.

Nous sommes à Casablanca. Le guide nous montre des haras. « Nos pur-sang sont connus dans le monde entier. Et ici on fabrique des selles. Il y a des selles qui coûtent plus cher que des chevaux. »

Les artisans de Fez. La poterie. C'est comme un tourne-disque. Mais le disque est en train de se faire. Un microsillon. Les instrumentistes sont des artisans. Jour après jour, ils fabriquent des interprétations. Comme les poteries, elles diffèrent légèrement les unes des autres.

Au petit déjeuner, le sportif me dit : « J'aime écraser le jaune d'œuf. » Un thème à creuser.

Il y a un souvenir qui me hante. On m'a roulé le premier jour de mon séjour au Maroc. Cela me hante — non à cause de l'argent perdu, mais parce qu'on s'est moqué de moi. On m'a pris pour un idiot, pour un simple d'esprit. Partout on vendait les mêmes boîtes et j'ai vu le prix que l'on colle sur le dessous. J'ai vu les prix collés sur le dessous des boîtes que j'allais acheter, emporté par mon élan de collectionneur. « Ce n'est pas le prix, a dit le vendeur, le jeune homme qui était en train de me rouler.

- Je sais que ce n'est pas le prix », lui ai-je répondu. Pourquoi ? pourquoi ?

Bon. Supposons que je conteste son affirmation. Alors, il me dit que c'est un numéro quelconque. Il est impossible de discuter avec ses gens qui vous prennent pour un idiot. « Ah, ces touristes, se disent-ils. On va les rouler. Ils ne savent rien. Chez eux, ils ne se débrouillent pas mal. Ils ont de l'argent, sinon ils ne seraient pas venus chez nous. Mais chez nous, ils sont comme des enfants. Il faut les nourrir. Et nous les nourrirons de nos boîtes, de nos tapis. Ce n'est pas le prix. C'est un numéro. C'est une boîte unique. Vous n'en trouverez pas de pareille ni chez vous, ni chez nous, ni ailleurs. Il n'y a plus de boîtes comme cela dans le monde entier. Si vous ne l'achetez pas, elle sera vendue deux minutes plus tard. Le premier touriste qui entrera dans notre boutique l'achètera sans discuter. Il payera le double du prix que je vous demande. Il payera le triple, le quadruple. Il laissera sa chemise dans notre boutique. Sa chemise, son pantalon, son portefeuille. Et vous ne voulez pas laisser quelques sous, cinquante euros. N'avez-vous pas honte ? Nous mourrons de faim et vous êtes obèse. Ce n'est pas juste. Donnez-moi votre portefeuille, déshabillez-vous ! »

Ce souvenir me hantait tout le long du voyage. Je regardais les boîtes ; je les comparais. Dans une petite ville aux allures européennes, j'ai demandé dans une boutique de quels matériaux étaient faites les boîtes. « Chameaux, a dit la vendeuse. Ce n'est pas du plastique.

- Les os des dromadaires sont plus précieux ?

- Ah oui. »

Elle ne comprenait pas ce que je disais. Et moi, je ne savais pas qu'il n'y avait pas de chameaux au Maroc. À présent je sais que les chameaux et les dromadaires se ressemblent comme deux gouttes d'eau, sauf que les dromadaires ont une bosse et les chameaux en ont deux.

Le premier vendeur — c'était mon premier vendeur marocain — a dit que les os de dromadaire étaient très précieux. Il n'y avait que des os de dromadaire dans toutes les boutiques que j'ai visitées au cours de mon voyage. Tout était littéralement recouvert de leurs os. L'ossature du Maroc consiste en os des dromadaires.

J'ai compté l'argent perdu — par acquis de conscience. J'ai perdu environ soixante-dix euros. Je me dis : « Ça valait la peine. Je me suis bien amusé. Le scooter, c'était amusant. Tout était amusant, même le vendeur. Il ne savait pas que j'éprouvais du plaisir en écoutant son baratin. Les plaisirs, ça se paye. Je les ai payés. Ce n'était pas cher. Je savais qu'on me roulait et j'en éprouvais du plaisir. Je voulais qu'on me roule, j'ai tout fait pour ça. J'ai atteint mon but et par conséquent je dois être heureux. C'est moi qui le roulais. Il ne savait pas qu'il avait l'air ridicule. 'Ce n'est pas le prix.' Pour qui me prenait-il ? pour un imbécile ? Il m'amusait, surtout quand il s'est mis à chanter. Mon soi-disant guide avait dû lui dire que j'étais un musicien. Donc, il avait décidé de me séduire de cette façon. Le comble du ridicule. »

Soudain, je me sens apaisé. Je me rappelle son chant, leur chant. Ils chantaient tous les deux : mon guide et le vendeur. Je ne sais pas s'ils chantaient bien ou non. Ils chantaient. La musique n'est jamais ridicule, même si l'on chante très mal, très faux. Je leur ai pardonné.

Un autre thème hante mon esprit, mais j'essaie de le tenir à l'écart pour qu'il ne me gêne pas les dernières heures de mon séjour au Maroc. En arrivant à l'hôtel, j'ai pris de l'argent dans le distributeur qui se trouvait dans le hall, en face de la réception. Le guide nous avait dit : « Vous pouvez payer avec vos cartes de crédit. Vous pouvez aussi retirer de l'argent dans le hall. Il y a un distributeur. » Je voulais prendre de l'argent ; j'en avais besoin. Ça n'a pas marché ; le distributeur s'est bloqué. Il a lancé son bip, mais je n'ai pas pu retirer ma carte qui n'apparaissait pas. Tout était à l'intérieur : ma carte, l'argent que j'avais demandé au distributeur. Je l'avais demandé gentiment ; je ne lui avais pas donné un coup de poing, ce qu'il méritait sans doute. Pour faire sortir ma carte (et l'argent), je ne lui ai donné ni un coup de pied ni un coup de fouet. J'ai dit : « Merde », c'est tout. Je ne mesure pas toujours l'étendue des dégâts.

Je me dirige vers la réception. « Votre distributeur ne veut pas me rendre ma carte.

- Ça lui arrive de temps en temps.
- Appelez quelqu'un, je vous prie.
- Ce n'est pas la peine. Le responsable passe le vendredi.
- Quel jour sommes-nous ?
- Mardi.
- Je pars après-demain. J'ai besoin de ma carte.
- Vous devez avoir une autre carte, dit l'employeur.
- Je n'ai pas d'autre carte, je n'ai pas de chéquier, je n'ai pas d'argent. Comment voulez-vous que je vive ?

- Je vais appeler quelqu'un, dit-il enfin.

Il appelle quelqu'un et notre dialogue reprend de plus belle.

- Le responsable passe vendredi prochain.
- Je pars jeudi. J'ai besoin de ma carte.
- Je n'y peux rien. Personne n'y peut rien.
- Faites quelque chose, je vous prie.
- Ce n'est pas moi qui m'en occupe. »

Notre guide fait son apparition. Je lui parle de la même façon, en prononçant les mêmes mots. Il répète ce que l'employeur m'a dit, comme s'il nous avait entendus. À son tour, il téléphone à quelqu'un, il raccroche et me parle de vendredi. « Je ne suis pas Robinson Crusoe, dis-je.

- J'ai parlé au directeur de la banque. Je lui ai parlé en arabe.
- Je lui parlerai en français. On y va ?
- Attendez. Nous allons en ville de toute façon. Votre guide local vous attend.
- Il faut que j'aille à la banque.

- Nous irons à la banque. Ensuite, vous rejoindrez le groupe. »

À ce moment-là, j'entends une voix ; ensuite, je vois celui qui parle. Le thème de son discours est le même : une carte de crédit. Le distributeur lui a joué un mauvais tour ; je ne suis pas la seule victime. « Je vais à la banque de ce pas », dit-il. Il part, mais j'entends toujours sa voix. Si une voix était en mesure de faire marcher le distributeur, nous aurions nos cartes sur le champ.

« Avez-vous entendu le bip ? demande le guide de but en blanc.

- Oui.

- Après le bip, vous n'avez que trente secondes pour retirer votre carte. Pourquoi ne l'avez-vous pas retirée ? (Il a l'air furieux.)

- J'ai essayé de la retirer, mais elle ne sortait pas.

- Vous auriez dû la retirer. C'est votre faute.

- Ce n'est pas la première fois que j'effectue cette opération. Je l'ai faite à Fez. D'ailleurs un autre client de l'hôtel a perdu sa carte de la même façon. »

Nous allons à la banque, le guide et moi. Les autres membres de notre groupe pensent à leur visite de Marrakech. J'entre dans la banque ; je vois un homme habillé en noir. Il ne s'agit ni de pèpère ni de papi ; il inspire le respect. Je lui parle de mon problème. Il m'invite dans une pièce à côté où j'ai tout loisir de lui raconter l'histoire de ma carte. « Je sais, Monsieur, dit-il. Votre compatriote m'a déjà rendu visite. J'ai déjà écrit une lettre que je tiens à vous lire. » Il me lit la lettre. Urgence, urgence. Je signe une procuration car au Maroc personne n'est autorisé à recevoir une carte de crédit, à part son possesseur. Mais je ne peux pas rester près du distributeur vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'ailleurs, notre guide principal dit toujours : « Vingt-quatre heures sur vingt-quatre heures », comme si la deuxième moitié de l'expression pouvait se rapporter à d'autres choses. Par exemple : vingt-quatre heures sur vingt-quatre femmes. Un petit harem.

Je soussigné, je soussigné. J'ai signé tant de procurations que je me pose la question suivante : « Me reste-t-il quelque chose à faire dans cette vie ? » On retire mon argent, on prend mes cartes de crédit. Pourquoi ne pas voyager à ma place ? Quelqu'un d'autre aurait pu arriver au Maroc il y a une semaine. Cette personne — la troisième personne, comme d'habitude — n'aurait pas perdu ma carte de crédit, sa carte de crédit. Quelqu'un d'autre pourrait vivre à ma place. Je soussigné, je soussigné.

« Comment ça va ? dit le guide qui m'attend à la sortie, fidèle au poste.

- Il était gentil, dis-je.

- Il m'a engueulé en arabe. Evidemment, vous êtes un étranger. Il a eu peur. Vous pourriez aller chez le gouverneur.

- J'appellerai le Consulat de France.

- Attendez jusqu'à demain après-midi », dit-il.

Les membres de notre groupe me posent tous la même question : « Où est votre carte ? » Un homme me dit : « C'est très embêtant, vous savez ? Je sais de quoi je parle. À votre place, je ferai

opposition. Tout de suite. Non, d'abord récupérez la carte, retirez de l'argent d'un autre distributeur et ensuite téléphonez à votre banque pour faire opposition. Maintenant on peut connaître votre code en un rien de temps. Dès que la carte est dans un distributeur, on connaît son numéro, d'autant que c'est un vieux distributeur, un ancien modèle. Je l'ai vu, comme tout le monde. Vous pouvez vous adresser à n'importe quel consulat de l'Union européenne.

- Ce n'est pas possible, dit l'Antillaise. Monsieur a engueulé le guide ». Elle s'adresse à sa mère. Je n'ai pas engueulé le guide, pas à ma connaissance.

Pour changer du sujet, je dis au guide : « J'aurai besoin de notre feuille d'options.

- Je ne l'ai pas sur moi. Vous l'aurez demain matin. »

Je ne l'ai jamais récupérée, comme si une sorte de distributeur l'avait engloutie. Le lendemain, le guide m'a dit qu'il l'avait mise sous son fauteuil dans notre car. Mais il y avait plusieurs cars : numéro douze, numéro quatorze. Sur cette feuille, il y avait des prix des options. Le guide m'en avait demandé le double. Il pensait que je voulais vérifier les prix. Moi, je voulais me souvenir des endroits où j'étais allé « à la carte ». Encore une « roulade ».

33

Il y a un autre thème que j'aimerais tenir à l'écart. Dès le début de mon voyage, je rêve d'une femme solitaire, assise seule près d'une fenêtre, marchant seule dans la boue. Il n'y a pas de telles femmes dans le car, autrement je les aurais déjà décrites. Elle peut avoir des amis, cette femme solitaire. Elle noue des relations amicales pendant son voyage. Mais elle n'a ni mari ni enfants. Elle est indépendante et n'a pas d'obligations. Elle ne doit pas penser aux pantoufles de son mari, au biberon de son fils. Elle est à la recherche d'un homme capable de comprendre ses pensées, ses idéaux. Ou elle ne cherche rien ; elle attend tout simplement. Ou elle n'attend rien, mais elle est à l'écoute de ce qui se passe. Et il se passe beaucoup de choses quand je suis dans les parages. On s'encourage comme on peut.

On nous conduit aux Jardins de la Menara. « Marrakech ne serait pas aussi belle sans eau. Et c'est justement l'eau que les Almoravides, fondateurs de la ville, cherchèrent en premier lieu. » La brochure que j'ai reçue dans mon agence de Versailles m'a mis en garde contre l'eau du Maroc. « Ne buvez pas de l'eau du robinet. Achetez de l'eau minérale. » Quand je séjourne en Russie, je me lave les dents avec de l'eau minérale. Et s'il m'arrive d'avaler quelques gouttes de cette eau impure — je prends une douche, j'avale quelques gouttes — je crache jusqu'à ce que ma bouche se purifie complètement. Parfois, j'ai marché des kilomètres pour trouver une bouteille d'eau minérale au Maroc. C'est l'eau que je cherchais en premier lieu. D'abord l'eau, ensuite les femmes, pour paraphraser une chanson soviétique qu'on chantait pendant la Deuxième guerre. « Tout d'abord les avions ; les femmes viennent après. »

Pour accéder au grand bassin, il faut marcher une dizaine de minutes. Je marche ; je n'ai rien d'autre à faire. Ma carte est dans les tréfonds du distributeur, mais je n'y peux rien pour le moment. Je suis allé à la banque ; j'ai accompli mon devoir envers moi-même. À présent, je marche le long d'une allée qui mène au bassin des Jardins de la Menara. Une jeune femme marche à mes côtés, pas loin de mon corps. Une jolie femme solitaire. Je ne sais pas si elle est solitaire ou non, mais elle marche seule, toute seule. Son mari se trouve peut-être devant ou derrière notre groupe. Il nous regarde peut-être, caché derrière un arbre ou un arbuste ; il est peut-être botaniste. Elle se conduit comme si elle n'avait pas de mari ni de petit ami ni de frère. Cela ne veut pas dire qu'elle n'aime pas son mari ou son frère. Si elle en a un, elle l'aime sans doute : c'est une femme qui ne peut pas vivre sans amour. Ça se voit tout de suite. « C'est grand, dit-elle tout d'un coup. (C'est à moi qu'elle s'adresse : les autres voyageurs sont bien plus loin.)

- Vous ne faites pas partie de notre groupe, si je ne me trompe.
- Vous ne vous trompez pas. J'ai visité le sud. Et vous ?
- Les villes impériales.
- C'était bien ?
- Oui, très bien. »

Après ce prélude, je développe les thèmes de ma fugue : le temps ou plutôt son absence, la multitude des vies, l'unicité de la vie. Elle me répond ; elle abonde dans mon sens. Elle n'a nulle obligation vis-à-vis de moi. Si elle tombe d'accord avec moi, c'est qu'elle est de mon avis. Elle ne dit pas : « Oui » ou « Je comprends » ; elle développe mes idées. Elle répond, comme s'il s'agissait d'une vraie fugue. Mais je suis un vieux crocodile : je sais que ce genre de réponse ne signifie rien du tout. On dit n'importe quoi pendant une promenade dans un jardin. On peut se lancer dans une grande déclaration d'amour et se dire au revoir quelques minutes après.

Un lac de cent cinquante mètres sur cent. Je ne trouve pas cela très beau. C'est peut-être beau, mais ce n'est pas *très* beau. Je la mets au courant de mes impressions ; de nouveau, elle est d'accord avec moi. Je ne sais pas si je la trouve belle ou non. Très belle ? Je ne sais pas. Je fais en sorte qu'elle marche devant moi ; je regarde ses jambes. Elle porte un pantalon, mais il est assez moulant pour que je devine ses mollets, ses cuisses. J'ai l'impression qu'elle a des jambes arquées. C'est une impression, rien de plus. Aucune précision n'est envisageable dans les circonstances.

De quoi avons-nous parlé sur le chemin du retour ? (Nous allons vers le car. Ce n'est pas encore le moment de rentrer à l'hôtel.) Je ne m'en souviens pas. Si elle m'avait contredit, ne serait-ce qu'une fois, je me serais souvenu de toute la conversation.

Elle me demande si je fais toujours ce genre de voyages. « Avec d'autres touristes ? Non, c'est la deuxième fois. La première fois, c'était en Birmanie. Mais comme je vis seul, je n'ai pas envie de tout organiser. Il faut s'occuper de tout, si on part à l'aventure.

- Moi aussi, je suis seule. Mais je pars à l'aventure. »

M'a-t-elle contredit à cette occasion ? Je crois que non. Nous ne vivons pas encore la même vie. C'est pour ça que nos sentiers bifurquent. Pourtant, nous marchons toujours le long de la même allée.

Le car nous emmène au centre-ville. Discrètement, je continue à fournir des informations sur ma vie et mes habitudes. « Je suis terre-à-terre, dit-elle. Et puis, je m'envole. Maintenant je suis en train de voler. Pouf. » Elle lève la tête, comme si elle voulait suivre la trajectoire de son vol. Je n'aime pas quand une femme parle de ses vols, de ses envols. Il faut voler sans décrire cet état de choses. Vous volez, vous suspendez votre vol, vous atterrissez dans un jardin, sur un banc. Parlez plutôt de ce jardin ; les vols que vous effectuez à vos moments perdus ne m'intéressent pas. Elle me dit que je vole aussi, que suis quelque part dans la stratosphère. Moi-même, je ne sais pas où je suis sur le plan astral. Je sais que je marche dans les rues de Marrakech ; je ne sais pas si mes pensées prennent leur envol ou rampent au ras du sol. L'essentiel, c'est qu'elles bougent. L'oiseau de Gorki — un symbole de la révolution russe — vole et appelle la tempête, tandis qu'un pingouin cache son corps gras parmi les roches. Je n'ai rien contre les roches et les tempêtes ne m'inspirent pas. Quant au corps gras du pingouin, j'ai grossi pendant ce voyage. Et pourtant, pas une seule fois je n'ai mangé de pastilla au pigeonneau.

Elle me pose une question pour le moins bizarre : « Etes-vous déjà allé en Russie ?

- Mais je suis Russe.

- Je le savais.

- Mon accent ?

- Non, je le savais.

Je lui demande ce qu'elle fait le soir. Je ne lui pose pas de question au sujet de son emploi du temps. Je parle du soir, c'est tout.

- Les crépuscules sont beaux à Marrakech. Ils ont la même couleur que la ville.

- Je ne suis pas sûr que je verrai le crépuscule ce soir, dit-elle. Je dîne avec des amis.

- Vous êtes là avec des amis ? Nos amis sont là pour nous décevoir. Récemment, j'ai écrit un cycle de poèmes en russe. Un ami m'a promis de le faire publier. Un autre ami a fait la même promesse. Mes poèmes n'existent toujours pas en dehors de mon ordinateur.

- Je suis très indépendante. Je ne compte que sur moi-même.

- Moi aussi, je ne compte que sur moi-même. Mais je vais en Russie assez rarement. Et je ne connais personne dans le monde de l'édition. Je compte sur moi-même pour écrire des poèmes en russe ou en anglais. Je ne peux pas les faire publier.

Je ne lui ai pas dit qu'une trentaine de mes poèmes anglais ont été publiés au Japon. Une édition bilingue. J'aurai d'autres occasions de me vanter. Sans me vanter...

- Ce ne sont pas des amis de toujours, dit-elle en souriant. J'ai fait leur connaissance il y a une semaine. » Je ne sais pas si j'aime son sourire.

Tout à coup, je ne la vois plus. Je m'arrête pour voir ce qui se passe derrière moi. Je ne la vois toujours pas. Je me dis « tant pis » et je rattrape notre groupe. Elle est parmi mes compagnons de voyage ; elle porte une veste de couleur rose. Une remarque proustienne : « Souvent nous cherchons en vain ce qui se trouve près de nous, sous une autre enveloppe. »

Nous entrons dans une herboristerie. Le patron nous fait sentir une vingtaine de produits. Pas besoin de Chanel n°5. Ça sent bon et la liste qu'on nous donne permet de savoir de quelle maladie on guérit grâce à ces produits miraculeux. J'en achète où que j'aile et j'en prends durant quelques jours. Ensuite, mon enthousiasme s'évanouit et ma salle de bain devient encore plus encombrée que d'habitude. Au bord de la mer Noire, j'ai acheté un cocktail d'herbes contre l'hypertension. Ces herbes se fanent dans l'office, dans la salle de bain. Mon hypertension se porte à merveille ; moi, pas du tout. Cette fois, j'ai acquis de la fleur d'oranger qui est censée me faire dormir. Je crois qu'il suffit d'une goutte pour ne pas se réveiller avant huit heures du matin. Je ne sais pas ; j'ai perdu la feuille où tout était écrit, précisé. J'ai acquis une poudre qui me fera maigrir à condition que je l'avale d'une certaine manière. Les instructions ne sont pas là. Donc, je n'avale rien à part les aliments qui me font grossir. Je ne les avale pas ; je les tiens dans ma bouche et je les mastique jusqu'à ce que leur goût s'épuise, se dissolve en laissant un souvenir agréable, presque impérissable. Mais je continue à grossir. C'est toujours le même problème : le beurre ou l'argent du beurre.

Quand j'achète cette poudre amaigrissante, le sportif me regarde en disant : « Je ne vois pas. » Il ne voit pas mon ventre. La prochaine fois, j'irai au hammam avec lui. J'espère que la jeune femme ne voit rien non plus.

On nous propose un massage. « Si vous avez mal au cou, par exemple », dit le patron. Un jeune homme s'en charge. La jeune femme dont je ne connais toujours pas le nom s'assied sur une chaise installée au centre de la boutique et commence à se dénuder. Le striptease se termine assez vite : on ne voit que son cou et ses épaules. Je les admire pendant que le jeune homme exécute le rite que mon corps connaît dans les moindres détails. Elle pousse de petits cris qui n'ont rien à voir avec les cris de douleur que j'aurais fait retentir dans le hammam, si je ne m'étais pas retenu. Elle roucoule de plaisir. Je l'imagine dans mon salon où son roucoulement serait bienvenu : on ne peut pas écouter *L'Art de la fugue* et la *Missa solemnis* à longueur de journée. Il y a d'autres sons dans l'univers, et la musique des sphères ne se limite sans doute pas à la musique classique.

A mon tour, je m'assieds sur la chaise ; cette fois, on ne me cassera pas les doigts. « Enlevez votre chandail », dit le patron. Je m'exécute et mon torse nu s'expose au jugement des touristes. Je fais un effort pour rentrer mon ventre, mais je ne peux pas juger du résultat : mon regard risque d'attirer l'attention de mes juges.

Il est vrai que ce massage est agréable. J'ai envie de roucouler, mais je me retiens à temps. Pas de cris, pas de roucoulements. Je savoure le massage en silence.

Avant le massage, le cou me faisait mal. Il me fait toujours mal, malgré le plaisir que j'ai éprouvé pendant le rite. Le beurre et l'argent ? Soit on vous casse les doigts et vous vous sentez mieux ; soit vous éprouvez une sensation de bien-être et vous continuez à souffrir.

J'achète les produits sans me rendre compte que je n'ai plus d'argent. Ton mon argent est au fin fond du distributeur qui demeure inaccessible. Je dis au patron que je paierai demain, comme pour imiter de nombreux romans du XIX^e siècle où les protagonistes ont trop de dettes pour acheter quoi que ce soit. Ils payent toujours demain, dans un mois, dans deux mois. Les créanciers assaillent leur maison, les attendent devant la porte d'entrée. Ils s'enfuient par la porte de service, sautent par les fenêtres. Je dis que je paierai demain parce que le directeur de la banque m'a promis que j'aurais des nouvelles aujourd'hui.

« Donnez l'argent à votre guide », dit le patron. Nous repartons.

La place Djamaâ el-Fna. « Sans elle, Marrakech n'aurait pas de sens », dit le guide. La jeune femme s'appelle Camille. Je l'appelle par son nom, à présent. Ça ne change rien ; les noms ne changent pas grand-chose. Elle pourrait s'appeler Caroline, par exemple. Elle ne serait ni plus jolie ni moins expansive. Elle continuerait à voler : pouf, pouf, pouf. Je lui dirais : « Caroline ! Voulez-vous faire une promenade sur cette place légendaire ? C'est une ville dans la ville. » Pouf ! On s'envole vers la place ; on décrit des cercles autour de la place mythique. « Caroline ! Voulez-vous qu'on descende ? Il faut sentir cette place, il faut se mêler à la foule. » Nous descendons, nous nous promenons comme de simples mortels. « Camille ! Je me sens chez moi.

- J'adore cette place. J'aimerais y vivre.

- Grâce à vous, je la vois de l'intérieur, dis-je. D'habitude, je joue le rôle du promeneur solitaire qui voit tout de loin. Il ne participe pas aux événements qui se déroulent devant lui. Il est objectif par rapport à ces événements. Aujourd'hui, je suis subjectif. Je suis un de ces vendeurs, un de ces artistes. N'est-ce pas merveilleux ?

- Et moi, je danse sur cette place », dit-elle.

Ce n'est pas vrai. Elle danse peut-être : c'est son affaire. Ce n'est pas elle que je regarde. Après tout, je ne suis pas venu au Maroc pour regarder une française qui est allée dans le sud pour explorer des villages berbères. Je ne me rappelle pas qui habite dans ces villages, mais je sais que c'était le but de son voyage. Je regarde les gens autour de moi. Comme d'habitude, ils vendent quelque chose, chante, sautent, dansent, font les clowns. À mon goût, il y a trop de clowns sur cette place. Je ne participe pas à la fête. « C'est plus qu'une place, c'est encore une mer, une énorme scène de théâtre de 150 mètres sur 100, entre la Médina et la Koutoubia qui pointe vers le ciel, où le spectacle se transforme du matin au soir, où se concentre Marrakech toute entière... » C'est une mer où je ne fais pas de plongeurs, où je ne nage pas, où ne me promène pas en bateau, comme si je n'avais pas le pied marin. J'aime les croisières, mais cette mer ne me convient pas. Au revoir, au revoir.

La Mosquée de la Koutoubia avec son minaret ; le symbole de Marrakech. Nous attendons le car. Nous entendons la prière du muezzin, le début de la prière. Une fois encore, la musique me sauve. Je ne me sens plus seul. Je ne sais pas si ce que j'entends est de la musique ou non. Je ne sais pas ce qui se passe dans mon inconscient et même dans ma conscience, mais la sensation de bien-être est là. Les souffrances du lendemain ne me concernent pas.

34

Je tiens ce thème à l'écart. Une belle inconnue dans une ville étrangère. Bien sûr, je lui ai donné mon numéro de téléphone en pensant que je ne la reverrais plus. Espoirs, attentes. École, ras-le-bol ! J'ai appris toutes mes leçons. Certes, on apprend tous les jours, mais j'ai appris tout ce qu'on peut apprendre dans ce domaine. On donne son numéro de téléphone ; on attend. Personne ne téléphone. Ou la femme en question appelle, et l'on se demande comment on a pu se tromper à ce point. Elle entre ; ce n'est plus la même. A-t-elle vieilli ? a-t-on muri ? Je ne veux rien savoir. On n'apprend ni tous les jours ni toutes les semaines. Je n'attends rien. Y a-t-il une chanson comme ça ? Non, rien de rien...

L'hôtel, une fois de plus. Ce n'est ni le symbole de Marrakech ni un hôtel cinq étoiles. À l'arrivée, je demande si ma carte est là. « Quelle carte ?

- Ma carte de crédit. L'a-t-on récupérée ?

- De quoi parlez-vous ? »

Ce n'est pas la peine de parler. Une employée passe devant moi. « Vous avez un problème ?

- Je n'ai plus d'argent et ma carte de crédit...

- Je sais. Notre machine avale des cartes de temps à autre. Mais nous sommes obligés de la laisser en marche. On nous interdit de l'éteindre. Ça peut arriver n'importe où, vous savez.

- D'accord. Mais en France vous récupérez votre carte dans la minute. Pas toujours, mais la plupart du temps.

- Le Maroc est un pays où rien ne marche, dit-elle.

- C'est par ça qu'il aurait fallu commencer.

- Je ne fais que commencer. Je veux vous dire que vous devez vous réjouir.

- Pourquoi ?

- Parce que vous êtes en vacances. Réjouissez-vous ! »

Je monte dans ma chambre et je m'assoupis. Entre le sommeil et la veille. Souvenirs, souvenirs. Les thèmes que je développe et que je tiens à l'écart. Bientôt, il faudra me lever pour rejoindre mes compagnons de voyage dans le restaurant de l'hôtel.

Le fils de mon grand-père

Vivait à Diarkéja.

J'entends ce poème dans un rêve. Diarkéja. Un nom arabe ?

35

Nous partons. Je n'ai toujours pas d'argent. Le sportif me pose des questions à propos de ma carte. Je lui réponds. Il dit : « On fera une collecte pour vous. » Tout à coup, il ne dit plus rien. Il prononce quelques mots qui n'ont rien à voir ni avec ma déconfiture ni avec le car. « Je m'embrouille, dit-il. Je ne sais pas ce que je dis. Ça ne tient pas debout. Rien ne tient debout. » Il pose la main sur son front. Je ne dis rien.

À un moment donné, le car s'arrête et Camille y monte, comme si de rien n'était ; comme si on ne s'était pas dit adieu la veille. On ne s'est pas dit adieu, mais je ne pensais pas que je la reverrais le jour suivant, avant mon départ du Maroc. Le car s'arrête ; nous sommes en train de descendre. « Je ne pensais pas que vous seriez là », lui dis-je. « Moi non plus », dit-elle. Elle descend et s'approche d'une femme assez laide, petite. Camille est grande ; ses yeux sont grands. Ils me rappellent quelqu'un. « Ne pensez surtout pas que j'adore les platitudes, mais j'ai l'impression de vous avoir vu quelque part.

- Moi aussi, j'ai cette impression. Je vous ai déjà vu.

- C'est vrai, je vous assure. Ce n'était pas vous. Votre sœur aînée, votre tante, il y a une vingtaine d'années.

- Je n'ai pas de sœur. J'ai deux frères.

- Ce n'est pas votre frère que j'ai vu. »

Ce dialogue a eu lieu hier après-midi. Aujourd'hui, on ne se parle pas. Elle est avec ses amis ; ils bavardent et regardent les monuments historiques. Je regarde ses jambes ; elles ne sont pas mal, après tout. Une autre paire de jeans ? Aujourd'hui, elle veut prouver qu'elle peut vivre sans moi. Qu'elle vole où bon lui semble !

Le palais Al Bahia. « À l'intérieur du palais on notera différentes ressemblances avec la culture andalouse et une grande richesse de décoration mais surtout une quantité de faïences de Tétouan. » Je me souviens de l'Alhambra et je note une sorte de ressemblance entre ce que j'ai vu il y a une quinzaine d'années et ce que je vois maintenant. Ça me prend du temps, ces notes, ces ressemblances et divergences. Notre groupe continue le voyage à travers le palais. Moi, je m'arrête ; puis je vois un de nos guides. Je lui dis que je veux m'attarder à l'intérieur. « On vous attendra à la sortie », dit-il. Je m'approche d'une porte ou d'un placard. Un guide s'adresse à trois touristes. L'un d'entre eux parle allemand ; les autres ont un accent américain. Le guide parle tantôt en allemand, tantôt en anglais. Il se débrouille très bien. Il parle de cette porte ou de ce placard : je suis arrivé trop tard pour comprendre de quoi il parlait. « Vous voyez ce que c'est ? dit-il. C'est une rose à seize pétales. » Il répète ces deux phrases en anglais. Je souris à cause de la rose, à cause de sa capacité de parler toutes les langues de la terre. Il se tourne vers moi. « Pourquoi riez-vous ? me demande-t-il en français.

- Je ne rie pas. Je souris.
- Pourquoi souriez-vous ? Vous vous moquez de moi, de notre art, de notre pays ?
- Je vous admire.
- Partez, Monsieur. Partez, partez ! »

J'obéis humblement ; ce n'est pas la peine de parler. Je ne parle plus à personne car je ne connais personne parmi les touristes qui envahissent le palais. Je me souviens de l'Alhambra. Mes souvenirs prennent leur temps. Je regarde le palais ; je le contemple. Cette contemplation est longue, elle aussi. Tout se répète et se prolonge : murs, plaisirs, mosaïques, impressions.

Je me dirige vers la sortie où notre groupe m'attend sans doute. J'aurais dû m'en douter : le groupe ne m'attend pas. Ni à droite ni à gauche. Je vais à droite parce que je me souviens d'un musée qu'on doit visiter. Je ne me souviens pas de son nom, mais je sais qu'il s'agit d'un musée.

Savoir, se souvenir — ces verbes me poursuivront dans tous mes voyages. Je les retrouverai partout parce qu'ils sont mon point de départ. Je ne peux pas m'en défaire. Je peux oublier un souvenir, mais ce sera toujours un souvenir oublié. Il y a des valse oubliées chez Liszt. J'oublie les paysages, les villes, les gens. Ce ne sont que des valse oubliées. Je danse, je danse, je danse. Je ne sais pas quelle danse j'exécute. À quoi bon le savoir ? Je ne sais pas, tant mieux, je ne sais pas. Je sais que je suis à Marrakech. Tant mieux, tant mieux.

Je vois une flèche : « Le musée Dar Si Said. » Je marche dans la direction indiquée par la flèche. Je marche vite ; je me mets à courir. Il n'y a pas de musée ; je longe toujours la même ruelle. Un jeune homme me dit : « Tournez à droite », en m'indiquant le tronçon que j'ai déjà parcouru. Je reviens sur mes pas et tourne. Je vois le musée, mais je ne vois pas de groupe. Pour une fois, les humains m'intéressent plus que les œuvres d'art.

Je continue ma course et les ruelles que je suis débouchent à la longue sur une place où il y a plusieurs bus. Notre car n'est pas là. Un jeune homme se tient près d'un car que je ne reconnais pas. (Il y a beaucoup de jeunes hommes au Maroc ; il y a beaucoup de cars.) « Je cherche mon groupe, lui dis-je. Ça s'appelle Caramba, Alhambra — quelque chose comme ça.

- Groupe ? dit-il. (J'ai bien entendu le point d'interrogation.)
 - C'est une agence très connue. Je ne connais que ça. Montmartre, mon maître, maracadabra.
 - Attends ici.
 - Vous connaissez cette agence ? Vous travaillez avec elle ?
 - Attends ici. Quelques minutes.
 - Combien de minutes ? Je ne peux pas attendre. »
- Je lève les yeux et je vois le mot « Marmara » inscrit sur le car. Le dialogue recommence.
- « Vous connaissez leur numéro de téléphone ? Vous travaillez avec ces gens-là.
- Qui ?

- Vous, eux. Peu importe. Donnez-moi le numéro de téléphone, s'il vous plaît ! Je suis déjà en retard.

- Trop tard, dit un passant. Ton bus est loin.

- Ne vous mêlez pas de ça, lui dis-je.

- Pas de numéro, dit le jeune homme.

Alors, je m'adresse au chauffeur qui est fidèle au poste, même lorsque les passagers sont au diable vauvert.

- Connaissez-vous le numéro de téléphone de votre agence ? Marmara, Marmara.

- Non.

- Donc, on ne peut pas leur téléphoner.

- Non.

- Attends ici », dit le jeune homme. Il doit avoir quinze ans, seize ans. Un gamin.

Le car s'en va ; je reste seul. Pas tout à fait : il y a beaucoup de monde sur la place, beaucoup de voitures. Ce n'est pas la place Djamaâ el-Fna. Dattes, oranges, bananes, abricots, pêches, prunes, oignons, pastèques, tomates, pommes de terre, citrons, mandarines, pamplemousses, lentilles, petits pois secs, pois chiches, fèves, haricots, poivre, safran, cannelle, genièvre, cumin, noix muscade, piment en poudre. Il n'y a rien de tel sur cette place. On y vend peut-être quelque chose : lentilles, petits pois secs. Ce n'est pas ça qui m'intéresse sur le moment. D'ailleurs, ça ne m'a jamais intéressé — pas au Maroc, en tous cas. Je continue à chercher le car.

Il n'est pas sur la place ; et pourtant un homme qui n'était plus jeune m'a dit que tous les cars s'arrêtaient sur cette place. Tous les cars de Marrakech ? Tous les cars du Maroc ? J'ai failli lui dire : « Vous devriez agrandir la place. » Ce n'est pas la peine de parler. Même la place Djamaâ El-Fna ne pourrait contenir tous les cars de Maroc, surtout pendant la haute saison.

Il y des taxis, mais je n'ai pas d'argent. J'ai un équivalent de deux euros. Je m'adresse à un homme qui n'est ni jeune ni vieux. Il n'est d'âge moyen non plus. Il est sans âge, comme la plupart des marocains. « J'aimerais aller à la grande place. Comment s'appelle-t-elle ? Pourrais-je y aller à pied.

- C'est trop loin.

- Je n'ai que vingt dirhams. Pourquoi riez-vous ? Vous vous moquez de moi ?

- Ça va. »

Il fait un signe et un taxi s'arrête devant moi. Il dit quelque chose en arabe ; le chauffeur hoche la tête. L'homme continue à lui parler en arabe. Silence ; le chauffeur ne bouge plus. Je m'installe dans sa voiture et on démarre.

On longe une rue. Une rue, une ruelle. La distance est la même ; c'est l'espace qui est différent. On débouche sur une place, mais je ne reconnais rien. Tout se passe pour la première fois. Et pourtant je reconnais beaucoup de choses. J'ai reconnu Camille : je l'avais vue avant de la rencontrer dans ces

jardins qui ne m'ont pas laissé un souvenir impérissable. J'ai même reconnu le pépère ; il ressemble au président du club d'œnologues auquel j'appartiens toujours. Il s'appelle Giles Lombard. Le pépère lui ressemble ou vice versa : le pépère est bien plus âgé que notre président. Le pépère mourra bientôt et le président aura tout le temps de le rattraper. Il mettra des années, mais il le rattrapera à la longue, sans aucun doute. Que fera-t-il à l'âge du pépère ? Il sera pépère ; il ne pourra plus boire autant qu'aujourd'hui. Que fera-t-il ? Il boira un peu ; il regardera des bouteilles à moitié pleines. À la fin, il regardera des bouteilles pleines. Il en débouchera une pour verser quelques gouttes dans un verre posé devant lui. Un tiers du verre sera rempli. Il ne boira rien ; il sentira le vin.

On débouche sur une place. Le taxi s'arrête. On a fait moins d'un kilomètre. « Pourquoi vous arrêtez-vous ?

- C'est la place.
- Ce n'est pas la place que je cherche.
- C'est la place.
- Mais elle n'était pas loin, cette place-ci. Vous m'avez trompé.
- C'est la place. »

Je lui donne l'équivalent d'un euro en disant : « Je n'aime pas qu'on me roule dans la farine. » Je l'aime peut-être ; ça dépend.

Je descends et je me dirige vers la mosquée que je reconnais malgré les défaillances de ma mémoire. Pour un chrétien, toutes les mosquées se ressemblent. J'ai vu cette mosquée hier soir ; elle ne ressemble pas aux autres mosquées, d'autant qu'il y a une place à côté — la place, cette place.

Je tourne autour de la mosquée à la recherche d'une entrée. Je pose des questions ; les réponses varient. Tantôt on me dit qu'on entre par là, tantôt on affirme qu'on entre par ici. Un homme me dit que les non-musulmans n'entrent pas dans la mosquée. Je me souviens du gardien de la synagogue. Il parlait un cocktail de langues, comme s'il embrassait toute la diaspora.

Je me souviens de Camille. Que pense-t-elle ? comment se comporte-t-elle ?

Mon absence ne lui échappe pas. Tout le monde est au courant. Même les gens qui ne m'ont jamais adressé la parole savent que je ne suis pas là. Elle s'inquiète. Elle dit au guide : « Nous ne sommes pas au complet.

- Je sais, dit le guide.
- On ne peut pas partir sans lui, dit-elle.
- Le temps presse, dit le guide.
- Mais il n'a pas un sou. Le distributeur ne lui a pas rendu sa carte de crédit.
- Je sais, mais il n'est pas seul. Je dois penser aux autres membres de notre groupe.
- Je ne fais pas partie de ce groupe. Je suis seule, je suis avec lui.
- Il n'est pas avec vous. Je regrette. S'il tenait à vous, il ne traînerait pas à l'intérieur du palais.
- Il aime l'architecture islamique.

- Tant pis pour lui, tant pis pour vous. »

C'est pour ça que je tiens ce thème à l'écart : trop de monologues intérieurs, trop de rêves d'évasion, trop de rêves irréalisables. Je m'évade ; je me suis évadé. Je suis devant une mosquée où je ne peux pas entrer. Mon évasion n'a servi à rien. La mosquée est belle ; je me rappelle la prière interrompue du muezzin.

Je n'ai toujours pas d'argent. Je vois un car qui ressemble au nôtre. Je marche vers lui et je m'adresse au chauffeur : « Vous travaillez avec Marmara ?

- Oui.

- Vous avez leur numéro de téléphone ?

- Mais je vous connais. À midi, j'ai rendez-vous avec vous sur la place, près du club. Comme hier. Numéro douze. » C'est mon numéro. Au fait, j'ai deux numéros : quatorze et douze. Ce sont les numéros des cars.

Je rode autour de la place — comme un chat ; comme un chat qui manque de repères. Un chat qui regarde partout, renifle les vases et les casseroles. Un chat qui se frotte contre les meubles pour marquer son territoire. À présent je sens cette place qui est le symbole de Marrakech. Je me frotte contre les vendeurs et les clowns. Camille n'est pas là ; elle ne s'interpose pas entre le monde et moi. Elle est loin, pas si loin que ça. Dans dix minutes elle montera dans le car avec ses amis ; je ferai de même. Tant mieux pour nous tous. Et pourtant j'étais libre au cours de mon vagabondage. Je n'étais pas seul ; je me frottais contre les pieds d'Atlas.

36

Le guide téléphone à la banque ; ma carte n'est plus dans le distributeur. « Merci pour votre aide, dis-je au guide. Sans vous, je n'aurais pas récupéré ma carte. Je vous ai dit que j'étais un emmerdeur.

- Il faut avoir de la patience », dit le guide.

On déjeune dans un autre hôtel. Je m'assieds à la table du sportif. « Comment allez-vous ?

- Il n'aurait pas dû aller au Népal, dit sa femme.

- J'ai fait du ski. Je suis monté, descendu. Je ne connais plus les mots, les objets.

- Ne dis pas de bêtises, dit sa femme.

Son mari se lève, va vers le buffet, se sert, revient.

- Ce sont des carottes, dit-il en regardant son assiette.

- Ne dis pas de bêtises, dit sa femme.

- Ce n'est pas une bêtise. C'est un morceau de viande. C'est le début de l'Alzheimer.

- Vous êtes trop jeune pour ça, dis-je.

- Je suis vieux. J'ai soixante-quatre ans.

- Bravo. Je pensais que vous en aviez quarante-cinq, tout au plus.

- Je suis un vieillard. »

Il y a une excursion cet après-midi. Un village berbère ; on sera dépaycé. On déjeune ; j'ai presque deux heures à ma disposition. Je décide d'aller à La Mamounia. Chemin faisant, j'achète une bouteille d'eau. Je la porte ; je bois. Je m'approche de La Mamounia. Que ferai-je, une fois à l'intérieur ? J'irai au restaurant français qui sera vide. Je demanderai la carte du soir. Je la consulterai et je dirai : « Mes amis arrivent demain. J'aimerais les inviter dans votre restaurant. Faut-il faire une réservation ? » À midi, il n'y a personne dans ce restaurant — pendant la morte saison. Les grands restaurants n'ont pas de morte saison, mais ce n'est pas là la question. Le soir, il y a deux ou trois couples dans cette salle splendide. Mais je ne suis pas encore là ; je longe une rue qui débouche sur un rond point où je dois tourner à gauche.

Je tourne à gauche ; je traverse la rue. Deux hommes se tiennent en faction devant le portail. Ils me saluent ; je passe. « Monsieur, s'il vous plaît. Je regrette mais vous devez laisser la bouteille ici. » Je leur laisse la bouteille à moitié vide. Ce n'est pas une bouteille de vodka. Je souris et je passe.

Tout se passe dans la pénombre : l'hôtel est destiné aux jeunes gens qui voient tout. Ce sont des chats qui voient dans le noir, mais il n'y a pas un chat à l'hôtel. Je me dirige vers le restaurant français. Il y a deux hommes qui se tiennent près de la porte d'entrée. Je ne la vois pas ; je ne vois pas ma Béatrice, mon Isolde et compagnie: je suis habitué à ces femmes. Elles sont belles, intelligentes, insupportables. Je la vois ; cela n'ajoute rien au tableau parce que je ne la regarde pas. Camille ne m'a pas regardé non plus quand elle a dit : « Moi non plus. » « Non plus » est une expression qu'il faut utiliser le plus souvent possible parce qu'elle reflète la vie mieux que « Nous n'irons plus aux bois ». Nous n'irons nulle part.

Camille ne m'a pas regardé en prononçant ces trois mots. Un signe d'amour, presque un symbole. C'est pour ça que je tiens ce thème à l'écart. Trop de rêves, trop d'espairs, trop de mauvaises interprétations. En tant que pianiste, j'interprète les œuvres de Mozart, Beethoven, Schubert, Brahms. Je ne supporte pas les mauvaises interprétations.

37

Je demande la carte du soir. J'y vois une erreur : « Saint jacques ». « Pourquoi écrivez-vous jacques avec un « j » minuscule ? Saint Pierre n'est pas plus méritant, et pourtant... » Il y a du Saint Pierre sur la carte, mais cela ne m'intéresse pas. Mon ensorceleuse ne me regarde pas, et je n'arrive pas à décider si elle vraiment belle ou non. Je ne vois ni ses yeux ni ses jambes : elle se tient derrière une sorte de comptoir. Je dis que je reviendrai avec mes amis. « Faut-il faire une réservation ? » Le restaurant est vide ; la question, stupide. On me dit que c'est souhaitable. Alors, je leur demande la carte de visite du restaurant. C'est elle qui me la donne ; c'est sa carte personnelle. Je lis son nom ; elle est directrice de ce restaurant. Ça ne m'avance pas. Rien ne m'avance et tout recule. Je les remercie tous et je prends congé. « Vous êtes déjà venu ? » me demande un garçon, un jeune homme. Je dis que

j'ai déjeuné au buffet dans le restaurant en face, au bord de la piscine. Je dis que c'était très bon, très varié, gargantuesque. Tout le monde sourit. J'imagine qu'elle sourit aussi, mais cela demeure le fruit de mon imagination : je ne la regarde toujours pas.

Je sors ; on me rend ma bouteille. Le gardien me sourit. Je le regarde ; je ne sais pourquoi je le regarde. Je ne suis obligé de regarder personne, d'autant que j'aurai besoin de mes yeux cet après-midi : nous allons dans un village berbère. Mes yeux ne peuvent pas tout voir sans se fatiguer. Je dois épargner à mes yeux les visages inutiles et presque tous les visages que je vois sur mon chemin vers le car sont inutiles. Ils sont utiles à leurs possesseurs et aux proches de ces possesseurs. Qu'ils s'en délectent ! Moi, je n'en ai cure ; mes yeux non plus. C'est son visage, le visage d'Alexandra, que j'aurais dû regarder. Trop tard. Et je n'ai plus de prétexte pour revenir à La Mamounia. J'ai consulté la carte du déjeuner et celle du dîner. Il n'y a pas de carte du souper, j'imagine. Je préférerais la carte de nuit, mais il n'y en a pas non plus. Non plus. Tant pis.

Que ferais-je de sa carte ? Directrice Le Français. J'appelle le restaurant et c'est elle qui décroche. « Souvenez-vous d'un pianiste russe à qui vous avez montré le restaurant maroquin ? Nous nous sommes quittés à mi-chemin. Je voulais vous dire tant de choses. Je peux vous les dire maintenant, si vous avez un peu de temps. J'imagine que vous n'avez pas de clients, comme d'habitude. Je suis venu encore une fois. J'ai remarqué une faute de frappe sur la carte du dîner. Pourriez-vous noter mon numéro de téléphone ? Je vous appelle de Versailles, de chez moi. Evidemment, si vous avez un mari et trois enfants... Même si vous avez un ami très cher qui est prêt à tuer tous ceux... Bref, si vous n'êtes pas seule, si vous n'êtes pas aussi solitaire que moi... » Et patati, et patata. Ce n'est pas ainsi que je lui parlerai, si je l'appelle un jour.

J'arrive trop tôt à l'endroit où nous sommes censés prendre le car. Le Libanais est là, lui aussi. Nous faisons une petite promenade et je lui parle de ma carte de crédit parce que je ne sais pas de quoi lui parler. Il écoute patiemment le récit de mon aventure et dit : « De quoi parlez-vous ?

- D'une carte de crédit, de la carte que j'ai vue à La Mamounia, de la carte qu'on m'a donnée à La Mamounia.

- Les Français ne font aucun effort, dit-il. Au Liban, le français est la deuxième langue officielle. Mais les anglo-saxons sont très actifs, et les Français ne font rien. Il faut que vous fassiez un effort pour que nous n'oublions pas votre langue, votre culture. »

Il s'adresse à moi ; pour une fois, je suis Français.

Je monte dans le car et nous partons. Petites routes, maisons isolées. Il n'y a pas de villages : à mon avis, une maison isolée n'est pas un village. Je me trompe peut-être. Dans cette partie du monde, une maison s'appelle « un village ». Peut-être, peut-être. Ce serait le paradis, s'il n'y avait pas de route à côté. C'est ce que je pense en visitant une de ces maisons. Je n'aimerais pas vivre dans ce paradis sur terre.

Le père est avec nous ; les deux femmes blondes aussi. Il faut grimper une pente pour atteindre une maison. La sœur cadette (ou la fille) se tient en bas de cette pente. Je dis : « Après vous.

- J'attends cet homme, dit-elle en regardant le père. Sans moi, il ne verra pas la maison.

- C'est moi qui m'occupe de lui. Ceux qui se ressemblent, s'assemblent. »

Une femme nous prépare un thé à la menthe. Elle verse de l'eau d'une théière dans un verre ou dans une autre théière. Elle répète le rite une dizaine de fois. Je commence à confondre les verres, les théières. En sortant, tout le monde lui donne quelque chose. Je lui donne un équivalent de trois euros. Je sais qu'elle ne pourra pas vivre toute sa vie grâce à notre aumône généreuse. Mais il y aura d'autres touristes demain, après demain. Comme ça, elle vivra toute sa vie.

Il y a une autre femme dans la maison où cohabitent treize personnes. Cette femme est étendue sur un lit ; elle tient un bébé dans ses bras. Elle nous regarde d'un œil désapprobateur. On ne lui donne rien. J'espère qu'elle vivra jusqu'à demain grâce à notre aumône. Les habitants de la maison partagent les aumônes. C'est ainsi que la vie est faite, au moins dans cette maison.

Nous sortons ; le Libanais me regarde. Je le regarde aussi : mes yeux ne sont pas encore trop fatigués. « Que peut-on faire pour eux ? dis-je.

- Rien, dit-il. On ne peut rien faire du tout. Il ne faut pas faire de mal. C'est tout ce qu'on peut faire. »

A mon avis, je n'ai pas fait de mal — au moins dans cette maison. Je ne suis pas resté assez longtemps pour avoir l'occasion de faire du mal. On ne me donne pas assez de temps pour que je nuise à mes semblables. Ou je ne prends pas le temps de leur nuire. On dit que tout va très vite dans le monde d'aujourd'hui, ce qui n'empêche pas les gens de se faire mal. On trouve toujours du temps pour nuire à son prochain. On peut le faire en passant.

Je n'ai pas fait de mal en donnant trois euros à cette femme à la théière. Ne n'ai pas fait de bien non plus. J'aurais pu lui laisser trois milles euros. Je lui aurais fait du mal si je n'avais pas apporté mon obole. Certes, ce n'aurait pas été le mal absolu. Juste un petit mal de rien du tout.

Nous regardons une colline, un ruisseau. « En tant que musicien, vous aimez sans doute le bruissement du ruisseau, dit le Libanais. Ça vous donne...

- Des idées. » Je complète sa phrase. Ce n'est pas ce qu'il voulait dire.

Je regarde le ciel, les crépuscules qui ont la couleur de Marrakech. C'est un Marrakech céleste. Une bande, rien de plus — comme la ville de Delft peinte par Vermeer. Au départ, je vois la même couleur répandue dans le ciel. Elle doit s'étendre jusqu'à Paris. Marrakech me poursuivra.

Le dernier repas à l'hôtel. Le buffet habituel. Je commande une bouteille de vin, non sans difficulté. On me l'apporte ; je me sers. Un jeune homme s'approche de ma table, une assiette à la main. « Je peux m'asseoir à votre table ? » demande-t-il. Je fais « oui » de la tête. De temps à autre, sans interrompre son repas, il me jette un coup d'œil. Le restaurant est à moitié vide : il y a beaucoup de table disponibles autour de nous. Il continue à manger ; il se ressert. Je fais de même. « C'est la

première fois que vous êtes au Maroc ? » Je fais « oui » de la tête. Plus de questions, plus de réponses. Il repart ; je ne laisse pas de pourboire. Le lendemain, jour de mon départ, il est à la réception. Un employé de l'hôtel ; j'aurais dû m'en douter. Je règle l'addition du dîner. « Vous n'auriez pas la somme exacte ? Il n'y a pas d'argent à la caisse. » Je lui dis que ça n'a aucune importance. Il esquisse un sourire malicieux.

Je pars, je pars, je pars. Mes yeux sont fatigués ; mes oreilles sont fatiguées. J'adore ce pays, mais mon corps me réclame. Une « roulade » à l'aéroport, une des nombreuses « roulades ». Tant pis, tant mieux. Un avion, Orly. Ah, *luli, luli, luli*, comme disent les Russes.

Je suis à la maison. Pour dormir correctement, il va falloir repartir bientôt.

IRAN

Il y a des gens qui ne savent pas attendre ; ils sont légion. Moi, j'aime attendre. Si j'avais un peu plus de patience, attendre serait devenu ma profession. Je ne suis pas patient, et il n'y a pas de contradiction dans ce que je dis car il y a une grande différence entre une patience obligatoire – on attend quelqu'un sans la présence de qui on risque de mourir – ou l'on attend un voyage dont on peut se passer. Puis-je me passer d'un voyage en Iran ? Les livres et les rêves suffisent, à mon avis. Ce voyage n'est pas une question de vie et de mort. Je connais l'Iran ; il est dans mon sang. J'aimerais y aller, mais c'est impossible pour le moment. Et je ne suis pas obligé d'être patient en l'occurrence.

Finissons-en avec les attentes, pas avec les voyages. Au fait, n'importe quelle attente invite au voyage ; on se détourne du sujet, on dévie de la trajectoire. D'abord, nos divagations ont quelque chose à voir avec notre attente, nos espoirs. Ce n'est pas ce qui manque : les espoirs sont partout. Parfois, on marche dessus. J'ai marché sur tant d'espoirs que mes jambes ont des crampes ; et j'ai des ampoules aux pieds. Mais ensuite on s'éloigne de ses préoccupations et on découvre une autre vie ou, au moins, un autre mode de vie. Ou simplement un autre objet de désir, un autre objet qui n'était pas exactement sur notre chemin. Ce chemin-là n'est pas obligatoire, par conséquent on peut le modifier, le négliger. Notre attente ne nous a mené à rien. Nous avons trouvé autre chose. Pourquoi être fidèle à notre attente ? Elle nous a trahis ; trahissons-là à notre tour. Une attente n'est pas un être humain ; ce n'est pas même un animal. Vous trahissez votre chat si vous le donnez à quelqu'un d'autre ou si vous l'abandonnez dans les bois. Une attente n'éveille pas le sentiment de culpabilité. En l'échangeant contre un désir lointain, nous ne sentons pas grand-chose, sauf si l'attente concerne un homme ou une femme que nous aimons par-dessus tout. L'Iran n'est ni un homme ni une femme. Je désire ce pays, mais ma vie ne dépend pas de ce désir.

Pour beaucoup, l'Iran est lié au caviar. Les gens savent que c'est un pays exotique, mais ils pensent au caviar en entendant le mot 'Iran'. Je pense aussi au caviar, ce qui m'aurait paru ridicule il y a cinquante-cinq ans. À cette époque-là, je vivais à Moscou où il n'y avait à manger que du caviar et de l'esturgeon. J'exagère, naturellement, mais il est vrai que l'on vendait du caviar jusque dans les kiosques de tabac. Je disais à ma mère : « Plus de caviar. J'en ai assez. » C'était vrai ; ce n'est plus vrai, hélas. Je ne crois pas que je mangerais du caviar tous les jours, trois fois par jour ; j'en mangerais, c'est tout. J'en mangerais à la louche, comme jadis. Personne ne m'en donne. Pourquoi en parler ? Le caviar russe n'est plus mangeable depuis la chute du communisme. Le caviar a chuté, lui aussi : jamais un sans deux. Bien sûr, le président et ses acolytes mangent du bon caviar, celui que j'ai connu dans mon enfance. Certes, ils ne mangent pas le caviar des années cinquante : leur caviar est frais, on le transporte par avion. Il n'est pas surgelé et décongelé comme celui que j'achetais sur les marchés, dans les magasins. Il y avait un marché à Moscou où l'on pouvait goûter le caviar pour choisir le meilleur. Il n'y avait plus de bon caviar ; pourtant je suis allé au marché plusieurs fois pour en manger quelques grains. On n'en mangeait pas à la louche ; on vous donnait quelques grains. Mais c'étaient des grains de caviar, pas des grains de maïs. On vous tendait une cuillère sur laquelle on

devinait quelques grains de caviar. On ne disait pas : « Une cuillerée pour papa, une cuillerée pour maman. » On vous regardait fixement et je me sentais presque obligé d'en acheter une centaine de grammes. Je n'achetais rien parce que le caviar n'était pas bon. J'en aurais acheté à coup sûr s'il avait ressemblé tant soit peu à celui de mon enfance. J'en aurais acheté un kilo, deux kilos. L'enfance est irrécupérable. Même si le caviar avait été à la hauteur, le reste n'aurait pas suivi.

À Petersburg, à l'hôtel Europe, il y a un brunch tous les dimanches. Je croyais que c'était le meilleur brunch du monde parce qu'on vous servait du caviar. Vous ne pouviez pas vous en servir vous-même malgré une énorme quantité de blinis qui, comme tout le monde le sait, vont très bien avec le caviar. On vous donnait une cuillerée, deux cuillerées. Vous vous retrouviez donc avec une minuscule portion de caviar entourée d'une douzaine de blinis qu'il fallait manger avec quelque chose. Vous preniez de l'esturgeon, du saumon, mais vous saviez qu'il y avait du caviar sur votre assiette, du vrai caviar. C'était une fête dont j'ai profité pendant des années. Il y a des fêtes qui sont toujours avec vous ; il y en a d'autres qui disparaissent. Cette fête a disparu parce que le caviar est interdit actuellement ; en tous cas, c'est ce qu'on m'a dit en Russie. On m'a dit qu'il était interdit en Russie et en Iran. Est-ce la peine d'aller en Iran ?

J'ai demandé à une serveuse de me servir du caviar. J'ai regardé autour de moi et je n'ai rien vu de semblable à du caviar. « Vous n'en avez pas ?

- Posez la question à notre chef », dit-elle.

Elle ne m'indique personne, et je ne sais pas qui est le chef de cette brigade. Je m'avance à l'improviste et je tombe sur un homme qui a l'air d'un patron. Je lui pose la même question. Il dit qu'il se renseignera. Il s'éloigne et je l'attends pendant quelques minutes. Je n'ai pas aimé cette attente-là. Il n'est jamais revenu et je me suis contenté d'œufs de saumon.

2

À la maison, j'ai une étagère consacrée à l'Islam. Il y a une vingtaine d'années j'ai lu quatre volumes intitulés *En Islam iranien*. C'est Henry Corbin qui les a écrits. Moi, je les ai lus. Il y a une histoire russe à ce sujet. Quand je raconte une histoire, on me dit : « On connaît cette histoire, tout le monde la connaît. » C'est comme si on me disait : « Vous racontez des histoires » ou « Ce sont des histoires. » Oui, ce sont des histoires, rien de plus. Si vous les connaissez, tant mieux pour vous ; je n'ai rien à vous apprendre. Voici cette histoire. Un Tchouktche (membre d'une peuplade sibérienne) arrive à Moscou ; il veut entrer à l'Université, à la faculté des lettres. À l'examen d'entrée, on lui demande d'analyser les dernières œuvres de Tolstoï. « Je n'ai pas lu Tolstoï, dit-il.

- Alors, parlez-nous de Tchekhov, de ses œuvres de jeunesse, dit l'examineur.

- Je n'ai pas lu Tchekhov.

- Qu'avez-vous lu ?

- Rien du tout. Je ne suis pas lecteur. Je suis écrivain. »

Moi, je suis écrivain et lecteur. Je lis la phrase suivante : « Dieu est la Lumière des Cieux et de la Terre ; cette lumière est comme un foyer dans lequel se trouve un flambeau, un flambeau dans un cristal... et c'est lumière sur lumière. » Au lieu de raconter des histoires russes, j'aurais dû parler de ces lumières. Que m'aurait-on dit ? Une prochaine fois, je leur parlerai de Dieu, de la Lumière des Cieux. Que puis-je en dire, moi ?

J'ai toujours préféré la pénombre. J'ouvre les volets le plus tard possible, quand mes yeux commencent à réclamer la lumière du jour qui est plus saine, paraît-il. À l'école primaire, j'étais amoureux d'une fille exquise qui ne faisait pas attention à moi. Un jour, sa mère a remplacé une de nos institutrices. Ça n'a duré que trois ou quatre jours. La mère était encore plus belle que la fille, mais elle doit être morte maintenant, tandis que la fille a pu survivre à la pénurie soviétique, surtout si elle a épousé un diplomate.

À la fin du premier cours, quelqu'un demande la permission d'allumer la lumière. « Il ne faut jamais mélanger la lumière du jour et la lumière artificielle, dit la mère. C'est très mauvais pour les yeux. » Depuis lors, je préfère vivre dans la pénombre : il n'y a pas de mélange, il n'y a pas de Dieu. Ou se cache-t-Il dans la pénombre, dans l'ombre, dans les ténèbres ? Est-il partout, coïncide-t-Il avec la nature ? Un panthéiste ne parlerait pas avec une telle insistance de la lumière, de la double lumière, de la triple lumière.

Un flambeau dans un cristal... Tout cela est très joli. J'espère que je pourrai voir ce flambeau au cours de mon voyage en Iran. Combien de flambeaux faut-il allumer pour voir Dieu ? Si on mettait mille-et-un flambeaux dans un palais de cristal, on verrait tout ce qu'il y a à voir dans l'univers. J'ai déjà entendu parler d'un palais de cristal, mais je ne crois pas qu'il se trouve dans un pays islamique. C'est plutôt en Angleterre qu'il se trouve, et en Angleterre on ne parle pas de Dieu en ces termes. Si on mettait mille-et-un flambeaux dans ce palais-là, on verrait autre chose. On verrait peut-être un spectre de la reine Victoria.

D'après mon amie, le Cristal Palace a été détruit il y a longtemps. D'ailleurs, la reine Victoria a dû le visiter plusieurs fois car ce n'était rien d'autre qu'une salle d'exposition dans le cadre d'une exposition universelle. On y a vu beaucoup d'objets et quelques spectres sans doute : il y a des gens qui voient des spectres partout. Que voient-ils ? La Vierge Marie, Jésus Christ. On voit rarement Dieu le Père. Je me demande pourquoi.

Donc, le Cristal Palace n'existe plus. C'est comme si on portait un coup mortel à l'existence de Dieu. Meurt-Il chaque fois que l'on éteint un flambeau ? ou que l'on passe le flambeau ? On passe Dieu à quelqu'un d'autre ; je n'en ai plus besoin. Ce n'est pas moi qui parle. Je n'ai rien passé, on ne m'a rien passé. Et les grands écrivains du passé, les grands philosophes, les grands poètes ? ne m'ont-ils rien passé ? Leur patience peut-être. Ils n'étaient pas toujours patients, d'ailleurs. Dante était-il patient ?

On passe le flambeau parce qu'on doit le passer. C'est écrit dans les dictionnaires. Celui ou celle à qui on le passe dit en s'inclinant : « Merci pour Dieu. J'en prendrai soin. Et je Le passerai à quelqu'un au moment voulu. » On peut reprendre le flambeau ou Dieu. Pas à n'importe quel moment – au moment voulu. Voulu par qui ? par Dieu lui-même ? Il se dit : « Il faut que Jacques me reprenne parce qu'il a besoin de moi. Je lui serais utile beaucoup plus qu'à Jean qui m'a actuellement. Jean tiendra le coup, Jacques n'en sera pas capable. Il est surmené et sur le point de craquer. Pour qu'il ne craque pas, il faut qu'il me reprenne.

Et Jacques l'Obéissant reprend Dieu. Jean lui dit :

- Attend ! Pourquoi reprends-tu Dieu ? Il est encore trop tôt pour te Le passer. Et puis, je ne sais pas si c'est à toi que je Le passerai. Je verrai, je dois encore réfléchir. C'est une décision grave et tout dépend de cette décision. Je ne peux pas la prendre à la légère. Donne-moi un peu de temps. D'ailleurs, ce n'est pas à toi de me donner le temps. C'est Dieu qui le donne, comme tout le reste.

- Exact, dit Jacques. C'est Dieu qui donne tous ce que nous possédons et ne possédons pas. C'est Lui qui lance la flèche quand je la lance. C'est Lui en personne qui m'a ordonné de reprendre le flambeau que je t'avais passé par mégarde. Si j'avais su que tu étais aussi têtu, je ne t'aurais rien passé du tout, même pas une tasse de café.

- Alors, tu as vu Dieu en personne ? où, comment ? dans le Cristal Palace ? Mais il n'existe plus depuis très longtemps. Pour qui te prends-tu ? pour un messenger de Dieu ? As-tu fais un voyage dans les cieux ? Dans quoi as-tu voyagé ? Tu volais ou quoi ? Montre-moi tes ailes !

- Je n'ai pas besoin d'ailes pour voyager, répond Jacques. Je n'ai pas besoin de voyager pour parler avec Dieu. C'est un voyage intérieur qui concerne l'âme et pas le corps. »

3

« De renversement du régime, il n'était pas question. Six mois plus tard, les cris de la rue ont changé. Croulant sous le poids d'une répression massive, les protestataires redressent la tête en faisant preuve d'une étonnante détermination à résister. Et à défier, pour certains, le pouvoir iranien dans son ensemble. »

Je lis *Le Figaro*, *Le Monde* pour savoir à quoi ressemble mon attente. Est-ce une ligne infinie ou un cercle vicieux ? Est-ce une ligne tout court, une ligne courte qui se termine quelque part, interrompue par une ligne transversale, par rien du tout ? Une ligne s'essouffle, notre crayon se casse, il n'y a plus d'encre dans notre stylo et la feuille du papier où nous traçons cette ligne n'est pas grande. En tous cas, elle n'est pas infinie. Certes, dans la géométrie tout est plus ou moins imaginaire. Le triangle parfait n'existe pas, sauf dans notre imagination. Je ferais de mon mieux pour que cette ligne ne s'étende pas à l'infini dans mon imagination. Je couperai mon imagination, si nécessaire. Je mettrai fin aux images qui surgissent dans mon cerveau. Pas pour toujours – pour quelques jours. Histoire de couper court à cette attente.

D'après cet article, j'aurais pu aller en Iran il y a six mois car à ce moment-là il n'était pas question du renversement du régime. À présent il en est question. Mon amie belge m'a dit qu'on ne donnait plus de visas au consulat iranien. Où pourrais-je obtenir ce visa, sinon au consulat iranien ? Ce n'est pas le consulat belge à Paris qui s'en chargera. Et ça dépend de quoi, tout ça ? Des manifestants, de leurs manifestations et certainement pas de mon imagination. Je peux m'imaginer tout ce que je veux. Je suis déjà en Iran, selon mon imagination. Mais mon imagination se trompe, comme d'habitude. Mon imagination a ses habitudes et je dois les respecter. Je les respecte ; je sais que mon imagination se trompe. Nous jouons le jeu ; personne ne gagne. L'essentiel, c'est de participer. Nous participons à un jeu ; nos moteurs tournent à plein régime. Tout à l'heure je regardais la télévision. Un animateur disait : « Les téléspectateurs font leur gymnastique. C'est une gymnastique mentale. » Il s'agissait de répondre à des questions plus ou moins intellectuelles.

Supposons que le cerveau humain soit un moteur. Dans ce cas, mon imagination et moi ne sommes que des moteurs qui en ce moment tournent à plein régime. Tant mieux ; il faut en profiter. J'en profite, et je continue à lire des journaux ; pourtant, ni mon imagination ni moi ne sommes obligés de tourner à plein régime pour lire un journal. Nous tournons au ralenti, et ça suffit largement.

« La veille au soir, les membres des familles de plusieurs jeunes 'martyrs' de la contestation, auraient également été arrêtés lors d'un rassemblement. » J'aime le mot « martyr », surtout s'il est employé sans guillemets. Sans guillemets, la vie sera plus facile : plus nette, plus honnête. Malheureusement, les guillemets nous poursuivent. Nous disons la « vérité », mais nous mettons des guillemets pour que personne ne pense que nous avons trouvé la vérité qui ne laisse aucune place à d'autres vérités. Nous disons le « patriotisme » et pourtant nous avons peur du chauvinisme. C'est facile comme exemple, mais je ne me souviens pas d'exemples plus difficiles, plus démonstratifs. Demain matin, j'en sortirai plusieurs. À présent je suis épuisé. *Le Figaro* prend le relais : « Le scénario est désormais rodé. Dès qu'une occasion se présente, les opposants iraniens cherchent à faire entendre leur voix. Fête nationale, cérémonie religieuse, arrestation de ténors du mouvement réformiste, tout est prétexte à la contestation. Ces derniers jours, un nouveau cap a été franchi. »

4

« Mourez avant de mourir... » Le risque que l'on court quand on manifeste contre le régime en place est grand, d'après les articles sur l'Iran que je lis depuis quelques jours. Les contestataires meurent avant de mourir. Ils ne meurent pas de peur, sinon ils resteraient chez eux. Il vaut mieux mourir de peur que de s'exposer aux balles des soldats qui tirent dans la foule. Le leader de la contestation, Mir Hossein Moussavi, lance à ses adversaires : « Vous avez une mission, accomplissez-la, tuez-moi, blessez-moi ou menacez-moi ! »

Les bourreaux font toujours le contraire de ce qu'on leur demande. Vous leur dites : « Menacez-moi ! » Ils répondent : « Mon petit, tu es fatigué. Tu dois dormir un peu. Bien sûr, nous laisserons la

lumière allumée, mais c'est pour ton bien. Nous ne voulons pas que tu te suicides. Il faut te surveiller, tu sais. Il faut te protéger de toi-même. Tu es ton pire ennemi. Et tu es maso sur les bords. Tu nous dis sans arrêt : 'Menacez-moi, blessez-moi, tirez sur moi.' Ce n'est pas raisonnable, voyons ! Que fera-t-on sans toi ? Que fera-t-on sans notre loi ? Tôt ou tard tu comprendras que sans notre loi rien ne marchera dans ce pays. Il n'y aura même plus de contestataires. Nous avons trop de balles. Ne sais-tu pas que les balles rouillent quand on ne les utilise pas ? Il vaut mieux qu'elles rouillent dans les cadavres. »

Mourir avant de mourir ? Dans quel but ? Pour s'habituer à la mort à un tel point que la vraie mort ne nous fera pas de peur quand elle frappera à notre porte. Non, on dit encore qu'il faut se dévêtir de son corps. (Tout à l'heure je trouverai le passage en question.) C'est autrement plus difficile que de penser à la mort de temps en temps. Il est plus facile de mourir dans son imagination que de se faire écorché vif. Il ne s'agit pas de s'écorcher un genou ou un coude. C'est plus que ça, bien plus que ça. Parfois, les criminels se tirent une balle dans le bras pour orienter les soupçons dans une autre direction. « Ce n'est pas moi qui ai tué, disent-ils. Moi-même, j'ai failli être tué. Ne voyez-vous pas ? Voici ma blessure. » Et ils montrent leur blessure qui saigne.

Comment peut-on écorcher son propre corps ? Je sais comment on fait harakiri : à plusieurs reprises, je l'ai vu à la télévision. Mais comment se débarrasser de toute sa peau ? comment s'y prendre ? Un couteau de cuisine ne sera d'aucune utilité. Même un poignard vénérable échouera devant la résistance du corps. Combien de fois faudra-t-il tomber dans les pommes avant d'arriver à bout de ce boulot ? Voici le passage en question : « Le théosophe qui possède réellement l'expérience hiératique, c'est celui pour qui le corps matériel est devenu comme une tunique que tantôt il dépouille et tantôt il revêt. » Pour qu'on puisse enlever sa peau à volonté, il faut d'abord en faire un vêtement. Comment ? On découpe des morceaux, on les coud ensuite. Quels morceaux, quel matériel ? La peau ? Dieu s'est déjà chargé de cette besogne. Il nous a fabriqué une superbe tunique que, pour une raison inconnue, Adam a voulu appeler « peau ». S'il l'avait appelé « tunique », nous aurions pu l'enlever et la remettre dix fois par jour, vingt fois par jour.

Il ne faut pas prendre tout cela au pied de la lettre. Mais en prenant cette remarque au pied de la lettre nous pouvons nous débarrasser de notre peau plus facilement. La tâche est trop ardue et l'imagination peut nous aider à surmonter les difficultés inhérentes à cette tâche. J'imagine le nombre de morceaux qu'on a cousus pour fabriquer mon bras, ma jambe gauche. Peu à peu, ma peau devient un vêtement que je peux ranger dans une penderie. Par la même occasion, j'imagine les cintres de cette penderie pour savoir où mettre ma peau.

D'ailleurs, je ne crois pas qu'on doive se débarrasser du corps entièrement. Il suffit de le déboutonner de temps à autre. Sans corps, l'esprit ne peut pas grand-chose. Et s'il devient de trop, il faut déboutonner ce vêtement pour ouvrir la voie au passage de l'esprit ou à la Lumière. Parfois le corps nous ôte la Lumière – celui d'Alexandre le Grand, par exemple. Diogène lui a dit : « Ote-toi de

mon soleil », et Alexandre n'avait qu'à partir. Il aurait pu tuer Diogène le Contestataire, mais il ne l'a pas fait. Diogène aurait dû dire : « Tue-moi, blesse-moi au moins ! » Alexandre n'était pas aussi sadique que les soldats iraniens.

5

Je suis allé voir l'exposition *Vanitas* au musée Maillol. Il faut que je sorte de temps à autre, même si les sentiers que je trouve sous mes pieds ne me mènent pas en Iran. On se contente des tableaux qui remplacent et ne remplacent pas les coupoles, les minarets.

« Nous ne voyons pas les choses mêmes, disait Bergson ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. » Notre civilisation ne voit que des étiquettes où le prix d'un objet ou d'un humain est indiqué. Vous pouvez exposer cette étiquette en disant : « C'est ça notre civilisation. Nous ne voyons que la surface pour aller plus vite. Nous ne voyons rien au-delà des étiquettes. Il n'y a pas de l'au-delà. » Si l'on dit « Dieu » aujourd'hui, on entend par ce mot une étiquette. Ce n'est même pas un mot qui peut être chargé de sens. Une étiquette, rien de plus ; une étiquette que vous enlevez avant de mettre un nouveau vêtement. Mais vous laissez les étiquettes partout ailleurs. Vous enlevez l'étiquette qui pend au col d'un manteau que vous venez d'acheter. Mais lorsque vous vous débarrassez du manteau pour une raison ou une autre, les gens voient le nom du couturier.

Un artiste ne s'occupe-t-il pas de l'essence des choses, des choses en soi, plutôt que de surfaces ? une notion périmée ? La soupe Campbell a aussi son essence. Dans la peinture de Warhol on ne voit même pas les tomates, l'essence des tomates. Les conserves que l'on mange en temps de guerre ; tout ce qui est lié à la faim, à la destruction. Un être normal ne mangera pas cette saloperie en temps de paix – plutôt mourir de faim. En regardant la peinture de Warhol, on pense à notre civilisation, aux supermarchés. Mais notre civilisation est plus spacieuse que le plus grand hypermarché. Si minable soit-elle, elle est plus grande que n'importe quel centre commercial. Et ses symboles sont plus volumineux que n'importe quelle boîte de conserves.

Mais les crânes de Warhol qui sont exposés au musée sont plus riches que n'importe quel crâne qu'un nécrophile pourrait découvrir pendant ses recherches. Certes, ils ne sont pas aussi riches que le crâne de Yorick, mais ils sont riches quand-même : riches en association, riches en espace, riches en essences. Il pensait à son crâne, sans doute, en peignant ces crânes anonymes. Et quand on pense à son propre crâne, on ne s'arrête pas à la surface car à la surface il y a la peau, les yeux – pas des os, pas des trous.

Quand on regarde sa Marilyn, on ne pense pas au crâne de Marilyn. On ne pense même pas à l'hystérie qui se rapporte à sa gloire ; ni à sa propre hystérie. On pense à l'étiquette de Marilyn. D'ailleurs, on ne voit que cette étiquette, rien de plus. On ne voit pas Marilyn. Et on n'a pas besoin d'étiquettes de Marilyn : on les a déjà vues ailleurs, on les connaît par cœur.

Il faut peut-être penser à son crâne avant d'entreprendre la création d'une œuvre d'art.

6

« Ce week-end, les manifestants se sont volontairement attaqués aux 'symboles' de la répression, en brûlant des motocyclettes de miliciens bassidjis et en saccageant plusieurs postes de police. Une violence inédite pour un mouvement dont certains partisans se revendiquaient, jusqu'ici, du Mahatma Gandhi. Dépassé par l'ampleur de la révolte, le noyau dur du régime brandit, lui, l'arme de la terreur. Les arrestations massives se multiplient. Les menaces de mort aussi. »

Toujours pas de visa. Je ne suis allé au consulat belge. À quoi bon m'exposer au ridicule une fois de plus ? On m'aurait dit : « N'avez-vous pas entendu parler de cette Française ? Elle est toujours détenue en Iran. » Oui, j'ai entendu parler d'elle. Je ne sais pas exactement ce qu'elle a fait. Je crois qu'elle a envoyé un SMS à sa mère en racontant ce qui se passait à Téhéran. Elle a peut-être envoyé des images de la révolte : quelques visages ensanglantés, un bras arraché gisant sur un trottoir. On l'a arrêtée à l'aéroport, on l'a mise en prison, dans un camp de concentration. Ensuite, on l'a libérée et on l'a assignée à résidence à l'Ambassade de France. Le président de la République passera un coup de fil, on échangera quelqu'un contre cette fille... Tout cela est bien triste, mais ce ne serait pas mon cas parce que je n'ai pas de téléphone portable. Je n'ai jamais envoyé un SMS de ma vie. Et puis, je n'irai pas en Iran pour regarder les manifestations. Cette fois, ce n'est pas la participation qui compte.

« Organisées en marge des fêtes religieuses de l'Achoura, les manifestations de ce week-end ont été, de loin, les plus importantes et les plus sanglantes depuis les grands rassemblements de cet été contre la réélection de Mahmoud Ahmadinejad. Elles ont donné lieu à de vifs accrochages entre manifestants et forces de l'ordre, elles-mêmes appuyées par les miliciens islamistes. Alors que la chape de plomb ne cesse de se renforcer sur le pays, plusieurs voix ont appelé les protestataires à ne pas faire le jeu du régime en se radicalisant trop. »

Moi aussi, j'appelle les protestataires à ne pas faire le jeu du régime.

« Calmez-vous ! Cette chape de plomb m'empêche de visiter votre superbe pays. Je sais que vous adorez les Etats-Unis – comme le monde entier, d'ailleurs. On peut acheter l'uniforme d'un soldat américain dans vos magasins qui font du marché noir. J'imagine que votre marché noir est si développé que l'on y trouve exclusivement les uniformes américains : ceux de soldats, d'officiers, de généraux. Chez vous, on peut habiller l'armée américaine. Donc, si les Américains décident de vous envahir, ils peuvent débarquer tout nus : vous leur fournirez le nécessaire sur place. Vous ne demanderez pas d'argent pour ces uniformes ; vous les donnerez à ceux qui les portent légalement. Calmez-vous pour l'instant. Tôt ou tard vous aurez votre izba dans notre village planétaire. Vous oublierez vos mosquées, vos palais. Votre président est un salaud. Sa haine des juifs est insupportable. D'accord, tuez-le, finissez-en ! Pourquoi ne pas le tuer ? J'ai lu quelque part qu'Hitler a fait l'objet de six cent trente-huit tentatives d'assassinat. Dans le magasin que je suis en train de consulter, on dit

qu'il est ressorti indemne de plus de quarante tentatives d'assassinat. Peu importe. Une quarantaine de tentatives suffiront largement pour tuer Mahmoud Ahmadinejad. Vous le tuez et dix jours plus tard j'irai dans votre pays. N'est-ce pas merveilleux ? À la fin des années trente, un juif a proposé un million de livres sterling à un pilote britannique. Ce pilote avait pour mission de franchir la distance entre l'Angleterre et Berlin à basse altitude, en contournant tous les pays – tout cela pour jeter une bombe sur Hitler au cours d'une parade. La somme était énorme ; le pilote a longuement hésité. La tentative n'a pas eu lieu, pourtant : le pilote éprouvait une peur qu'il n'arrivait pas à surmonter. Mais vous, vous n'avez pas peur. Vous ne devez voler nulle part. Descendez dans les rues, pénétrez dans le palais présidentiel. C'est plus facile que de voler à basse altitude en rasant la surface de la mer. Jetez une bombe, deux bombes. Tirez sur lui ou jetez une pierre. Une pierre suffira, une pierre lancée avec précision. N'y-a-t-il pas de lanceurs de pierres dans vos rangs ? On ne vous laissera pas entrer avec une bombe, si minuscule soit-elle. Mais une pierre a l'air innocent. On peut la mettre dans une poche ou même dans un soulier, à condition de ne pas marcher trop longtemps. Si on vous demande : 'A quoi vous sert cette pierre ?' Vous pouvez toujours répondre : 'Je la grignote quand j'ai faim.' Et on vous laissera passer. Rien de plus facile. Il ne faut pas rater la cible, pourtant. Vous n'aurez pas une autre occasion : on ne vous laissera pas entrer avec deux pierres. 'A quoi vous servent ces pierres ?' Que répondrez-vous ? 'Cette pierre est l'entrée et l'autre, le plat de résistance' ? Non, ça ne va pas. Ne ratez pas votre cible. »

7

Entretemps, j'ai vécu : je ne peux m'empêcher de vivre. Il est inutile de faire barrage à la vie, à moins de vouloir la supprimer, purement et simplement. Ce n'est pas si simple que ça : les poisons ne sont pas fiables à cent pour cent et même la roulette russe vous laisse tomber la plupart du temps. Ce sont les chutes qui ne vous laissent pas tomber : Nabokov en parle dans *Feu pâle*. On choisit un gratte-ciel, une montagne. Moi, je n'ai pas envie de le faire ; donc, je continue à vivre.

Mon amie est arrivée de Petersburg ; elle joue dans un orchestre. Cet orchestre voyage assez souvent, et pourtant il ne va jamais en Iran qui ne se situe pas dans la zone musicale. Les Iraniens ont leur musique et la nôtre ne leur plaît pas – en tous cas, pas au point de vouloir l'entendre chez eux. Ils ont d'autres préoccupations qui sont les miennes à présent, puisque je veux aller dans ce pays.

Mon amie est venue à Paris. Je ne vais plus au concert, sauf quand mes amis sont sur scène. Bien sûr, je préfère les voir hors de la scène, mais pour pouvoir dîner avec eux dans un restaurant, il faut d'abord aller à leurs concerts. Sinon, ils dîneront avec d'autres gens – pour vous punir : vous êtes leur ennemi puisque vous n'assistez pas à leurs concerts. Au conservatoire de Moscou, les étudiants étaient rancuniers au point de vous rayer de leur vie à tout jamais, si vous ratiez une pièce – si insignifiante soit-elle – de leur répertoire. Je passais des heures à les écouter dans les différents

quartiers de Moscou, et pourtant j'ai très peu d'amis, presque aucun. Où sont ces heures que j'ai perdues ? J'aurais pu apprendre le grec ancien.

Je suis allé à tous les concerts de cet orchestre, à l'exception d'un qui a eu lieu à Bruxelles. Je suis allé à Bruxelles avec eux, mais j'avais un rendez-vous important le jour même ; et j'ai opté pour ce rendez-vous au détriment de la *Quatrième symphonie* de Tchaïkovski que j'avais entendue à Paris, d'ailleurs. Trop de Tchaïkovski, trop de musique. Trop de bavardages dans le bus qui nous amenait à Bruxelles. D'habitude, les membres d'un orchestre dorment dans les cars qui les amènent quelque part : ils ont trop de concerts, trop de répétitions, trop d'enregistrements. Cette fois, ils ne dormaient pas. Ils bavardaient ; ils jouaient aux cartes, aux dominos. J'entendais les dominos que les joueurs cognaient contre une table de fortune ; j'entendais même les cartes et aussi les joueurs. Ils juraient à qui mieux-mieux, et la présence de femmes n'avait pas l'air de les gêner. La musique libère les hommes, surtout si ces hommes (et ces femmes) la jouent dans les salles de concert. Ils ont habitude de s'exprimer, d'épancher leur âme ; ils continuent à le faire dans les cars, dans les restaurants.

Pourquoi me suis-je embarqué dans cette aventure ? J'aurais pu prendre le train ; dans ce cas, j'aurais dû subir mon amie dans le rôle de compagne de route. Je pensais que ce serait plus amusant de voyager avec l'orchestre. Et puis, j'étais sur ma lancée : grâce aux voyages organisés, je suis habitué aux cars, aux gens que je ne connais pas. Les gens avec qui j'ai parcouru les routes du Maroc étaient autrement plus pittoresques que les musiciens pétersbourgeois. Il y avait des vieillards parmi eux, et les vieillards sont souvent pittoresques. Même moi, je dois être pittoresque, bien que je ne sois pas encore octogénaire.

Mon amie est beaucoup plus jeune que moi, et les membres de l'orchestre qui sont tous au courant de nos relations, se moquent d'elle ouvertement. « Comment peux-tu coucher avec un vieillard ? C'est avec un cadavre que tu fais l'amour. » Je ne suis pas encore un cadavre, malgré les résultats de mes dernières analyses. D'ailleurs, dans certains milieux russes, la nécrophilie est à l'honneur. Je ne sais pas si les musiciens pétersbourgeois font partie de ces élites obscures. J'aurais dû leur poser la question. Que m'auraient-ils répondu ? « En tous cas, notre collègue en fait partie. » Comment leur prouver que je ne suis pas un cadavre ? Mon amie me prodigue des compliments en leur présence, mais ils sont inébranlables. Quoi qu'elle dise, ils pensent qu'elle parle de mon intellect. Et ils estiment que l'intellect n'est pas la partie la plus importante du corps humain.

Qu'aurais-je choisi entre ce car et l'Iran ? La question ne se pose pas. Elle ne se pose pas surtout parce que je n'avais pas d'alternative : il est toujours dangereux d'aller en Iran. J'aurais pu rester à la maison au lieu de suivre cet orchestre comme un petit chien. Je ne le suivais pas comme un petit chien, mais comme un octogénaire qui, malgré son âge, a besoin de jeux folâtres. Supposons que je sois dans un car en Iran. Que verrais-je ? Des manifestants, sans doute. Je continue à lire les journaux qui me mettent en garde contre un voyage inutile et même dangereux. Il n'était pas dangereux de voyager avec cet orchestre russe : les insultes ne me touchent pas, surtout celles qu'on profère derrière mon

dos. Mon dos me protège contre les goujats et les envieux. Il faut que je prenne un soin particulier de mon dos.

8

« Avant, les débats étaient confinés à des réunions à huit clos, à des échanges de courriers. Il y avait toujours un besoin de sauver les apparences. Aujourd'hui, les divisions sont transparentes et publiques. » Bref, elles ne sont plus pudiques. Pourquoi ne pas replonger dans la clandestinité pour sauver les apparences ? Les apparences sont importantes parce que, d'après certains philosophes, il n'y a rien que des apparences dans le monde qui nous entoure. On ne sait pas s'il nous entoure vraiment ; il n'est peut-être pas là, notre monde. Nous l'imaginons à notre manière. Dieu aussi, nous l'imaginons à notre manière, de sorte que c'est une idée de Dieu qui existe et pas un être souverain, omniprésent, omnipotent. Notre idée en fait un homme à l'envers, comme disait Feuerbach.

L'Iran est aussi un pays à l'envers actuellement : au lieu d'une soumission quasi mystique, il fait face à une révolte pure et simple. Et je ne peux toujours pas y aller. Je n'y vais pas, mais j'y pense, et ce n'est pas si simple que cela. « L'Iran est pluriethnique et certains membres des minorités comme les Baloutches, les Kurdes et les Arabes pourraient également profiter de la situation pour retourner leurs armes contre le pouvoir central. » Ne le faites pas, s'il vous plaît ! Pourquoi ne pas échanger des lettres ? Internet est peut-être dangereux, mais pourquoi ne pas utiliser cette vieille méthode de communication ? Il y a encore des postiers en Iran, j'imagine. Il ne faut pas les mettre au chômage. Vous les rendez pauvres et malheureux. Comment voulez-vous qu'ils nourrissent leurs petits ? Combien de lettres par jour portent-ils maintenant à leurs destinataires ? Tout le monde est dans la rue ; les gens n'ont plus le temps ni l'envie d'écrire des lettres. À la place, ils écrivent des manifestes. « Un manifestant contre le régime iranien devant une motocyclette de milicien bassidji en flamme à Téhéran, dimanche. » Une photo impressionnante, mais je ne suis pas en quête de ce genre d'impressions. Ce sont les mosquées que je regarde dans les livres. Je les vois en deux dimensions. En revanche, j'ai vu *Avatar* en trois dimensions. Ce film est mieux que les dinosaures de Spielberg ou *Le Titanic* que je n'ai pas aimé du tout. Ces deux films sont terriblement cucul la praline, mais les gens adorent les pralines. (Surtout les Belges.) Donc ils regardent ces films par millions, en trois dimensions. Hors d'Iran, la mosquée Cheikh Lotfallah qui se trouve à Ispahan, n'a droit qu'à deux dimensions.

Je n'aspire pas à la quatrième dimension, à la *twilight zone*. Gardez-là pour vous. Mais pourquoi me priver des trois dimensions auxquelles j'ai tous les droits en tant qu'un être humain ? « L'armée représente l'enfant pauvre de la révolution. À l'inverse des gardiens de la révolution – l'armée parallèle et idéologique –, elle n'a pas bénéficié de la manne pétrolière. Si elle reçoit l'ordre d'intervenir contre les manifestants, elle n'a, a priori, aucune motivation pour mâter dans le sang un soulèvement populaire. » Il y a un petit espoir quand-même. L'armée ne tire pas sur les manifestants ;

ceux-ci se calment et rentrent à la maison. Ils dînent et commencent à écrire des lettres. Ils se réunissent à huit clos et mangent du couscous. Je ne sais pas ce qu'on mange en Iran, mais je suis sûr qu'on y mange quelque chose. Peut-être n'y boit-on pas de vin : c'est un pays musulman, après tout. Ce n'est pas la peine de boire. Quand on boit, on a envie de sortir et de chercher querelle dans les rues ; à moins qu'on ne tombe ivre mort sur un tapis iranien. Mais vous ne boirez jamais comme un trou : ni le Qorân ni votre éducation ne le permettront. Vous boirez un petit peu et vous irez de nouveau dans la rue. Vous ne boirez pas assez pour anéantir la tyrannie et tuer le tyran. Vous continuerez de sortir, de rentrer, de boire. Et moi, je n'irai jamais en Iran.

« Si aucune solution n'est trouvée, le pire est à prévoir. Je n'exclus pas la possibilité d'une guerre civile. » Je ne sais pas qui parle en l'occurrence, mais j'aimerais à tout prix exclure cette possibilité. Comment pourrais-je l'exclure ? Je ne connais pas la situation de l'intérieur, et je n'ai pas tellement envie de la connaître : il y a des choses plus intéressantes dans le monde.

Comment trouver une solution ? On trouve une solution à un problème, mais il y a un autre problème derrière ce problème-ci, qui est la source de ce qui arrive actuellement. C'est la racine du mal et il faut couper cette racine, sinon le mal se perpétuera dans les siècles des siècles. On coupe la racine et on se rend compte qu'il y a une autre racine derrière celle qui n'existe plus. Donc, elle continue d'exister, alimentée par sa source. Et ainsi de suite. La cause de nos malheurs est ailleurs – loin de tout ce qu'on peut imaginer. Et notre imagination n'est pas assez fertile pour imaginer toutes les causes d'où proviennent tous les effets. Il faut remonter à la guerre de Quatorze, à la campagne de Russie de Napoléon, et ainsi de suite. Nous continuons nos recherches, mais nous n'avons pas de suite dans nos idées. Aucun être humain n'est capable de comprendre ce qui se passe aujourd'hui ; et pourtant, nous essayons de prédire l'avenir. Nous ne connaissons pas le présent, et nous faisons de notre mieux pour prédire ce qui se passera dans une vingtaine d'années. Parfois, nous ne faisons même pas de notre mieux. Nous disons simplement : « Il se passera ceci. Il se passera cela. » Et nous sourions, comme si tout était déjà fait – pas par une divinité, mais par nous-mêmes. Et puis, tout le monde s'étonne qu'il y ait une crise mondiale et une révolte dans un pays où la règle de soumission est de rigueur.

9

Je voyage avec l'orchestre et les paysages qui défilent devant les fenêtres de notre car n'ont rien à voir avec ce qu'on voit en Iran ou dans tout autre pays musulman. Mon amie me dit :

« Tu n'es pas gentil avec moi aujourd'hui.

- Mais si.

- Mais non. Tu ne m'embrasse pas.

- Devant tout le monde ?

- Pourquoi pas ? Il faut que tout le monde sache à quel point je suis heureuse.

- Tout le monde le sait déjà, j'imagine.
- Ils ne me croient pas. Ils pensent que je ne t'aime pas.
- Alors, c'est à toi de m'embrasser.
- C'est l'homme qui doit prendre l'initiative. »

Et patati et patata. On doit s'arrêter quelque part pour fumer, manger et faire pipi. J'espère que notre causerie s'arrêtera par la même occasion. Mais on ne s'arrête pas et les musiciens commencent à gronder. « J'ai envie de fumer », dit l'un. « J'ai envie de faire pipi », dit l'autre. On ne s'arrête toujours pas. « Dis-lui que je fumerai dans le bus », dit un homme à un autre homme – à celui qui est en charge du groupe. Cet homme parle anglais et notre chauffeur est Néerlandais. Comme tous les Néerlandais, le chauffeur parle anglais assez bien, mais il ne comprend pas qu'il faut s'arrêter pour satisfaire les besoins de ceux qu'il transporte à Bruxelles. « Je ferai pipi dans le bus », dit quelqu'un. C'était à prévoir. Dans un cas pareil, il est facile de prédire l'avenir.

On s'arrête enfin. Il y a une queue en face des toilettes ; ou plutôt deux queues. Même s'il y avait trois queues, j'irais jusqu'au bout parce que nous ne sommes pas encore à l'hôtel. Mon amie me montre un jeune homme assez vulgaire. « Il est amoureux de moi, dit elle.

- Mais il n'est pas très beau, dis-je.
- Il a une belle silhouette. Et puis, il est amoureux de moi.
- Tu me l'as déjà dit.
- L'amour irradie une énergie incroyable, dit-elle.
- Je ne sens pas cette énergie. Il est vulgaire, c'est tout. Regarde comment il marche.
- C'est vrai. Mais il fera un effort. Je suis un bon professeur, tu sais. »

Je ne sais rien et je ne veux rien savoir. Elle le sait, et c'est pour cela qu'elle continue à discourir à propos de cet amour peu probable. Il est vrai que ce garçon l'insulte régulièrement. Il est vrai que les insultes sont un signe d'amour. Si on est indifférent, on n'insulte personne. On peut insulter des gens pour d'autres raisons, mais je ne vois pas d'autre raison dans la situation que j'affronte dans ce car et dans la station de service où les musiciens se reposent avant de reprendre la route. C'est un garçon vulgaire, ce qui pourrait expliquer bien des choses : les insultes, les maladresses, les gaffes et cetera. La vulgarité couvre un terrain assez vaste. Elle peut tenir le monde entier sous son emprise.

Tout cela est ennuyeux et je m'ennuie car je ne peux pas faire autrement. Comment échapper à l'ennui dans un bus où les gens sont ennuyeux ? Peut-être sont-ils ennuyeux parce que je ne les connais pas. D'accord, c'est ma faute. Peu importe si c'est ma faute ou non. Je m'ennuie, un point c'est tout. Et mon amie continue à entamer des dialogues ennuyeux.

« Pourquoi as-tu insisté pour qu'on y aille en bus ? On aurait dû prendre un train. C'est bien plus commode.

- Je voulais faire connaissance de l'orchestre.
- Pourquoi faire ? Il n'y a pas de jolies filles. Tu as déjà vu tout le monde sur scène.

- Je voulais vous voir de plus près.
- Tu nous as vus. Et alors ? Tu a l'air t'ennuyer, malgré ma présence.
- Je ne m'ennuie pas. Tu es adorable. »

Et je l'embrasse pour tuer le temps. Mais le temps ne meurt pas, et je continue à m'ennuyer.

On s'approche de Bruxelles. Peu à peu, je me souviens de la route que je n'ai pas prise depuis des siècles. Je me demande pourquoi on prend une route et pas une autre. Je fais part de mes doutes à mon amie à qui je rappelle que j'ai vécu à Bruxelles pendant six ans. « Je te montrerai la grand place, lui dis-je. Ensuite, nous irons déjeuner dans la rue des Bouchers.

- Je veux manger des huîtres, dit-elle.

Elle a toujours envie d'huîtres – jusqu'au premier empoisonnement. Il ne faut pas que cela arrive en ma présence.

10

Dans son commentaire sur la notion de « Terre céleste », Ibn 'Arabi dit qu'il s'agit d'un monde où Dieu a créé pour chaque âme un univers qui correspond à cette âme. Quand le mystique contemple cet univers, c'est lui-même et son âme qu'il contemple. Je dois habiter dans un de ces univers qui sont inaccessibles aux autres. J'ai suffisamment parlé de ma solitude ; à présent, je parlerai de cet univers qui me reflète. L'Iran en fait partie sans aucun doute. J'habite en Iran depuis des siècles, de sorte que je n'ai pas besoin d'y aller. Tout se passe depuis des siècles, tout s'enchaîne. Les causes, les effets se suivent, comme s'ils tenaient à imiter une parade militaire. Je ne crois pas que la vie soit une parade militaire, tant s'en faut. Mais la vie n'est pas une promenade dans les bois. J'aimerais vivre dans les bois ; j'aimerais devenir « l'affreux au bois dormant ». Comme dit Lermontov : « Ce n'est pas du sommeil froid d'une tombe que j'aimerais dormir pour toujours. » C'est mon cas. Ce que je désire ressemble plutôt à un demi-sommeil où la réalité se confond avec les rêves. Je suis un poète sentimental qui projette son « moi » sur les objets pour s'unir à eux à sa façon. Il dicte ses conditions ; le monde est son serviteur. Il aspire à l'extase et il l'aura tôt ou tard parce que ses vers coulent de la source qui se trouve en lui-même. Il regarde l'univers que Dieu crée pour lui à tout instant ; il s'y reconnaît. N'est-ce pas le vrai bonheur ?

La Face divine révélée aux hommes. Ce n'est pas Dieu Lui-même que l'on contemple au moment de l'extase. Il est silencieux ; Il est abîmé. C'est le surhomme que l'on contemple ou plutôt un groupe de surhommes – les Imâms.

Tout ce qui est extérieur, toute apparence, toute exotérique a une réalité intérieure, cachée, ésotérique. Je suis dans un restaurant où l'on déguste de la cuisine belge : anguilles au vert, carbonnade flamande, waterzooi au turbot. Correspond-il à mon for intérieur ? Quelle particule de mon for intérieur répond à ce déjeuner tardif ? La particule gastronomique, sans aucun doute. Et la situation globale ? la femme assise en face de moi, mon séjour en Belgique ? Ai-je de la nostalgie pour

les années que j'ai vécues à Bruxelles ? Ou s'agit-il du passé, de tout mon passé ? Je retombe en enfance ? Je ne veux plus avancer ? Il faut savoir où aller. Aujourd'hui, on s'occupe des moyens, disaient Max Weber et Heidegger. Les buts ne sont pas pris en compte. Moi, je n'ai que des buts à ma disposition. Je ne sais pas comment y parvenir. Les buts me suffisent. Je suis dans un restaurant bruxellois avec une amie russe ; c'est un des buts du voyage que j'ai entrepris en compagnie de l'orchestre pétersbourgeois. Les moyens ne m'intéressent pas. Si, ils m'intéressent quand-même. J'aurais pu prendre le train ; j'ai fait ce voyage dans un car rempli des musiciens. C'est ce qu'on appelle « le choix des moyens ».

Les Hindouistes et les Bouddhistes parlent du chemin qui ne mène nulle part, parce que le but ne compte pas. Certes, le Nirvana est un but, mais le chemin qui y mène compte énormément. (Je me trompe peut-être ; après tout, je suis en Iran pour le moment.) Bref, la texture du chemin est très importante, et je fais de mon mieux pour la convertir en une œuvre d'art. Mais les buts, les idéaux sont là pour nous faire avancer. Les vrais buts, les vrais idéaux. Comment les distinguer de mauvais buts, de mauvais idéaux ? Que dire de l'absence d'idéaux ? Vaut-il mieux se concentrer sur les moyens ? La main invisible réglera le reste. C'est Dieu qui s'occupe des buts ; c'est à nous de trouver des moyens pour y parvenir. Mais le Dieu des déistes ne s'occupe pas de buts ; Il ne s'occupe de rien. Il ne s'occupe même pas des moyens. Il en va de même pour les dieux épicuriens. Quelle attitude devons-nous adopter vis-à-vis de ces dieux ? Le Dieu de Spinoza ne se soucie pas de nous non plus. Nous sommes abandonnés à nous-mêmes. Aujourd'hui, nous sommes abandonnés aux moyens.

Et moi, je suis en train de manger un waterzooï. C'est un moyen de tromper la faim. C'est aussi un moyen d'apaiser les colères fréquentes de mon amie. Si je ne l'invite pas au restaurant, elle se fâche et ma vie devient insupportable. Pis encore, il faut l'inviter dans de *bons* restaurants. Je n'ai rien contre, d'ailleurs : j'aime les bons restaurants et je ne suis pas radin. Mais si je suis occupé pour une raison ou pour une autre, elle me demande de l'emmener dans un restaurant, de commander quelque chose de bon et de partir en ayant réglé l'addition. Je ne suis pas sûr que j'aime cette façon d'agir.

« Pour la gnose islamique, écrit Henry Corbin, l'homme n'est pas un pécheur, un malade atteint par l'hérédité d'un péché originel ; c'est un *exilé*, un *gharib*, dont toute l'affaire est de prendre conscience des raisons de son exil et des moyens de retourner *chez lui*. Ceux qui ne veulent pas de ce retour, s'égarent dans un abîme sans espoir. » Il est certain que je suis en exil. Mais où dois-je retourner ? Où est ma patrie ? Le ciel, sans doute. J'ai peu de doutes actuellement. Les questions persistent car elles ne sont pas apaisées par l'absence des doutes. Donc, je ne doute pas que ma patrie est le ciel – et la terre, ne serait-ce qu'en partie. Quelle partie la terre occupe-t-elle dans ma vie qui est à la recherche de ma patrie ? Ce n'est pas une patrie qu'il me faut ; je recherche la patrie, la seule, l'unique. Ce n'est pas la Russie ni la Belgique où je me trouve en ce moment ; et pourtant j'ai un passeport belge. J'aimerais avoir un passeport céleste – ou terrestre, à la rigueur. C'est impossible, sans aucun doute. En tout cas, je ne pourrais pas voyager avec un passeport pareil. Je peux en

fabriquer un ou deux. À quoi serviraient-ils ? Dois-je prouver à moi-même que ma patrie est plus vaste que n'importe quel pays ? plus vaste que l'Union Soviétique où je suis né ? C'est déjà prouvé : j'en suis persuadé. Cela ne suffit pas. Je me sens toujours en exil. Je me sentirai peut-être chez moi après mon enterrement, mais je n'en saurai rien. Pourquoi ne pas demander à mes amis d'éparpiller mes cendres dans le ciel ? Pour cela, il faut que sache exactement quelle est ma patrie. Ils prendront un hélicoptère, ouvriront une fenêtre et jetteront mes cendres par-dessus bord. Dans un avion, il est interdit en plein vol d'ouvrir une fenêtre ou une porte ; à moins que ce ne soit un avion privé. Aucun de mes amis ne possède d'avion privé.

Nous sommes toujours dans ce restaurant où je mange un waterzooï. Je n'en raffole pas. Le jour même, j'apprends que ce restaurant a changé de propriétaire ; par conséquent, le chef est différent. Un nouveau chef, une nouvelle cuisine. Le garçon nous apporte l'addition et me dit que je dois lui donner le pourboire en espèce. « La carte, c'est pour l'addition uniquement », ajoute-t-il. Pourquoi ne lui ai-je pas dit que je ne comptais pas lui laisser de pourboire ? Il n'était ni efficace ni poli. À quoi bon flatter l'orgueil des personnes de cette espèce ?

La même chose se répète le soir, dans un autre restaurant. De nouveau, on nous réclame un pourboire – d'une autre manière. Peu importe la manière : comme d'habitude, on me mène par le bout du nez. Est-ce ainsi qu'on traite les cadavres ?

11

Je lis toujours les mêmes journaux en espérant que les articles où je puise l'information se rapportent aux jours anciens. « Maintenant, tout est différent », me dis-je. Montazeri, l'ayatollah dissident, est mort. Avant sa mort, il a dit : « Si les autorités continuent ainsi, il est clair que le peuple va complètement se distancer du régime et que la crise actuelle va s'aggraver. » Je ne sais pas quand il l'a dit ; je ne me souviens pas du jour où j'ai acheté le journal. Il est clair que ce n'était pas hier ; ni ce matin à plus forte raison. Le régime dont il parle n'existe plus, peut-être. Je peux demander un visa et partir. Je demande à mon amie française de ne plus me parler de l'Iran car elle ne m'annonce que des mauvaises nouvelles. Et ce sont des bonnes nouvelles que j'attends avec impatience. En attendant, c'est l'absence de nouvelles qui me rend plus ou moins heureux. Je ne serai heureux à cent pour cent que lors de mon voyage en Iran.

Selon un journaliste réformiste, « la mort de ce leader spirituel du mouvement vert risque de galvaniser encore plus l'opposition. » (Le vert est la couleur des opposants, non un symbole écologique.) Ce leader – je parle toujours de Montazeri – est mort et enterré il y a longtemps : mon désir d'aller en Iran ne date pas d'hier. Certes, sa mort a galvanisé l'opposition. Les gens se sont précipités dans les rues ; ils ont brûlé quelques voitures et un nombre impressionnant de motocyclettes. Ensuite, ils sont rentrés à la maison pour manger et pour écrire des lettres à leurs amis. L'incident est clos. D'accord, il a eu plusieurs incidents de ce genre. À présent, c'est terminé : on ne peut pas vivre

dans la rue. On peut, si on le veut. Les clochards le veulent, mais ils participent rarement aux manifestations. Ils mangent leur sandwich et tendent la main. C'est tout ce qu'ils font d'habitude. Ils ne brûlent rien ; ils ne crient pas. Les gens normaux ne sortent de chez eux que pour aller au bureau ou pour s'amuser. Occasionnellement, ils sortent pour protester contre un régime dictatorial et, si on ne les tue pas, ils rentrent chez eux. Ils rentrent chez eux même s'ils n'ont pas de lettres à écrire. Après tout, notre chez-soi est un vrai paradis.

Voici comment, d'après le Qorân, les habitants du paradis passent leur temps :

Sur des lits tressés
ils se font face, accoudés,
entre eux circulent des échantons parés de gemmes
avec des jattes, des aiguières, une coupe de jaillissement
qui ne leur cause migraine ni déraison
et puis des fruits à leur choix
des chairs d'oiseaux à leur appétit.
Il y a de celles aux yeux noirs
telles les semblances de la perle cachée
en récompense de leurs actions passées.
Ils n'entendent là verbiage
non plus qu'incitation au péché
mais seulement une antienne : Salut ! Salut !

Ce passe-temps me convient à merveille, mais je me rends compte que même les oligarques ne sont pas en mesure d'atteindre ce niveau de vie, ne serait-ce qu'à cause de cette « coupe de jaillissement » qui ne provoque ni migraine ni déraison. Et leurs filles – celles qu'ils achètent au moyen de diamants et de rubis – ne ressemblent pas aux perles cachées : tous les bijoux sont bien en évidence.

Certes, il n'y a pas de paradis à domicile et même le paradis sur terre est une notion hasardeuse. Les gens qui rentrent chez eux après avoir incendié une douzaine de voitures ne peuvent espérer jouir d'une telle plénitude. Mais ils peuvent regarder la télévision et jouer avec leurs enfants. Pour certains, les enfants et les jeux qu'on partage avec eux représentent le paradis sur terre. À quoi bon s'attarder dans les rues ?

Faute de mieux, je reste à la maison. Je n'ai pas d'enfants, mais j'ai un chat qui m'apporte un morceau de paradis soit dans sa bouche, soit dans ses griffes ; et cela tous les jours. C'est mon amie russe qui me l'a donné. J'en ai déjà parlé quelque part. J'en parle partout en disant que c'est le plus beau chat du monde – « et pas seulement parce qu'il est mien », j'ajoute avec précipitation. La

dernière fois, il n'a pas reconnu sa maman. Mon amie l'appelait, le caressait ; il s'est frotté contre elle à plusieurs reprises. À un moment donné, elle s'est mise à jouer avec lui, ce qu'elle n'aurait pas dû faire : les chats oublient les jeux plus vite que les caresses. Je ne sais même pas s'ils oublient les caresses ; mon chat ne fuit pas ceux qui s'appêtent à rendre son pelage encore plus lisse. Les jeux sont oubliés parce que les chats ont leurs jeux et préfèrent dormir au lieu de céder aux caprices des autres. Mon amie dansait avec lui ; j'ai vu ses yeux pleins de terreur. Je parle des yeux de mon chat – ceux de mon amie lançaient des étincelles. La danse a duré assez longtemps ; c'était la seule danse qu'ils ont dansé ensemble. Cela me rappelait *Eugène Onéguine*, le bal chez les Larine. Lenski invite son amie Olga à danser. « Non, j'ai promis cette danse à Onéguine », répond-elle. Un duel s'ensuit.

Le chat fuyait sa mère. « Tu l'a éloigné de moi, dit-elle.

Elle s'adressait à moi, naturellement : son chat nous a plutôt rapprochés.

- Comment ?

- Une autre femme est venue chez toi. Il est tombé amoureux d'elle. Toi aussi, d'ailleurs.

- Il n'y a qu'une mère, comme dit la chanson, dis-je.

- Il ne joue plus avec moi.

- Tes jeux sont un peu brutaux. Je ne danse pas avec lui.

- Il ne m'aime plus. C'est toi qui lui a passé ta maladie. Tu n'aimes personne. Tu me dis que tu ne pourras pas vivre si notre chat meurt. Tu mens, tu vivras jusqu'à cent ans.

- Une Tsigane m'a prédit que je mourrais à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

- Je ferai de mon mieux pour l'oublier, pour t'oublier. »

Je ne suis pas sûr qu'elle y soit déjà parvenue. Lorsqu'elle me téléphone, elle prend toujours des nouvelles de son « fils » et veut l'entendre ronronner. Alors, je le dépose près du téléphone – en ce moment, il est à côté de l'ordinateur – et je dis en russe : « Dis quelque chose à ta maman. Dis quelque chose à ta maman. » Il commence à ronronner, surtout s'il se trouve dans mon appartement où il se sent à l'aise. Il n'y a que son odeur qui règne partout et il aime regarder les oiseaux depuis les deux terrasses. Là où je suis actuellement, il y a aussi un jardin où il peut chasser des oiseaux. Il ne le fait pas. Il ne chasse ni les oiseaux ni les souris. Parfois, il saute pour attraper un papillon, mais il n'attrape jamais rien. C'est un introverti, comme Schiller. Nous avons beaucoup en commun.

Un jour, mon amie française est venue chez moi avec sa chatte qui a occupé tous les points stratégiques en un rien de temps. Elle s'est mise sur mon tourne-disque et sur la table de la salle à manger où mon chat trône assez souvent. Elle se frottait contre les murs pour détruire son odeur, sa présence spirituelle. Il s'est caché sous une chaise et il a refusé de se montrer, malgré mes appels incessants. C'était la conscience de sa vie manquée qui lui donnait un air morose, comme dit Flaubert. Il avait l'impression que sa vie était manquée parce qu'une chatte occupait à présent son territoire. Toute sa vie – il n'a que deux ans – il a rêvé d'un chez-lui, d'une maison à sa mesure. Il l'a obtenue ; il l'a perdue. Il y a de quoi se sentir malheureux. J'ai prié mon amie de repartir.

Nous sommes toujours à Bruxelles. Le premier concert a lieu le jour même : nous sommes arrivés dans l'après-midi. Le soir, au Palais des Beaux-arts, je rencontre une amie belge que j'ai invitée au concert. Nous prenons place au premier rang de la corbeille et l'orchestre s'installe sur scène. Je dis à mon amie belge : « Devinez où est assise mon amie russe. » Ce n'est ni cruel ni pervers : nous sommes devenus amis tout court il y a une trentaine d'années. Elle n'a pas envie de jouer aux devinettes. Je lui viens en aide. « Elle est quelconque, dit mon amie belge à propos de mon amie russe. J'en étais sûr : vous avez très mauvais goût.

- C'est pour ça que nous étions très proches, j'imagine.
- C'était un accident de parcours, dit-elle.
- J'aime les accidents », dis-je.

En vérité, je ne les aime pas trop ; mais on peut tout dire à une femme jalouse, pourvu qu'elle se sente gagnante. Peut-on être jaloux après tant d'années d'absence, après une rupture de longue date ? Impossible n'est pas belge. D'ailleurs, elle est d'origine française.

Pendant l'entracte, nous allons saluer mon amie russe qui affiche son sourire des dimanches. Après un échange rituel de politesses, mon amie belge dit qu'elle n'aimait pas la première partie du concert. « Tous ces *ralentandi*... C'est insupportable. » À ce moment-là, je vois un micro au-dessus de sa tête. « On nous filme, chuchote mon amie russe. On est en train de faire un documentaire sur l'orchestre.

- On nous filme, dis-je à mon amie belge.
- Quoi ? Je ne comprends pas un mot de ce que vous dites.
- J'ai adoré la première partie, dis-je en articulant chaque mot. Je le dis en français et en russe.
- Voulez-vous venir avec nous ? Michel Troubetskoï reçoit dans sa loge. Un peu de champagne vous fera du bien. »

C'est mon amie belge qui parle. Moi, je lui dis que les artistes ne sont pas censés boire du champagne pendant l'entracte. Elle insiste. Mon amie russe sourit. Elle ne parle pas français. Je lui traduis tout, mais elle répond surtout par un sourire. À mon avis, c'est bien suffisant.

On cherche la loge de Troubetskoï. Chemin faisant, nous parlons de la beauté de mon amie russe. « Mais elle n'est pas belle du tout, dit mon amie belge. Elle a un visage plutôt ordinaire.

- Il est extraordinaire, dis-je. Cette touche orientale est irrésistible.
- C'est vrai, elle a un visage pas mal. Mais son derrière gâche tout.
- Elle a la silhouette d'une statue antique.
- Je n'aimerais pas avoir une statue comme ça dans mon jardin. »

Du champagne, une conversation mondaine, la deuxième partie du concert. C'est pour ça que je suis venu à Bruxelles ; mais ce n'est pas pour ça que je suis venu en Belgique.

Le jour suivant, je pars pour Anvers où je dois rencontrer un des plus grands compositeurs contemporains. Je n'ai pas vu Guya Kanchelli depuis trois ou quatre ans, depuis notre rencontre à Saint-Petersbourg où l'on jouait sa dernière pièce. Elle n'est plus sa dernière pièce et je m'en réjouis. Nous parlons de la guerre en Géorgie qui n'est plus la dernière guerre non plus. Ensuite, nous parlons de la musique qui revient sur le tapis avec une régularité conjugale. « Pensez-vous qu'on peut comprendre la musique ? me demande-t-il.

- Un homme qui n'est pas habitué à la musique risque de la considérer comme une langue qu'il ne parle pas. Il avoue franchement qu'il ne parle pas cette langue. Bien plus, il ne la comprend pas. Par conséquent, ce n'est pas la peine de la parler en sa présence. Les autres s'amusent en jouant ensemble. Lui, il se tient dans son petit coin sans prendre part dans la conversation.

- Peut-il sentir quelque chose ? me demande Guya. Parfois, j'ai l'impression, continue-t-il, que quelqu'un qui ne sait pas déchiffrer une partition la comprend mieux parce qu'il va au-delà des notes. Il faut toujours aller au-delà des notes et de quoi que ce soit. Les musiciens professionnels s'arrêtent souvent au ras des notes. Ils glissent entre les notes sans jamais les dépasser.

- Si vous écoutez une messe d'Obrecht, dis-je, vous ne comprenez pas grand-chose. La musique est belle, certes, mais vous ne la comprenez pas. Il faut voir la partition pour suivre tous les méandres de la pensée musicale du compositeur. C'est à ce moment-là qu'on pénètre dans sa musique. Dans ce cas, les notes nous emmènent au-delà d'elles-mêmes. Mais on doit pouvoir les déchiffrer.

- J'essaie toujours de me débarrasser de mes connaissances. J'essaie de tout ressentir pour la première fois. Chaque composition est une *terra incognita*. Je n'ai rien composé avant et c'est sans doute ma dernière composition. Tout se passe pour la première fois et pour la dernière fois.

- Lorsque j'écoute une symphonie de Tchaïkovski, je n'arrive pas à défaire le nœud de cette symphonie que je garde en moi depuis mon enfance. J'ai toujours ma symphonie de Tchaïkovski. Je la trimbale partout. Mais au dernier concert, j'ai eu une sensation forte, fraîche – du jamais-entendu, en quelque sorte. En bis, l'orchestre a joué une pièce de Liadov que je ne connaissais pas. Je l'ai reçue de plein fouet. C'était un choc, un tremblement du corps. Cette fois, j'ai vraiment senti la musique. Il faut toujours la sentir, mais la compréhension de la musique est aussi une sensation. En l'occurrence, la sensation s'identifie à la compréhension et vice versa. Et la musique s'identifie à notre corps, à la vie. On se rend compte qu'il n'y a rien d'autre dans la vie. En tous cas, on aimerait mesurer la vie au moyen de la musique.

- A quoi bon mesurer la vie ? répond Guya. Laissons la tranquille. Il ne faut pas la bousculer. »

Je ne rapporte pas notre conversation avec une exactitude exemplaire. Je dirais plutôt que mon compte-rendu est tout à fait inexact. Je me souviens que Guya parlait très peu ; il écoutait surtout. On admire ceux qui savent écouter. Ces gens attentifs et patients sont surtout admirés par ceux qui aiment parler. Moi, j'aime parler et je fréquente des gens qui m'écoutent. Mais je ne suis pas allé à Anvers pour écouter ma voix : je voulais entendre celle de Guya Kanchelli. Dommage qu'il n'ait pas parlé

davantage. Lorsque je commence à discourir, rien ne m'arrête ; c'est mon grand défaut. Je parle, je parle, je parle. Je m'apparente à ces vieillards qui, une fois assis, ne bougent plus. Je peux rester assis pendant des heures, mais les lèvres, que je n'arrive plus à contrôler, bougent sans discontinuer. Je suis tenté de dire qu'elles bougent en tous sens : je suis emporté par mes paroles bien au-delà de ce que je veux dire. Je ne sais plus ce que je voulais dire tout à l'heure ; je ne sais même pas ce que je veux dire maintenant. Je parle, c'est tout. On ne peut pas dire que ce sont les mots qui m'entraînent avec eux. Je ne peux même pas dire que je me laisse entraîner. Cela se passe différemment. C'est un mélange de mots et de pensées qui est à l'origine de ce mouvement. Et pendant que je bouge, les mots et les pensées disparaissent. Il ne reste que ce mouvement composé de mots qui ne sont plus des mots. C'est une sorte de ruisseau qui coule dans une direction inconnue. Ou un fleuve, ça dépend. Ce genre de réflexions rappelle inmanquablement ce que Beethoven a dit au sujet de Bach : « Ce n'est pas un ruisseau, c'est la mer. » Ou l'océan, ou un fleuve – je ne m'en souviens pas. Et pourtant j'ai entendu cette remarque plusieurs fois : chaque professeur du collège tenait à nous rabattre les oreilles de la grandeur de Bach. Et chaque professeur voulait nous faire croire qu'il connaissait l'allemand : « Bach veut dire ruisseau. »

Ma mémoire flanche malgré mon désir de ne pas prendre de somnifères. Je n'en prends presque pas et si je cède à la tentation, je prends un somnifère léger qu'on vend dans les pharmacies sans ordonnance. Ma mémoire continue à me trahir. Je ne suis pas encore octogénaire, mais on peut perdre la mémoire à l'âge de cinq ans.

13

« L'explication de ces niveaux et degrés de compréhension est quelque chose que Dieu ne permet qu'à la condition qu'elle soit gardée secrète dans les cœurs et enveloppée dans les voiles des mystères, parce qu'il faut que les créatures passent d'abord par la seconde ascension, puis par le degré de la coagulation. Or les degrés en question sont postérieurs ; ce sont ceux de la fusion unitive et de la vision des choses par le secret du cœur (la transconscience). Où sont les Pléiades, pour qu'une main humaine puisse les atteindre ? Si jamais nous entreprenions d'expliquer ces degrés en nous servant de la langue des gens qui restent attachés à la seule évidence des univers matériels, jamais nous ne rejoindrions ces problèmes. Car il s'agit du secret que peut seul enseigner le secret. » Je cite *in extenso* cet extrait d'une œuvre de Sayed Kâzem Reshî pour le comprendre enfin. En le tapant sur mon ordinateur, j'ai l'impression de l'avoir écrit moi-même. Et, en principe, je dois comprendre ce que j'écris, sinon personne ne le comprendra. Il y a des critiques littéraires qui prétendent qu'un auteur ne comprend pas la moitié de ce qu'il écrit. C'est la tâche des critiques de lire entre les lignes. L'auteur leur fournit des lignes entre lesquelles ils lisent tant bien que mal. L'auteur ne fait qu'écrire et il ne peut pas écrire entre les lignes : il y aurait trop de lignes s'il écrivait entre des lignes. Bref, les critiques

le comprennent mieux. Connais-toi toi-même veut dire : « Ecris ce que tu dois écrire et on t'expliquera ce que tu as écrit. »

Le texte que je viens de citer parle des niveaux auxquels il faut accéder pour comprendre quelque chose. Que faut-il comprendre ? Un secret que l'on doit garder pour ne pas jeter des perles aux pourceaux. De quelles perles s'agit-il ? Les perles sont toujours les mêmes ; ce sont les sujets qui changent. En réalité, le sujet est aussi le même, toujours le même : de quoi peut-on parler, sinon de l'homme ? Dieu est aussi un homme car Il est un concept de l'homme. Et si c'est Dieu Lui-même qui a mis ce concept dans notre cerveau, nous regardons notre cerveau lorsque nous nous adressons à Dieu. Entendons-nous notre voix lorsque nous entendons la voix de Dieu ? Mais qui entend la voix de Dieu ? qui est Moïse aujourd'hui ? qui était Moïse hier ? On se perd dans les conjectures. Freud s'est perdu d'une façon spectaculaire. On ne peut pas toujours consulter les guides des égarés : il y en a trop. Lequel choisir ? Henry Corbin dit « la seconde ascension » et « la coagulation » se rapportent « aux phases de l'opération alchimique (*solve* et *coagula*) ». La transmutation de l'homme spirituel. Les dogmes passent par la décomposition et la mort pour ressusciter dans le jardin de la vérité gnostique.

Je me décompose assez souvent et j'ai peut-être déjà les deux pieds dans la tombe. En tous cas, c'est ce que prétendent les amis de mon amie. Je ressuscite de temps en temps pour écrire quelque chose. En ce moment, par exemple, je suis ressuscité. Je ne sais pas ce qui me permet de le croire. Le texte que je suis en train d'écrire ? Je n'écris peut-être rien. Je tape quelque chose ; j'entends le bruit du clavier. Il y a des lettres qui apparaissent sur l'écran de mon ordinateur. Est-ce une preuve de mon immortalité ? Seuls les immortels ressuscitent sans problème. Les autres ont toujours des problèmes à ce niveau. Mais il y a plusieurs niveaux et l'on peut toujours espérer atteindre celui où l'on ressuscite à volonté. Suis-je à ce niveau-là ? Je veux ressusciter ; ma volonté le veut. Mais pour pouvoir ressusciter, il faut d'abord se décomposer et mourir. Je me décompose – il n'y a aucun doute là-dessus. D'ailleurs, tout le monde se décompose, mais pas à la même vitesse. Dans ce domaine, je suis très rapide. Sans me vanter, je suis peut-être champion du monde – dans ma catégorie. Parmi ceux qui se portent relativement bien – pas de cancer, pas de Sida – je suis un vrai champion. Et je suis sûr que je vais mourir. Les autres en sont sûrs également. Mais cela ne veut pas dire que je serai enterré dans ma tombe à côté des dogmes qui ressusciteront dans le jardin de la vérité. Pis encore, il ne suffit pas de se décomposer aux côtés de ces dogmes ; il faut s'identifier à eux. Il faut que je sois un dogme moi-même. Je ne suis pas dogmatique ; je n'ai même pas un esprit dogmatique. Comment faire ?

J'ai un ami qui est très dogmatique, mais cela ne lui sert à rien car il se décompose lentement, très lentement. Il est plus âgé que moi ; il a soixante-quatre ans. Il a l'air d'un jeune homme, quoiqu'il porte une barbe. Certes, les jeunes meurent aussi, parfois sans passer pas le stade de la décomposition. Ils meurent sur le coup, foudroyés par ceci ou cela. Peuvent-ils compter sur le sort alchimique ? Autrement dit, seront-ils capable de ressusciter ? C'est un secret qui enseigne un autre secret. Y a-t-il

des secrets qui n'enseignent rien ? Il y a des évidences qui n'enseignent rien, mais je crois que chaque secret enseigne quelque chose. L'essentiel est d'avoir affaire au secret dont parle Sayed Kâzem Reshî. Le jardin de la vérité m'attire, d'autant qu'il doit coïncider avec le paradis décrit dans le Qorân.

14

Tout à l'heure, je suis allé faire des courses. Je ne suis plus ni en Belgique ni à Paris. Je suis près de Montrichard où je me repose de mes émotions liées à ce voyage plutôt inattendu. On attend un voyage et on en fait un autre. Je suis allé en Belgique au lieu d'aller en Iran. Je n'ai pas besoin de visa pour aller en Belgique où il n'y a pas d'émeutes. Les gens sont contents ; le régime est doux. La prospérité règne dans le pays, malgré la crise mondiale. Tant mieux pour la Belgique et ses citoyens. Ce serait encore mieux, s'ils parlaient la même langue.

Je suis à dix kilomètres de Chenonceaux ; et souvent je fais des courses à Amboise, pas loin de la tombe de Léonard. Je ne pense pas toujours à la Joconde quand je choisis un vin dans le centre Leclerc « Léonard de Vinci », mais je sais que Léonard n'est pas loin. D'habitude, je pense plutôt à ses dessins, à ses carnets ; la Joconde est un membre de mon corps. Je ne pense pas à mon corps, sauf quand il est malade. Mais la Joconde ne sera jamais malade.

Donc, je fais des courses au centre Leclerc. Je choisis mes vins, mes poissons et mes légumes. J'ai une cave suffisamment grande pour m'offrir des vins pendant plusieurs mois, mais j'aime déguster les crus que je ne connais pas. Et l'on ne peut pas dire que je connaisse tous les vins de la planète. Je ne connais même pas tous les vins français. Bref, je me dirige vers les caisses et, comme d'habitude, je regarde autour de moi pour savoir où la queue n'excède pas les limites de ma patience. Dans les magasins, ma patience est très limitée. Les clients se mettent à bavarder avec les caissières. Ils ne trouvent pas leur carte ; ou leur carte ne marche pas ; ou la caisse ne marche plus ; ou la caissière compte des pièces pour les ranger dans ses tiroirs. Elle prend son temps ; tout le monde prend son temps dans les circonstances. Et les autres attendent. Ce n'est pas la peine de parler de l'autre, comme le font Levinas et Sartre, si vous perdez votre temps en faisant la queue dans un magasin.

Cette fois, je suis confronté à une goujaterie sans pareille. Je n'ai rien contre une vieille dame qui sort des centimes au compte-gouttes. Je râle intérieurement, mais je ne lui fais pas savoir que je suis mécontent. Je ne dis pas : « Madame, vous n'êtes pas seule au monde. » Je ne dis pas : « Il y a un service qui s'appelle 'Menu à domicile' ou quelque chose comme ça. Je ne me rappelle pas exactement. J'ai vu une brochure à la Sécurité sociale. Vous pouvez commander les repas qu'on vous porte à domicile. Ce n'est pas cher du tout, et vous pouvez avoir une réduction. Vous aurez certainement une réduction. Il suffit de téléphoner et de dire que vous n'êtes pas en mesure de faire des courses et de cuisiner. Le menu change tous les jours ou toutes les semaines. Peu importe : il change de temps à autre. Vous ne mangerez donc pas la même chose jusqu'à la fin de votre vie. C'est une cuisine traditionnelle, celle à laquelle vous êtes habitué. La cuisine des années Vingt, des années

Trente. Ça n'a rien à voir avec la nouvelle cuisine ou la cuisine moléculaire. Vous ne mangerez pas de molécules, je vous le garantis. De vrais repas, des beefsteaks. On vous ouvre des fenêtres, on vous met le couvert. Vous n'avez qu'à vous asseoir et à manger tranquillement, en toute sécurité. Dans la rue, vous risquez de tomber, de vous faire du mal. Il y a mille et une façons de se faire du mal dans la rue. Chez soi, on peut aussi se faire du mal. Un de mes amis s'est cassé la jambe en descendant un escalier chez lui. On peut même se casser la figure, si l'on tombe à proximité d'une cheminée. Mais c'est moins fréquent que les accidents qui nous attendent à l'extérieur. Faites attention, je vous en supplie. Ne faites plus de courses. Vous n'aurez plus de soucis. Pas de soucis, comme on dit aujourd'hui. »

Je ne dis rien de tout cela. J'ai pitié d'elle, et je me dis qu'un jour je serai assez vieux pour faire le même cirque dans une boutique, dans un supermarché. Mais l'homme qui a pris ma place dans une queue ce matin n'était pas cacochyme. C'était un homme d'âge moyen qui ressemblait à un garagiste. Il avait une moustache qui aurait déplu à Hercule Poirot. Il était assez grand, ce qui pourtant ne lui donnait pas le droit de me regarder d'en haut. Il ne l'a pas fait ; il ne me regardait pas du tout. Il a simplement pris ma place dans la queue. Il n'y avait pas de queue proprement parler ; c'est pour cela que je voulais régler mes achats à cette caisse-là. Je me retourne pour prendre mon caddy et il chipe ma place sans sourciller. Son caddy est déjà là ; le mien traîne derrière. Il me fait une queue de poisson ; et pourtant nous ne sommes pas dans nos voitures. S'il était dans une voiture, je n'aurais rien dit. J'aurais pu dire « merde », mais je n'aurais pas été fâché outre mesure : tout le monde fait ce genre de choses à Paris et ailleurs. Mais il était à pied ; moi aussi. Vous ne faites pas une queue de poisson à quelqu'un qui est à pied, surtout si vous êtes à pied, vous aussi. J'aurais dû lui rentrer dedans ; je ne l'ai pas fait. J'ai dit : « C'est charmant » et je me suis mis dans une autre queue.

C'était le cas de le dire : il y avait une queue à la caisse où je me suis mis. Ou plutôt, il y avait un homme devant moi, une personne. Cette personne valait une dizaine de personnes. Ce vieillard ne comptait pas les centimes ; il payait par carte. Il y avait peut-être une dizaine de cartes, mais il ne les comptait pas. Il tenait une carte qui ne lui obéissait pas. La caissière souriait. Il fallait qu'elle travaille et elle travaillait. J'imagine que le nombre de clients qu'elle sert dans la journée n'influence pas son compte en banque. Donc, elle attendait patiemment ; elle souriait. Finalement, je me rends compte que le vieillard a oublié le code secret de sa carte. Ce n'est pas un secret qui pourrait lui donner accès au paradis, mais grâce à ce secret, il peut régler ses achats, à condition que son compte ne soit pas en rouge. « Non », dit la caissière. Cela veut dire que le code qu'il tape n'est pas le bon. « Essayez encore une fois », dit la caissière. Je dis : « Merde. » Mon amie française me dit qu'il ne faut pas m'énerver. « Il a peut-être la maladie d'Alzheimer », dit-elle. « C'est ça », dit enfin la caissière. Mais l'affaire n'est pas réglée pour autant. « Il vous reste trente-cinq francs à régler. Je dis : « Merde. » « Il a peut-être la maladie de Parkinson », dit mon amie. Le vieillard n'arrive pas à insérer une autre carte dans l'appareil. Le moustachu est déjà parti. Je jure en russe tout en sachant qu'il n'entendra rien. Et même s'il entendait quelque chose, il ne comprendrait pas mon juron. Personne ne comprend mes jurons ; ce

n'est pas la peine de jurer. Ce n'est pas la peine de jurer à la maison : les meubles ne me comprennent pas non plus. Seul mon chat peut me comprendre, mais je n'ai aucune raison de jurer en sa présence.

Cette histoire me rappelle une histoire, celle que j'ai apprise dans un livre dont le nom m'échappe. Il m'échappe depuis bien longtemps car j'ai lu ce livre il y a une vingtaine d'années. Je ne sais pas si c'est le temps qui coule très vite ou si c'est moi. Je dois couler aussi – dans tous les sens du terme. Comme le sang, je coule dans les veines du monde. En un sens, je suis le sang du monde : sans moi et mes semblables il n'existerait pas. Et je crois que le monde existe – parce que je pense et prends des notes. Non, ce n'est pas ça. Le monde existe parce qu'il y a des journaux où l'on peut s'informer à propos des événements qui construisent le monde. Le monde est toujours en construction, tout comme Dieu. (Cette pensée appartient à Bernard Shaw.)

Ceci dit, il y a des histoires que je vis, mais dont on ne parle pas dans les journaux. L'histoire que je viens de raconter n'apparaîtra nulle part, sauf dans ce livre. Je suis presque sûr que son protagoniste n'a rien remarqué : il suit son bonhomme de chemin et ne se soucie guère des gens à qui il fait des queues de poisson. Il n'a pas entendu mes jurons ; il n'a pas vu mon regard foudroyant. Il n'a même pas entendu le mot « charmant » que j'ai prononcé au moment où il m'a fait une queue de poisson. J'ai dit à mon amie : « Qu'il rentre à la maison où l'attend une femme laide. Qu'il mange un pot au feu. » Il ne m'a pas entendu. Mais on vit, comme tout le monde le sait, pour qu'un poète entonne son chant.

Voici l'histoire qui s'apparente à celle que j'ai vécue. Trois soufis se tiennent devant un homme qui a l'intention de les insulter. Il donne une gifle au premier soufi ; celui-ci répond par une gifle. Cela reflète la prescription « œil pour œil, dent pour dent ». L'homme donne une gifle au deuxième soufi ; celui-ci lève la main, mais la baisse aussitôt. C'est un autre niveau de comportement, de compréhension. Ce soufi se trouve plus près du jardin de la vérité. Il se décompose à toute allure. Il n'est pas encore mort car il lève la main pour frapper son ennemi, mais il ne le frappe pas. Il n'a plus d'ennemis. Le monde peut être hostile à son égard ; il ne réagit qu'à moitié. Il a un pied dans la tombe.

L'homme donne une gifle au troisième soufi ; celui-ci ne bouge pas. Je ne sais pas s'il sourit ou non. Les morts ne sourient pas. On dit que certaines personnes sourient lorsqu'ils passent la frontière de la mort. Au moment de la mort, un sourire apparaît sur leur visage. Mais ce soufi est mort depuis quelque temps. Il a peut-être souri au moment de sa mort. Maintenant, il ne sourit plus ; ou bien son sourire s'est congelé, de sorte qu'il sourit toujours. Il sourira jusqu'au Jugement dernier. Et il sourira après le Jugement dernier. C'est le niveau le plus élevé. Le jardin de la vérité fait son apparition. Ce soufi est assis sur un lit. Il voit des échansons parés de gemmes ; il boit une coupe et s'endort. Il se réveille et cela recommence : une femme, une coupe.

Je n'en suis pas encore là. Certes, je ne frappe pas ; je ne lève même pas la main. Mais je n'y pense pas moins. Je lève la main et je frappe – intérieurement. Tout se passe à l'intérieur. Il y a aussi des choses qui se passent à l'extérieur. Je jure et cela dénote un niveau assez bas de ma décomposition,

même si personne n'entend mes jurons. Tout ceci veut dire que je suis en pleine santé. Je me demande quelle partie de mon corps, de mon cerveau, de mon « moi » est en train de se décomposer. Voici encore un cliché : la vie est un voyage. D'accord. Il y a beaucoup de ports le long de la route que l'on effectue. Je suis arrivé à bon port. Ce n'est pas le dernier port, mais je suis sain et sauf – pour le moment. Je ne serai pas toujours sain et sauf, même si je ne fais rien pour mon progrès spirituel, même si je ne me décompose pas tous les jours. Je mourrai tôt ou tard, mais je serai mort pour de bon ; et cela ne m'arrange pas.

15

Pendant quelques semaines, je n'ai pas lu de journaux pour ne pas apprendre des mauvaises nouvelles. Mais l'absence totale de nouvelles peut être une mauvaise nouvelle parce que, visiblement, je ne progresse pas. Pas de progrès physique, pas de progrès spirituel. Je ne vais nulle part à l'exception de la Belgique et de la Touraine où je séjourne dans le voisinage de Chenonceaux. Cela n'est rien en comparaison de ce que fait un alpiniste ou un explorateur qui progresse dans une forêt vierge. Je n'aspire pas à ce genre d'exploits. Donnez-moi l'autorisation d'aller en Iran – c'est tout ce que je demande. D'où peut venir cette autorisation ? du consulat iranien ? D'abord, d'un journal français. Donc, j'achète *Le Figaro* et je lis ceci : « L'Iran joue avec les nerfs des Occidentaux. Ahmadinejad a annoncé un démarrage de la production d'uranium enrichi. Quelques jours après avoir laissé entendre qu'il pourrait accepter d'envoyer son uranium à l'étranger pour le faire enrichir, comme le réclament les Nations unies, le président iranien a opéré, hier, une nouvelle volte-face. Aussitôt, le secrétaire américain à la Défense, Robert Gates, a appelé la communauté internationale à *'faire front commun pour exercer une pression sur le gouvernement iranien.'* »

Une mauvaise nouvelle, une de plus. La communauté internationale obéit à l'ordre américain. On exerce une pression et il y a une pression en retour. Ou cela s'appelle « jouer sur les nerfs » ? Les Iraniens jouent sur les nerfs des Occidentaux ; les Occidentaux exercent une pression. Quelques mois plus tard, cela recommence de plus belle : jeu, pression, jeu, pression. Un jeu de pression, une pression de jeu. Et mon voyage ? Serais-je obligé d'aller en Belgique encore une fois ? Je n'ai rien contre ce projet : j'ai beaucoup d'amis en Belgique. Et je n'ai pas d'amis en Iran. Cela n'a aucune importance : ce n'est pas en quête d'amis que j'irais en Iran. Les amis sont importants ; je l'ai appris de Cicéron et de Montaigne. La vie me l'a appris également. Mais en dehors de la recherche des amis, on peut avoir des préoccupations esthétiques, artistiques. On peut partager tout cela avec des amis, mais on n'est pas obligé de le faire. J'aime les voyages organisés à cause de la nouveauté et de l'imprévu. Je sais à peu près ce que mes amis diront en voyant telle ou telle mosquée. Je ne sais pas ce que dira un vieillard assis à deux mètres de moi. Je ne sais pas quelle sera la réaction d'une femme laide pendant un dîner dans un restaurant quelconque. La musique est la nourriture, disait Shakespeare. Les touristes, les gens en général, sont ma nourriture pour le moment. J'en serai las dans quelques années ; ou demain peut-

être. Pour le moment, ils m'intéressent. Ce n'est pas leur argent qui m'intéresse, contrairement à ce que dit la fameuse réclame. Leurs réactions, leurs pensées – c'est cela qui m'intéresse. Guya Kanchelli m'a dit un jour : « Je ne connais pas de langues étrangères. Dans ma jeunesse, au lieu de les apprendre, je me promenais dans les rues de Tbilissi. C'est ainsi que je suis devenu compositeur. » Et bien, je me promènerai dans les rues ; je prendrai place dans les bus. J'écouterai ce que les autres disent. L'autre existe, après tout. Cet autre peut se présenter sous la forme d'une femme laide et stupide, d'un octogénaire gâteux. Il peut débiter des bêtises à longueur de journée. C'est ce que l'autre fait habituellement : bêtises, clichés, bêtises, clichés. De ce point de vue, mes amis ne sont pas l'autre. Ils sont moi-même, plus ou moins. L'autre m'écoute rarement, mais il est capable de me faire une queue de poisson sur une route de campagne, dans un supermarché. Néanmoins, il m'intéresse ; même son argent m'intéresse – la façon dont il dépense son argent.

16

J'épluche des journaux à la recherche d'une échappatoire. Et la seule échappatoire que j'envisage en ce moment se rapporte au voyage en Iran dont je parle depuis le début de ce livre. Il ne suffit pas d'en parler ; il faut faire quelque chose. Donc, j'épluche les journaux au lieu d'exposer ma vie au danger en me mêlant à la foule des manifestants. Et le visa ? J'ai oublié le visa. On ne me donnera pas un visa, si je vais au consulat d'Iran. Ce n'est pas ma faute. Et ce n'est pas la faute des journaux qui s'obstinent à me barrer le chemin de l'Iran.

Il n'y a rien dans les journaux ou plutôt il y a des articles qui ne m'intéressent pas. Par exemple, on parle de prêtres pédophiles. « Le souverain pontife convoque aujourd'hui tous les évêques d'Irlande pour deux jours de mise au point. Les vingt-six prélats sont au cœur d'une crise d'une intensité rare. La hiérarchie catholique est accusée, preuves à l'appui, d'avoir longtemps caché des agissements pédophiles d'une minorité de prêtres. En moins de trois mois, les révélations contenues dans une enquête gouvernementale sont accablantes. Elles ont non seulement provoqué la démission de quatre évêques mais détruit aussi la crédibilité de ce bastion du catholicisme mondial. Quatre cent cinquante victimes ont été abusées. 120 poursuites ont été engagées contre 35 prêtres. » En quoi cela me concerne-t-il ? D'accord, je dois être au courant de ce qui se passe dans le monde et cela pour ne pas me couper du monde. Je ne me coupe pas du monde ; je ne brûle pas les ponts. Je suis dans le monde. Mais cette nouvelle ne me concerne pas : elle est en dehors de mon monde qui est pourtant assez grand. Je ne fréquente pas les prêtres, et même si je les fréquentais, je ne courrais aucun danger car je ne représente aucun intérêt pour eux – aucun intérêt sexuel. Je suis trop vieux et plutôt laid. Je suis choqué comme tout le monde. D'ailleurs, je suis choqué en permanence : il se passe toujours quelque chose d'horrible autour de moi ou dans les journaux. Je n'ai pas encore atteint le niveau où l'état de choc n'existe pas. La sérénité ne règne ni dans mon cœur ni dans mon corps. Comment accéder au niveau où les chocs sont inexistantes ? Je dois me dire : « Ça n'est rien. La pédophilie fait

partie de notre quotidien. Les prêtres sont humains. Pourquoi les exclure de la vie de tous les jours ? Rien d'humain ne leur est étranger. La beauté ne doit pas passer inaperçue. Ils la perçoivent et agissent en conséquence. C'est plutôt logique ; il n'y a pas de quoi être choqué. En tous cas, mon corps est en sécurité et c'est cela qui compte. Je n'ai pas besoin de fuir à la vue d'un prêtre. Je peux même lui serrer la main ; je peux même lui embrasser la main. »

Pas de nouvelles de l'Iran. Peut-être les choses sont-elles en train de se tasser ? Je me demande pourquoi les opposants au régime ne visitent pas leur beau pays au lieu d'affronter leurs opposants dans la rue. Il y a des opposants partout. Nous nous opposons à quelqu'un et ce quelqu'un s'oppose à nous. C'est ce qu'on appelle la dialectique. Hegel ne s'opposerait pas à ce qui se passe en Iran. Je ne crois pas qu'il avait envie d'y aller. Et pourtant, j'imagine que c'était possible à son époque : on lui aurait donné un visa. Le voyage aurait duré un mois, deux mois, mais au bout de ce voyage il aurait vu le pays de mes rêves. Il n'a pas effectué ce voyage : l'Allemagne lui suffisait amplement. Il n'est même pas allé aux Etats-Unis dont il a prédit la prospérité. Tant pis pour lui. Je m'oppose à cet immobilisme. Et je m'oppose aussi au silence des journaux. Il faut qu'ils parlent de l'Iran pour me rassurer ou pour me plonger dans le désespoir. Rien n'est pire que l'inconnu.

17

Mon amie russe m'appelle tous les jours. J'entends un coup de sonnette, deux coups de sonnette. Ça veut dire que je dois l'appeler. Je ne dois rien à personne, comme disent les orgueilleux. En effet, je ne lui dois rien ; mais si je ne l'appelle pas, je serai obligé de décrocher le téléphone : elle m'appellera à coup sûr. Certes, il y a le mode silencieux. Je ne sais pas où se trouve le bouton qui met cette fonction en marche en étouffant les voix des interlocuteurs potentiels. Je peux les étouffer moi-même en leur disant : « S'il vous plaît, ne me téléphonez plus. » C'est trop compliqué. Pourquoi faire ce qu'une machine peut faire pour vous ? Les machines doivent servir à quelque chose. Elles nous encombre, elles gâchent la beauté de notre intérieur. Il vaut mieux avoir une commode en plus au lieu d'un téléphone qui vous harcèle par l'intermédiaire de vos amis et vos ennemis. C'est plutôt eux qui vous harcèlent par l'intermédiaire de votre téléphone ou votre Internet. Peut importe de quelle façon ça se passe. Il ne faut pas que ce genre de choses arrive.

Je n'ai rien contre une conversation téléphonique, mais il faut que ça se passe au moment où vous le souhaitez et que la personne au bout du fil soit à la hauteur de vos espérances. Autrement, ce n'est pas la peine. Il vaut mieux lire un bouquin ou regarder la télévision. Les Jeux olympiques, par exemple. Mon amie russe me téléphone au moment où je regarde une épreuve de snowboard ou le patinage artistique. Vancouver 2010. Elle me téléphone pour me parler de son fils et de sa fille. Elle n'a ni l'un ni l'autre : elle n'a pas d'enfants. Elle veut en avoir un ou deux. Cela me rappelle cette histoire soviétique : « De nouveau, je veux aller à Paris. » « Vous y êtes déjà allé ? » « Non, mais j'ai déjà voulu y aller. » Elle veut avoir des enfants car elle pense que chaque femme est obligée d'avoir

des enfants. C'est son devoir, sa destinée, sa dette envers la nature. Apparemment, elle n'a pas lu Simone de Beauvoir qui pense qu'une femme est un homme, qu'il y a des êtres humains. Ils n'ont pas d'essence, rien que l'existence. Les femmes existent ; elles n'ont pas d'essence. Elles ne doivent être ni tendres ni féminines ; elles ne sont pas obligées d'avoir des enfants. Mon amie ne connaît ni Sartre ni Simone de Beauvoir. On peut vivre sans eux, surtout si votre domicile se situe en Russie. C'est pourquoi en Russie on pense qu'une femme ne peut pas vivre sans enfants.

Il vaut mieux ne pas être né. Il ne faut pas vivre en Occident pour le savoir. Mais puisque nous sommes nés, autant s'abstenir de toute inscription sur la table de natalité. Pourquoi créer un être voué à la souffrance à cause du pêché originel ? L'Islam est moins sévère à cet égard. « La légende qorânique de la chute, dit Mohammad Iqbal, n'a rien à voir avec la première apparition de l'homme sur cette planète. Son but est plutôt d'indiquer l'élévation de l'homme, à partir d'un état primitif d'appétits instinctifs, jusqu'à la possession consciente d'un moi libre, capable de doute et de désobéissance. La chute ne signifie aucunement une dépravation morale ; c'est, pour l'homme, le passage de la simple conscience au premier éclair révélant la conscience de soi, sorte d'éveil du rêve de la nature avec la sensation de la naissance en soi de la causalité personnelle. »

Cela me convient mieux, et pourtant je n'ai toujours pas envie d'enfants. Cela me concerne au premier chef. Je n'ai pas péché dans la nuit des temps. Je me suis élevé jusqu'à l'état de doute et de désobéissance. La plupart de gens ne doutent pas ; ils vivent toujours dans le paradis des sots – *in a fool's paradise*. Ils ne désobéissent pas aux lois prescrites par la société. Leur conformisme prouve qu'ils n'ont pas goûté le fruit défendu. Ils mangent des fruits bios, des légumes bios. J'ai mangé un fruit défendu – deux kilos de fruits défendus, trois kilos. Tous les jours, je fais du jus de fruits défendus. Il y en a beaucoup et je les mange tous. Ils sont plus que bio : ils viennent du paradis. Même un poisson que je mange est un fruit défendu, même une sauce. Le vin que je bois est aussi un fruit défendu. C'est ma liberté.

Est-ce pour cela que ma santé se détériore ? Il ne faut pas confondre le fruit défendu avec ce qui peut nuire à votre santé. Mon foie est partiellement abîmé. Mon médecin a dit que ce n'était pas à cause de l'alcool. Je ne connais toujours pas l'origine de cette décomposition. Ce n'est pas moi qui me décompose ; c'est mon foie. Faut-il souhaiter un cancer du foie ? Peut-on compter sur les métastases qui envahissent tout le corps ? La décomposition complète, irrévocable. Faut-il boire de la vodka à longueur de journée ?

« La Masjid-i-Djouma d'Ispahan construite sur la place d'une ancienne mosquée abbasside du Xe siècle de type classique, a été souvent remaniée. Mais les grands *iwans* donnant sur la cour, avec leur système de trompes s'enchaînant en stalactites, semblent bien remonter à Malik Chah le seldjoukide qui l'a rebâtie en 1088-1089. Ces stalactites laissent voir très clairement leur origine

structurelle dans l'enchaînement de trompes qui permettent de passer du plan carré à la coupole ou à l'hémisphère. L'invention esthétique a consisté à les faire partir de très bas, de sorte que la voûte fait songer à une caverne, ce qui devrait réjouir les partisans actuels de l'architecture 'organique' et leurs amis freudiens, lesquels ne manqueraient pas de parler d'un désir inconscient de retourner à la période prénatale, si la structure géométrique parfaitement claire des niches ne révélait leur rationalité profonde. »

Je lis les journaux et le superbe livre publié par Mazenod : *L'Islam et l'art musulman*. Je cherche l'édifice en question et je ne le trouve pas. Bien sûr, je peux acheter un livre sur Ispahan ; je suis loin de Paris et à Montrichard il n'y pas de librairies pour trouver de tels livres. De toute façon, un livre ne remplace pas un voyage ; je n'ai pas besoin de me le rappeler. Je me le rappelle sans arrêt, comme pour assister ma décomposition dans sa tâche. Je suis en train de regarder les Jeux olympiques. Un journaliste dit : « Vivre par procuration. » Presque toute ma vie, j'ai vécu par procuration. On connaît les compositeurs par la procuration de leurs notes. Les auditeurs connaissent la musique par la procuration des interprètes. On connaît Dieu par la procuration de la nature – c'est ce que pensent les panthéistes.

Je connais l'Iran par la procuration des livres. De la même façon, je connais l'Egypte, la Chine, et cetera. Cela me rappelle une histoire russe qui s'appelle *Millionnaire*. « Une leçon d'anglais coûte dix roubles, mais je ne prends pas de leçons d'anglais. Je ne connais pas non plus l'allemand, ni le français, ni l'espagnol, ni le portugais, ni le chinois. » Et cetera.

19

Des nouvelles, enfin ; des mauvaises nouvelles. La bombe atomique n'est pas une nouvelle et cela peut durer encore une décennie car on ne fabrique pas cette bombe du jour au lendemain, même si on a une centaine d'espions à sa disposition. Il y aura le problème de l'uranium qu'il faudra enrichir, appauvrir, enrichir de nouveau, sur place, dans un autre pays, sous le contrôle de l'OTAN et de l'ONU, sans contrôle aucun. Et puis, on se mettra à discuter. Y a-t-il une bombe atomique en Iran ? Y a-t-il des fusées capables de transporter cette bombe jusqu'aux Etats-Unis ? Les tirs seront-ils ciblés ou toutes les fusées tomberont-elles dans l'océan ? Washington et New York seront-ils épargnés ? Pourra-t-on dévier ces fusées en direction de la Russie ?

« L'Iran se dirige vers une dictature militaire », a déclaré hier la secrétaire d'Etat américaine, Hilary Clinton, en visite dans le golfe Persique. Les États-Unis considèrent que le corps d'élite des gardiens de la Révolution est devenu si puissant qu'il supprime le gouvernement civil de Téhéran. « Pour autant, 'non', les États-Unis ne préparent pas d'attaque militaire contre l'Iran, assure Mme Clinton. » Heureusement que les États-Unis ne préparent rien de tel, sinon il y a un risque d'enlèvement. On s'enlève, on s'enlève. D'abord, on crie victoire ; ensuite on ne crie plus. Il y a des partisans, des gens qui surgissent de nulle part. Il y a des bombes un peu partout. Les civils périssent,

les innocents sont couverts de blessures. Une bombe explose, une autre est désamorcée. Une bombe tombe du ciel, et pourtant il n'y a pas de bombardiers. Des bombes poussent comme des champignons. Il n'y a pas de champignons, mais il y a des bombes. On ne mange pas de bombes, donc les gens crèvent de faim. D'autres gens – les soldats américains, anglais, et cetera – mangent à leur faim. Ils ne sont pas heureux pour autant parce qu'il y a des balles partout. Elles ne sifflent pas ; elles vous tuent tout simplement. Et il y a des bombes, naturellement. Et les bombes ne font pas distinction entre les Américains, les Anglais et les Russes. Elles tuent tout le monde, y compris ceux qui les fabriquent. On n'a pas besoin d'une bombe atomique pour tuer des milliers de gens. On tuait les gens avant l'invention de la bombe atomique. Et on continue à tuer les gens après cette invention. Une invention ne change rien quant au comportement humain. On veut tuer et on tue. C'est simple comme bonjour ou plutôt comme au revoir, comme adieu. Et cela dure, cela dure, cela dure. Mais Hilary Clinton a dit « non » et j'espère qu'elle tiendra parole.

Et l'éditorial du *Figaro*, que nous dit-il ? « La main tendue d'Obama au régime iranien se ferme. Le ton change. Les mots ne sont plus les mêmes. 'L'Iran se dirige vers une dictature militaire', a déclaré hier Hilary Clinton. Le temps de la rupture avec l'ère Bush est donc passé. Sur la plupart des sujets diplomatiques, Washington muscle son discours. L'expérience de la dure réalité des rapports de forces a eu raison de l'humanisme un rien candide affiché il y a un an. » (Yves Thérard.) On affiche de l'humanisme. Une énorme affiche sur laquelle est écrit « Humanisme ». Les gens passent et disent en regardant l'affiche : « Nous sommes humains, nous sommes humanistes. » On voit le visage souriant du président et on se dit : « Il est bon, il est généreux, il est avec nous. » Et puis, on se dit : « Il est contre nous. » L'affiche disparaît. Il y a une main sculptée. Elle est tendue vers quelqu'un, vers quelque chose. La main disparaît, elle aussi. Il reste « Non », écrit sur un bout de papier. Ce bout de papier s'envole et tombe dans une flaque. Mais il n'y a pas de rupture. Les gens passent et disent : « Il y a une belle continuité. Nous sommes toujours les mêmes, toujours la même nation, toujours le même peuple. »

Il y a une bonne nouvelle, toutefois. « La révolte verte des opposants à Ahmadinejad semble, quant à elle, s'épuiser. Sans doute manque-t-elle d'un chef charismatique. » Il faut agiter ses bras quand on parle à la foule. Un mouvement vertical, un mouvement horizontal. Un chef charismatique tend la main vers la foule, comme pour lui donner quelque chose. Il lui donne tout : paix, guerre, pain, vin, et cetera. La foule accepte les cadeaux et crie : « Vive le Chef ! Vive le Cadeau ! » C'est ainsi que ça fonctionne. En Iran, toutefois, ça fonctionne autrement. Certains crient : « À bas Obama ! » (À ma, au bas mot.) Les autres crient : « À bas Ahmadinejad ! » Il y a trop de mains ; personne ne sait laquelle choisir. Donc, il n'y a pas de chef charismatique. Tant mieux, tant mieux. Pas d'intervention, pas de révolution. Beaucoup de visas.

Le Monde est un peu plus explicite à ce sujet. « Nous constatons que la direction du pays en Iran – le Guide suprême, le président, le Parlement – est en train d'être évincé. » C'est Hilary Clinton qui

parle. Je ne savais pas que la direction du pays allait être évincée. Je pensais que les gardiens étaient de son côté. Qu'est-ce qu'ils gardent, ces gardiens ? Ils gardent la révolution. Mais la révolution appartient au passé. Bien sûr, on peut garder le passé, un événement du passé. Il est difficile de garder le passé tout entier : quelque chose vous échappera. On peut garder un événement, deux événements. Les gardiens de la révolution gardent la révolution. Il ne faut pas que la révolution soit abîmée. La direction du pays, elle aussi, garde la révolution, sinon elle ne s'occuperait pas de bombe atomique en défiant les Occidentaux. Les Occidentaux, eux aussi, gardent la révolution car ils menacent la direction du pays, les gardiens, le pays entier. Leurs menaces prouvent que la révolution existe. Elle agit en bloc, mais les gardiens commencent à se détacher de ce bloc, d'après ce que je lis dans *Le Monde*. Ils gardent toujours la révolution, mais ils ne gardent plus la direction du pays. Bien au contraire, ils sont en train de l'évincer. Ils la menacent sans aucun doute. Il y a des menaces partout et on ne sait laquelle choisir. Il faut traiter les menaces une par une, autrement on risque de se noyer dans les menaces. Une menace à la fois est une règle d'or. Il y a trop de menaces et elles viennent de tous côtés. Il y a des menaces extérieures ; il y a des menaces intérieures.

Je ne crois pas qu'Ahmadinejad (Jiademabad) soit transcendantaliste, mais il est certain qu'il a confiance en lui. Il est confiant à ce point qu'il brave les Américains qui ont l'armée la plus insolente au monde. Il dit : « Si quiconque cherche à créer des problèmes à l'Iran, nos représailles leur feront regretter l'adoption des sanctions. Vous êtes vous-mêmes impliqués dans une espèce de dictature militaire. Qu'est-ce qu'une dictature militaire : tuer un million d'Irakiens, parmi lesquels une majorité d'innocents, ou établir des échanges avec le peuple irakien en accueillant des dizaines de milliers d'immigrés et en aidant le gouvernement irakien à sécuriser son pays et à garantir sa souveraineté ? Une attaque sanglante contre une fête de mariage en Afghanistan n'est-elle pas le signe d'une dictature militaire, plus que le refuge offert par l'Iran à trois millions d'Afghans ? M. Obama désespère tout le monde. Malheureusement, il rate des occasions. Il n'agit pas correctement et va sur un chemin contraire à ses propres intérêts et à ceux du peuple américain, mais il sert la volonté des sionistes. » Quelle volonté, quels sionistes ? Il est certain qu'Ahmadinejad sert sa propre volonté qui lui dit : « Tu as raison. Sois toi-même ! Suis ta propre nature. Et ta nature, c'est moi, ta volonté. Tu dois me suivre. Continue à narguer le monde entier et le danger qui te guette. Tant que j'existe, ce danger n'est pas un vrai danger. Sois confiant ! Persiste et signe, signe et persiste. Je te donnerai beaucoup de documents pour que tu puisses les signer. En voyant ta signature, tes ennemis se disperseront. Fais-moi confiance ! C'est Allah qui t'a créé. Il t'a fait comme tu es. Pourquoi dévier de Sa trajectoire, de Sa loi ? Tu es une des lois d'Allah et par conséquent tu dois suivre ta propre nature. » Et cetera, et cetera.

« La nation iranienne est assez courageuse pour que, si un jour nous voulions construire des bombes nucléaires, nous l'annoncions publiquement sans avoir peur de vous. » Supposons qu'ils fassent cette annonce : « Nous voulons construire des bombes nucléaires ! » Que se passera-t-il ? Hilary Clinton dira-t-elle « oui » au lieu de « non » ? Elle pense déjà que les Iraniens sont en train de

construire des bombes nucléaires. Alors, ce sera la même chose, le statu quo. « Vous êtes mauvais, mais nous ne vous attaquerons pas. Nous ne voulons pas que nos soldats meurent à cause des salauds comme vous. Vous êtes le mal incarné, mais nous espérons que vous n'avez pas de fusée pour porter atteinte à notre sécurité. Faites ce que vous voulez avec votre bombe, mais ne fabriquez pas de fusées. » Et puis, un jour, on entend une autre annonce : « Nous voulons construire des fusées pour transporter nos bombes jusqu'au territoire des Etats-Unis. » Et cela recommence de plus belle, sauf que cette fois Hilary dit « oui ». Mais personne ne sait exactement à quoi se rapporte ce « oui ». Certains disent : « Elle approuve la décision iranienne. » Les autres disent : « Elle ne peut pas l'approuver parce qu'elle est Américaine. Son pays est menacé. Encore une menace. »

20

Je regarde la télévision pour oublier tout cela. À la télévision, il n'y a pas d'Iran. Il y a quatre vaches achetées par une vieille femme. Elle les a achetées à un vieil homme qui lui a dit : « Je vous donnerai leurs papiers après-demain. Ils sont quelque part dans la maison, dans un tiroir. Je n'ai pas beaucoup de tiroirs, donc je les retrouverai demain. » Il est mort le lendemain ; par conséquent, les vaches n'ont pas de papiers. Elles ont rejoint l'armée des sans-papiers. La vieille femme a mauvaise conscience ; elle risque d'avoir des problèmes. Certes, les vaches ne seront pas expulsées de France ; on les abattra purement et simplement. Elle téléphone à la mairie et on lui dit que tout sera en ordre. On lui promet que l'on donnera des passeports à ses vaches, à la suite de quoi elles seront en règle. Et puis, elle reçoit un coup de fil d'un procureur de la République. Il lui dit : « Vos vaches n'ont pas de papiers.

- Je le sais, dit la vieille femme.

- Donc, vous êtes consciente du fait. Consciemment, vous les cachez dans votre étable. Consciemment, vous les soustrayez à la justice.

- Mais on m'a promis que tout serait réglé.

- Qui vous a promis ça ? un de vos complices ?

- Je n'ai pas de complices. J'ai quatre vaches.

- Demain, vous n'en aurez aucune. On les abattra.

- Non, non, ne faites pas ça. C'est tout ce que j'ai dans cette vie. Je n'ai pas d'autres possessions.

- Et votre maison ? et votre étable ?

- A quoi sert une étable si aucune vache n'y habite ?

- Vous pourrez la vendre. On ne rasera pas votre étable. Vous pourrez aussi vendre la maison. »

21

« La Révélation qorânique, dit Sadrâ Shîrâzî, est la lumière qui fait voir, elle est comme le soleil qui prodigue sa lumière. L'intelligence philosophique, c'est l'œil qui voit cette lumière. Sans cette lumière, on ne pourra rien voir. Mais si l'on ferme les yeux, c'est-à-dire si l'on prétend se passer de l'intelligence philosophique, cette lumière elle-même ne sera pas vue, puisqu'il n'y aura pas d'yeux pour la voir. » J'ai des yeux pour la voir, mais je ne vois qu'une particule de cette Révélation. Les mosquées sont l'incarnation du Qorân ; je ne les vois pas. Ce n'est pas la peine d'avoir des yeux, si on ne voit pas la Révélation. Elle ne se trouve pas dans les livres ; elle se trouve dans la vie. Et la vie de cette Révélation m'est interdite pour une raison très simple : il y a des manifestants dans les rues. Il y a une autre raison : il y a des gardiens de la révolution qui gardent l'accès à la Révélation. On écrit « Révélation » avec un r majuscule ; on écrit « révolution » avec un r minuscule. Il y a des gens qui préconisent la révolution comme une solution à tous les problèmes. Il y en a d'autres qui optent pour une progression organique, par étapes. On se perfectionne, on irradie la lumière dont le monde se nourrit. On se nourrit de la Révélation. Les yeux sont grand ouverts. Il faut dormir les yeux ouverts. Il faut donner le plein pouvoir aux rêves, disait Henry David Thoreau. Il faut bâtir des châteaux en l'air – la langue anglaise peut nous aider en l'occurrence – sans se soucier des fondements. On les ajoutera à la fin des travaux. On commence par le haut ; on avance vers le bas.

« Je le saluai ; il me rendit mon salut. Je lui parlai, il me parla. Tout ce que je faisais, il le faisait. Tout ce que je disais, il le disait. Je le considérai attentivement, et voici : c'était moi-même. Du coup, je me réveillai ; je me rappelai toutes les promesses. Et pendant que j'étais dans cet éblouissement, je rencontrai le ministre de mon suzerain qui m'avait instruit. Il me prit par la main et me dit : 'Plonge-toi dans cette Eau, car elle est l'Eau de la Vie.' Et lorsque je m'y fus plongé, je compris les symboles et énigmes de sa personne. Il me dit : 'Sois le bienvenu ! Te voici maintenant des nôtres.' Et il annonça mon retour à mon pays originel. »

Je pense souvent à mon pays originel ; j'y rêve de temps en temps. Ce sont de vrais rêves, pas des rêves éveillés. Dans les rêves éveillés, je suis toujours dans mon pays originel dont les contours s'estompent dès que je fixe mon attention sur lui. Peu importe – je sens que suis là, qu'il n'y a pas d'autres endroits où je me sente chez moi. Ma cabane, mon cabinet de travail, ma galerie de peintures, mon musée vivant. J'y écris des poèmes car seule mon intuition est capable de saisir le monde, de le refléter. On me dit : « Je suis là. » On récite mes poèmes et je comprends que c'est moi qui les récite. Je récite les poèmes des autres et ce sont aussi mes poèmes car il n'y a rien en dehors de moi, de ma cabane, de mon cabinet de travail, de ma salle de bain. Il suffit d'écrire quelques lignes, par exemple :

Je suis là ; tout me rejoint. Il y a quelques mots, une casserole,
Quelques herbes dont je ne connais pas le nom,
Et je prononce un nom que je ne connais pas. Je ne connais
Aucun nom à part ceux qui vivent avec moi. Ils ne répondent pas

À mon appel. Tant mieux. Il ne faut pas répondre.
 Il faut vivre dans le silence. Et le silence
 Ne répond pas au nom du silence. Il ne répond à aucun
 Nom. Il est sans nom. Je l'accueille les bras ouverts et tout se termine
 Avant de commencer, avant de prononcer la première lettre : A,
 Aleph, rêve, châteaux sans fondation. Le sable de ma mer.

22

« L'Iran, qui reste le troisième producteur de pétrole au monde, pourrait, selon certains experts, être tenté de fermer le robinet pétrolier en réaction à de nouvelles mesures de rétorsions économiques. Si la Chine, partenaire économique de Téhéran, finit par se ranger du côté occidental, l'Iran ne manque pas d'options pour déstabiliser ses adversaires, comme le recours éventuel à certains leviers régionaux, du Hezbollah au Hamas en passant par les factions chiites d'Irak. D'autant plus que ces derniers ne sont pas insensibles à la théorie iranienne de la 'citadelle assiégée', que l'héritage laissé par l'Administration de l'ex-président américain George W. Bush n'a fait que renforcer. »

J'assiège cette citadelle depuis plusieurs mois, mais la citadelle ne se rend pas. Les habitants de la citadelle n'ouvrent pas le portail, ne m'apportent pas du pain et du sel. Non, je n'ai pas envie d'être accueilli à la façon russe. Apportez-moi du riz, par exemple. On me dit que l'Iran est un pays de riz. Je suis au régime et j'aimerais perdre cinq kilos au moins, mais je mangerais du riz à cette occasion ; je mangerais de la viande grasse. Je mangerais n'importe quoi, quitte à me retrouver à l'hôpital le lendemain. Dites-moi : « Soyez le bienvenu. Vous êtes chez vous. » En Géorgie, les gens sont hospitaliers à tel point que si vous admirez un objet à l'intérieur de leur maison – ou même à l'extérieur, dans le jardin par exemple – ils vous le donnent sur le champ. Ne me donnez rien ! Gardez vos sabres et vos poignards pour vos futures batailles ! Laissez-moi entrer – c'est tout ce que je vous demande. Je vous apporterai des devises, beaucoup de devises. Vous pouvez me rouler tant que vous voulez. Je ne serai ni fâché ni radin. J'achèterai tout ce qu'il y a dans les magasins et ailleurs. Il y a des vendeurs à la sauvette en Iran, je suppose. Ils ne se sauvent pas ? Ils vendent tout et la police laisse faire parce qu'elle n'a rien d'autre à faire. Si vous n'êtes pas un opposant au régime, vous pouvez tout faire. Il ne faut pas tuer, cela va sans dire ; mais les vendeurs à la sauvette ne tuent pas. Ils ressusciteraient les morts s'ils étaient en mesure de le faire – pour avoir plus de clients.

L'Iran déstabilise ses adversaires. Qu'il déstabilise tout le monde : cela m'est bien égal. Si les gens veulent se déstabiliser, qu'ils le fassent. Un rien risque de vous déstabiliser, si vous avez un penchant pour la déstabilisation. Je n'ai pas ce genre de penchant et je me demande pourquoi l'Iran persiste à me déstabiliser. Je ne suis pas son ennemie – loin de là. Sa bombe nucléaire ne me gêne pas. Je ne crois pas qu'Ahmadinejad la laissera tomber sur ma tête. Les gardiens de la révolution ne le feront pas non plus : ils ont autre chose à faire. Ma tête et ce qui est à l'intérieur de ma tête ne les

intéresse pas – j'en suis sûr. Je n'ai rien écrit contre Mahomet ni contre l'Islam en général. À quoi bon me tuer ? A quoi bon me déstabiliser ?

Je dois reconnaître que je suis déstabilisé. Je suis habitué à ce que tous mes désirs se réalisent, se matérialisent sur le champ. Le désir est là, mais il ne se matérialise pas. Ou plutôt il s'est déjà matérialisé – je le sens à l'intérieur de mon corps. Je le sens même à l'extérieur – lorsque je prends les livres de Corbin, par exemple. Je tiens mon désir, je feuillette mon désir, je lis mon désir, je cite mon désir, j'apprends mon désir par cœur. Que puis-je faire de mon désir ? Il ne se réalise pas ; il n'aboutit à rien. Je ne peux m'en défaire et je ne peux rien en faire. Je peux déchirer un livre de Corbin, quitte à le racheter le jour suivant. Mon désir serait-il déchiré ? Je ne crois pas. C'est mon cœur qui sera déchiré, pas mon désir. Corbin parle du monde imaginal qui est une sorte d'iconostase : il est plein d'icônes. Il se trouve entre les sensations et la raison. L'icône de mon désir est incrustée dans ce monde. L'Iran aussi. Ce n'est pas un monde imaginaire : je ne fantasme pas, je ne délire pas. L'Iran est la Révélation ; mon désir aussi. Je ne savais pas qu'un jour j'aurais un tel désir de visiter l'Iran. Je me rends compte que mon désir augmente à mesure que les problèmes s'accumulent. Si je pouvais aller en l'Iran, je ne voudrais peut-être pas y aller. Non, ce n'est pas vrai. Mais je ne serais pas *pressé* y aller. Je me dirais : « Pourquoi ne pas faire demain ce qu'on peut faire aujourd'hui ? Ma tension est redevenue normale et je n'ai pas d'autres bobos – pas à ma connaissance. En tout cas, il est peu probable que je mourrais cette nuit ou la semaine prochaine. Là où je me trouve, je n'ai pas ma voiture ; donc, je ne suis jamais au volant. Mon amie française me conduit à Montrichard, à Amboise. Les routes sont parfois verglacées, mais nous attendons que le soleil nous débarrasse du verglas. Il y a des sangliers dans les parages et ils risquent de foncer sur la voiture. Ils ne le feraient pas exprès ; ils ont besoin de traverser la route de temps en temps. Et les voitures ont besoin de rouler sur les routes. Parfois, les voitures et les sangliers se rencontrent. Il paraît qu'on peut tuer autant de sangliers que l'on veut : une biche et une vingtaine de sangliers. Il y a cinq fois plus de sangliers en France qu'il y a dix ans. On les tue, mais ils continuent à se multiplier. Ils ne savent pas que ce n'est pas à eux que Dieu a dit : « Multipliez-vous ! »

23

Il est difficile de réussir un comeback. Vous vous éloignez de la vie qui vous oublie peu à peu. La vie a la mémoire courte. On dit que la vie est courte, mais la vie peut être très longue. C'est sa mémoire qui est courte. Elle oublie ceux qui l'habitent. « Qui es-tu ? » demande-t-elle parfois aux gens qui ne prêtent pas attention à ce qu'ils font. Ils s'écartent de la vie ; ils lui disent « non ». La vie n'a pas un caractère vindicatif ; elle ne se venge pas sur ceux qui s'écartent d'elle. Elle les oublie tout simplement. Et puis, les gens reviennent à la vie. Ils lui tapent sur l'épaule en disant : « Coucou, je suis là. Je suis de retour. Tu me manquais, tu sais. Je ne veux plus vivre sans toi. J'espère que tu n'es pas fâchée. D'habitude, on pardonne le fils prodigue. »

La vie n'est pas fâchée, mais elle ne reconnaît pas celui ou celle qui lui tape sur l'épaule. Et le fils prodigue, la fille prodigue, marchent de travers, oublient beaucoup de choses à leur tour. Ils ne vivent qu'à moitié ou à un tiers. Tout le monde s'étonne qu'ils vivent comme ça. « Allez-y ! Un peu de courage ! » On leur remonte le moral sans arrêt. Ce n'est pas la peine. C'est la vie même qui nous remonte le moral ou effectue notre descente aux enfers. Et on ne donne pas d'ordre à la vie.

À celui qui est fidèle et loyal, Dieu fait don du paradis. Celui qui trahit les Imâms se trouve en enfer. Dieu confie un secret aux Imâms, un secret qu'ils doivent transmettre. Il y a des gens qui accueillent ce secret et le supportent ; leur cœur n'en sont pas troublés. « Leurs esprits sont en sympathie avec notre secret, disent les Imâms. Ils tendent spontanément à la compréhension spirituelle de ce que nous sommes ; spontanément ils s'enquière de notre cause. Mais Dieu a créé aussi des gens qui appartiennent à l'enfer. Nous avons l'ordre de leur transmettre la même chose. Nous la leur transmettons. Mais leurs cœurs se renfrognent devant notre secret ; ils s'en effarouchent et nous le renvoient avec un refus ; incapables de le supporter, ils crient au mensonge. Dieu a mis une empreinte sur leurs cœurs. Leurs langues articulent une part de vérité ; ils en énoncent la formule, mais leurs cœurs la rejettent. »

Je m'éloigne très souvent. Je ne sais pas de quoi je m'éloigne, mais je sais que je marche dans une autre direction, dans la direction opposée. Mon cœur n'accepte pas d'autres directions – à ce moment-là ; ce n'est qu'un moment, une courte période. Cela m'arrive et je vois l'empreinte de cet égarement dans mes rêves. J'ai gagné deux concours internationaux et je n'ai pas besoin d'autres concours. J'ai peut-être perdu le concours de la vie ; c'est une autre histoire. J'ai gagné deux concours en tant que pianiste. Dans mes rêves, on m'annonce un autre concours international et on me dit que je dois y participer. Je refuse parce que je ne veux pas perdre après deux victoires. Et puis, je me dis que cela peut m'aider, donner un coup de pouce à ma carrière. Je commence à me préparer à ce concours, à ce comeback. Je m'approche de plus en plus du concours et j'ai peur, j'ai le trac. Je sais que je ne peux pas le gagner. Une deuxième place serait un échec. Je ne connais pas le programme que je dois jouer. J'ai égaré les partitions. Je téléphone à mes amis qui m'apportent une pile de partitions, mais je ne trouve pas les œuvres que je dois jouer. Enfin, je les trouve et je travaille mon piano. Trop tard : le concours commence dans quelques minutes. J'entre sur scène et je joue n'importe quoi. Je perds le concours.

Tout commence bien ; nous sommes jeunes et heureux. Et puis, nous nous éloignons de la jeunesse, de l'amour. Nous marchons le long d'un sentier qui ne mène nulle part. Nous pensons qu'il mène vers un but certain, mais il n'y a rien autour de nous à part quelques arbres, quelques arbustes. Nous nous asseyons sous ces arbres qui projettent des ombres. Ils nous protègent du soleil. Nous nous apercevons qu'il n'y a plus de soleil ; ce n'est pas la peine de s'asseoir sous les arbres. Les arbres disparaissent, eux aussi. Nous marchons, nous marchons. Pourquoi marchons-nous ? pour nous éloigner de la vie ? La vie est immense, mais nous nous rendons compte que tout se concentre au

début. Nous voulons rebrousser chemin ; c'est hors de question. La rue que nous descendons est à sens unique. Nous descendons, nous descendons.

24

Les Jeux olympiques à la télévision. On parle d'une chute spectaculaire. Le présentateur nous parle du destin. « Il a quarante ans. C'était sa dernière course. Quand on tombe au début de sa carrière, ce n'est pas très grave. Vous récupérez, vous gagnez des compétitions. Si vous êtes sur la fin de votre carrière, c'est la fin, surtout si vous vous cassez les côtes. Le pauvre. Il a en prime une commotion cérébrale. Je me demande ce qui se passe dans sa tête en ce moment. Il est peut-être dans le coma. Dans ce cas il ne se passe rien. Je l'espère pour lui. Mieux vaut qu'il ne pense pas à ce que lui est arrivé. Le coma est la meilleure façon d'oublier ses malheurs. Que voulez-vous ? C'est le destin. On ne badine pas avec son destin. Il aurait dû s'abstenir. Pourquoi a-t-il fait cette course ? De toute façon, il ne pouvait pas décrocher une médaille. Participer, ce n'est pas toujours l'essentiel. Parfois, l'essentiel est de s'abstenir, surtout si l'on est vieux. Les vieux doivent réfléchir à deux fois avant de s'engager. Ils foncent, ils foncent. On se demande quel est leur âge mental. Le corps ne répond plus présent. Le corps n'est pas fidèle au poste. Il y a longtemps qu'il a délaissé le poste. Il vaut mieux n'est pas le bousculer. Laissez votre corps en paix. Couchez-vous et oubliez les Jeux olympiques. »

25

« Il appartient à la Lumière parfaite d'être la cause d'une Lumière imparfaite. De dégradation en dégradation, du fait même de sa propagation et de sa diffusion, la Lumière décline jusqu'à l'Occident de son extinction totale. Le corps matériel, le *barzakh*, c'est de la Lumière éteinte, morte, qui viendra animer temporairement une Lumière qui s'y exile, parce que dans le gouvernement de ce corps elle trouve le moyen de sa rédemption, le tremplin de son 'ascension hiératique' et de ses apothéoses. Il s'agit donc de quelque chose qui antérieurement à elle fut aussi une lumière, mais comme se niant elle-même par adhésion au point ultime de son déclin et de sa chute. Cela présuppose que, s'il y a des Âmes-Lumière qui s'arrachent à leur exil, il a dû y avoir une catastrophe plus profonde, plus radicale, celle qui aboutit à la dégradation de la Lumière en sa négativité pure. »

La lumière élit domicile dans le corps. Comment l'entretenir ? Il faut la propulser vers le haut au lieu de la laisser s'éteindre petit à petit. Elle s'éteint si on ne s'en occupe pas. Aujourd'hui, il n'y a pas de devenir. Vous êtes ce que vous êtes et vous n'avez aucune obligation de grimper où que ce soit. Il n'y a pas de montagnes ; il n'y a même pas d'arbres à l'intérieur de votre corps. « Deviens ce que tu es » est un impératif d'un autre ordre parce que le verbe « devenir » y occupe la place de prédilection. Aujourd'hui, vous pensez qu'on peut allumer la lumière ; on peut l'éteindre aussi. On pousse sur un bouton et tout s'arrange. Pourquoi laisser cette lumière allumée ?

Les gens ne savent même pas qu'il y a une lumière à l'intérieur de leur corps. Et si on leur dit : « Il y a une lumière à l'intérieur de votre corps », ils se disent qu'il faut l'éteindre pour ne pas gaspiller l'énergie. À quoi bon une lumière à l'intérieur de mon corps ? qu'éclaire-t-elle ? On peut l'allumer dans une clinique où on me fera une radio. D'ailleurs, ce n'est pas nécessaire : la technologie moderne n'a pas besoin de lumières artificielles. Tout est prévu. Il y a beaucoup de lumières à l'extérieur et il suffit de pousser sur un bouton pour que le monde entier s'allume. Donc, pas de lumière intérieure. Et si elle existe, qu'elle existe toute seule. On ne l'aidera pas. Pourquoi l'entretenir ? pourquoi la pousser vers le haut ? Il faut entretenir le corps en faisant du jogging, en se prélassant sur une plage. Pas trop de soleil, une crème protectrice. La lumière du soleil suffit largement. Si la lumière intérieure pouvait chasser les nuages et assurer du beau temps, on en prendrait soin. Ce n'est pas le cas. Qu'elle aille au diable !

J'ai toujours privilégié la Lumière et cela au détriment de mon corps. (J'ai toujours écrit « Lumière » avec un « l » majuscule.) Je ne dors pas parce qu'un poème ou plutôt sa première ligne me trotte dans la tête. Je me lève et j'écris ce poème, ligne après ligne. Ensuite, je téléphone à une amie qui habite aux Etats-Unis et je lui récite mon nouveau poème. On bavarde un peu, je raccroche et j'essaie de m'endormir. Je n'y arrive pas ; la lumière intérieure éclaire mon cerveau et les yeux fermés n'y peuvent rien. Ce n'est pas ainsi que l'on éteint la lumière intérieure. C'est la négligence, l'indifférence et la stupidité qui l'éteignent d'ordinaire. Mais je n'ai aucune envie de l'éteindre ; mon corps s'éteint peu à peu, mais ma lumière brille.

J'engage un dialogue avec moi-même :

« Comment sais-tu que ta lumière brille ? L'as-tu vu ?

- Non, mais je sais qu'elle brille. Je le sens.

- Ça me rappelle Karl Jung qui a répondu à la question 'Croyez-vous en Dieu ?' : 'Je ne crois pas, je sais.' Comment peut-on le savoir ?

- Je sens cette lumière. Je n'aurais écrit aucun poème si elle ne brillait pas.

- Dis plutôt que tu crois en elle.

- En l'occurrence, il ne suffit pas de croire : il faut savoir.

- Il faut savoir pour pouvoir l'entretenir ? Il en va de même pour Dieu : il faut prendre soin de Lui, sinon Il meurt. »

Même ceux qui savent qu'il y a de la lumière à l'intérieur de leur corps l'oublient de sorte que la lumière s'éteint. D'abord elle change de couleur, ou plutôt elle se revêt de différentes couleurs, comme pour rivaliser avec l'arc-en-ciel. Mais c'est un mauvais présage car le noir n'est pas loin. De plus en plus, la lumière s'approche du noir, de son opposé, de son extinction. Les gens vaquent à leurs affaires ; ils n'ont pas de temps pour la lumière. Et la lumière n'a pas d'énergie pour eux ; elle les laisse mourir.

Les poissons ont une mémoire très courte – d’une dizaine de secondes environ. S’ils mangent, ils pensent qu’ils mangent depuis toujours. Toute leur vie, ils ne font que manger. S’ils agonisent, ils pensent qu’ils ont toujours agonisé, que toute leur vie ils étaient en train de mourir. Ils n’ont pas tort : *memento mori* est un précepte auquel les poissons sont plus sensibles que les humains. S’ils tombent amoureux, ils pensent qu’ils ont rencontré leur petite amie au berceau. « Je t’ai toujours connue, disent-ils.

- C’était sans doute un pressentiment, dirait la petite amie, si elle était dotée de la mémoire humaine.

- Non, c’est une certitude. Je t’ai toujours aimée. Je n’ai rien fait d’autre.

- Tu mangeais, tu dormais.

- Non, j’aimais. »

Pourquoi dis-je que les humains ont une mémoire plus longue que les poissons ? Ils n’oublient pas de se venger, de virer de l’argent de compte à compte. Ils oublient la lumière intérieure. S’ils s’en souvenaient ne serait-ce que dix secondes par jour, ils seraient immortels.

26

Je n’oublie pas l’Iran. Comment l’oublier ? Comment éteindre sa lumière dans mon corps, dans mon âme ? Voici un extrait d’un hymne du Ginza :

Je viens à la rencontre de mon image

Et mon image vient à ma rencontre.

Elle me parle affectueusement et m’embrasse

À mon retour de captivité.

Je parle à mon image au cours de notre rencontre. « Comment te sens-tu après tant d’années d’exil ?

- Je me sens bien, merci. Mon exil était long et plein de souffrances. À présent, je me sens bien – en ta présence.

- Tant mieux. J’espère que tu ne partiras plus.

- Non, je reste avec toi. Pour toujours je serai à tes côtés. Tu ne me quitteras pas, j’espère ?

- Non, je te serai fidèle. Je suis une image fidèle. Il y a d’autres images qui se fanent comme des fleurs et disparaissent dans la brume matinale. Moi, je suis fidèle.

- J’espère que tu seras toujours fidèle au poste. Je compte sur toi. Je ne peux pas vivre sans ta lumière.

- Tu as besoin de mes lumières pour comprendre le monde ?

- J’ai besoin de toi pour suivre mon chemin.

- Ne t'inquiète pas : je serai ton compagnon de voyage, ton amant, ton amour. »

« Les gardiens de la révolution. Appelés aussi pasdarans, ils sont en tout 125000 ; forces terrestres (105000 hommes, 4 divisions blindées, 16 divisions mécanisées, une brigade de marines), aviation (5000 hommes) et marine (2000 hommes, des vedettes armées de missiles antinavires et des dizaines de patrouilleurs). » Comment lutter contre cette force qui me barre le chemin ? Je suis seul et comme disent les Russes : « Un homme seul n'est pas un soldat sur le champ de bataille. » Il y a un film soviétique qui joue sur ce dicton ; il s'appelle *Un homme seul est aussi un soldat sur le champ de bataille*. Je crois qu'il s'agit d'un espion qui mine l'ennemi de l'intérieur. Ce rôle ne me convient pas du tout, d'autant que je serais pendu si j'espionnais les Iraniens de l'intérieur. Je les espionne de l'extérieur : je lis au sujet de leurs bagarres dans les journaux. Comme ça, je ne cours aucun danger. Mais ça ne me mène à rien : je suis toujours loin de l'Iran. Je peux m'en approcher en allant au bord de la mer Caspienne, en Azerbaïdjan. Je peux me trouver à quelques kilomètres de la frontière iranienne. Je peux même trouver un gratte-ciel pour voir une particule de l'Iran depuis le dernier étage. Ou la tour de la télévision : il ne suffira pas de grimper sur un arbre. On ne me laissera pas entrer dans la tour de la télévision. Et le gratte-ciel ? Il y a des codes partout. Il faut que je demande au locataire ou au propriétaire d'un appartement situé dans ce gratte-ciel de me laisser entrer non seulement dans l'immeuble, mais aussi dans son appartement d'où je pourrai voir l'Iran. Il me demandera pourquoi je veux aller chez lui. « Pour voir l'Iran, dirai-je.

- Mais il n'y a rien à voir : aucun palais, aucune mosquée. Il y a de l'herbe, des arbustes. Vous pouvez voir des arbustes chez vous.

- J'ai une longue-vue dans ma valise. Grâce à elle, je pourrai voir quelque chose. »

Il y a une autre solution. Grâce à Internet, je diffuse un message où je fais appel à tous ceux qui veulent aller en Iran. Tous les amoureux de l'Iran viennent chez moi et nous partons à la conquête des gardiens de la révolution. Nous ferons une grève de la faim à la frontière iranienne. La communauté internationale nous soutiendra ; il y aura quelques menaces supplémentaires. Les gardiens de la révolution nous poseront une question logique : « Que faites-vous là ?

- Nous voulons voir l'Iran.

- Avez-vous un visa ?

- Non. On ne donne plus de visas au consulat d'Iran.

- Alors, il ne vous est pas permis d'entrer dans le pays.

- Mais nous avons fait un long voyage.

- Vous êtes venu à pied ?

- Non.

- Alors, ce n'est pas un pèlerinage.

- Nous aimons tellement l'Iran !

- On peut l'aimer de loin. Vous avez des livres ? Ça suffit largement. »

Les autorités font la sourde oreille aux supplications de l'ONU et nous repartons pour ne pas mourir de faim. Nous savons que si nous mourons de faim, nous ne verrons pas l'Iran. Au paradis peut-être. Et nous serons certainement admis dans le paradis islamique si nous mourons de faim à la frontière iranienne. Mais, je ne sais pas pour quelle raison, j'aimerais visiter l'Iran sur terre, pas dans les airs, sur l'île des bienheureux. J'aimerais être en chair et en os pendant ce voyage. Mon vieux corps sentira quelque chose, d'autant que la lumière brille toujours dans son for intérieur. Bien sûr, il y a beaucoup de lumière dans le paradis islamique, mais j'ai besoin des ombres et même des ténèbres lors de mes voyages ; et cela pour mieux apprécier la lumière.

Il y a une troisième solution : l'armée américaine. Elle écrasera ces gardiens en un rien de temps sans perdre un seul soldat. Une vingtaine de bombes suffiront. Je sais que Hilary Clinton a dit non à une intervention en Iran, mais les Américains changent souvent d'avis. Je n'ai pas oublié cette observation : « « La main tendue d'Obama au régime iranien se ferme. Le ton change. Les mots ne sont plus les mêmes. » La main est déjà fermée ; il suffit de la mettre dans la poche. Les mains dans les poches, Obama a l'air tout à fait différent. Le ton change ; la voix d'Obama devient de plus en plus grave. Il peut parler une octave plus bas et l'armée américaine l'entendra à coup sûr. On peut continuer à changer les mots. Au lieu de dire « ami potentiel » il dira « ennemi » ; et puis, il dira « empire du mal », « anéantir ». Le monde entier l'entendra ; le monde entier sera d'accord avec ce qu'il dira, parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement. Si vous faites autrement, vos produits disparaîtront du marché américain et vous ferez faillite, vous mourrez de faim. Et vous n'irez pas au paradis islamique parce que vous ne serez pas à la frontière iranienne au moment de votre mort.

27

Je ne connais pas la théorie des couleurs. Pour une raison inconnue, j'ai décidé qu'il fallait préserver la lumière blanche à l'intérieur de soi. Je pensais que l'apparition d'autres couleurs était un signe de dégradation. C'est le contraire : un mystique voit une succession des couleurs et c'est un très bon signe. Le bleu représente le moi intérieur ; le jaune signifie relaxation. Je ne vois pas mon for intérieur et je ne me relaxe jamais. C'est pourquoi je ne vois pas ces couleurs. Je vois la couleur blanche, celle de l'écran de mon ordinateur. Ce champ blanc a une bordure bleue, mais ce n'est pas le bleu qui se rapporte à mon for intérieur, à moins que ce que j'écris ne le reflète pas. Je noircis cette blancheur ; la lumière noire n'apparaît pas pour autant. Je ne sais pas ce qu'elle signifie : il faut que je lise Henry Corbin plus souvent. Je n'ai pas envie de lire. Depuis quelque temps, je feuillette les livres au lieu de les lire. Je picore comme les colombes du *Cimetière marin* de Paul Valéry. D'ailleurs, je ne me souviens pas exactement qui picore dans le poème et je suis trop paresseux pour ouvrir le premier tome de la Pléiade. Même dans le train, je lis rarement aujourd'hui. Je regarde par la fenêtre, même quand je vais en Belgique. Les paysages ne sont guère alléchants ; il y a des usines, des HLM. Je ne suis pas sûr que mon regard paresseux soit capable de capter la beauté intérieure de l'Iran. De

l'extérieur le pays est très beau – dans les livres que je consulte. Je feuillette les livres et mon regard glisse sur les coupoles, sur les mosaïques. Il s'attarde sur les coupoles, sur les mosaïques ; il les dévore. Et puis, je m'endors, tandis que le livre repose sur la couverture du lit. Il est plus difficile de s'endormir pendant les voyages organisés. On vous emmène quelque part ; on vous montre quelque chose. XIIe siècle, XIIIe siècle. Vous confondez tout. Les siècles et les empereurs se mêlent dans votre tête. Vous avez sommeil, mais il n'y pas de lit où vous pourriez vous allonger. C'est beau, c'est beau. Et après ? Vous oubliez tout. Je suis allé au Maroc il y a deux mois. Je me souviens de Marrakech, de Fez, de Casablanca. Mais Rabat, qu'y a-t-il dans cette ville ? Est-elle grande ou petite ? Il y a un mausolée quelque part ; je ne m'en souviens pas. Et de nouveau j'ai sommeil. Je continue à écrire pour ne pas m'endormir trop tôt : il est neuf heures du soir. Sinon, je me réveillerai au milieu de la nuit. La télévision est allumée. On parle d'un homme qui s'est suicidé en prison. Il paraît qu'il y a un kit anti-suicide où se trouve une couverture avec laquelle vous ne pouvez pas vous étrangler. Vous y trouvez un pyjama en papier. J'oublierai tout cela d'ici peu. Mais je n'ai pas besoin de m'en souvenir : je ne suis pas en prison et même si on m'emprisonne, pour une raison ou pour une autre, je ne me suiciderai pas. J'entends une phrase : « Nous ne sommes pas là pour rendre service ; nous sommes là pour rendre le droit. » Je ne sais pas ce que cela veut dire. Rendez-moi plutôt service ; je n'ai rien à faire de votre droit.

28

D'un côté la lumière, de l'autre les ténèbres. Elles s'entremêlent parfois si bien que je sens que mon corps n'est pas abandonné à son triste sort. Il ne faut pas humilier son corps ; il ne faut pas le reléguer à la troisième, à la quatrième place – après l'âme et l'esprit. Le corps est là et nous devons composer avec lui. Inutile de faire l'économie du corps parce qu'il nous rattrape sans arrêt. Il me pèse, mon corps, et pas seulement parce que j'ai pris sept kilos durant les deux dernières années. J'essaie d'en perdre quatre pour ne pas perdre la lumière parmi tous ces kilos : elle risque de s'enliser dans la graisse. Mais cela devient de plus en plus difficile à cause du métabolisme qui ne fonctionne plus de la même façon. Il a vieilli, lui aussi ; il est lent, maladroit, lourd. Il ne s'acquitte pas de sa tâche avec allégresse.

Il ne faut pas perdre son corps car il est le soutien de la lumière ; il n'est pas tout à fait du côté des ténèbres. Est-ce mon âme qui ira à la rencontre de moi-même dans l'au-delà ? Je me salue ; je me rends mon salut. Je me parle. Je me dis : « Plonge-toi dans cette eau, car elle est l'eau de la Vie. » Je m'y plonge et je comprends tous les symboles et toutes les énigmes. Je me dis : « Sois le bienvenu ! Te voici maintenant des nôtres. »

Je ne comprends rien du tout : ce n'est qu'un rêve. Je me réveille plusieurs fois avant de me rendre compte que je suis loin de l'Iran et de l'Islam. J'ai un long chemin à faire, mais ce chemin se perd dans les bois. Quand je suis chez moi, je me promène dans les bois que je vois de mes fenêtres,

tous les jours sans exception. Je ne suis pas sûr que le chemin que je dois prendre se trouve dans ces bois. Pourquoi ce chemin doit-il m'attendre tout près de ma maison ? Ce n'est pas un service à domicile ; je dois aller le chercher quelque part, ce chemin plein de promesses. Ici, près de Montrichard, je me promène aussi – presque trois heures par jour. Il y a des bois et des champs. Je ne cherche pas mon chemin ; je suis un itinéraire auquel je suis habitué. Je ne change pas mes habitudes facilement : mon penchant pour l'aventure est engourdi, lui aussi. Si j'avais emprunté mon chemin, je l'aurais déjà compris ; j'aurais déjà eu une sorte de révélation. Pas une vraie révélation ; une illumination, une petite lumière. J'aurais entendu une voix : « Si tu persévères, tu auras la Révélation avec un r majuscule. Il faut que tu te promènes dix heures par jour. Regarde autour de toi : il y a tant de choses à voir. Ne regarde pas sous tes pieds. Cherche d'autres sentiers : ils vont enrichir ton vocabulaire. » Est-ce ma voix ou celle de mon gourou ? Quel gourou ? Encore un rêve. Je me perds parmi les rêves ; je ne sais pas lequel choisir. Trop de rêves ne mènent à rien. On ne peut pas suivre une dizaine de chemins à la fois. Il faut choisir. Comment le faire ?

Je choisis mon rêve, celui que je ferai tous les jours ; celui que je poursuivrai jusqu'au Jugement dernier. Le paradis ; je m'accueille ou quelqu'un d'autre m'accueille. Peu importe. Il faut que je plonge dans cette Eau que j'ai vue dans mon rêve principal. J'y plonge, je nage dans le lac rempli de cette eau. Je continue à nager. Il y a une barque, mais je me dis que je dois faire mon chemin à la nage pour ne pas perdre contact avec cette Eau. Mais je suis déjà au paradis. À quoi bon suivre un chemin ? Je suis déjà arrivé au but de mon voyage. Enfin je peux me reposer sur un banc, parmi les arbustes et les fleurs. Un papillon se posera sur mon épaule ; il ne s'envolera pas de sitôt.

29

Je n'arrive pas à trouver le journal où j'ai vu un article sur la langue de saint Antoine de Padoue. Les journaux sont éparpillés sur le plancher de la salle à manger où je travaille actuellement ; je ne peux passer toute la journée à quatre pattes. Oui, on parlait de la langue de saint Antoine. Sa dépouille est exposée quelque part en Italie ; ou son cercueil. Il n'y a rien d'extraordinaire à cela : on peut déterrer n'importe quel cercueil pour le montrer à ceux qui veulent le voir. On peut aussi ouvrir le cercueil pour montrer les os du défunt. Il y a des gens qui aiment contempler les os. Les os leur donnent une leçon sur le thème de la mort, de la putréfaction. Ou bien ils veulent simplement voir les restes d'un être aimé ou vénéré. C'est la langue de saint Antoine qui nous intéresse.

Il paraît qu'elle est intacte. Certes, elle ne parle pas, mais elle reste intacte, comme si elle voulait nous donner une leçon sur le thème de la vie : faites ceci, ne faites pas cela. Les Russes disent : « Sa langue est sans os », ce qui veut dire qu'il parle sans discontinuer. La langue de saint Antoine doit contenir beaucoup d'os, autrement elle ne serait pas conservée dans cet état de fraîcheur. Et pourtant il a dû parler sans arrêt de son vivant. Il doit s'agir d'un saint Antoine qui n'était pas assiégé par les démons dans son désert. Notre saint Antoine prêchait sans doute. Comment a-t-il pu prêcher

avec tant d'os dans la bouche, à l'intérieur de la langue ? Pour parler, il faut mouvoir la langue : il ne suffit pas d'ouvrir la bouche. Il faut ouvrir la bouche pour que les sons puissent passer, mais c'est la langue qui articule les mots. Comment peut-elle articuler les mots dans ces conditions ? Les os l'aplatissaient tout le temps ; ils l'empêchaient de donner libre cours à son discours. La chair ne résiste pas à la putréfaction ; les os y résistent avec brio. Donc, il y avait beaucoup d'os à l'intérieur de la langue de saint Antoine. Ou s'agit-il d'une autre langue ?

Quand la Vierge pleure dans une église, ce n'est pas elle qui pleure : c'est un robinet installé derrière son visage. Je ne me souscris pas à ce genre de réflexion blasphématoire, mais j'ai lu à ce sujet dans un livre et je me souviens du robinet et des gouttes d'eau qui coulaient des yeux de la Vierge. À qui appartient la langue que l'on voit dans un écrin, à côté de la dépouille de saint Antoine ? On va à la morgue et on dit : « Coupez-nous une langue fraîche. Il faut qu'elle tienne le coup pendant deux semaines. » Je ne me souviens pas combien de temps la dépouille de saint Antoine sera exposée en Italie. Deux semaines, trois semaines. On peut conserver une langue intacte pendant cette période, surtout si l'on prend soin d'elle. Il faut la mettre au frigo après la fermeture de l'exposition ; ou même au congélateur. Il suffira de la sortir du congélateur une heure avant l'ouverture pour qu'elle dégèle. Que nous dirait cette langue, si elle était vivante ? Faut-il faire attention pour ne pas couper la langue d'un bandit de grand chemin ? Au lieu d'un discours édifiant, une langue de cette espèce risque de nous accabler d'obscénités.

La langue de saint Antoine. Que nous dirait-elle aujourd'hui, si elle pouvait se mouvoir ? « Jésus annonça à son peuple que, lorsque l'Imâm de la Résurrection, dont il était lui-même le symbole, mettrait à découvert et sans voile les vérités ésotériques cachées sous l'édifice des religions positives dont la charpente est faite de ces vérités ésotériques, les hommes se reconnaîtraient et ne pourraient pas le nier. Jésus annonça à son peuple qu'il sera facile à l'Imâm de la Résurrection et à ses compagnons de faire sortir de chaque chose son sens spirituel. »

35

L'Imâm de la Résurrection, le XIIe Imâm. Il est caché dans la nuit des temps, dans l'avenir radieux. Il faut le chercher à l'intérieur, à l'extérieur, dans le corps, dans l'âme, dans les bois les plus proches, dans les montagnes lointaines, en deçà de l'horizon, au-delà de l'horizon, dans le temps, au-delà du temps. Il n'est ni dans le passé ni dans l'avenir. Il est entre les temps. Son « histoire » dans la conscience des siens et la maturation de cet « entre-temps » jusqu'à l'éclosion d'un temps autre, différent. Il n'est pas six heures du matin ; et pourtant il est six heures du matin. Il faut tourner le temps pour qu'il voie autre chose, pour qu'il nous montre autre chose. Il faut le bouger ; il suffit peut-être de le toucher pour que tout change. Comment le toucher ? où le chercher ? Ce n'est pas un réveille-matin que l'on manipule à sa guise ; ce n'est pas une montre de gousset non plus. On peut fermer les yeux pour créer une nuit artificielle à midi, en plein soleil. Cela ne donnera rien ; le temps

continuera à s'écouler, comme si de rien n'était, comme si nous n'étions pas là. On peut faire fi des heures, de leur suite en se disant : « Il est trois heures de l'après-midi. Il n'y aura jamais d'autres heures. » De nouveau, le temps ne prêterait aucune attention à nos manèges. Il a sa tâche à accomplir, son boulot qu'il ignore. Si un jour il se rend compte de ce qu'il fait, il s'arrêtera peut-être ; il cessera de nous nuire. Il se reposera sur ses lauriers.

Nous avons deux temps : celui qui s'écoule en dehors de nous et celui que l'on crée à l'intérieur de nous. Comment intercaler un troisième temps ? Le jour se lève ; moi, je suis levé depuis trois heures. Je suis en train d'imaginer le XII^e Imâm. Mon temps rebrousse chemin pour rejoindre le passé lointain ; le temps ordinaire avance vers l'après-midi, vers le soir. Comment placer le XII^e Imâm entre ces deux temps ? Il faut les séparer d'abord. D'accord, je les sépare tant bien que mal. J'oublie le temps présent qui me force à prendre mon petit déjeuner, à me promener dans les bois. Je ne bougerai pas de mon fauteuil ; je lui resterai fidèle pendant des heures, pendant une semaine. Je ne mangerai rien ; je ne boirai rien. Cela ne donnera rien. Ce n'est pas la peine de procéder ainsi ; ce n'est pas la peine de mourir de faim ou de soif. Ce n'est pas la peine de devenir une momie. Une momie ne cherche rien. Moi, je dois trouver le XII^e Imâm. Il n'est pas encore là, mais sa venue est imminente. Il est là ; il reste invisible. Seuls les élus le voient. Moi, je le crée de toutes pièces.

Il n'est pas là. Son avènement est désigné par le mot « Joie ».

Je suis trop vieux pour le trouver, pour le découvrir, pour le créer à l'intérieur de mon âme. Je ne sais pas combien de jours il me reste à vivre. Mais Dieu peut allonger chacun de ces jours pour que mes recherches ne soient pas vaines. « S'il ne restait au monde qu'un seul jour de durée, Dieu allongerait ce jour pour y susciter un homme de ma descendance dont le nom sera mon nom et dont le surnom mon surnom ; il remplira la Terre de paix et de justice, comme elle est aujourd'hui remplie de violence et de tyrannie. »

J'ai tout mon temps : le jour s'allonge. Le cadran des montres grandit pour permettre aux aiguilles de se perdre dans l'espace. Et les aiguilles se perdent dans l'espace des montres. Elles ne savent pas quoi faire, où aller. Elles avancent avec précaution par peur de s'égarer, de dévier de leur trajectoire. Elles ignorent leur trajectoire ; elles ne s'en souviennent pas. Elles ne savent pas non plus pourquoi elles sont là, à l'intérieur des cadrans. Pourquoi ne pas voler dans les airs ? Ce sont les flèches du temps, enfermées dans des cadrans. Pourquoi ? Elles ne veulent plus avancer ; elles font la grève. La grève dure quelques jours et pendant ce temps-là le jour en question continue son bonhomme de chemin. C'est-à-dire qu'il est cloué sur place ; il avance par secousses. Ce n'est pas son vrai chemin et il ne l'ignore pas. Mais que peut-il faire sans aiguilles, sans montres ? Les montres lui montrent le chemin, le mesure, le chassent, l'éveillent, le poussent vers l'avant. Parfois, il ne demanderait pas mieux que de s'arrêter, de contempler le cosmos qu'il éclaire. Sa lumière n'est pas fatiguée ; elle est admirative. Mais tout se passe trop vite : il décline, il perd sa vitalité, sa bonne humeur. Que faire ? Il est prêt à tout pour retarder sa mort ; il éclaire les cimes des montagnes, des

arbres. Trop tard. La nuit lui succède, comme si elle espérait survivre aux jours suivants ; sinon, elle ne se serait pas donné la peine de naître dans ce monde.

Notre jour s'allonge ; il s'étire sur son lit et dort un petit coup. À présent il possède un lit. Il en a toujours rêvé, depuis sa naissance. Une question se pose : Est-ce le même jour qui nous poursuit ? le même jour, la même nuit ? S'endorment-ils, meurent-ils ? Peu importe. Ce jour-ci est long ; il est mille fois plus long que la journée la plus longue. Rien ne se répète ; tout se dirige vers la Révélation.

Dans ma jeunesse, j'ai écrit un poème à propos des aiguilles qui tombent. Je crois que Goethe dit quelque chose de semblable dans la deuxième partie de *Faust*. Cette fois, les aiguilles ne tombent pas ; elles continuent d'avancer lentement mais sûrement. Il faut se dépêcher : le jour est long, mais il n'est pas éternel. Les cadrans se rapetissent de nouveau ; les aiguilles sont sur le point de retrouver leur chemin. Et le chemin ne s'allonge pas.

« L'œil de l'âme ne sommeille pas. » C'est grâce à cet œil que l'on peut voir le XII^e Imâm. Je ne vois pas cet œil. Il ne se manifeste pas : il ne cligne pas, ne se ferme pas, ne révèle pas son éclat. Je n'ai aucun pouvoir sur lui. Il doit agir à sa guise. Habitué à l'âme, à son domicile permanent, il doit être plus avisé que moi car je suis trop attaché à mon corps déficient. Il sait par où regarder pour trouver ce que je cherche. Peut-être a-t-il déjà trouvé la Révélation, mais il ne me communique pas ses trouvailles. Il ne parle pas. À quoi bon avoir un œil muet ? Sur sa propre initiative, il regarde par-ci par-là. Il est déjà au paradis, je parie ; je suis séparé de ses joies. Il y a beaucoup de monde au paradis, mais ça ne me fait ni chaud ni froid. Pourquoi me réjouir de la joie des autres ? Il en va de même pour mon attitude envers l'œil de mon âme. Je ne suis pas sûr qu'il conduira mon âme jusqu'au paradis ; en tous cas, j'aimerais savoir s'ils sont partis ensemble. Je ne crois pas avoir perdu mon âme. Je ne crois pas que je pourrai vivre sans elle. Qu'elle soit éternelle ou non, c'est une autre question. J'aimerais savoir si mon âme est aveugle. Si elle est aveugle, si elle n'a pas cet œil cyclopéen, elle ne sert strictement à rien. Je pourrais m'en passer, si mon corps n'en avait pas besoin pour vivre, pour survivre à toutes les vicissitudes.

Le Sauveur est caché ; il est entre deux temps.

Je tiens un temps dans mes mains ; l'autre est derrière

Les fenêtres. Je le vois, je compte avec lui.

Le troisième temps m'échappe. Je ne le vois pas.

Soit il n'existe pas, soit il est invisible.

Si j'étais recouvert d'yeux, je ne le verrai que

Dans un songe. Même dans les songes je

Ne le vois pas. Les songes me montrent la vie sans

Importance, la vie que je n'ai pas envie de vivre. À quoi bon

Cette vie où il n'y a pas d'Eau Pure, où tout est brouillé ?

Le temps se brouille, tout se brouille dans ma
Tête. Aujourd'hui n'est pas demain, mais demain est
Déjà aujourd'hui. Les temps se mêlent ; il n'y a
Rien d'entre eux.

Il est vrai qu'il y a beaucoup de temps : le temps des Jeux olympiques, le temps de mes songes inutiles. Mes songes d'été sont encore plus vides que mes songes d'hiver. Et les Jeux olympiques ? Le patinage artistique, la danse. Deux couples merveilleux. Pourquoi attendre quoi que ce soit ? Pourquoi chercher un être caché, un sens ésotérique ? Tout est devant moi : il suffit d'allumer la télévision. Il ne faut même pas aller à Vancouver pour voir ces couples : un couple canadien, une couple américain. Les Canadiens patinent sur la musique de Mahler. L'*Adagietto* de la *Cinquième symphonie*. Grâce, beauté, élan, amour, regrets, souvenirs, mort. Que me faut-il de plus ? le XIIe Imâm ? Je suis déjà au paradis. Je ne pourrais pas vivre sans la terre, sans mes souvenirs, sans les bonheurs perdus.

Mais ce paradis se termine ; il y a un jeu stupide à la télévision. Rien ne dure dans ce temps auquel je suis attaché malgré moi. Tout se termine par un jeu stupide, par des questions grotesques. « Quand votre mari danse, vous le trouvez sexy, empoté ou ridicule ? » Sexy, sexy, empoté : voici les trois réponses. Trois femmes, trois hommes. Les réponses sont à la hauteur des questions. Elles ne sont pas à la hauteur de l'*Adagietto*. Ces gens sortent du studio et vont à la maison. N'éprouvent-ils pas de regrets ? Ne sont-ils pas amoureux ? Ne sont-ils pas voués à la mort ?

Quels regrets ? Le regret de ne pas avoir une belle voiture, une belle maison à la campagne ? Et aussi le regret de ne pas passer les vacances sur l'île de la Réunion. Ne parlons pas d'amour. Il y a une chanson russe qui dit : « Ne parlons pas d'amour au sujet duquel tout est dit. » Le deuxième vers est encore plus éloquent : « Le cœur fidèle à l'amour doit se taire. » Ces gens ne se taisent pas ; leur cœur non plus. Ils participent à un jeu ridicule ; ils étalent leurs secrets devant des millions de téléspectateurs. Ça n'a rien avoir avec la musique, avec Haydn, Beethoven, Schubert. Rien du tout. Ça n'a rien avoir avec la Révélation, le retour de l'exil.

Je ne me sens pas exilé quand je regarde ces couples qui dansent, quand j'écoute la musique que j'aime. Je me sens chez moi, à la maison. Mais la maison n'est pas grande ; elle se rétrécit de plus en plus, elle finit par s'écrouler. Je suis à la merci des éléments qui ne me font pas de cadeau. Je suis le roi Lear, trahi par moi-même. J'oublie ma quête, mon Graal, la Révélation qui ne m'attend plus. Au coin de la rue ? N'y aura-t-il plus de musique au paradis ? Je n'ai pas besoin d'une autre musique. J'emporte ma collection de disques ou plutôt de microsillons. Vous pouvez la compléter, l'enrichir. Il me manque les soixante-dix-huit tours.

Le paradis n'est pas sur terre. Nous pouvons faire semblant.
C'est tout comme, c'est tout comme. Nous nous berçons de douces

Illusions. Elles sont douces, elles sont amères.
 Tout passe ; à l'horizon il ne reste qu'un rayon vert, un rayon
 Rouge. Toutes les couleurs se mélangent. Elles ne signifient rien.
 Un sage les voit, un homme d'affaires, une femme cupide.
 Ce n'est pas une ascension : nous sommes cloués
 Sur place. Nous ne bougeons pas depuis des siècles.
 Le jour s'allonge, le jour se raccourcit. Rien ne change.
 Les amis, les ennemis sont les mêmes. Et la musique accompagne
 Cette vie privée de sens. La musique n'a pas de sens
 Non plus. Elle est là, elle s'écoute. Elle n'a pas besoin
 D'auditeurs. Même s'il est vide, le paradis
 Est toujours le paradis qui s'écoute et se regarde.

« Mahomet, non prédit ; Jésus-Christ, prédit. Mahomet, en tuant ; Jésus-Christ, en faisant tuer
 les siens. Mahomet, en défendant de lire ; les apôtres, en ordonnant de lire. Enfin, cela est si contraire
 que, si Mahomet a pris la voie de réussir humainement, Jésus-Christ a pris celle de périr humainement.
 Et qu'au lieu de conclure que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ a bien pu réussir, il faut dire
 que, puisque Mahomet a réussi, Jésus-Christ devait périr. » Blaise Pascal.

Tout cela est à double tranchant. Jésus-Christ a prédit la fin du monde ; je l'attends toujours. Les
 chrétiens ont brûlé beaucoup de livres, beaucoup d'hommes. Les islamistes ont recours aux bombes.
 Réussir ou périr ? Une grande question. Aimer les gagnants ou aimer les perdants ? Ni la défaite ni la
 victoire ne doivent être les prémisses de l'amour. Et la beauté ?

Je me souviens d'avoir lu un paragraphe au sujet d'un bel adolescent qui était le XII^e Imâm. Ce
 n'est pas exclu. Le XII^e Imâm est mort à l'âge de cinq ans et il y a des gens qui croient qu'il est mort
 pour toujours, une fois pour toutes. Ils oublient que le XII^e Imâm a plusieurs vies et plusieurs morts.
 Donc, il n'est pas mort, mais à l'âge de cinq ans il a pris une autre trajectoire ; il a dévié vers un autre
 temps. Ses jours se sont mis à s'allonger. Un jour durait dix ans, quatre-vingt-dix ans. À présent il doit
 avoir quatorze ans tout au plus. Peut-être quinze ans. Il est beau, il est tendre. Certains pensent que
 c'est l'archange Gabriel qui est censé guider les Elus. L'une de ses ailes est lumière, l'autre ténèbres.

Je n'arrive pas à retrouver ce passage. Un songe de printemps ? Non, je l'ai vraiment lu. Je
 retrouve si peu de choses. Je me demande par où elles passent en s'éloignant de moi, pourquoi elles
 disparaissent.

« L'Islam a commencé expatrié et redeviendra expatrié comme il était au commencement.
 Bienheureux ceux-là qui s'expatrient. » Je me suis expatrié ; j'ai quitté la France en 2013. Je continue
 à m'expatrier ; je quitte beaucoup de choses, chaque jour, tout le temps. Les choses me quittent, elles
 aussi ; c'est réciproque. Je ne sais pas s'il s'agit d'un amour réciproque ou d'une haine réciproque. Ou

simplement d'indifférence. Parfois on s'éloigne de celui ou de celle que l'on aime parce qu'on l'aime. Il faut espérer un grand retour, pas un éternel retour. *Libera me.*

« Bienheureux celui qui s'est connu soi-même et qui a réalisé pour soi-même en ce monde un degré qui, ayant fait son bonheur dans le séjour de la caducité, fera son allégresse dans le séjour de la pérennité. »

« Les errants qui frappent au portail des hautes salles de la Lumière, en toutes droiture et fermeté de cœur, voici que viennent à leur rencontre les anges de Dieu, les attirant vers l'Orient des Lumières ; ils les saluent, ils répandent sur eux une Eau qui sourde à la source de la Beauté, afin de les rendre purs. »

Je dois partir ; je pars. J'ai un compagnon de voyage : un ami de longue date, un ami de toujours. Nous échangeons quelques propos. Il me dit : « Il est temps de partir » et nous partons car nous n'avons rien d'autre à faire ; nous n'avons pas le choix. Nous fermons la porte derrière nous ; nous brûlons quelques ponts. Leur feu éclaire les paysages que nous traversons. Il y a des paysages partout ; ils nous attendent. Il y a une ville avec plusieurs salles de concert. Nous entrons dans ces salles ; nous écoutons la musique qui émane des scènes. Il n'y a pas de musiciens ou bien ils sont invisibles. La musique semble naître toute seule : sans mère, sans père. D'où vient-elle ? Nous nous posons des questions inutiles ; en tous cas, dans cette ville.

Nous continuons notre chemin. Nos vêtements ne ressemblent pas à ceux que nous portons d'habitude. Nous n'y font pas attention : c'est normal, c'est ainsi que cela doit être. À travers les champs nous suivons des sentiers qui nous mènent en direction du sud. Nous ne nous parlons presque plus ; c'est la nature et le ciel qui parlent et nous les laissons parler. Nous ne les interrompons pas ; nous ne leur posons pas de questions, comme si les réponses étaient déjà là – dans l'herbe, dans les arbres, dans les lacs. Je me penche vers les eaux du lac et je vois mon ami. Il se penche lui aussi, curieux de savoir de quoi il a l'air. Est-ce moi-même, mon compagnon errant ? ou l'archange Gabriel ? Sur le moment, je ne me pose pas ces questions ; c'est à présent que je me les pose. Mais le présent est un autre temps, les questions se situent dans un temps différent de celui où j'effectue mon voyage.

Le jour s'allonge ; en tout cas, je ne vois pas le crépuscule. Nous sommes partis depuis des siècles, mais il est toujours midi ; et pourtant nous sommes partis aux aurores. Le temps, quand s'est-il arrêté ? Ne s'est-il pas arrêté ? Une illusion de plus ? Je ne perds pas cette illusion et le jour continue à s'allonger, à s'immobiliser. Ou est-ce la nuit, éclairée par une lumière inconnue de moi ?

Nous nous approchons d'un désert. Soudain apparaissent devant nous des créatures immenses qui sont des dragons, selon toute apparence. Je ne vois plus mon ami, comme s'il s'était estompé dans un brouillard. Mais il n'y a pas de brouillard ; il est toujours midi et le soleil éclatant, éblouissant, me dévore. Les dragons se préparent à l'attaque. Entre mes mains, il y a quelque chose comme une lance. Je n'ai jamais vu une lance pareille dans la réalité : elle est très longue. Je combats les dragons pendant

des heures et des heures. Le soleil continue à briller, mais je ne suis pas sûr qu'il soit toujours midi. Je n'ai pas de montre et je ne sais pas déduire le temps des ombres et de la position du soleil.

Je continue à combattre les dragons ; à la longue, je réussis de les mettre en pièces. Je vois un torrent qui emporte les dragons disloqués, et moi-même je suis immergé dans ce torrent. Je sors de ce bain et je sens que je suis nu. Quelqu'un jette sur mes épaules une longue pièce d'étoffe. Je ne vois pas cette personne ; je ne sens pas sa main sur mon corps. J'ai l'impression que le terrain où je marche exhale de la vapeur ou du brouillard. Je ne vois plus le soleil, mais je sens que ce n'est pas encore le soir. De toute façon, je ne vois rien ; je dois me fier à mon ouïe, à ma peau, à mon odorat. Je ne sens rien. Soudain la ville sainte m'apparaît au loin, avec le dôme d'or étincelant et les minarets de l'enceinte sacrée. Je me dirige vers la ville ; j'arrive au carrefour couvert d'une voûte. Quelqu'un me guide vers une maison perdue dans l'immensité de la ville. Je ne vois toujours pas mon guide, mais je sens sa main dans ma main. Je vois la maison vers laquelle il me dirige. La porte d'entrée est grande ouverte. D'abord je ne vois rien à travers la porte. Ensuite je vois un homme assis à son bureau. Devant lui, sur une table, il y a une coupe d'or.

EGYPTE

1

On peut aller en Egypte quand on veut, ce qui ne veut pas dire que c'est un pays sans intérêt. Il y a des attentats par ci, par là, tous les dix ans. Cela refroidit l'ardeur des touristes, si bien que personne n'y va et les prix baissent. Certains en profitent, mais ils ne sont plus nombreux. L'esprit d'aventure n'est plus ce qu'il était. À quelques exceptions près, personne ne veut affronter des terroristes. D'ailleurs, il ne s'agit pas de les affronter, de les combattre. Ils se cachent quelque part et dix fois par siècle ils quittent leur terrier pour pointer leur fusil sur un groupe de touristes. Pas de combat, pas de résistance ; les personnes sans armes qui sont là pour se reposer ne sont pas censées se battre avec des professionnels du terrorisme. Ceux-ci surgissent de nulle part et prennent au dépourvu les photographes des pyramides.

Il n'y a pas eu d'attentat depuis dix ans, si mes souvenirs sont bons. D'après un calcul objectif, il doit y en avoir un cette année. C'est pour cela, je crois, qu'il y a une offre spéciale : moins trente-cinq pour cent. Ou s'agit-il simplement de la crise ? Nous sommes le 23 février 2010. Les vacances scolaires sont terminées, ce qui explique en partie cette baisse de prix. Mon ami français interroge Internet et tombe sur cette offre qu'elle ne me communique pas tout de suite : je suis en train de faire ma sieste. Je me réveille ; elle s'apprête d'aller à la déchèterie qui ferme à cinq heures. Il est quatre heures et demie. Je la persuade de rester pour profiter de cette offre intéressante. Elle allume son ordinateur et constate que les prix ne sont plus les mêmes : ils ont changé en une demi-heure. Je demande à mon amie de téléphoner à Marmara. Elle téléphone et obtient la réduction disparue. Je pars le 27 février.

En attendant, je regarde la télévision, les Jeux olympiques qui ne sont pas encore terminés. Vancouver 2010. Patinage artistique, programme imposé dames. Des asiatiques naturellement : des Japonaises, des Coréennes. Il y a une Canadienne dont la mère est morte il y a trois jours. Une mort subite, une crise cardiaque qui a eu lieu dans la nuit. C'est la mort que les gens affectionnent, si tant est qu'on puisse affectionner la mort : nous ne sommes plus aux premiers siècles du Christianisme. La patineuse pleure ; et pourtant elle a bien patiné. Elle a de bonnes notes et un des commentateurs dit que les juges ont dû être influencés par l'événement tragique survenu dans sa famille. Bizarrement, il n'a pas ajouté que la mère continuait à soutenir sa fille depuis l'au-delà : le mauvais goût n'a pourtant pas de bornes.

2

« L'Occident ne laissera pas passer sans réagir la publication, la semaine dernière, du dernier rapport de l'AIEA (Agence internationale de l'énergie atomique) de Vienne sur le dossier nucléaire iranien. Dimanche, dans un entretien à la chaîne de télévision NBS, le général David Petraeus, chef du Centcom (Central Command, commandement régional américain couvrant le Moyen-Orient et l'Asie

centrale), a déclaré qu'il était '*temps d'emprunter la voie des pressions*' à l'égard de l'Iran, même si, selon lui, ce pays était encore relativement loin d'avoir atteint la capacité nucléaire militaire.

Un rêve chasse l'autre, tandis que les désirs se tiennent les coudes. On désire de boire un verre et, une fois bu jusqu'à la lie, ce verre donne naissance à un autre désir : celui de voir une femme. Et ainsi de suite. Un rêve est toujours un peu solitaire car elle ne tolère pas la compagnie d'autres rêves qui risquent de lui faire perdre le statut de rêve. Je rêve d'aller en Egypte et je désire boire un verre. Cette soif n'est pas un rêve, d'autant qu'il n'est pas difficile de satisfaire ce désir. Un rêve est toujours lointain, comme s'il appartenait à une autre galaxie. C'est le même monde ; ce n'est pas un monde parallèle. Il est loin, tout simplement, ce rêve, cet objet de nos pensées. Si vous avez deux rêves, vous n'en avez aucun : il ne faut pas dévaluer ce mot.

À propos – ce n'est pas du tout à propos – j'étais trop optimiste en disant que les attentats en Egypte étaient espacés ; j'ai dit qu'une dizaine d'années les séparaient. Ce n'est pas vrai : récemment, on y a tué une jeune fille qui se promenait en compagnie de ses camarades de classe. Ses camarades étaient épargnés – miraculeusement. Etait-ce un miracle ? On ne voulait peut-être tuer qu'une fille pour prouver au monde entier quelque chose que l'on ne peut pas prouver à coup de fusil. Ou on ne voulait rien prouver du tout. On a tiré et la fille est tombée. Parfois la vie a l'air si simple, si mécanique : on tire et les gens tombent. Cela aurait été beaucoup plus intéressant s'ils ne tombaient pas. On tire, les balles traversent les corps et les cœurs. Les balles s'y enlissent, s'installent, comme si elles se sentaient enfin chez elles. Mais les gens ne tombent pas ; ils continuent à vivre avec les balles, comme si celles-ci ne les gênaient pas, comme si elles faisaient partie de leur anatomie, de leurs gênes.

Il y avait un autre attentat ; mon amie française m'en a parlé il y a deux jours. Elle a même prononcé le nom de la victime. Je ne l'ai pas retenu. Si je retenais le nom de toutes les victimes de la cruauté humaine, ma mémoire serait asphyxiée. Elle ne l'est pas, par conséquent elle ne garde pas beaucoup de noms. Les balles, elle les garde parfois – au sens figuré. Je veux dire qu'elle s'en souvient. Mais les noms n'offrent aucun intérêt, les noms des humains. Le nom secret de Dieu est d'une autre nature. En l'occurrence, il ne s'agit pas de *Son* nom.

J'ai déjà acheté le billet et j'irai en Egypte quoi qu'il advienne. Le nombre d'attentats doit me rassurer plutôt : si on tuait les touristes tous les jours, il n'y aurait plus de touristes. C'est pour cela que les terroristes se reposent de temps à autre : ils ont besoin des touristes. Et pour avoir des touristes sous la main ou plutôt dans la ligne de mire, il faut en tuer un deux fois par ans – trois fois par an tout au plus. Je ne suis pas fort dans le domaine des calculs et même un mathématicien de renom ne serait pas à l'aise en s'attaquant à cette équation. D'ailleurs, je ne sais pas s'il s'agit d'une équation ou d'une autre figure mathématique.

Aujourd'hui, j'ai acheté le guide bleu qui raconte l'Egypte par le menu. Mais il ne parle pas d'attentats, j'imagine. Donc, je ne le lirai pas maintenant – une chose à la fois. Je me demande si je dois me préparer à ce voyage ou non. Tout à l'heure, j'ai feuilleté le livre sur l'Egypte publié par

Mazenod. C'est très beau, tout cela ; je n'ai même pas besoin de le dire. Si, je crois que c'est nécessaire, étant donné que je n'ai pas toujours apprécié les sarcophages et leur contenu. Au British Museum il y a une superbe collection qui m'a laissé froid une ou deux fois. D'habitude je parcours ces salles sans m'attarder, sans fixer mon attention sur une figurine, sur une momie. Je ne pense ni à la mort ni à l'immortalité. Je pense au déjeuner, au dîner, aux livres que je pourrait acheter : Londres est une des capitales de livres.

Ce n'est pas un livre que j'ai acheté à Londres, le livre publié par Mazenod. Il m'impressionne beaucoup : en tant que livre, en tant que trésor égyptien. Dans un livre, ces figurines, ces sculptures ont une dimension supplémentaire. Je me demande pourquoi je ne les vois pas sous cet angle au cours de mes visites au British Museum, au Louvre et à d'autres musées qui consacrent quelques pièces à l'Égypte. Je ne suis pas un photographe et je ne fais jamais de photos, comme si ma mémoire était photographique. Loin de là, cela va sans dire. Mais je préfère un choc initial aux souvenirs artificiels. Les monuments et les objets que je vois au cours de mes voyages sont des madeleines de Proust : ils resurgiront au moment voulu, que je le veuille ou non. Ils me diront leur vérité.

Mais il y a de la vérité dans les photographes que je vois dans ce livre magnifique ; il y a une vérité éternelle. Personne ne sait ce que c'est que l'éternité. Les pyramides sont-elles éternelles ? Ce n'est pas un monument présumé éternel qui nous conduira vers l'éternité pure et simple. La destruction est imprévisible et inévitable, mais l'éternité existe ; elle est indépendante de ruines. L'Égypte rime avec l'immobilité qui est la première étape sur le chemin de l'éternité que nous devons conquérir, que je me dois de conquérir. Pourquoi toujours parler au nom de l'humanité ?

3

« Si la réalité venait frapper directement nos sens et notre conscience, dit Bergson, si nous pouvions entrer en communication immédiate avec les choses et avec nous-mêmes, je crois bien que l'art serait inutile, ou plutôt que nous serions tous artistes, car notre âme vibrerait alors continuellement à l'unisson de la nature. » Je ne sais pas si mon âme vibre à l'unisson des photographes que je regarde, mais quelque chose vibre en moi et cela suffit pour que je sois heureux et pour que, pour rien au monde, je ne renonce à ce voyage. Il y a les étapes que nous franchissons sur notre chemin vers un pays, vers un monument. Cela peut commencer par une remarque hasardeuse, par une photographie jauni par le temps. J'apprécie ce genre de photographes car on y voit non seulement une mosquée ou une pyramide mais aussi le temps lui-même qui, sur son passage, acquiert souvent la couleur jaune ou maronne. On dirait qu'on voit le temps qui, d'ordinaire, passe pour une substance invisible. On est tenté d'oublier le contenu du photographe pour pouvoir en détacher le temps, pour l'admirer, pour le palper. Le livre que je feuillète à présent n'est pas assez vieux pour permettre au temps de se manifester au grand jour. Le temps s'y exprime uniquement par l'entremise des objets qui y figure : des figurines, entre autres. De cette façon, je touche le temps presque tous les

jours lorsque je pose la main sur un de mes meubles qui sont originaires du XVIII^e siècle. Le temps s'allonge lorsque je touche le visage de Bouddha que j'ai acheté à un vendeur à la sauvette en Birmanie. Je ne sais pas de quel siècle date ce Bouddha décapité, mais il est certainement plus vieux que mes meubles, ce qui n'est pas étonnant.

C'est peut-être en nous éloignant d'un objet que nous nous approchons le plus. Ce que je vois dans le livre publié par Mazenod est loin ; je n'ai même pas besoin de m'en éloigner. Mais je fais un effort pour m'en approcher, pour m'approprier ces figurines, ces sarcophages. Je m'enterre dans une pyramide pour me sentir sur la même longueur d'ondes, ce que je ne ferai pas, une fois sur place. On peut manger une pyramide, si l'on veut, à condition qu'elle soit dans un livre. Les espions mangent des messages de temps à autre, s'il n'y a pas d'autres moyens de s'en débarrasser en présence de l'ennemi. Je ne veux pas manger du papier, même pour ne faire qu'un avec une pyramide et le pharaon qui s'y trouve. Je suis au régime et le papier n'est pas gras, mais il n'est pas succulent non plus. En ce moment, je redécouvre les légumes, leurs saveurs et leurs humeurs primesautiers. La viande ne me dit plus rien. Léonard dit qu'un jour les humains comprendront que manger les animaux équivaut au cannibalisme.

Je pars demain et, pour ne pas avoir l'air trop bête, je consulte le guide bleu. Mais je ne sais même pas où nous allons. Il y aura une croisière sur le Nil, comme dans le roman d'Agatha Christie que j'ai lu un jour. J'ai aussi vu deux films inspirés par ce roman. Je me souviens vaguement du décor où l'intrigue s'amorçait, se développait pour aboutir à un meurtre, deux meurtres ou même trois meurtres. Il est extraordinaire à quel vitesse ces livres me quittent. Ils me quittent avant que je ne les terminent de sorte que je ne me souviens pas de quoi il s'agit ; l'identité des personnages m'échappe aussi. Autrefois, je pensais que celui que l'on soupçonne le moins est le meurtrier ; ou celle que l'on soupçonne le moins. Il y a une démocratie implacable dans le domaine des meurtres : les femmes ont droit de tuer autant que les hommes.

Vaut-il mieux de revoir le film avec Peter Ustinov que de lire le guide bleu qui encombre ma conscience – pas ma mémoire, Dieu soit loué – de dates, de noms que je ne veux pas connaître. Montaigne ne disait-il pas qu'ils étaient inutiles ? Il ne m'aurait pas déconseillé ce voyage : il voyageait lui-même. Il disait qu'au lieu de mémoriser les dates et les monuments il valait mieux prêter attention aux usages et coutumes des habitants. Et aux compagnons de voyage, pourrais-je ajouter. Je n'ai pas encore acheté un cahier où je noterai leurs remarques, où je décrirai leur physique. Je le ferai demain car je ne pars qu'à six heures. Non, je partirai de chez moi vers trois heures. Je ne verrai pas mon chat pendant douze jours. Et je mangerai de la viande pour ne pas mourir de faim : on ne cuisine pas des plats végétariens pour une personne. Une fois de plus, je serai cannibale.

Récemment, en Belgique, je suis allé voir une exposition. Je ne connaissais pas le nom du peintre. Il s'agissait d'une femme mexicaine, une femme très connue apparemment. Elle était connue comme femme et comme peintre. D'ailleurs, la plupart de ses peintures ne sont que des autoportraits. Je peux me tromper : je me trompe assez souvent quand je ne connais pas ce dont je parle. C'est le cas de tout le monde, dira-t-on. Il faut lire les textes sur les murs, dira-t-on. D'habitude, il y a des grands panneaux sur les murs qui nous racontent l'histoire du peintre dont les tableaux on voit sur les autres murs ou sur le même mur, mais un peu plus loin. Cette fois, il n'y avait pas de panneaux ; il y en avait peut-être, mais je ne les ai pas vus. On m'a donné une brochure à l'entrée de l'exposition et je me suis contenté de cette brochure. Je ne l'ai pas lu sur place ; je l'ai consulté dans le train où j'ai passé quarante minutes, le temps d'aller à Anvers.

L'exposition ne m'a pas impressionnée ; les descriptions des tableaux que j'ai vus sont formidables. Si j'avais lu les descriptions avant de voir les tableaux, j'aurais sans doute pleuré d'émotion. Ce peintre, Frida Kahlo y su Mundo était très malade toute sa vie. En lisant sa biographie, j'ai failli verser des larmes, ces larmes qui me faisaient défaut pendant la visite de l'exposition. Quand on voit un tableau qui représente une femme agonisante, on réagit différemment. « Nous sommes tous humains », comme disait mon ami américain. « Frida a réalisé cette lithographie après sa fausse couche à Detroit. De la flaque de sang au sol jaillissent des plantes en forme d'yeux, de mains et d'organes génitaux. » Frida a fait plusieurs fausses couches et le tableau que j'ai vu et dont je ne me souviens pas représente son enfant et peut-être sa mère : je ne m'en souviens pas. C'est touchant ; c'est bouleversant. Je n'ai pas été bouleversé en regardant ce tableau. Peut-on l'aimer rétrospectivement ? Je peux acheter un livre sur elle au musée du Louvre, dans la librairie. Pour le moment, je suis trop occupé et par conséquent je ne le ferai pas avant mon voyage en Egypte ; d'autant que je pars aujourd'hui. Je pourrais le faire à mon retour si je ne suis pas trop impressionné par l'Egypte. Il ne faut pas que les impressions se bousculent dans ma tête : je n'aime pas les bousculades.

« Pour juger des proportions monumentales de la grandiose façade du temple, il faut prendre du recul en suivant l'**allée des Sphinx**, dégagée et restaurée par les archéologues. » C'est le guide bleu qui me raconte tout ceci. Ce ne sont pas des racontas ; cela existe vraiment, non seulement dans la pièce de Bernard Shaw où Jules César rencontre Cléopâtre perché sur un sphinx. Et si j'étais déçu ? Il n'y a pas de Cléopâtre dans les parages ; et je ne sais pas s'il s'agit du même sphinx. Je tomberais amoureux de n'importe quel sphinx si Cléopâtre était perché sur lui ou couchée à ses côtés. Cléopâtre n'est plus là, mais le sphinx m'attend quelque part. Je sais où le sphinx dont parle le guide bleu m'attend – à Luxor, trois étoiles. Et le sphinx de Cléopâtre, de César, de Bernard Show ? Pourquoi chercher ce sphinx ? Cléopâtre n'est plus là.

Je suis l'**allée des Sphinx**, je me retourne, je regarde la façade du temple. Je ne le trouve pas grandiose ; il n'y a rien de pire qu'un scénario comme ça. Bien sûr, une maladie mortelle est pire ; la perte d'un enfant est pire. Mais dans le domaine esthétique, une attente doit déboucher sur une extase.

5

« Le sanctuaire du *ka* royal. Pour les anciens Egyptiens, le temple de Louxor était ‘le **Harem méridional du Seigneur de Karnak**’. Chaque année, Amon s’y rendait en grande procession lors de la **fête d’Opet**, qui donnait lieu à une formidable liesse populaire. Au cours de ces cérémonies qui duraient une vingtaine de jours, Amon, dans le secret du saint des saints où était déposée sa statue, revivifiait son énergie créatrice par un long hymen avec sa parèdre. » Une forêt de symboles, comme dit Baudelaire. Quand je me promène dans les bois que je vois de mes fenêtres, je passe à côté des arbres que je ne connais pas. Certes, je les connais de vu : je me promène dans ces bois depuis trente ans. Je ne connais pas leur nom. Cela ne me gêne pas et cette ignorance ne perturbe pas le rythme de ma promenade. Mais pour comprendre ce qui se passe dans le temple de Louxor il faut savoir ce qui est le *ka* royal. Il faut aussi savoir qui est Amon et de quelle fête il s’agit en l’occurrence. Opet, Opel, OPEK. Je connais tout sauf ce dont j’ai besoin pour comprendre le texte. Parèdre. Qui est-elle ? L’ordinateur, son correcteur d’orthographe la connaît ; le Petit Robert non. Amon doit être un dieu, le Seigneur de Karnak. Comment revivifier son énergie ? En mangeant des légumes, des huitres ? en courant dans les bois ? Il est plus facile de le faire avec une femme ou un homme. Et puis, je me suis dit qu’il devait y avoir un dictionnaire à la fin du guide bleu. « Déesse associée à un dieu dans un lieu de culte. On la considérait comme son épouse. » Tout devient clair. Il suffit de regarder un film érotique pour imaginer leurs ébats amoureux. D’ailleurs, on peut se passer des films, de quelque support que ce soit. On fait appel à sa mémoire et du coup le cerveau fourmille d’images. Je ne les ai pas encore oubliés ; comme si c’était hier. C’était la semaine dernière.

« **Amon**. Dieu originaire de Thèbes, qui devient à partir du Nouvel Empire, la divinité principale du pays. Considéré comme le démiurge, assimilé à Ré et à Ptah qui en deviennent des manifestations, il est représenté assis en majesté, tenant le sceptre et le signe *ankh*, ou debout coiffé d’une couronne rehaussée de deux plumes. Son animal emblématique est le bélier. » J’ignore le mot « *ankh* », mais je n’ai pas le temps de consulter le dictionnaire : mon amie française vient dans une heure pour me conduire à l’aéroport. En tous cas, j’ai lu une page du *Guide bleu* ; j’ai fait mon devoir. Au revoir Musil, mon chat adoré. À bientôt, j’espère.

6

Souvent, il m’arrive quelque chose le jour du départ, même si j’ai envie de partir. Je rate les trains et les avions ; je me brouille avec des amis. Cette fois, c’était le tour de mon amie française qui fait pourtant tout pour rendre ma vie de voyageur plus facile. Dans les cas pareils, ma mémoire fonctionne à merveille : tout me revient et je commence à grogner. « Vous m’avez poussé hier, dans la voiture. Votre sac était sous mes pieds et vous m’avez bousculé pour le prendre. D’ailleurs, j’aurais pu vous le tendre si vous m’aviez demandé ça gentiment. Mais vous m’avez rien demandé. Vous m’avez

bousculé. Et avant-hier... et il y a deux mois. » Et patati, et patata. Je ne me souviens pas de ce que j'ai lu il y a deux mois, mais ce que j'entends de la bouche d'une amie reste coincé dans un coin de ma mémoire au lieu de tomber dans un trou. Ce sont des méchancetés qui se coincent, pas les bontés, pas les flatteries ; si bien que j'ai l'impression que personne ne me caresse dans le sens du poil.

Les Anglais disent : « Il est *thick-skinned*. » Le jour du départ, ma peau perd de son épaisseur, comme pour rejoindre l'expression française : « Il a une sensibilité à fleur de peau. » Je me passerais bien de cette expression si je pouvais me débarrasser des mots aussi facilement que les autres le font. Derrida et Lacan me poursuivent : ils fondent l'existence humaine sur le langage. Et les objets ? Récemment, j'ai lu un article où l'on réhabilitait les objets, le contact direct avec eux. Le fameux contact humain passe aussi par le toucher, par les doigts qui caressent ou repoussent. Si on allait directement au cœur, on pourrait éviter les malentendus.

Ce petit geste malencontreux visant à récupérer le sac m'est allé droit au cœur, si je puis dire. Il s'est répercuté avec violence dans tout mon corps. C'est sans doute mon corps qui a une bonne mémoire, pas ma mémoire. Je savais qu'il suffirait d'une chiquenaude pour que je me fâche. L'épisode du sac a eu lieu la veille du départ. Le jour du départ, mon amie a haussé le ton. J'ai entendu un cri que je n'ai pas apprécié. C'était même plus qu'une chiquenaude. De nouveau le contact direct s'est répercuté dans mon corps, d'autant plus que c'était pour rien : la situation ne se prêtait pas à une telle réaction de la part de mon amie. Je lui ai demandé si elle connaissait le cours du dollar par rapport à euro : je ne savais pas quelle devise utiliser pendant mon voyage en Egypte. Elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien. J'ai exprimé mon étonnement. « D'habitude, vous savez tout ce qui se passe dans le monde.

- Je vous ai dit que j'en sais rien.

- Mais vous lisez *Le Figaro* tous les jours. Et tous les jours on parle de la faillite de Grèce qui influe sur le cours de l'euro. »

Cette fois, j'ai entendu un cri. Je n'ignore pas que les cris se divisent en plusieurs catégories. Pour simplifier les choses, disons que les cris de colère ou d'agacement diffèrent de ceux qui nous renvoient directement à la joie, à l'étonnement, au salut amical. Le cri que j'ai entendu était pour le moins antipathique. Le jour du départ, ce genre de cri résonne avec une telle violence que ma patience ne tient pas le coup. « Pourquoi criez-vous ? Pourquoi cette réaction ? Je ne vous ai pas dit que vous étiez ignare. Au contraire, je vous ai dit que vous saviez tout. Ce n'était pas de l'ironie. J'admire votre intelligence et votre connaissance du monde. Je vous l'ai dit à plusieurs reprises. Alors, pourquoi criez-vous ? »

Je ne suis même pas sûr que je lui ai dit tout ça : je ne retiens pas toujours mes paroles, surtout si elles sont empruntées de la colère des justes. Mais je sais avec certitude que je n'ai pas débité le monologue suivant : « Vous aimez mon chat et Musil vous aime en retour. Vous savez qu'il adore vos caresses. Mais il n'aime pas quand on le prend dans les bras, même si les bras en question sont pleins

de douceur et de prévenance. Il risque même de pousser un petit cri pour vous signaler son mécontentement. Mes bras lui font le même effet, et pourtant il me connaît très bien. Il sait que pour rien au monde je ne lui ferai de mal. Alors, ne me prenez pas dans vos bras. Vos caresses digitales ou verbales me suffisent amplement. » Il est trop tard pour réciter ce monologue shakespearien. Ce que je lui ai dit à propos de son frère n'était pas aussi éloquent.

Voici ce que je lui ai dit à propos de son frère ; nous n'étions pas très loin de l'aéroport. « Vous connaissez votre frère depuis votre enfance. Vous l'avez connu tout petit. Moi, j'étais déjà adulte quand vous avez fait ma connaissance. Pourtant, vous devez être au courant de mes habitudes, de mes petites manies. Je ne sais pas si votre frère aime quand on le pousse, on le bouscule, quand on crie sans raison. Il y a des gens qui aiment les cris : ça leur rappelle les rites de l'amour. Il y a en d'autres qui aiment quand on les pousse ; ça doit leur rappeler les mêmes rites ou une séance de massage. Supposons que votre frère aime tout ça. Mais vous ne le faites pas. Je ne vous ai jamais vue le bousculer. Je ne vous ai jamais entendu crier après lui. Pourquoi m'avez-vous pris pour cible ? L'égalité n'existe-t-elle pas dans ce domaine ? Nous ne sommes pas tous égaux devant Dieu parce qu'il y a des élus et des damnés. En tout cas, c'est le point de vue de saint Augustin et de Calvin. Mais, selon Kant, nous sommes tous égaux devant les hommes. Nos capacités naturelles ne comptent pas. Vous pouvez naître génial et devenir un mauvais génie en cours de route. Tout dépend de votre volonté. Est-ce une bonne ou mauvaise volonté qui vous gouverne ? C'est ce qui compte en définitive. Ai-je fait un geste de mauvaise volonté en vous demandant si vous connaissiez le cours du dollar ? Le monde moderne est fondé sur le respect mutuel. Notre liberté se termine là où se tient notre semblable. Vous exercez votre liberté au-delà des limites prescrites par Kant, par la Révolution française, par tous les codes qui opèrent dans le monde moderne. Voulez-vous vivre selon les lois de la Grèce antique ? Je ne suis ni votre esclave ni votre inférieur. »

Pour débiter tout ce que j'avais sur le cœur, j'aurais dû aller en Egypte en voiture. L'aéroport s'approchait à vue d'œil et je n'ai pas eu le temps de terminer ma tirade. Heureusement que je ne l'ai pas terminée : je l'aurais regretté par la suite. Même ce que j'ai dit m'a gâché les deux premiers jours de mon séjour égyptien.

7

Je n'en suis pas encore là : je suis dans l'aérogare en train de faire la queue. Je vois une femme qui ressemble à l'Antillaise que j'ai rencontrée lors de mon voyage au Maroc. Ou plutôt elle ressemble à l'Antillaise vieillie de soixante ans environ. Elle fait de son mieux pour me devancer dans la queue, en profitant de tout moment d'inattention de ma part. Je décide de la laisser faire, d'autant que je ne suis pas pressé : Marmara demande à ses clients d'être à l'aéroport deux heures et demie avant le départ. Bizarrement, au dernier moment, elle me cède sa place dans la queue. Je juge mal les gens et les voyages organisés me donnent l'occasion de me rappeler mon manque d'acuité psychologique.

Il faut ajouter que j'ai failli rater l'avion parce que je lisais Montaigne à l'autre bout de l'aérogare : j'avais confondu les portes, les sorties, les entrées. Je l'ai attrapé de justesse, si tant est que l'on puisse attraper de justesse un avion. Ce n'est pas un train : on ne peut pas sauter sur un marchepied. On ne peut même pas courir après lui, à moins qu'il ne s'agisse d'un avion privé.

Enfin, je suis à l'intérieur de l'avion. Il ne s'y passe rien, sauf que le repas est plutôt bon. Cela m'étonne parce qu'on m'a dit beaucoup de mal de la cuisine égyptienne. Et puis, je constate que c'est une compagnie française : je n'ai même pas remarqué que les hôtesses comme les pilotes parlaient français. Voilà l'effet produit par un comportement ridicule ; je parle de mon comportement, de mon emportement. Pourquoi faire attention aux dérapages verbaux, à une chiquenaude ? Un jour, au Conservatoire de Moscou, un étudiant m'a frappé avec sa valise à la suite de quoi je ne lui ai pas adressé la parole pendant cinq ans. Je ne peux pas dire que je lui avais adressé beaucoup de paroles avant cet incident : il n'a jamais été un ami intime. Mais c'était quelqu'un que je voyais presque tous les jours et cela ne valait pas la peine de se brouiller avec lui à cause d'un coup de valise.

Pas de **jolies** hôtesses. Le vol est raté si les hôtesses sont quelconques. Un jour, j'ai pris un vol Lufthansa Tokyo-Paris. Première classe, s'il vous plaît. L'hôtesse était vieille et laide. Je n'ai rien contre les vieilles femmes : certaines d'entre elles sont belles. Ce n'était pas son cas. Tant pis pour elle ; tant pis pour moi. J'aurais dû choisir l'hôtesse, pas la classe. En l'occurrence, la classe était bien supérieure à l'hôtesse ; il vaut mieux que ce soit le contraire. Les deux vont ensemble parfois. Je veux dire que la classe n'exclut pas nécessairement la beauté de l'hôtesse et sa classe.

À Orly, j'étais étonné qu'on aille à Louxor et pas au Caire. Je ne pensais même pas que Louxor était une ville : rien qu'un nombre restreint de pyramides. J'étais encore plus étonné en voyant les lumières de cette ville depuis l'avion. Une ville énorme, presque aussi grande que celle que l'on voit dans le film de Chaplin.

8

Le car, le guide. Je l'ai rencontré à l'extérieur, à la sortie de l'aérogare. Il a pointé son index vers le car en disant : « Ne donnez surtout pas de pourboire à ceux qui s'occuperont de votre valise. » Je m'approche du car et un homme vient à ma rencontre. D'une main il prend la valise, de l'autre il quémende de l'argent. Il me montre quelques pièces qui ont l'air d'avoir atterri dans la paume de sa main récemment, juste avant notre rencontre. Je dis « non », mais je suis inquiet car l'expression de son visage ne présage rien de bon. Et je préfère me passer de mauvais présages au début de mon séjour en Egypte. Même la veille de mon départ du pays des pharaons ce ne serait pas de bon augure. « Le pays des pharaons » est une expression que tous les livres que j'ai lus sur l'Egypte utilisent abondamment. « Le pays des pharaons », « le pays des pyramides ». Pourquoi pas « le pays des bateaux » ? Parce qu'il y a des bateaux dans d'autres pays ?

Pourquoi suis-je inquiet ? Parce qu'il peut se venger en ouvrant ma valise pour en sortir quelques objets sans valeur. Pour moi, ils ont de la valeur : je dois me raser et je ne peux pas porter la chemise de n'importe qui. Je change de place pour le tenir à l'œil, mais je n'arrive pas à le retrouver parmi ses collègues et les chauffeurs qui fument en attendant les touristes. S'est-il déjà enfui avec mes affaires ? Ma valise n'est pas volumineuse ; en principe, elle ne devrait pas éveiller sa convoitise. « Il risque de la subtiliser par esprit de vengeance », me dis-je. On m'a dit qu'il ne fallait pas donner de pourboire. Ai-je mal entendu ? A-t-on dit : « N'oublier pas le pourboire pour les bagagistes » ?

Je vois un touriste à qui un autre bagagiste tend la main. Est-ce le même bagagiste ? Le touriste hoche la tête et ne pose rien dans la main malgré l'insistance du bagagiste. Cela me rassure quelque peu : on ne peut pas voler toutes les valises. La soute du car doit être plus ou moins remplie ; plus ou moins. Personne ne remarquera la disparition de trois ou quatre valises à l'exception de leurs propriétaires. Le guide monte dans le car et commence à compter les voyageurs. A-t-il compté les bagages ?

Il dit que parmi nous il y a des gens « mignons » ; il ajoute que tous les membres de notre groupe sont mignons. Son français n'est pas impeccable, mais je le comprends sans peine, comme diraient les auteurs de la méthode Assimil. Le guide dit que nous méritons le nom de « crocodiles ». Il pense que c'est mignon ; personne ne le contredit. Les gens ne vont pas à l'étranger pour contredire les guides. On peut ne pas les écouter tout le temps, mais on n'a pas besoin de les contredire. Il nous dit que les crocodiles vivent surtout dans le lac d'Assouan ou dans les environs d'Assouan : je ne me souviens pas de ses explications parce que je ne suis pas venu en Egypte pour étudier les crocodiles.

On pourrait écrire tout un livre au sujet de l'humour des guides, mais ce n'est pas ce que je me propose d'accomplir. À propos, il nous a souvent appelé « crocos » ou même « crocs ». Tout cela ne me gêne pas : il se peut que, dans une prochaine incarnation, je sois crocodile. De préférence, je mangerai les mauvais artistes, surtout les mauvais écrivains.

Selon notre guide, il y aura cent-dix passagers sur notre bateau. « Et les membres d'équipage ? » demande quelqu'un. Il y en aura quatre-vingts. « Il y a combien de bateaux sur le Nil ? » demande quelqu'un. Je ne me rappelle pas le chiffre exact. Je me rappelle que j'étais étonné. Trois cents, trois cent cinquante. Je n'ai pas noté ce détail dans mon carnet, et pourtant le nombre de bateaux est peut-être plus important que celui des passagers. Les bateaux parlent du Nil, de son étendue, tandis que les passagers ne parlent que de leurs impressions et de leur pays natal. Pendant ce voyage, la France m'intéresse moins que l'Egypte.

Dans le car, je commence à me poser la question suivante : « Où acheter de l'eau minérale ? » Il faut que je boive ; il faut que je me lave les dents. Je n'aime pas les brosses sèches et le dentifrice qui reste dans la bouche : je suis habitué à des arrière-goûts plus alléchants. En l'occurrence, c'était une question superflue : sur le bateau, il y avait de l'eau minérale dans le bar et dans le restaurant. Mais je ne suis pas un habitué des bateaux, excepté les bateaux-mouches qui sillonnent les eaux de la Moskova.

Une fois sur le bateau, je me suis senti en sécurité, même si *La Mort sur le Nil* d'Agatha Christie demeurait dans ma mémoire. Je me souvenais même de quelques détails grâce au film avec Peter Ustinov. Et puis, les bateaux coulent de temps à autre : dans les océans, dans les mers, dans les fleuves. Et je savais que le Nil est le plus long fleuve du monde à l'exception du Mississippi et de la Missouri.

Je me suis senti en sécurité grâce à la présence de ma valise dont le contenu était intact, grâce à l'eau que j'avais achetée dans le bar, grâce à ma cabine que j'ai trouvée confortable, quoi qu'elle ne fût pas à la hauteur de mes espérances. Il en allait de même pour les bateaux qui ne correspondaient pas à l'image des bateaux de luxe que je me dépeignais dans ma conscience. « Peu importe, me disais-je. C'est l'Egypte qui compte. »

9

La sécurité et la paix que j'avais ressenties en arrivant sur le bateau n'ont pas résisté à l'épreuve de la nuit. J'ai entendu comme un vrombissement des moteurs et pourtant nous étions amarrés au ponton et aucun mouvement ne perturbait le sommeil du bateau. Le bruit devait venir de l'extérieur.

Je l'écoute attentivement, comme s'il s'agissait d'une œuvre de Bach ou de Haydn. Tantôt je me dis que le bruit vient de l'extérieur, tantôt je me contredis. Il paraît qu'il faut sortir de sa conscience pour voir si une table « en soi » correspond à notre représentation de cette table. Nous ne sommes pas capables d'un tel exploit car, en quittant une représentation ou une partie de notre conscience nous aurons à notre disposition un autre état qui nous appartiendra au même titre. Donc, comme dit Berkeley, nous percevons et sommes perçus à notre tour. Il n'y a rien d'autre dans le monde. En l'occurrence, je n'avais pas besoin de quitter ma conscience ou ma représentation du bateau pour savoir d'où provenait le bruit. Il aurait suffi de sortir de ma cabine et de demander à un membre de l'équipage de quoi il s'agissait. Mais je n'étais pas sûr qu'on me dise la vérité. « Je n'entends rien, Monsieur. Il n'y a pas de bruit. » (Sur ce bateau, tout le monde parlait français.) Donc, je quitte ma représentation du bateau et on me dit qu'elle ne se rapporte qu'à ma conscience, à mes sens, pas au monde extérieur et objectif. Aurais-je du bruit dans mes oreilles ? Je n'en ai pas eu tout à l'heure, dans le car. J'entendais un bruit, mais c'était le bruit du moteur en marche ; pour une raison inconnue, au Maroc aussi bien qu'en Egypte, les chauffeurs laissent les moteurs en marche même si leurs véhicules ne bougent pas pendant des heures. Mais je n'entendais pas de bruit dans la rue qui nous séparait du bateau. J'entendais un bruit, mais c'était un bruit qui correspondait exactement à l'image sonore de la rue où passent les voitures. Une chose est certaine : il ne m'est pas permis de quitter le bateau pour essayer de déterminer l'origine du bruit de l'extérieur. La passerelle n'est plus là, et pourtant je ne me donne pas la peine de voir si elle est là ou non : le hublot de ma cabine ne le permet pas et je n'ai pas vraiment envie de passer la nuit entière à élucider ce mystère. J'ai des boules Quies dont je me servirai pour étouffer un tant soit peu ce bruit insupportable.

On nous a dit qu'on allait nous réveiller à sept heures du matin. Je n'avais pas besoin d'être réveillé. Je me suis dit que si ça continuait comme ça, je quitterais le bateau à la première occasion. Mais je n'ai entendu aucun bruit la nuit suivante ni la nuit d'après.

10

Il y a des sonneries sur le bateau, mais c'est un autre genre de bruit ; c'est plutôt agréable. Quelqu'un sonne pour commander une bouteille du champagne. C'est compréhensible – même dans la matinée. Churchill buvait du champagne le matin ; moi, je fais de même et cela n'a rien à voir avec le respect que j'éprouverais envers Churchill. Il y a des habitudes que beaucoup de gens partagent, sans être d'accord pour autant sur Dieu ou l'actualité. « Il faut boire du champagne au petit matin » n'est pas une vérité universelle, mais j'ai de la peine à renoncer à cette habitude, d'autant que je le fais une fois par semaine. Par conséquent, cela ne nuit pas à ma santé. « Avez-vous des vices ? » a-t-on demandé à Bertrand Russel. Il a montré sa pipe. Apparemment, cela n'a pas nuit à sa santé. « Au contraire, a-t-il dit. Elle m'a sauvé la vie. Un jour, j'étais dans un avion et, comme vous le savez, au cours des vols, on ne fume qu'aux dernières rangées. On a atterri en catastrophe. Seuls les fumeurs ont eu la vie sauve. » Aujourd'hui, Russel aurait péri dans une catastrophe aérienne.

Il est facile de parler du champagne, surtout si on l'aime à la folie. Mais comment parler du temple de Karnak, de la déception que j'ai éprouvée pendant ma visite ? Le *Guide bleu* dit qu'il est « sans doute le plus vaste complexe cultuel qu'ait jamais construit une civilisation ». D'abord, j'ai lu cette affirmation de travers : « culturel » au lieu de « cultuel ». Une erreur majeure, un signe du temps. Il y a peu de choses culturelles à notre époque puisque même les cultes sont devenus culturels, si l'on excepte quelques sectes qui sont mal vues par l'humanité progressiste.

L'allée des sphinx ne m'a pas impressionné pour la bonne raison que je suis passé sans la voir ; ou c'est elle qui est passée sans me voir. Bref, les sphinx ne m'ont pas remarqué. Ils voient des milliers de touristes tous les jours ; rien d'étonnant qu'ils ne remarquent pas un touriste qui ne leur prête pas attention. Je ne leur ai pas prêté attention ; et pourtant je ne vois pas les sphinx tous les jours, des milliers de sphinx. Et puis, les ruines ne m'impressionnent plus : l'usure du temps, les hooligans qui les détruisent après les matches de foot. Tout cela me laisse indifférent. Montrez-moi un chef-d'œuvre inscrit dans un espace qui l'enferme dans une sorte d'harmonie. Comment puis-je jouir de leur grandeur si tout ce qui reste de cette grandeur se limite à un espace où s'éparpillent des édifices sans beauté, sans signification ? D'accord, il y a beaucoup à voir sur n'importe quelle colonne de ce temple autour duquel je rôdais en déplorant mon ennui : une déesse se transforme en une reine, une autre pose une couronne sur la tête d'un animal. Il y a des symboles que je ne comprends pas parce qu'ils sont nombreux et incompréhensibles pour ceux qui ne s'intéressent pas à l'art égyptien de très près. Je le voyais de très près, mais je ne m'y intéressais pas parce que les nez cassés et les demi-profils ne frappent pas mes sens de plein fouet. Il faut que ça me surprenne ; il faut que ça me plaise.

Les pharaons avaient à leur disposition des ouvriers, des esclaves qui transportaient des pierres sur leur dos. Puis, ils déposaient ces pierres quelque part et un temple faisait son apparition. Quelques colonnes, quelques statues. Sur les colonnes on voit des images dont la signification échappe à tous ceux qui ne sont pas versés dans la culture égyptienne. On vous dit : « Cet animal est vénéré en Egypte » ou « ce dieu a aidé Ramsès II ». Je ne connais ni ce dieu ni Ramsès II. Je connais Catherine II ou Catherine la Grande. Mais elle ne figure pas sur les colonnes que je regarde. Donc, ces colonnes ne m'intéressent pas.

11

J'ai parlé du champagne que l'on ne m'a pas servi. Je n'ai pas parlé du petit déjeuner qui avait précédé la promenade autour du temple de Karnak. Le guide nous a dit : « Prenez vos baskets. » Je n'avais pas de baskets. Si j'avais su que j'allais grimper sur les pyramides, j'aurais pris mes baskets et une canne. Je n'ai pas de canne, mais j'en aurais acheté une pour grimper sur une pyramide ou sur une colonne : il y en avait pas mal à Karnak. Mais je n'avais pas envie de grimper sur ces colonnes. Ce ne sont pas des gratte-ciel et par conséquent on ne voit rien, une fois en haut. On voit une ville sans importance ou un désert. Et les déserts ne sont pas importants parce que rien n'y pousse. Il peut y avoir du pétrole dans un désert, mais on ne voit pas le pétrole depuis une colonne. Donc, ce n'est pas la peine de grimper sur cette colonne ou sur une autre colonne. Ou sur un sphinx.

Au début de notre petit déjeuner on nous a dit que nous serions à la même table, quoi qu'il arrive. C'est rassurant : je serai assis à la même table, même si je suis mort. C'est ce que je me suis dit, et je me parlais à moi-même lors de ce petit déjeuner car les gens assis autour de cette table n'avaient pas envie de me parler, à en juger par le petit nombre des répliques qui m'étaient adressées directement. Toutes les paroles qu'on m'adresse, je me sens dans l'obligation de les écouter. Je me sens même obligé d'y répondre. Mais quand on parle en l'air ou plutôt à quelqu'un, je me repose. Cette fois-là, je ne me suis pas vraiment reposé : on faisait connaissance. Noblesse oblige.

Il y avait une blonde à ma table – à notre table plutôt. (Je n'aimerais pas posséder une table comme ça.) Quand on nous a dit que nous serions ensemble pendant toute la croisière, elle a dit : « Il faut qu'on se supporte. » Dès cet instant, je ne la supportais plus, mais cela n'avait pas d'importance puisque c'est l'Egypte qui comptait.

Il va sans dire qu'on m'a demandé d'où je venais. La blonde venait de Colmar ; un homme qui ressemblait à Yves Montand a dit qu'il adorait l'Alsace. Moi, j'aurais pu dire que j'aimais l'Alsace à cause de ses restaurants. La blonde ne l'aurait peut-être pas compris et le rôle de grand incompris ne me convient pas, sauf dans le domaine des arts.

Dans mes notes, je trouve mention d'un sac en plastique ; je ne sais pas à quoi ça se rapporte. Je dis qu'on ne s'en sert pas. D'habitude, c'est le contraire. Aujourd'hui, dans les magasins, il n'y a plus de sacs en plastique ; et pourtant j'en ai besoin. Cela varie d'un pays à l'autre : il y a des choses qu'on

jette dans un pays et qu'on ramasse dans un autre. Malheureusement, l'espace intervient et nous empêche de faire notre échange rituel en toute liberté.

Je me souviens maintenant de ce sac. J'ai demandé un sac en plastique à la réception. Je ne sais pas s'il s'agissait de la réception : un bateau n'est pas un hôtel. Bref, on m'apporté un sac que je ne pouvais utiliser : il était trop grand. C'est tout. À quoi bon parler de choses comme ça ? Cela fait partie de mon voyage en Egypte, mais les pyramides sont plus importantes qu'un sac en plastique.

On va au temple de Karnak. Le guide nous dit : « Si je vous raconte l'histoire de tous les pharaons, on restera dans le bus deux semaines au moins. » Je ne tiens pas rester dans ce bus pendant deux semaines : le moteurs qui marchent sans discontinuer m'incommodent. Et les pharaons ne m'intéressent pas outre mesure parce que je ne vis pas avec eux ; ils ne me gouvernent pas. Je ne m'intéresse même pas à ceux qui me gouvernent. Personne ne gouverne un homme libre, et Borges a dit que le meilleur gouvernement était celui que l'on ne remarquait pas. C'est le marché qui nous gouverne ; on le remarque, par la force des choses. Tout cela est banal à crever. Que peut-on faire sans banalités ? On en crève.

12

« Pour visiter les temples de l'autre côté du Nil, il faudrait deux mois. » Le guide prend son temps ou plutôt il prend notre temps. Je n'ai pas envie de prendre ce temps lié à l'Egypte : je n'ai pas de temps à perdre. « Ramsès a eu quatre-vingt-douze fils et cent six filles.

- A-t-il eu plusieurs femmes ? demande quelqu'un. (Ce n'est ni la blonde de Colmar ni Yves Montand.)

- Oui, naturellement. Trois de ses femmes étaient ses sœurs. »

La blonde de Colmar. Elle me rappelle le lion de Flandres. Ce n'est pas elle qui me le rappelle : elle n'a rien d'un boxeur. C'est le nom que je lui ai donné. Un jour, ce lion de Flandres se trouve face à face avec Mohammed Ali – sur le ring, pas dans la rue. Au perdant on a promis deux millions de dollars. Il les a gagné en cinq minutes.

Il vaut mieux raconter ce qui s'est passé avant la visite de Karnak que pendant la visite : c'est plus pittoresque. C'est pour cela que je suis allé en Egypte : je suis chasseur de pittoresque. Et le temple de Karnak n'est qu'un témoignage de l'histoire, du temps, de la cruauté.

J'ai vu deux jambes gigantesques. Je ne suis pas fêré de *top models* qui ne sont pas toujours très jolies ; et leurs jambes sont trop longues, trop maigres. Et tordues parfois. Mais les jambes que j'ai vues à Karnak n'étaient même pas à la hauteur de ces jambes tordues : elles ne m'excitaient pas. Et ce qui ne m'excite pas n'existe pas. Si le monde nous communique ses trésors par nos sens, autant écouter leur quintet.

Je n'écoute rien en ce moment : ni mes sens ni mes souvenirs. J'ai des notes que j'ai prises pendant mes séjours en Egypte et je fais de mon mieux pour décorer ces notes de quelques détails. Et

quand on va à l'essentiel, on ne s'occupe pas de détails. J'ai tort peut-être. Il y a trop de peut-être dans ma vie, mais c'est une autre histoire, comme disent les Anglais ou les Français. Les Russes ne le disent pas.

L'espace ouvert, les ruines. J'en ai ras le bol ; offrez-moi un espace clos, une statuette. Je n'ai pas besoin de vos sphinx, de vos pyramides. Offrez-moi une boule de cristal : ça suffirait à mon bonheur. Et c'est mon bonheur personnel qui compte ; l'humanité fera ce qu'elle veut. J'ai l'impression qu'elle ne veut pas grand-chose.

A-t-on mis vingt siècles pour construire le temple de Karnak ? J'ai mis cinquante ans pour me construire, et je ne sais pas si ma construction est bonne ou non. Du moins, cela n'a pas duré vingt siècles. Dommage que cela ne dure pas au moins deux siècles. Je n'aime pas construire quoi que ce soit ; surtout pas moi. Mais j'aime la vie, comme disent les optimistes ; et un jeu de construction de longue durée pourrait m'assurer une longévité sans précédent.

Pourquoi me construire ? pourquoi devenir ce que je suis, comme disaient les anciens ? Je suis déjà et cela me suffit ; et les autres n'ont qu'à faire de mes humeurs.

13

La visite de Karnak était aussi ratée que la nuit passée sur le bateau. Les Russes disent : « Un bon début n'est pas moins bien qu'une victoire. » Que dire à propos d'un mauvais début ? Est-il pire qu'une défaite ?

L'inspiration n'est pas au rendez-vous ce matin. Hier soir, je lui ai dit : « À mon réveil, je dois écrire. Je suis bien obligé de travailler pour ne pas sombrer dans la dépression. Donc, sois au rendez-vous et ne sois pas en retard. » Mais l'inspiration n'est pas arrivée à l'heure. Elle n'arrivera peut-être pas ce matin, cet après-midi. Elle n'arrivera peut-être jamais. Cette fois, il ne s'agit sans doute pas d'un embouteillage ou d'une maladie passagère. Elle est sans doute morte de sa belle mort. Tant pis ; il faudra faire sans elle, d'autant qu'elle n'est pas indispensable pour décrire une journée ratée. Est-ce le contraire ? Il est plus difficile de décrire une journée sans beauté qu'une journée qui en est pleine. La beauté domine la page blanche à un tel point que la page devient bleue, rose. Malgré sa grandeur spatiale, le temple de Karnak ne domine pas cette page. Il n'est pas plus grand que le mot « Karnak ».

Comme l'inspiration n'est pas au rendez-vous, j'ai relu quelques paragraphes – celui où je parle d'un sac en plastique, entre autres. Je l'ai trouvé dans mes notes, mais je ne parvenais pas à me souvenir à quoi se rapportait cette note. Quand je joue une sonate par cœur, je sais à quoi se rapporte chaque note ; ou plutôt, je suis censé le savoir, sinon j'aurai un trou de mémoire. Bref, j'ai retrouvé le sac dans un de ces trous. Sur le bateau, j'ai demandé un sac en plastique pour porter quelque chose. J'ai oublié ce que je voulais porter, mais cela n'a aucune importance : c'est le sac qui compte. On a mis du temps pour m'en apporter un. Le sac était énorme, comme s'il avait eu assez de temps pour grandir pendant qu'on le cherchait. C'est un jeune homme qui me l'a apporté. Il n'avait pas eu le

temps de grandir : il était aussi jeune qu'au moment du départ pour sa mission. Le sac était si énorme que je ne savais pas quoi en faire. Si je l'avais mis sur la tête, il aurait recouvert une moitié de mon corps. Mais il ne pleut jamais à Louxor et je ne l'ai pas mis sur la tête.

J'ai vu une ombre dans le temple de Karnak, une ombre gigantesque. Je ne me rappelle pas son origine – une colonne, un sphinx –, mais elle était gigantesque. À ce moment-là, j'ai eu comme un pressentiment. J'ai senti la grandeur du monument car parfois les ombres nous parlent plus fort que ceux qui les projettent. Je ne pensais pas que le temple n'était que l'ombre de lui-même ; je ne pensais pas à son âge, au passé. J'ai vu une ombre gigantesque, rien d'autre ; cela m'a impressionné. Je n'étais ni bouleversé ni débordant d'enthousiasme. Une sensation m'a effleuré avant de partir avec précipitation. À présent, je sais qu'elle n'est pas vraiment partie.

J'étais agacé dans le temple de Karnak. Cela m'agace quand les hommes détruisent les œuvres et même les fantômes de leurs prédécesseurs. Les pharaons effaçaient leur nom ; les chrétiens allaient plus loin. Ils utilisaient une trinité familiale – un homme, sa femme, leur fils – pour fabriquer une croix. Ils éliminaient la femme et le fils en laissant le père au centre. Ainsi, malgré tout son chagrin, le père survivait à la mort de ses proches pour servir d'instrument à une religion qu'il ne connaissait pas. Mais il ne se posait pas de questions : les autres religions ne l'intéressaient pas. En outre, il savait que lui et ses proches étaient immortels.

Ces deux cas de destruction étaient-ils équivalents ? Lorsqu'on efface le nom de son prédécesseur, on ne détruit ni une culture ni une religion. On détruit un nom et un fantôme peut-être. Je ne suis même pas sûr que l'on détruise l'âme de celui dont le nom disparaît d'un mur ou d'une colonne. Au contraire, si l'on convertit un temple romain en temple chrétien, on porte atteinte à un lieu de culte, on donne un coup mortel à un dieu qui ne vous a pas fait de mal. À Jérusalem, j'ai vu une succession de couches correspondant aux destructions qui les caractérisent. Les hommes préfèrent souvent une couche de terre à un temple, à un dieu, à une civilisation.

14

Je cherche mes lunettes noires dans la valise ; je ne les trouve pas. Le jour de mon départ, mon amie française m'a demandé si j'avais besoin de ces lunettes et j'ai dit : « Oui, naturellement. » Après tout, je n'allais pas au pôle Nord. Et même au pôle Nord on a besoin de lunettes noires – à cause de la neige. En passant, je me suis dit que la question était bizarre, mais j'avais d'autres choses à faire et je n'ai pas poursuivi ma réflexion. J'aurais dû la poursuivre parce que nous n'entendons pas toujours ce que l'on nous dit. Une lettre peut changer le sens d'une phrase, une virgule en est capable aussi. De mon retour à Paris, je demande à mon amie : « Comment avez-vous pu oublier de mettre mes lunettes ? » Elle répond : « Je pensais que vous les aviez mis vous-même. » Apparemment, elle m'a demandé si j'avais mis les lunettes noires dans la valise. Une discussion s'impose : « Pourquoi me

poser cette question ? C'est vous qui faisiez ma valise. Autant y mettre les lunettes tout de suite au lieu de poser des questions.

- Mais je ne voulais pas mettre vos affaires sens dessous dessus pour voir s'il y avait les lunettes noires dans la valise.

- Il vaut mieux mettre trois valises sens dessous dessus pour protéger les yeux de son ami du soleil sans merci.

- Pourquoi n'avez-vous pas acheté des lunettes sur place ?

- Parce que je suis las des marchandages. Un jeune vendeur a demandé un prix ridicule. Je suis parti sans discuter. Il m'a poursuivi. Il s'est mit à tirer sur ma manche. J'ai failli le gifler. »

Ce n'était pas tout à fait vrai. Il ne me poursuivait pas ; il criait des chiffres en français, presque sans accent. Mais sa connaissance de la langue française n'était pas en mesure de me faire changer d'avis : je ne voulais pas de ces lunettes. Même s'il me les avait offertes, je ne les aurais pas acceptées. D'ailleurs, je me suis rendu compte que je pouvais me passer des lunettes, non à cause de la faiblesse du soleil, mais parce que je voulais voir le ciel tel quel, d'une très belle couleur bleu-pâle. Il est vrai que je ne suis pas venu en Egypte pour regarder le ciel : celui de l'Ile de France me convient à merveille. Mais, puisque j'étais en Egypte, je me suis dit qu'il ne fallait pas renoncer à ce plaisir supplémentaire, d'autant qu'il n'avait pas beaucoup de plaisirs à ma disposition. Il n'y en avait qu'un seul jusqu'à présent – cette ombre qui semblait me mettre sur la bonne voie. Mais une ombre ne suffit pas à mon bonheur, quelle que soit la qualité de cette ombre. Il faut aimer les ombres pour ce qu'elles sont sans leur attribuer les qualités des objets ou des gens qui les projettent. Donc, à défaut d'autre chose, j'ai décidé de regarder le ciel. Evidemment, je risquais d'avoir des maux de tête en permanence, mais cela valait le coup parce qu'il fallait profiter de ce voyage que j'avais entrepris dans l'espoir de trouver le berceau de la civilisation occidentale. Ou étais-je confronté à une civilisation orientale à laquelle je ne comprenais rien ? Je ne sais pas, et je ne connais toujours pas la réponse.

Il y avait une partie du temple où l'on restaurait quelque chose ; on ne pouvait donc pas la visiter. Quand on m'a annoncé cette mauvaise nouvelle, j'ai eu des regrets. Après la visite de la partie principale, je me suis dit que je m'étais sans doute épargné une autre déception. J'ai vu une énorme grue et j'ai compris que l'on était en train de reconstruire une partie de cette partie fermée – avec les moyens technologiques d'aujourd'hui ou d'hier. Mais je ne suis pas venu en Egypte pour regarder les grues : j'en ai vu pas mal dans ma vie. Une de ces grues a même monté mon piano au deuxième étage de l'immeuble où se trouve mon appartement ; par conséquent, je l'ai vue de très près.

J'ai vu aussi un scarabée – pas chez moi, en Egypte. D'après le guide, dès l'époque thinite, le scarabée « fut assimilé au démiurge, créateur du soleil ; de fait, le scarabée pousse devant lui une petite boule de terre où il pond ses œufs ». Il y a beaucoup de symboles dans n'importe quelle culture, et je n'ai pas l'intention de les retenir tous. Qu'ils restent autonomes et ne dépendent pas de ma mémoire ! Le guide m'informe, par ailleurs, que cet « énorme scarabée de granit provenant du temple

funéraire d'Aménophis III fut transporté en ce lieu par le même pharaon éthiopien. » Il faut lire le guide de bout en bout pour comprendre de quoi il parle. Il est trop volumineux et j'ai d'autres lectures à la maison et ailleurs. Je ne manifeste pas de mépris à l'égard de ce guide et de l'Égypte, mais chacun a ses goûts et ses occupations. Il faut aller une fois en Égypte pour que personne ne vous prenne pour un Béotien.

15

Il ne faut pas restaurer quoi que ce soit : les choses suivent leur cours. L'histoire s'occupe de tout, le temps aussi. Pourquoi intervenir ? Les Chinois ne le font pas ; ils laissent les choses se faire. Et les choses se font à leur guise.

Deux hommes peignaient quelque chose sur un mur en essayant sans doute à rendre à un bas-relief sa jeunesse, ses couleurs. Je me suis souvenu que ce film égyptien était en couleur, pas en noir et blanc. (Quel film ?) Mais comment restaurer ses couleurs ? à la manière de ceux qui colorisent les vieux films ? Ce n'est pas la peine. Le temps fera ce qu'il voudra. Il l'a déjà fait d'ailleurs et on ne peut pas dire que son travail soit beau. « Il ne faut ni obstinément s'opposer aux maux, et à l'étourdie, dit Montaigne, ni leur succomber de mollesse, mais qu'il leur faut céder naturellement, selon leur condition et la nôtre. On doit donner passage aux maladies ; et je trouve qu'elles s'arrêtent moins chez moi, qui les laisse faire ; et en ai perdu, de celles qu'on estime plus opiniâtres et tenaces, de leur propre décadence, sans aide et sans art, et contre les règles. Laissons faire un peu la nature : elle entend mieux ses affaires que nous. »

Malgré l'indifférence que j'éprouvais envers le temple de Karnak, je comprenais que c'était une sorte d'organisme vivant où la vie suivait son cours. Le temps l'embrassait, l'emprisonnait, mais au fond ils s'entendaient bien. Souvent, quand on restaure une œuvre d'art – un organisme vivant – on l'expose à des maladies que l'on ignore. L'œuvre succombe à ces maladies et meurt doucement ou abruptement. Et ce n'est pas une belle mort. Rappelons-nous *La Cène* de Leonard. Il y a eu d'autres scènes du même genre. Les maladies s'arrêtent et partent ; parfois, elles ne partent pas. À quoi bon lutter avec la mort ? Quotidiennement la presse nous tient en haleine à propos de cette lutte. Celui-ci lutte courageusement contre son cancer ; celui-là refuse de livrer un pouce de son corps à la maladie de Parkinson. On passe son temps à lutter, à batailler. Tantôt on a envie de vaincre un ennemi humain, tantôt on combat des microbes ou on restaure des fresques ; tantôt on écrit un récit de voyages pour vaincre sa paresse ou sa dépression.

Les bas-reliefs des jeunes guerriers. Ils ont l'air si jeune qu'on dirait qu'ils n'ont jamais souffert d'aucune maladie, sans parler de la mort. Ils ont laissé faire la nature. À la longue, ils sont devenus des bas-reliefs et ainsi ils ont vaincu la mort. Ou ils vivent avec la mort – dans la même demeure, côte à côte. Ils mangent à la même table ; ils boivent le même vin. Tout va bien. Ils se restaurent en mangeant.

Les gardiens, plus ou moins intacts. Que gardent-ils ? le scarabée ? Si une femme tourne autour de lui trois fois, elle donne naissance à un fils. « Et si elle tourne sept fois ? » demande notre guide. Donne-t-elle naissance à une fille ? Non, la tête lui tourne ; elle tombe. Encore un exemple de son humour.

Je voyais quelque chose ; je comprenais quelque chose. Ce n'était pas suffisant pour me mettre de bonne humeur. Je n'aimais toujours pas l'Égypte. En tout cas, ce n'était pas un coup de foudre. Un de mes amis moscovites dit qu'il n'aime pas vraiment les femmes dont il tombe amoureux tout de suite. « Il en va de même pour les œuvres d'art », précise-il. Les coups de foudre sont suspects : on ne peut pas jouer éternellement le rôle de Roméo. Je ne suis pas sûr que Tristan ait eu un coup de foudre en rencontrant Isolde la Belle.

16

Est-on repartis le même jour ? En tous cas, je n'ai pas entendu le bruit qui m'avait empêché de dormir la première nuit sur le bateau. Je me souviens du petit déjeuner car je ne cessais de me demander si je pouvais manger des légumes et des fruits. Mon amie belge m'a mis en garde contre ce désir. C'est toujours la même chanson. Dans les pays sous-développés, l'eau n'est pas potable. Pis encore, elle laisse des traces indélébiles sur tout ce qu'elle touche. On persiste à laver les fruits et les légumes. Il vaut mieux les laisser tranquille, mais on intervient et on gâche tout.

En Inde, j'ai été malade malgré l'œil vigilant de mon amie belge qui me guidait pendant le voyage. J'ai mangé une salade, je suis tombé malade et j'ai gardé le lit pendant toute une journée. Un voyage raté. J'ai dû perdre deux kilos minimum. À Moscou aussi j'ai fait cette expérience. J'ai souffert pendant une dizaine de jours et j'ai perdu sept kilos. On a beau faire des expériences instructives, cela ne sert à rien.

J'ai cédé à la tentation d'autant plus facilement que je voyais d'autres personnes manger les crudités. En attendant la colique. Je l'attendais vraiment parce que je voulais savoir si je devrais faire une entorse à mon régime végétarien. En outre, j'avais un problème de digestion et la colique peut être utile de temps à autre. Je l'attendais, j'écoutais les gargouillis qui semblaient provenir de mon estomac, de mes intestins. Mais j'entendais l'eau qui nous berçait ; une mère liquide. Le Nil est sans doute une divinité ; je ne sais pas laquelle. Il peut nous bercer s'il veut. Il le voulait ce jour-là. Je me demandais si le Nil était masculin ou féminin en arabe. En égyptien ancien, il n'y avait certainement pas de genres – rien que les images. À quoi ressemble le hiéroglyphe du Nil ? À une déesse, à une mère.

Nous n'étions pas en plein mer ; c'est le long d'un fleuve que nous glissions paisiblement. J'attendais toujours la colique. Pour me consoler, je me disais qu'il y avait suffisamment du riz à bord pour guérir n'importe quel nombre de coliques. Je comptais en avoir une ou deux ; cela dépend de la façon dont vous les comptez.

Je regardais les rives et j'étais déçu une fois de plus. Il n'y avait rien de spectaculaire à voir ; ce décor n'était pas digne du fleuve légendaire. Je n'avais rien d'autre à faire qu'à replonger dans mes souvenirs. Ma mémoire n'allait pas trop loin ; et pourtant elle est habituée aux longs voyages, aux paysages lointains. Je me suis souvenu de la ratatouille que j'avais mangée, une ratatouille immonde. Je pensais qu'elle ne contenait pas de viande, mais je me suis trompé. On se trompe souvent dans les pays lointains. Certes, on se trompe souvent à la maison car la maison ne fait pas d'exception à cette règle. Toutefois, c'est moins grave. Chez vous, même les murs vous aident, sans parler des fauteuils. Sur le bateau, il y avait des murs et des fauteuils en osier, mais je ne pouvais pas compter sur eux.

Pendant le déjeuner, j'ai fait connaissance de mon voisin ; près de son assiette, il y avait une bouteille d'eau minérale. Machinalement, j'ai pris cette bouteille pour verser un peu d'eau dans mon verre. Je l'ai fait sans penser aux conséquences. Les conséquences n'étaient pas graves, sauf que je me suis senti obligé de promettre à mon voisin une bouteille d'eau minérale « au prochain repas ». J'ai oublié que seule la nourriture était gratuite pendant les voyages de ce genre. Je n'ai pas tenu ma promesse et ce n'était pas ma faute : au repas suivant, ni lui ni sa femme n'étaient là. Et pourtant j'ai commandé une bouteille d'eau minérale qui était trois fois plus chère que celle que j'avais achetée sur le quai après la visite de Karnak. D'habitude, je ne bois pas d'eau pendant les repas pour ne pas diluer le suc gastrique. Apparemment, cette coutume – si on peut appeler cela une coutume – vient du Japon. Un jour, j'ai posé la question suivante à un ami japonais : « Buvez-vous de l'eau pendant les repas ?

- Pourquoi pas ? a-t-il répondu.
- Et les fruits ? En mangez-vous après les repas, tout de suite après ?
- Pourquoi pas ?
- On m'a dit que vous attendiez au moins trois heures pour en manger.
- Pourquoi ?
- Parce qu'on digère les fruits beaucoup plus vite que le reste de la nourriture terrestre.
- Et alors ?
- Vous vous imaginez la pagaille ? dans votre estomac ?
- Non.
- Bon, ce n'est pas grave. En Russie, on m'a dit que les Japonais ne mangeaient pas de fruits après un repas.
- À bon ? Qui vous a dit ça ?
- Un ami russe.
- À bon ? »

Le bateau flotte ; on s'éloigne du bruit qui m'a perturbé pendant la première nuit. Le bruit des vagues, des clapotis. Pas de gargouillis dans mon estomac. Dorénavant, je ne mangerai que des légumes et des fruits. Pas de ratatouille ornée de morceaux de viande.

Toujours les mêmes paysages des deux côtés du fleuve. À quoi cela rime, un paysage comme ça ? Il ne rime à rien. Je n'ai pas pu trouver une autre réponse à cette question, malgré une recherche approfondie. Si vous voulez voir un paysage qui n'en est pas un, vous n'avez qu'à aller en Egypte et glisser le long du Nil dans un bateau pareil à celui où j'étais assis. Les paysages qu'on voit depuis Jérusalem ou Athènes sont tout différents. Les reliefs qui s'offrent à votre regard ne vous enferment pas dans une sorte de prison, ce qui vous permet de continuer votre monologue intérieur. Ils fournissent même un relief à vos pensées qui, du coup, abandonnent leurs platitudes. Ce ne sont plus des pensées plates ; ce sont des pensées ponctuées de collines, de rochers.

Au début des années soixante, mes parents ont décidé de faire une croisière sur la Volga. J'étais avec eux. La Volga est majestueuse. Elle est trois fois plus large que le Nil. Le Nil est plus long, la Volga plus large. C'est la largeur qui compte en ces matières ; de toute manière, je n'ai pas vu le Nil en entier. À l'arrivée à Astrakhan, tout le monde se posait la même question : pouvait-on consommer du caviar ? Certains disaient qu'on s'exposerait à un danger mortel si l'on en mangeait quelques grains. D'autres en achetaient des kilos. Il n'y a pas eu de décès sur le bateau. Les paysages étaient beaux. Les cathédrales et leurs coupes ajoutaient une touche spirituelle à la sensualité des rives.

On dirait que le Nil était jaloux des beaux paysages dont il s'est mis à se débarrasser peu à peu. Au cours des siècles, il a réussi à se dénuder : il avait tout le temps de le faire. Des palmiers qui ne sont ni beaux ni laids. Je préfère la laideur à cette neutralité. Une petite montagne qui n'en est pas une. Ce n'est ni du sable ni du marbre. Une vision vague, à peine menaçante. On aurait dit un immense chien galeux étendu sur la rive d'un fleuve sans importance. Rien à voir avec la vision décrite par Edgar Poe dans *Aventures de Gordon Pym* : « La barrière de vapeur au sud s'était élevée à une hauteur prodigieuse au-dessus de l'horizon, et elle commençait à prendre une grade netteté de formes. Je ne puis la comparer qu'à une cataracte sans limites, roulant silencieusement dans la mer du haut de quelque immense rempart perdu dans le ciel. »

Il fallait s'habituer à la médiocrité des paysages, à leur vague à l'âme. En fait, ils n'avaient pas d'âme, rien qu'un corps de pacotille. Le vent sifflait pour ajouter un bruit vivant aux clapotis à moitié endormis. Le vent était plus impressionnant que le reste. Et puis, un bateau a fait son apparition, comme pour opposer un démenti formel à ma réflexion. Le bateau était beau ; on a croisé une multitude de bateaux au cours de cette croisière. Les bateaux ne se parlent pas toujours, contrairement à ce que certains poètes pensent. Le bateau qui venait à notre rencontre, nous a salués ; nous avons gardé le silence, comme s'il était indigne de notre salutation. Je ne suis pas sûr que l'autre bateau nous parlait ; peut-être pensait-il à haute voix. Toujours en est-il que la conversation n'a pas eu

lieu. Ce n'était même pas un dialogue des sourds. C'était un monologue, une remarque sans écho : même quand on se parle à soi-même, on ne répond pas toujours.

Mais il y avait d'autres bateaux, d'autres opportunités. On a entendu un appel d'amour. Cette fois, il ne s'agissait pas d'un monologue intérieur ou plutôt extérieur. Un appel d'amour. Plusieurs bateaux ont répondu à cet appel. Même les bateaux ne peuvent pas ignorer un appel d'amour. D'ailleurs, ils doivent faire l'amour à leur façon. Ou se contentent-ils d'appels ?

J'entends un autre appel et nul bateau n'y répond. C'est un appel désespéré, comme si l'on cherchait quelqu'un. À ces moments-là, un bateau devient un être vivant. Ou est-il toujours vivant ? Même les bateaux ne répondent pas aux appels désespérés : personne ne veut se charger des malheurs d'autrui.

Le vent continue à siffler, et je ne sais pas si c'est lui qui accompagne les clapotis de l'eau. Je ne sais pas non plus s'il est plus grand, plus important que le Nil. C'était sans doute un petit vent de rien du tout, un vent local sans portée internationale. Ce n'était ni le Sirocco ni le Mistral. Mais il était plus fort ce jour-là et même plus beau, si tant est que l'on puisse parler de la beauté d'un vent. On ne le voit pas, mais j'avais l'impression de le voir. Et il était plus beau que le Nil, que ses berges. Ce n'est pas difficile, comme dit mon amie belge. Comment admettre qu'il n'est pas difficile d'être plus beau que le Nil ?

J'ai aperçu une barque qui se dirigeait vers nous. Cette barque n'était pas aussi belle que le bateau, mais, après tout, ce n'était qu'une barque. Certes, une barque peut être très jolie ; cette barque-là ne l'était pas. On n'y peut rien. Que peut-on changer dans l'ordre du monde ? Une virgule, même pas une virgule. Et cela ne valait pas la peine de changer une virgule pour que cette barque devienne belle. Elle aurait pu égayer le paysage, mais elle ne serait pas restée avec nous pendant tout le voyage. Tant pis pour la barque, pour sa demi-laideur.

Et puis, je me suis rendu compte que le marchandage recommençait. Je voyais cette barque de ma cabine, de sorte que son propriétaire ne me voyait pas à cause du hublot. Il s'est levé pour tendre quelque chose vers le bateau. Une marchandise sans doute. Il criait : « *Hello, hello, hello.* » Sa voix infatigable résonnait dans l'air du soir. Je ne l'entendais pas depuis ma cabine. Je l'ai entendue plus tard, sur le pont. Je me suis donné la peine de monter sur le pont supérieur pour voir une écluse. En principe, les écluses ne m'intéressent pas. C'est une sorte de nostalgie qui m'a poussé à monter plusieurs escaliers : ma cabine était tout en bas, au rez-de-chaussée. Je ne sais pas sur quel pont j'habitais. Je ne sais pas non plus si j'habitais sur un pont ou à un étage ou à un niveau inférieur. Même en russe je ne connais pas ces termes. En anglais, ce serait plus facile, mais je n'écris pas en anglais en ce moment.

Donc, actuellement, je suis sur le pont supérieur. Je crois qu'il s'appelait « *sundeck* ». Je dois avoir le nom exact dans mon carnet, mais je n'en suis pas encore là. Le soleil était déjà couché et par conséquent ce nom n'avait plus aucun sens. Evidemment, on peut dire que le soleil se lèvera tôt ou tard,

ne serait-ce que pour justifier ce nom. On ne peut pas dire qu'il n'avait aucun sens. Par exemple, si on appelait « *sundeck* » le couloir où se trouve la porte de ma chambre, cela n'aurait aucun sens parce que le soleil ne lui rend jamais visite. On a envie de couper les cheveux en quatre lorsque les paysages ne sont pas beaux et que les temples ne vous disent rien.

Je parlais de l'écluse qu'il fallait voir à tout prix, selon notre guide. Je ne sais pas pourquoi les guides adorent les écluses. Un jour, j'ai fait une croisière le long des canaux reliant Moscou à Petersburg. Le guide a fait de son mieux pour nous persuader d'interrompre notre sommeil à quatre heures du matin. « L'écluse est de toute beauté », a-t-il dit. Inutile de dire que j'ai continué à dormir sur mes deux oreilles. Cette fois, il ne fallait pas se lever au milieu de la nuit et par conséquent j'étais sur le pont supérieur. On s'approchait lentement d'une multitude de lumières qui semblaient faire allusion à une ville ou à une fête.

Malgré les cris du marchand, je me suis souvenu de la toute première écluse que j'avais vue de ma vie. Ce n'était pas loin de Moscou. J'étais très impressionné en regardant le bateau monter et descendre. L'eau faisait de même ; le ciel faisait de même. Une nostalgie de plus. Cette fois, j'ai décidé de ne pas rater l'écluse.

Le marchand continuait à crier à tue tête. Au bout d'un quart d'heure, il a compris que le bateau était rempli de Français. Donc, il s'est mit à crier en français. Ces gens connaissent toutes les langues, même le russe. Les guides que j'ai entendus au Karnak parlaient tous presque sans accent à l'exception du guide russe ; un Egyptien qui parlait russe avec un accent égyptien. Mais son vocabulaire était plutôt étendu. Apprennent-ils leur texte par cœur ?

J'entends des mots russes. Le bateau qui se range à nos côtés est très beau ; il doit appartenir aux oligarques russes. Ou ils le louent pour voir le Nil dans toute sa splendeur. Le marchand leur parle en anglais ; ils répondent en russe.

Je ne voyais pas les bateaux descendre dans les profondeurs de la terre. Tous les bateaux étaient là, comme médusés par les lumières, par la construction qu'ils avaient pourtant vue un millier de fois.

L'homme continuait à tendre sa marchandise. Il y avait d'autres barques, et d'autres hommes faisaient de même. Une multitude de mains se tendaient vers notre bateau, ce qui m'a rappelé la fameuse scène de *Boris Godounov* où la foule demande du pain au tsar. Cette fois, c'était l'inverse : on nous donnait du pain ou un équivalent du pain. On peut toujours vendre une robe pour s'acheter du pain. Il ne s'agissait pas de petits objets charmants : leurs marchandises étaient de dimensions considérables. Comment les recevoir ? On peut jeter de l'argent depuis le pont supérieur ; c'est tout ce qu'on peut faire.

Le bateau était toujours devant les lumières de l'écluse, immobilisé par le nombre important des autres bateaux qui désiraient la même chose. Nous faisons la queue, et je n'aime pas faire la queue. Je suis descendu dans ma cabine et le sommeil a pris le dessus sur les attractions touristiques. Le

sommeil est plus important que n'importe quelle éclipse ; et pourtant Platon dit que le sommeil nuit plus à la santé que l'alcool.

18

Avant de m'endormir, toutefois, j'ai pris le *Guide bleu* et j'ai lu quelques lignes à propos de Karnak – dans l'espoir de comprendre de quoi il s'agissait. Pourquoi n'ai-je rien ressenti lors de la visite ? Pourrais-je comprendre quelque chose ? Faut-il comprendre l'art ou même la vie ? faut-il les ressentir tout simplement ? On dira qu'il faut faire les deux : il faut sentir et comprendre en même temps ou avec un petit intervalle. D'abord vous sentez, ensuite vous comprenez ou vice-versa. On comprend quelque chose et on se dit : « Que ce savoir est beau ! » ou « Comme l'objet de mon savoir est beau ! » Tout dépend de la quantité d'égoïsme que vous portez en vous. Je voulais percer le mystère de Karnak au moyen du savoir, en utilisant à cette fin le *Guide bleu*.

« Pour les anciens Egyptiens, un temple était moins un édifice achevé définitivement, dont chaque partie se rapporte harmonieusement au tout comme chez les Grecs, qu'un organisme vivant en perpétuel développement. » Si l'on se développe librement, on arrive à cela, me disais-je. Si l'on s'abandonne à ses propres élans sans penser aux conséquences, à l'harmonie, on arrive aux ruines que même un touriste russe ne parvient à apprécier. Tout se meut vers l'autodestruction, guidée par l'instinct de la mort et par la deuxième loi de la thermodynamique. Ce sont des guides vénérables qui parlent toutes les langues et connaissent tous les temples. Le perpétuel mouvement fuit la forme du cercle et opte pour la ligne droite tracée entre la vie et la mort.

Sur une page du guide, j'ai vu une « restitution de la salle hypostyle du temple d'Amon à Karnak ». Cette restitution m'a plu. J'ai retrouvé l'espace clos et son harmonie. Les colonnes se succédaient comme les accords d'un chef-d'œuvre musical. Souvent, les images sont supérieures à la réalité parce qu'elles sont plus harmonieuses, plus closes. Nos yeux et nos pensées se concentrent sur une image au lieu de vagabonder aux environs du monument en question. Une image devient une mandala. Plus tard, j'ai acheté un livre où une autre restitution s'offrait à mon regard ; elle était en couleur. Je voyais les couleurs de l'Egypte et j'ai compris que sa palette ne se limitait pas au ciel.

Je me suis souvenu de notre guide qui nous pressait parfois en disant : « Avancez, les crocodiles ! » Il nous a dit que même les prêtres n'étaient pas autorisés à pénétrer dans le cœur du temple. À présent, tout le monde pouvait y pénétrer ; le vent aussi. Le vent aime les ruines. Ma mémoire se fixait sur le guide, comme s'il était plus intéressant que les monuments où il nous débitait son texte. Je me suis souvenu de la réunion qui avait eu lieu à notre arrivée sur le bateau. Les voyages organisés commencent toujours ainsi, même si un récit de voyage place au début un temple ou un paysage. Le guide nous a dit qu'il faisait plus chaud dans les tombes qu'à la surface de la terre ; il parlait de la Vallée des rois. Et pourtant, nous étions loin de cette vallée et des tombes. Il nous a dit que si nous payons avec une carte, il fallait ajouter un zéro. Je ne comprends toujours pas ce qu'il

voulait dire, mais j'ai décidé de ne pas régler mes achats avec une carte. D'ailleurs, j'avais suffisamment de dollars pour pourvoir à mes besoins culturels.

Il nous a dit que si nous voulions envoyer une carte postale en France, il valait mieux la poster en France, sinon elle risquait de ne jamais arriver. Il nous a dit qu'il ne fallait pas acheter d'eau minérale en dehors du bateau, « sauf s'il s'agit d'un vrai magasin. Si vous vous fiez à un marchand ambulant, vous avez tort. On met de l'eau du robinet dans les bouteilles qu'on vend dans les rues. On enlève la capsule, on met de l'eau et on restitue la capsule. Nous sommes tous des bricoleurs. » Encore une restitution. En achetant une bouteille d'eau dans le bar du bateau, j'ai constaté qu'elle était scellée. Les bricoleurs enlevaient le sceau ; puis, ayant remplacé l'eau minérale par l'eau du robinet, ils remettaient le sceau.

Il nous a dit qu'il ne fallait pas acheter des cartouches de cigarettes, « sauf dans les magasins agréés par l'Etat. Vous ouvrez la cartouche et vous trouvez un paquet de Marlboro. Le reste, ce sont des paquets égyptiens. » Il nous a dit aussi qu'il allait nous réveiller à sept heures du matin, une heure avant notre départ pour le temple de Karnak. « Vous n'êtes pas ici en vacances, a-t-il ajouté. Prenez des baskets. » Je n'avais pas de baskets, et je me demandais si j'allais abîmer la seule paire de chaussures dont je disposais. Mais en aucun cas je ne voulais acheter des chaussures en Egypte, même dans un magasin soi-disant légal.

En Russie, on m'a roulé plusieurs fois. Une fois j'étais même content d'être roulé ; un vrai tour de passe-passe. Cela c'est passé devant un bureau de change. Un homme qui se tenait près d'une petite fenêtre m'a proposé un change plus avantageux. J'ai sorti mes euros. Son calcul était ingénieux et par conséquent difficile à saisir. Je me suis mis à calculer à mon tour. Je ne comprenais pas encore qu'il s'agissait d'un tour de passe-passe. Je faisais un calcul digne d'un bon élève, du premier de la classe ; le magicien était dans une autre dimension où mes calculs n'avaient pas cours. Je compte l'argent qu'il m'a donné. « Vous me devez encore cinq roubles », lui dis-je. « Oh, pardon », me dit-il en me donnant cinq roubles. Il aurait dû me donner cinq cent roubles.

Avant de m'endormir définitivement, j'ai entendu une musique bizarre qui se mêlait aux voix des marchands : « *Where are you from ? Where are you from ?* » « Je suis de Nicholina Gora », a répondu un oligarque russe. Pourquoi voulaient-ils savoir d'où nous venions ? Vendez-nous votre camelote et foutez le camp ! « Pas cher, Madame ! Pas cher, Madame ! » La musique était surréaliste – comme si quelqu'un jouait sur un harmonica gigantesque.

19

Encore un réveil programmé. Je me tourne vers le hublot. Cette fois, je vois un chameau couché sur la rive, un chameau gigantesque, un chameau en calcaire. Il ne s'agit pas d'un nouveau temple : c'est la nature qui se charge de pareilles œuvres d'art. Le chameau s'étire sans bouger. Au contraire, la rive semble se lever de sa couche. Un petit mur recouvert de palmiers. La rive grandit ; les palmiers

rapetissent. La rive s'approche, comme si elle voulait nous tendre la main. Encore un marchand ? Même les rives du Nil vendent quelque chose. Que vendent-elles ? leurs palmiers, leurs animaux endormis ? Et le Nil, vend-il quelque chose ? Que peut-il vendre ? de l'eau ? N'est-elle pas trafiquée, son eau ? A-t-on enlevé la capsule ? S'agit-il d'un magasin agréé par l'Etat ?

Quelle est la différence entre un marchand égyptien et un golden boy ? Aucune. Tout les deux passent leur temps à faire monter, baisser – à marchander. Deux euros, dix millions d'euros. C'est cela la différence.

La dispute qui a eu lieu le jour de mon départ ne me pèse plus. Est-ce l'influence bénéfique de l'eau ? Elle me calme, elle me berce. J'aurais dormi jusqu'à midi, s'il ne fallait pas se lever pour visiter un temple que je n'aimerai pas de toute façon. Un jour, j'ai lu dans un journal soviétique un article consacré à l'eau, à l'apaisement apporté par l'eau. Plus vous en buvez, plus calme vous devenez. Et puis, on parlait aussi d'un hôtel où l'on avait installé tout un système reproduisant le bruit des vagues. Je crois que l'on parlait de la mer, pas d'un fleuve. Mais le Nil est aussi grand que la mer, me disais-je en m'endormant.

Je me réveille en sursaut car je suis déjà en retard.

20

Même avant que je n'aille en Egypte, une forme se dessinait sur l'horizon, celle d'un temple fabuleux. Mon amie belge m'en avait parlé. Elle m'avait dit qu'il fallait choisir un voyage où ce temple serait inclus car sans lui l'Egypte n'est pas l'Egypte. Elle m'avait parlé du barrage d'Assouan à cause duquel ce temple avait été déplacé. Cela ne pouvait pas manquer d'attirer mon attention : j'aime les édifices émigrés. Qui se ressemble s'assemble. Je suis émigré par rapport à tout ce qui se passe dans le monde. Pour moi, le monde est un immense barrage d'Assouan et presque tous les jours j'effectue une opération de sauvetage pour ne pas sombrer dans la dépression.

Je n'ai pas retenu le nom de ce temple et pendant tout un temps je n'arrivais pas à le faire pour la bonne raison que je ne retiens aucun nom facilement, même s'il s'agit de Jacques ou de Pierre. À l'instar d'Einstein, je ne veux pas retenir ce qui est inutile. Malheureusement, ce qui est utile m'échappe aussi. J'aimerais remplacer le mot « utile » par l'expression « le cadre de ma vie » : il va sans dire que je n'aime pas le mot « utile ». Je ne suis pas utilitariste. Donc, ce qui doit s'inscrire dans le cadre de ma vie ne le fait pas toujours tout de suite à cause de ma mémoire qui refuse obstinément d'augmenter le nombre de ses trésors. Ce temple est resté à l'horizon assez longtemps sans essayer de s'approcher, de s'abandonner à moi.

J'ai fait en sorte que ce temple fasse partie (s'insère dans le cadre) de mon voyage, mais une fois encore je n'ai pas retenu son nom : c'est mon amie française qui s'occupait des détails pratiques, de l'organisation de ce voyage doublement organisé. Ce voyage était peut-être mal organisé après tout, car je lis dans le *Guide bleu* : « Pour profiter à votre aise de ce site d'exception et assister au lever de

soleil sur la façade des temples, il est préférable de prévoir une nuit sur place, dans l'un des excellents hôtels de la petite ville moderne qui jouxte le site : une réservation s'impose. » Aucune réservation n'a été faite et je n'ai pas vu les premiers rayons du soleil sur les façades des temples. Au début de mon voyage, je ne savais même pas qu'il s'agissait de deux temples.

Mais il y avait deux temples avant ces temples-là. Je ne me souviens même pas de leur nom. Il faut que retrouve ces temples dans le *Guide bleu*. Il y a une carte au début du guide. Je la consulte. Deux noms me disent quelque chose : Edfou, Kom Ombo. J'ai dû prendre des notes. Il y avait des repas avant ces visites et je me demande pourquoi j'ai noté ce que disaient mes voisins de table. Hier, j'ai regardé un film inspiré par un roman d'Agatha Christie. Une jeune femme disait que les sites ne l'intéressaient plus. « Ce sont les gens qui m'intéresse maintenant. » C'est peut-être mon cas. Mes notes parlent de la blonde de Colmar dont les yeux jaillissent, comme si elle voulait vous les donner, comme si elle mettait dans votre poche son regard, son sourire, ses plaisanteries, sa bonne humeur. Elle était toujours de bonne humeur et je me demandais si je serais heureux en l'épousant. Mais elle était déjà mariée et la question ne se posait pas. Pourquoi me la suis-je posée alors ? Je me pose souvent des questions inutiles ; je suis inutilitariste, en quelque sorte. D'ailleurs, son physique ne me plaisait pas ; de plus, elle était assez vulgaire. La question était triplement inutile.

Elle rit quand elle termine une phrase. Elle « a la pêche », comme on disait il y a quelques années. Son mari est plutôt silencieux. C'est elle qui porte la culotte, comme on disait dans les années cinquante ou soixante. On le dit peut-être toujours, mais je n'ai jamais entendu cette expression. Je l'ai apprise grâce à un manuel de français publié en Pologne. On vendait ce manuel dans l'Union Soviétique. J'y ai trouvé une expression que j'utilise parfois pour faire rire mes amis français, belges et suisses : « cela vous va à ravir ».

À table, il y a une autre couple en face de moi, un jeune couple. D'abord, ils parlent de la soupe en touchant leur assiette creuse. Puis, j'entends une phrase qui me fait dresser l'oreille : « Sont-ils bien cuits ? » Ils parlent sans doute des légumes. J'ai envie de leur dire que j'en ai déjà mangé, mais je me retiens à temps : je suis russe d'origine et les Russes sont habitués à tout. Il ne faut pas oublier Raspoutine qui mangeait du poison pour s'y habituer, pour ne pas être empoisonné. On n'a pas réussi à l'empoisonner ; on a été obligé de le tuer à coup de revolver. Il aurait dû se tirer des balles dans la tête et dans la poitrine tous les jours pour se prémunir contre ce traitement discourtois.

Tout le monde bavarde, sauf moi et le couple à ma gauche. C'est à eux que j'ai volé un peu d'eau la veille ou il y a deux jours. Leur silence me plaît infiniment. Grâce à eux, je n'ai pas l'air d'un « corbeau blanc », comme disent les Russes. Je n'ai rien contre les corbeaux blancs et, franchement, je les préfère aux corbeaux noirs. Mais nous sommes censés passer plusieurs jours ensemble et, pour m'amuser, je veux jouer le rôle d'un homme sociable. Et pourtant ce n'est pas amusant de jouer ce rôle. Une fois encore, je ne sais pas ce qui me prend. En voyage, on ne se comporte pas comme dans la vie de tous les jours, surtout s'il s'agit d'une croisière.

21

« Nulle part sans doute comme à Edfou, on n'a le sentiment, en traversant les salles plongées dans une mystérieuse pénombre, de mettre ses pas dans ceux des anciens Egyptiens. » Oui, je me souviens maintenant. Je me souviens du temple et surtout du dessin que j'ai vu dans un livre acheté quelque part : une image en couleur. Je crois que ce dessin ou ce tableau a été fait au XIX^e siècle. Il y avait un groupe d'Egyptiens qui n'étaient pas vraiment anciens. Mais ils étaient beaucoup plus anciens que les Egyptiens d'aujourd'hui. Et j'aime tout ce qui est vieux, même les vieilles gens. Cicéron ne parle-t-il pas de la vieillesse avec éloquence ? Il parle des pensées mûres, pleines de connaissance ; il parle de l'absence des passions nocives. Il parle du respect que les jeunes manifestent vis-à-vis des vieux sages. Il cite un dicton selon lequel il vaut mieux s'habituer à la vieillesse en se comportant comme un vieillard pendant des années. De cette façon, on vivra très longtemps. Cicéron dit qu'il n'a rien contre une vie raccourcie, à condition d'être en pleine forme le plus longtemps possible.

Je me souviens de la pénombre que j'aime aussi, malgré la délectation que j'éprouve en regardant le ciel d'Egypte. J'ai un attachement profond à la pénombre, inspiré en partie par le Japon, par la façon dont Tanizaki parle de la lumière tamisée. Mais, une fois de plus, les images que je voyais sur les murs et les colonnes me laissaient indifférent. Et il n'y avait pas d'objets japonais à l'intérieur de ce temple.

Je crois qu'il y avait des vieillards qui traînaient dans un coin ; ce n'était pas les mêmes vieillards. Ce n'étaient pas les mêmes images non plus.

22

Je me réveille dix minutes avant le réveil officiel. On tape aux portes. C'est comme ça qu'on nous réveille aujourd'hui. Non, ce sont des amis qui rendent visite aux amis. L'eau coule partout ; les salles de bains se parlent, comme si elles avaient besoin de se parler. Elles se connaissent depuis longtemps ; elles n'ont plus de problème de communication. Elles savent qu'elles sont là, sur le bateau. Elles connaissent tous les secrets. Et pourtant elles aimeraient peut-être connaître les nouvelles à propos des corps qui s'y baignent. C'est pour cela qu'elles échangent des propos si bruyamment. Elles n'ont ni fax ni SMS, et c'est bien dommage. Elles sont encore à l'âge de la pierre. Qu'elles restent à cet âge ! Il nous faut un passé stable, inébranlable. Je comptais sur l'Egypte dans ce domaine, mais son passé s'effrite de plus en plus ; il n'est plus fiable.

J'entends un bruit qui s'apparente à de la musique, à une pièce jouée par un quatuor. Pas d'archets, pas de marteaux. Les sons ne viennent pas de l'air ; par conséquent, ce n'est pas une harpe éolienne parce que cela vient de l'eau. Non, c'était hier soir. À présent il y a un autre bruit, une autre musique – comme si on vidait un seau de sable, comme un soupir. La musique soupire assez souvent ; donc, les soupirs appartiennent au domaine musical. Dans les années soixante, certains compositeurs

pensaient que tout était de la musique, même le grincement des freins. Je pense autrement, mais cela n'a pas d'importance. Il faut que je me réveille définitivement pour participer à une excursion qui m'emmènera vers un temple que je n'aimerai pas, où je perdrai un temps que je ne retrouverai jamais.

Un homme passe devant mon hublot. Comment est-ce possible ?

C'est le bateau qui pousse des soupirs. Il est fatigué des voyageurs qui ne comprennent rien à rien. Il est las de ma présence peut-être : les autres semblent admirer l'Égypte. Qu'ils l'admirent tant qu'ils veulent ; qu'ils soient heureux jusqu'au bout. Le bout est encore loin et je suis déjà à bout. Comme dit un antihéros de Nabokov : « Jouer avec les mots, c'est tout ce qui me reste. » Je ne joue même pas avec les mots ; je les déplace et ils pleurnichent.

Finalement, j'ai rendu la bouteille au couple assis à mes côtés ; mais je n'ai pas réglé l'addition car j'étais parti avant qu'on ne l'apporte. Encore un problème. Décidément, cette bouteille me coûte très cher. Je ne pense pas à l'argent ; l'argent n'est pas la seule chose qui compte. Il y a des efforts, des pensées, le temps. J'ai perdu beaucoup de temps en pensant à cette bouteille, en ayant des remords inutiles. Le voyage est long et je savais que j'avais suffisamment de temps pour leur rendre une dizaine de bouteilles, une vingtaine de bouteilles. Le processus est bien amorcé. S'ils ont réglé l'addition, je leur devrai deux bouteilles. Et si j'oublie de régler l'addition une prochaine fois, je leur devrai trois bouteilles, et ainsi de suite. J'espère qu'il n'y aura pas de suite. On boit un verre d'eau et on déclenche un processus interminable. Que dire à propos d'une blanquette de veau ?

Je cherche mon groupe dans le hall. Je suis las de ces recherches parce que mon groupe est toujours ailleurs qu'à l'endroit où je me tiens. Il suffit de s'attarder un instant devant une colonne pour que tout le monde disparaisse. Il y a d'autres gens, certes, mais ils ne m'intéressent pas. Dans d'autres circonstances, ils pourraient exciter ma curiosité, mais les circonstances présentes ne s'y prêtent pas. Je suis excité – pour une autre raison. J'ai peur de rater une excursion qui ne me dit rien.

Je trouve un bus, un groupe qui s'appelle « Ramsès ». Nous sommes des crocodiles ; eux, ils s'appellent « Ramsès ». Ce ne sont peut-être pas des gens sympathiques ; des aristocrates, rien d'autre.

Je reconnais deux touristes de notre groupe. Il n'y a que deux places libres dans le bus. L'une de ces places se trouve à côté d'une jolie femme. Pourquoi ne pas tenter ma chance ? Je n'ai pas eu de chance jusqu'ici ; il y a un spectre de la chance maintenant, comme disent les Anglais. Il faut respecter les spectres.

Je m'assieds à côté de cette femme, mais je ne dis rien. Je lui demande si la place est libre ; elle me dit que oui. Ce sont les seuls propos que l'on échange pendant les cinq minutes qui s'écoulent entre le début du voyage et sa fin. La fin est proche et je le sais très bien. Il faut trouver un prétexte pour entamer une conversation, même si cette conversation ne mène à rien. Rien ne mène à rien : je suis assez vieux pour le savoir. Pourquoi ne pas exploiter un autre « rien » ?

Le guide nous dit qu'il ne faut rien acheter, sauf dans les souks où il nous emmènera. « Ils s'appellent tous Moustafa. Un homme vous dit qu'il s'appelle Moustafa. Puis, il disparaît. Il vous a

déjà roulés et il a disparu. Vous voulez le revoir. Vous dites à un autre homme : 'J'aimerais voir Moustafa.' 'Je suis Moustafa', il répond. 'Mais ce n'est pas vous que je veux revoir.' 'Vous ne voulez pas me voir ?' 'Si, je veux vous voir. Je vous vois déjà. Mais c'est un autre homme à qui je parlais tout à l'heure.' 'De qui parlez-vous ?' 'De Moustafa.' Faites attention ! »

Le guide parle de « djellaba » en disant qu'on vous offre cet objet gratuitement parce que cela ne coûte rien de l'essayer. « Vous ne le savez pas. Vous pensez qu'on vous offre la djellaba. Vous l'essayez et ça y est : vous payez le double. Ne laissez pas votre femme entrer seule dans les souks. On tripote les femmes dans les souks. Tout le monde les tripote. Achetez une djellaba avec elle. Je comprends que vous aimez les djellabas. C'est très beau. »

Djellaba, djellaba. Je profite de ce mot pour m'adresser à la femme qui est assez jolie sans être belle à cent pour cent. « Savez-vous ce que ça veut dire ?

- Une longue robe portée par les hommes et les femmes en Afrique du Nord.
- Avez-vous entendu ce que le guide nous a dit ? Une femme ne doit surtout pas entrer seule dans ces souks. J'espère que vous n'y entrerez pas seule. »

Elle sourit. Ce sourire signifie trop de choses pour que je puisse comprendre sa vraie signification. Veut-elle insinuer qu'elle n'est pas seule ? Veut-elle insinuer qu'elle est seule et qu'elle me serait très reconnaissante si je l'accompagnais dans un de ces souks ? Je peux l'accompagner dans les souks, si elle veut, mais je ne sais pas ce qu'elle veut. Je ne supporte pas les souks et je m'en passerais volontiers, mais puisque nous sommes sur le même bateau – elle est dans notre car – ce ne sera pas une aventure de courte durée. Autant essayer de démêler ses pensées et ses désirs. Comment le faire pendant un court trajet, surtout si la femme se contente de sourire ? Je savais que je n'allais pas réussir et j'avais raison.

Nous arrivons à notre destination. Je me lève ; elle ne se lève pas. J'attends quelques secondes, mais elle hésite, tergiverse, comme si elle voulait rester dans le bus. Est-ce ce qu'elle veut ? rester dans le bus ? pour quoi faire ? pour aller ailleurs ? où ? Je n'ai qu'à descendre sans elle. Je lui dis : « À tout à l'heure peut-être. » Elle sourit, mais ne répond pas. Si, en allant vous coucher, vous dites à quelqu'un « bonne nuit », on vous répond « bonne nuit » ou « à demain » ou « dormez bien ». Si on ne vous dit rien, vous vous étonnez et vous risquez même de passer une partie de nuit à réfléchir à ce qui s'est passé. Vous dormez mal parce qu'on ne vous a pas dit « dormez bien », parce qu'on ne vous a rien dit du tout. Ce n'est pas charitable. Un sourire ne suffit pas.

Je descends et, deux minutes après, je vois cette femme avec un homme et un enfant. Elle n'entrera pas seule dans les souks. Même son enfant saura la protéger contre les attaques des vendeurs. Je me rappelle une aventure qu'un ami moscovite a eue au bord de la mer Noire. Il accoste une femme qui se promène seule au bord de la mer ; il essaie de la séduire. Elle sourit et se dirige vers un homme assis sur la plage. « Voici mon mari », dit-elle. Mon ami voit un homme aux épaules larges ; un vrai boxeur. Il se met à courir. Il espère que le boxeur n'est pas un coureur de cent mètres. Certes, tous les

sportifs savent courir très vite car ils s'entraînent quotidiennement. Il se retourne et pousse un soupir de soulagement.

Je me dis que je n'ai pas dépassé les bornes. Je lui ai demandé ce que voulait dire « djellaba ». Est-ce un crime ? Elle m'a dit qu'elle faisait partie d'un autre groupe. Elle n'a pas trahi son mari en me disant cela. Donc, il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

Je reviens à Edfou parce que je n'ai pas tout dit au sujet de ce temple. Je ne suis pas retourné sur place, ce que je fais parfois en visitant des monuments historiques. En Egypte, je l'ai fait deux fois, mais ces retours ont eu lieu bien plus tard. Il se peut que je me trompe, mais il me semble que c'est dans ce temple que les chrétiens luttèrent contre des fantômes. Plus précisément, ils luttèrent contre des bas-reliefs, des hauts-reliefs. Ils ont fait du feu à l'intérieur du temple pour préparer leur dîner. Les figures sur les murs se sont mises à bouger. Les chrétiens ont décidé de leur casser des jambes pour qu'elles ne puissent pas avancer vers eux et les tuer. Les figures continuaient de bouger. Alors, les chrétiens ont compris que les figures pouvaient les tuer à distance en ayant recours à leurs lances. Pour éviter ce malheur, les chrétiens ont leur cassé les bras. Les figures continuaient de bouger. Un regard peut tuer : tout le monde le sait. On n'est pas obligé d'être la Gorgone pour tuer de cette manière. Donc, les chrétiens ont fini par crever les yeux des figures. C'est ainsi qu'on luttait contre les dieux païens. Mais les chrétiens ne les ont pas décapités ; par conséquent, on peut encore voir les têtes de ces dieux, de ces déesses, de ces reines, de ces rois.

Je goûte le temps en foulant de mes pieds les pierres de ce temple. Ce n'est pas une expérience comparable à celle qui m'attend lorsque j'ouvre une vieille bouteille. Je hume le temps, l'histoire, les époques à jamais révolues ; je vois leur couleur. À Edfou, il n'y a plus de couleurs. Je touche les pierres et je n'éprouve presque rien. Une petite vibration de la colonne vertébrale – c'est tout.

Le guide nous dit qu'il y a beaucoup de similitudes entre la religion chrétienne et celle des anciens Egyptiens. Il parle de la Trinité, de deux trinités : la leur et la nôtre. Je ne comprends pas ce qu'il veut dire. Peut-être parle-t-il pour ne rien dire ou pour nous persuader que nous avons beaucoup de choses en commun, que nous sommes tous frères et sœurs. Je ne crois pas que je sois son frère, quoiqu'il ressemble un peu à Karajan que j'aimais beaucoup dans ma jeunesse. Il se penche en avant lorsqu'il nous explique quelque chose ; ses gestes me rappellent ceux de Karajan. Parfois il ferme les yeux, il (et) se redresse pour montrer une figure, un animal, une lance. Mais revenons à Edfou.

Un Américain me barre le chemin. Je lui demande de me laisser passer. « De toute façon, vous ne comprendrez rien : ils parlent français », me dit-il en américain. Alors, je regarde le plafond, les étoiles qui y sont peintes. Encore un ciel étoilé ou plutôt plusieurs cieux étoilés. Les anciens Egyptiens avaient sept cieux. Un ciel me suffit.

Le guide nous dit qu'ils n'écrivaient pas le nom des empereurs romains pour qu'ils ne soient pas immortels. Ils n'écrivaient pas leur nom sur les murs. Il suffit d'écrire son nom sur le mur d'un temple égyptien pour devenir immortel. On se demande pourquoi il y a si peu de graffitis sur ces murs.

Seth se cache dans le Nil parce qu'Horus le poursuit de sa vengeance. Horus le trouve et lui perce la partie inférieure de la colonne vertébrale avec sa lance. Et pourtant tous ces dieux sont immortels grâce aux murs de ce temple.

Horus se venge, mais on a l'impression qu'il n'y a pas de vengeance ni dans ses yeux ni sur la pointe de sa lance. C'est de l'action, rien de plus. C'est ainsi que cela doit être.

Le *Guide bleu* me renseigne sur Seth. « On a trop souvent tendance à considérer Seth comme le mal par excellence. Aux plus hautes époques de l'histoire pharaonique pourtant, il n'est en réalité que l'incarnation de la perturbation nécessaire à la mise en place du cycle du renouvellement permanent. » Je connais beaucoup d'incarnations de perturbations, mais je ne suis pas sûr qu'elles soient nécessaires. Par exemple, mai 68. Le renouvellement permanent mène très souvent à un cul de sac. On se renouvelle, puis on se trouve au diable vauvert. On ne reconnaît plus rien. On fait semblant de reconnaître quelque chose pour ne pas perdre les pédales. On se dit : « Plus ça change, plus c'est la même chose. » Ce n'est pas vrai.

23

Je ne sais pas si le sommeil prolongé nuit à la santé, mais je ne doute pas qu'un petit roupillon me fera du bien. Un bateau passe juste devant mon hublot ; pour une fois, je ne suis pas nu. Je regarde mon lit et je vois un crocodile ou plutôt une serviette en forme de crocodile. Dans la gueule il tient un rouleau de papier de toilettes. C'est le hobby de l'homme qui nettoie les chambres de notre pont : il fabrique des œuvres d'art avec une serviette. À chacun son destin.

Après le roupillon, je monte sur le pont supérieur pour profiter de l'air frais. Deux filles jouent au ping-pong. Elles sont en maillot de bain. Je m'installe dans un fauteuil avec *Essais* de Montaigne, mais personne ne m'empêche de suivre le jeu ou plutôt les mouvements de joueuses. Je peux lire Montaigne à la maison ; par contre, personne ne joue au ping-pong dans ma chambre. Pourtant il ne faut que je lève les yeux trop souvent pour ne pas attirer l'attention d'autres voyeurs. Certes, ce n'est pas pour me regarder qu'ils sont montés sur le pont supérieur, mais il faut se comporter avec décence. Il faut garder ses distances.

J'entends un dialogue suivant : « Notre bateau n'est pas terrible.

- À l'intérieur, il n'est pas mal.

- Je ne suis pas sûr que ses moteurs soient en bon état.

- Vous les entendez, vous aussi ?

- Je crois que nous sommes juste au-dessus des moteurs.

- Vous n'êtes pas tout en bas. Si ?

- Non. Mais j'ai l'impression que les moteurs se trouvent entre les ponts. En tous cas, on les entend très bien.

- Oui, l'acoustique de ce bateau est impeccable.

- Oui, il faut donner des concerts ici.
- Avez-vous assisté à la soirée d'hier ?
- Non. Et vous ?
- Non. »

Moi non plus, je n'ai pas assisté à la soirée d'hier. Chaque soir, nous avons des distractions. « 21. 30. Photos des groupes au salon bar. 23. 30. Soirée déguisé au salon bar. » J'ai vue plusieurs femmes déguisées en princesses orientales. J'ai vu un homme déguisé en crocodile. Savait-il que notre groupe porterait ce nom ? Est-ce lui qui l'a suggéré pour exhiber son costume ? Quel pourboire a-t-il donné à notre guide ? Ou a-t-il téléphoné à Marmara depuis Paris pour demander quel nom porterait notre groupe ?

Moi, je ne suis pas très féru de ces soirées : je sais qu'il n'y a pas de jolies femmes sur notre bateau à l'exception de celle à qui j'ai parlé dans le car. Et puis, je préfère dormir. Est-ce cela que Platon voulait dire ? Vaut-il mieux assister aux soirées déguisées ? Vaut-il mieux se mêler à la foule ? Voulait-il dire qu'il faut être membre à part entière de n'importe quelle société ? Il ne connaissait pas la nôtre.

Je suis toujours sur le pont supérieur. J'entends un autre dialogue : deux garçons se tiennent à quelques mètres de mon fauteuil. « On va se baigner ?

- À la flotte. »

Y a-t-il donc une piscine sur le bateau ? Cela va de soi. Mais comme cela ne m'intéresse pas, je n'y ai pas pensé. Il y a beaucoup de gens en maillot de bain. Ils prennent le bain de soleil et ils se baignent, apparemment. J'ai aussi mon maillot : mon amie française ne l'a pas oublié. J'aurais préféré avoir mes lunettes noire car, malgré mes roupillons, j'ai mal aux yeux. Et je préfère mes yeux au ciel d'Egypte, à ses couleurs.

Pour une raison inconnue, je pense à mes chaussettes que personne ne peut voir. Elles sont trouées. Il y a des mosquées au Caire et ailleurs. Nous allons les visiter sans aucun doute. Il faut que je garde ma meilleure paire de chaussettes pour ces occasions-là ; et pour les autres occasions.

Encore un roupillon. On dort bien sur les bateaux. Il y a une histoire russe – ou plutôt une histoire juive – à ce sujet. Un juif quitte Odessa pour aller en Israël. Un mois plus tard, il demande un visa pour l'URSS et il l'obtient. Il rentre à Odessa et deux mois plus tard, il demande un visa pour l'Israël. Une fois sur place, il va au consulat soviétique pour demander un autre visa. « Décidez-vous enfin, dit un employé du consulat. Où voulez-vous vivre, en Israël ou en l'Union Soviétique ?

- Sur le bateau », répond le juif.

Moi aussi, j'aimerais vivre sur un bateau ; mais pas sur le bateau où je me trouve actuellement. Il est vrai qu'il n'est pas mal à l'intérieur. Un jour, je l'ai vu de l'extérieur et je n'étais pas satisfait. Il y a d'autres croisières, d'autres pays, d'autres cabines. Il y a toujours de l'espoir parce que Dieu arrange tout, comme dit Hercule Poirot.

La table de ping-pong ; une fille et un garçon. La fille dit au garçon : « Fais ton service tueur ! » Quel dommage qu'à mon âge je ne puisse pas faire un service tueur – dans aucun domaine. La littérature, la musique. Les jeunes filles n'en ont cure. Un chef d'orchestre m'a dit un jour : « Il faut que tu donnes des master classes. Les jeunes femmes viennent en masse de tous les pays du monde. Les femmes tombent amoureux de leur professeur tous les jours. L'une d'elles te dira : 'Mon cher Professeur ! Je suis à vous.' C'est le seul moyen d'éprouver du bonheur à notre âge. » Jusqu'ici, je n'ai pas suivi son conseil.

Jadis, je jouais au ping-pong. J'étais adolescent et toute la vie était devant moi. À la datcha que mes parents louaient, il y avait une table de ping-pong. Nous jouions tous les jours. Le propriétaire de la datcha a eu une idée de génie : un tournoi de tennis. Evidemment, nous jouions au ping-pong. Il y avait quatre personnes. J'ai eu la médaille de bronze.

24

Vivre sur l'eau. Il n'y a rien de mieux, probablement. Les paysages changent ; même en Egypte ils changent. Jouir de ces changements au lieu de regarder toujours le même jardin. Sur un bateau, on se réveille et on voit autre chose, comme si l'on commençait une autre vie. On tourne une page tous les jours ; on écrit le livre de sa vie. Chez soi, on réécrit la même page, tout comme le héros du film *Shining*. Pendant un long séjour dans un hôtel de luxe, il n'a écrit qu'une phrase dont je ne me souviens pas. Comme d'habitude, j'ai un trou de mémoire. Une phrase, même pas une page. Je veux écrire un livre, un long livre, un roman fleuve. Un roman fleuve écrit sur un fleuve.

Pas sur le Nil. En tous cas, pas sur ce bateau. Même sur le pont supérieur que le soleil n'oublie pas, comme pour approuver son nom « *sundeck* », on sent le pétrole qui doit s'échapper des moteurs. Ils réussissent un double exploit : ils polluent l'air et l'eau. Néanmoins, je reste où je suis – près de la table de ping-pong, sous un toit en toile. Mon voisin me dit : « Je ne supporte pas le soleil. » Si tout le monde ne supportait pas le soleil, il n'y aurait plus de place sous ce toit. Heureusement que les gens aiment bronzer en faisant fi du cancer de peau.

Une femme passe devant moi ; quelque chose tombe. Il y a un objet par terre, un objet rond et bleu. Je ne sais pas si je dois en lui parler ou non. Pour ça il faut se lever, s'adresser à un être humain que je ne connais pas, ramasser l'objet, etc. Même « etc » est trop lourd pour que je puisse le porter. Les objets comme ça sont extrêmement lourd. La vie est suffisamment lourde et je n'ai pas envie de me mettre un fardeau supplémentaire sur le dos. Donc, je ne fais rien ; je ne dis rien. Je continue à lire Montaigne sans faire attention à l'objet qui gît par terre à deux mètres de mes pieds. Il y a tant de choses qui gisent à proximité de mes pieds ; je ne suis pas obligé de les ramasser. On trouvera bien l'objet en question. Il y a tant de gens qui passent par ici ; il y a tant de gens qui se prélassent sur le pont supérieur. Ce sont les gens supérieurs qui peuvent se permettre d'acheter un billet pour une

croisière sur le Nil. Les surhommes, les surfemmes. Qu'ils ramassent cet objet et le porte au bureau des objets trouvés.

Il y a un homme qui passe ; il ramasse l'objet. Il le met sur une chaise où la femme en question ne le retrouvera pas de si tôt. Elle ne le retrouvera peut-être jamais. Quelqu'un d'autre le trouvera et en fera ce qu'il veut. Les objets n'ont pas d'identité ; ils peuvent appartenir à celui-ci, à celui-là. Ils appartiennent aux gens qui les achètent ou les trouvent. Et s'ils se perdent, tant pis pour eux ; ou tant mieux pour eux. Je ne sais pas si les objets aiment être seuls ou non. Ils aiment peut-être appartenir à quelqu'un. Les objets sont peut-être des chiens déguisés. Voici encore une soirée déguisée, une vie déguisée. Je ne sais pas s'ils se sentent bien dans les coffres, dans les coffres-forts.

Je déplace un cendrier où une cigarette s'endort de plus en plus ; je le mets sur la table voisine. Je ne supporte pas les cigarettes en état de veille et même les cigarettes qui dorment. Puis, je me déplace moi-même pour être plus loin des enfants qui crient trop souvent. La cigarette est loin de moi, mais elle continue d'exhaler une odeur qui me rappelle les cadavres. Je me souviens d'un autre dialogue. Un médecin parle à son patient. « Vous fumez ?

- Non.
- Vous buvez de l'alcool ?
- Avec modération.
- Vous dormez bien ?
- Trop.
- Alors, vous buvez trop. »

Je ne bois rien sur le bateau ; cela ne m'empêche pas de dormir tout le temps. Même en ce moment je suis à moitié endormi.

25

On doit visiter une ville ou un temple. Je ne sais pas comment s'appelle ce site : son nom n'est pas affiché. Même l'heure du départ n'est pas affichée à l'entrée du restaurant. Je sais que je ne sais rien. Il y a trois cents bateaux sur le Nil et sur un bateau il y a un homme qui ne sait rien. C'est bon à savoir.

Les crépuscules descendent sur notre bateau, comme s'ils n'avaient pas d'autres pistes d'atterrissage. Va-t-on visiter ce site dans les ténèbres ? Que verrait-on à part les ténèbres ? Il sera difficile de trouver l'objet perdu dans les ténèbres. Je me souviens qu'un homme s'est assis sur la chaise où un autre homme avait posé l'objet perdu. Il était encore plus difficile de le trouver. Mais un bateau n'est pas un bureau des objets trouvés. Pourquoi faut-il y trouver quoi que ce soit ?

Je pense à mon séjour sur le pont supérieur. Si vous regardez fixement la silhouette d'une jolie fille, il ne faut pas détourner le regard au moment de sa disparition. C'est comme si vous regardiez une colonne ou un arbre. Vous continuez à regarder la colonne ou l'arbre. Personne ne vous interdit de les

regarder ; on ne vous mettra pas en prison pour cela. Et si vous vous retournez, il faut continuer à tourner la tête jusqu'à ce que la tête vous tourne.

J'ai envie de monter pour boire quelque chose au bar. J'ai peur du diabète dont souffre un de mes amis moscovites. À l'âge de seize ans, il s'est mit à boire. Il ne buvait que de l'eau et c'est cela qui était dangereux. Si vous buvez de la vodka, vous pouvez vous arrêter à n'importe quel moment. Si vous buvez de l'eau, vous ne pouvez pas vous arrêter parce que vous avez le diabète. Il a mon âge maintenant. Il boîte, il est presque aveugle. Je ne veux pas devenir aveugle malgré le fait que la cécité favorise et nourrit le don de prophétie. Pourquoi prophétiser ? Tout est clair. On n'a pas besoin d'être aveugle pour savoir où le monde se dirige, où il est déjà arrivé.

Nous arrivons quelque part pour voir quelque chose.

26

Kom Ombo. Colombo. Une étoile. Est-ce la peine de voir ce temple ? Même trois étoiles ne me disaient rien. Même neuf étoiles ne me diraient rien en Egypte. Encore un effort inutile. Akhmatova dit quelque part – peut-être nulle part – que seules les choses inutiles comptent dans la vie. D'accord. Je suis prêt à tomber amoureux de ce temple. Que le *Guide bleu* me vienne en aide ! « Perché sur sa petite éminence qui domine une boucle du Nil, cerné de jardins et de bouquets de palmiers, le temple de Kom Ombo compose un des plus séduisante paysages de Haute-Egypte. Dégagé dès 1893 par le service des Antiquités, l'édifice fut construit à l'époque gréco-romaine, même si le site est bien plus vieux. » Dégagé de quoi ? du sable ? du calcaire ? de la terre ? De toute manière, on ne verra ni les jardins ni les bouquets de palmiers ; les ténèbres envahissent non seulement le bateau, mais l'Egypte tout entier. Il y a au monde des endroits où il n'y a pas de ténèbres en ce moment ; nous sommes loin de ces endroits.

En effet, nous ne voyons pas le site. C'est à peine que certains d'entre nous voient le temple. Un temple pour deux, comme dit le *Guide bleu*. Cela veut dire qu'il est dédié à deux divinités : Haroéris et Sobek. Je suis las de ces noms. Eovurmx, Znhvfyrxs. Je ne les retiendrai jamais et je n'ai aucune envie de savoir quels dieux ils désignent. Je n'ai aucune envie de savoir si ces dieux ont une tête de lion ou un corps de tigre.

Il y a un dieu égyptien qui m'intéresse depuis longtemps ; c'est Osiris. Un dieu qui meurt et revient pour vivre parmi nous. Le Christ avant la lettre. Seth le tue deux fois ; il le coupe en quatorze morceaux qu'il disperse dans toute l'Egypte. La femme d'Osiris les cherche, les trouve et restitue le corps de son mari. Seul le pénis manque. Elle le fabrique elle-même et j'ai oublié comment. Ce qui conte, c'est les morceaux.

« Originellement, Osiris représente le grain que l'on met en terre pour que naisse la future récolte. Sa 'mort' est donc toute symbolique exprimant la nécessité de subir un état végétatif dans le sol avant de connaître une nouvelle existence. En Osiris s'incarne la phase d'indispensable mise en

sommeil que doit supporter toute entité destinée à être renouvelée. » Comme dit mon ami de Munich : « Je suis devenu un légume. » Il passe le plus clair de son temps au lit ou plutôt sur un divan. Il est un légume que personne ne mange. Il s'en plaint : « Personne ne veut de moi. » Je suis peut-être un grain. Je rentre sous terre. Il faut que j'en sorte un jour, que j'apparaisse sur la surface. Une question de temps. Mais parfois le temps ne se pose pas de questions et on meurt car il n'y a plus de temps.

Je n'ai pas besoin de me renouveler radicalement. Un petit renouvellement tous les jours me suffit. On se renouvelle de toute façon. Pourquoi forcer la note ? Pourquoi devenir un grain ? Je me réveille et je sens que je suis une branche. Je sais que j'ai un choix : soit je deviens un arbre, soit je reste à l'état de branche. Mais je n'aime pas ce grain qui séjourne sous terre, à l'abri de la lumière.

27

C'est le contraire de la colique. Que faire ? Boire de l'eau du robinet ? Cela m'arrive toujours quand je voyage, mais pas à ce point. Il faut que j'achète un laxatif.

Nous sommes dans notre car. Le guide dit que l'on s'arrêtera devant une pharmacie parce que quelqu'un a besoin de médicaments. Je dis que, moi aussi, j'ai besoin d'un médicament. On s'arrête devant une pharmacie et je demande au guide de m'aider. « Vous avez besoin de quoi ? demande-t-il.

- J'ai besoin d'un laxatif.
- Expliquez-vous plus clairement.
- Un laxatif.
- Soyez plus claire.
- Il faut que j'élimine. »

Je montre le verbe « éliminer » en mettant mes mains sur le ventre et en les baissant ensuite. Il comprend enfin. Le médicament s'appelle « évaculax ». Un petit épisode sans importance. Il y a beaucoup de petits épisodes pendant les voyages organisés ou non-organisés. C'est cela qui rend la vie agréable.

On retourne à Kom Ombo. Notre guide nous parle de la déesse qui descend sous terre pour boire du sang. (Je me demande si elle voit des grains qui poussent sous terre.) Il faut la faire sortir pour qu'elle ne boive plus du sang. On lui donne du vin. Elle hume le vin, elle regarde sa robe, elle le boit et elle s'endort. On l'amène sur terre. Puis, il y a une voix qui parle à Ptolémée. (Son nom ne me dit plus rien.) Il pense que c'est les pierres qui lui parlent. « Mais tout le monde sait que les pierres ne parlent pas », dit le guide en riant. C'est un prêtre caché sous terre. Il y a une grille qui permet à sa voix d'atteindre les oreilles de Ptolémée.

A Kom Ombo, une multitude de choses se passent sous terre. On dirait qu'il y a un temple souterrain qui est beaucoup plus beau que le temple que je contemple. Le temple souterrain doit avoir trois étoiles.

Les Egyptiens ont inventé le stéthoscope, la ventouse. (Et les laxatifs ?) « Sur la face du mur extérieur, représentation d'un groupe d'instruments de chirurgie », comme dit le *Guide bleu*. Je n'ai pas encore besoin de ces instruments, Dieu soit loué.

28

Je suis de retour sur le bateau, sur le pont supérieur. Je me souviens de la femme qui rôdait comme une âme en peine à la recherche de l'objet que je n'avais pas ramassé pour le lui rendre. Il y a d'autres femmes sur le pont. Je reconnais la jeune femme à qui je parlais dans le bus. Je ne suis pas sûr qu'elle me reconnaisse, moi, car elle ne me regarde pas. Ou plutôt, elle détourne les yeux quand je la regarde. Donc, elle m'a reconnu, mais elle a peur de son mari. Est-il dans les parages ? Elle pense peut-être qu'il la guette à travers les murs. Cette histoire commence à me fatiguer. Pour en finir une fois pour toutes, je vais parler de tous nos rencontres. Nous nous sommes croisés dans le couloir qui mène dans ma chambre. C'est arrivé plusieurs fois car sa chambre se trouve aussi dans cette partie du bateau. Parfois elle me regardait, parfois elle faisait semblant de ne pas me voir. Elle m'a dit « bonjour » une fois ; et pourtant sa fille était là. Visiblement, elle n'avait pas peur du jugement de sa fille qui ne savait peut-être pas qu'une femme pouvait tromper son mari. Plus sa mère détournaient son regard, plus je voyais ses yeux noirs. Et la fameuse romance russe retentissait dans ma tête. Elle était Italienne ou Espagnole. Et pourtant elle parlait français sans accent. Sur le pont supérieur, j'admirais sa silhouette, ses jambes qui n'étaient pas tout à fait parallèles. Mais je n'aime pas les jambes parfaitement droites. Elle ne m'a jamais dit « bonjour » sur le pont supérieur.

Je continue à lire Montaigne. « Dieu fait grâce à ceux à qui il soustrait la vie par le menu ; c'est le seul bénéfice de la vieillesse. La dernière mort en sera d'autant moins pleine et nuisible ; elle ne tuera plus qu'un demi ou un quart d'homme. » Je me demande quelles parties de mon corps sont déjà mortes. Comment le savoir ? Il me semble que tout est vivant, mais les autres peuvent penser que mes mains sont mortes parce que je joue mal du piano. On peut penser que mon cerveau est mort parce que j'écris des bêtises. Montaigne parle d'une dent « qui me vient de choir ». J'ai perdu plusieurs dents, mais je les ai récupérées grâce aux implants. On ne remplace pas les mains. Je me rappelle un film où un homme perd ses mains. Un chirurgien lui implante les mains d'un criminel ; le patient étrangle le chirurgien et devient un tueur en série.

Mon estomac n'est pas encore mort car je digère les aliments que j'avale. Comme je l'ai déjà dit, mes dents ne sont pas mortes. Je mâche ce que je mange avant de l'avaler. Mes yeux sont mieux qu'avant, grâce à une opération que j'ai subie il y a une douzaine d'années. Ils avaient été demi-morts pendant une quarantaine d'années. À présent, ils sont bien vivants. Oh, Osiris ! Oh, Osiris !

Alors, je mourrai brusquement, tout entier. Je vois, j'entends, je marche, je joue du piano, je mâche, je digère, je vais aux toilettes, je voyage. Et tout d'un coup, je ne vois plus rien, je n'entends plus rien. Je ne mange pas et pourtant je ne meure pas de faim. Je suis déjà mort. Quel triste sort. Il

vaut mieux perdre toutes ses dents, devenir aveugle, sourd, muet, insensible aux caresses, aux mets, aux vins. On est demi-mort et ça continue. C'est le tour du cerveau. La mémoire s'en va sans dire au revoir ; elle file à l'anglaise. Les autres parties du cerveau suivent son exemple. Ce n'est pas un bon exemple, mais on ne suit pas toujours ce qu'il faut suivre. On suit n'importe quoi, parfois. On suit une femme que l'on ne possédera jamais. À quoi bon perdre son temps ? Il vaut mieux perdre ses dents pour mourir doucement. On perd ses dents, mais on continue à suivre les femmes, comme s'il n'y avait pas de beaux hommes sur terre. Hélas, les femmes n'aiment pas les sourires édentés.

C'est l'heure du thé sur le *sundeck*. Tout le monde fait la queue. Moi, je ne prends plus de thé. Je ne mange pas des pâtisseries non plus. Tout le monde moins une personne. Enfin, je vois toutes les femmes qui se trouvent sur le bateau. La plupart d'entre elles sont en maillot de bain. Je ne sais pas si je les suivrais si elles étaient ailleurs, si elles se promenaient dans les rues de Versailles. Un homme demande au garçon qui sert le thé : « C'est un papyrus ? » Son index pointe vers la rive gauche ou la rive droite. « Je ne sais pas comment ça s'appelle », dit le garçon. J'ai au moins une chose en commun avec lui. À l'occasion, je pourrais même servir un thé. Alors, nous aurions deux points en commun.

Je n'ai plus de thé à la maison. Récemment, mon ancienne élève est venue chez moi avec son mari. À l'heure du thé, je leur ai dit que je n'avais pas de thé. Nous sommes allés en acheter au magasin le plus proche. Je leur ai servi un thé ; moi, j'ai bu du cidre. Nous avons tous mangé le gâteau qu'ils avaient apporté. À ce moment-là, j'avais trois points communs avec le garçon : je l'ai vu manger un biscuit – en catimini.

Les gens mangent énormément et ils ne grossissent pas, à quelques exceptions près. (Je parle des européens.) Comment font-ils pour ne pas grossir ? Quand font-ils le régime ? Après les vacances, à la maison ? En public, ils mangent tout le temps, comme pour prouver à tout le monde que leur métabolisme est au-dessus de tout soupçon. Mon métabolisme est détraqué ; il n'existe peut-être plus. Au lieu de perdre quelques kilos, j'ai perdu le métabolisme.

J'avais un ami autrefois, à Moscou, ou plutôt aux environs de Moscou où ses parents avaient une datcha. Nous ne nous voyons presque jamais à Moscou où pourtant nous fréquentions le même collège musical. Il mangeait des nouilles sans arrêt. À table, je ne l'ai jamais vu sans un énorme bol des nouilles qu'il ramassait comme un aspirateur. On aurait dit que sa tâche primordiale était de débarrasser la terre des nouilles. Un jour, il m'a dit : « Viens n'importe quel vendredi. Je t'attendrais tous les vendredis dans la matinée. Ce n'est pas la peine de téléphoner, de nous prévenir : tu es toujours le bienvenu. » Je viens et je tombe mal : il m'a téléphoné pour me dire qu'il ne fallait pas venir ce vendredi-là. Sa mère qui faisait la cuisine, est allée voir sa cousine. « Il n'y aura pas de côtelettes, dit-il. Mais ne t'inquiète pas : il y aura des nouilles. » Il savait faire les nouilles lui-même.

Nous sommes en train de dépasser un bateau. Je me rappelle un film de Buster Keaton où il y a deux bateaux qui font la course. D'habitude, ce sont les autres bateaux qui nous dépassent. Cette fois, nous prenons notre revanche. Cela se fait lentement, mais sûrement. Personne ne demande à notre

capitaine de le faire vite : c'est le fait qui compte. Je ne suis pas d'accord avec Pierre de Coubertin : il ne suffit pas de participer. Nous participons tous à quelque chose ; il faut gagner la confiance de la chose à laquelle on participe. Il faut faire corps avec elle – avec le monde en général. Contrairement aux autres, je ne fais pas corps avec le monde. Il y a donc deux corps dans le monde : celui du monde et le mien. Et nous ne nous faisons même pas l'amour.

Il y a trois bateaux en compétition. Celui qu'on avait l'air de dépasser nous dépasse maintenant. L'autre aussi. Nous avons perdu une fois de plus. C'est toujours comme ça. On a l'impression que tout va bien ; puis, cela commence à s'écrouler. L'impression s'écroule, elle aussi. Résultat : on est très malheureux. J'aurais dû me dire que notre bateau était le plus lent – non seulement dans la région du Nil, mais aussi sur terre.

Un adolescent dit à un adulte : « J'appartiens à la jeune génération. Nous sommes censés vivre jusqu'à cent ans. » Pourquoi pas plus ? Allez-y, tant que vous y êtes, nos chers adolescents. Mais n'oubliez pas l'écologie. Les calculs des médecins ne prennent pas en considération l'air et l'eau, la nourriture et le stress. Les médecins ne pensent qu'à leurs médicaments. Nous avons vaincu ceci, nous avons vaincu cela. Les vrais gagnants. Avez-vous vaincu tous les cancers ? et le sida ? Les patients continuent à perdre leur vie ; vous continuez à gagner. Votre bateau dépasse tout les bateaux. Il continue sa course triomphale jusqu'à ce qu'il heurte un iceberg.

A propos du *Titanic*, je ne sais pas s'il vaut mieux être en bas ou en haut. Je suis tout en bas, au trente-sixième sous-sol, tout près de l'eau. Je peux sauter dans l'eau à n'importe quel moment. Je n'ai même pas besoin de sauter : je sors et je me promène. Ce serait plus compliqué si j'habitais plus haut. Un jour, un ivrogne m'a entraîné dans une piscine où il avait un plongeur. J'étais passablement ivre, moi aussi. Nous avons grimpé sur le plongeur, mais je me suis dit qu'il ne fallait pas sauter. J'étais tenté de lâcher la bride parce que je ne lâche jamais la bride – pas dans le domaine du sport, en tous cas. Je ne sais pas ce qui m'a retenu. J'aurais été déjà mort. La mort subite, comme disent les Belges.

29

On se lève à six heures. Le guide nous dit : « Il y avait des milliers de papyrus en Egypte. Les gens construisent une maison et trouve un papyrus au sous-sol. Ils le coupe en mille morceaux et commencent à le vendre. Un morceau à Moustafa, un morceau à Jack. On vend le papyrus dans les pays différents. C'est pour ça qu'il y n'a plus de papyrus en Egypte. C'est pour ça que nous ne connaissons pas les secrets médicaux de nos ancêtres. Et nous ne savons pas comment ils ont construit les pyramides. » Le guide rit. Il a les oreilles décollées, le crâne rasé.

Je ne sais pas ce qu'on a vu ce jour-là. On retourne sur le bateau. Je monte sur le pont supérieur et feuillette le *Guide bleu* pour m'instruire. Je ne m'instruis pas suffisamment ; rien d'étonnant que je ne sais rien. « Pour les Occidentaux, vivre parmi les morts paraît choquant. Il en va bien différemment de la tradition musulmane. Les nécropoles sont depuis toujours des lieux de promenade, d'agréables

espaces verts où l'on ne dédaigne pas de venir pique-niquer en famille. » Je vis parmi les morts. Je déjeune avec eux : sur l'herbe, dans ma salle à manger. Je me promène avec eux, bras dessus, bras dessous. Que ferais-je sans les morts ? Ce sont des compagnons de choix. Ils articulent bien les mots, contrairement à ce que pensent les gens qui n'ont pas l'habitude de parler aux morts. Ils n'écrivent plus les livres, mes chers morts. Ils parlent à n'en plus finir. Cela ne me choque pas du tout. J'appartiens peut-être à la tradition musulmane. Je suis asiatique, de toute façon. Les Russes mélangent toutes les cultures ; c'est cela leur propre culture. Ils se composent des antinomies. Ils aspirent à la sainteté et se vautrent dans la boue. Ils regardent vers l'Europe et sentent l'Asie qui est dans leur peau, sous leur peau. L'Asie les mine de l'intérieur, si bien qu'ils ne sachent pas quoi faire. Donc, ils ne font rien du tout.

Je suis sur le pont supérieur où les adolescents jouent au ping-pong. Je les regarde. Je fais quoi ? Je regarde un jeu qui me passionnait il y a une cinquantaine d'année. Je suis occidental aussi : je suis rêveur. Je suis musulman, européen, russe et japonais. Cela suffit pour le moment.

Notre guide est amusant. Il est très mobile : il se penche, il se redresse. Il me rappelle un singe car il est toujours prêt à sauter sur une branche et de là sur une autre branche. Mais les singes ne se redressent pas aussi souvent. Ils ne se redressent peut-être jamais. C'est pour cela qu'ils sont des singes et pas des hommes.

À deux heures du matin, on me réveille par un fracas terrifiant. C'est comme si une bande métallique se déroulait, en s'arrêtant de temps à autre. Elle se déroule, elle s'arrête et ceci pendant cinq minutes au moins. Ensuite, une autre bande métallique commence à se dérouler ou s'enrouler : il est difficile d'analyser la musique des bandes métalliques. Sommes-nous en train de jeter l'ancre ? Nous le jetons où ? Je ne vois rien. D'ailleurs, je n'ai pas envie de regarder, mais il me semble que nous sommes en plein mer ou plutôt en pleine rivière ou plutôt en pleine fleuve. Peu importe : nous sommes au milieu, au juste milieu. Nous ne sommes pas encore arrivés à bon port. Je ne sais pas où ce port se situe, mais j'ai l'impression que nous n'y sommes pas encore.

30

De nouveau on se lève à six heures. Il faut grimper quelque part. Il y a un obélisque ou quelque chose de semblable. Le guide nous prévient que l'obélisque n'est pas terminé. À quoi bon grimper ? Ce n'est pas la *Symphonie inachevée*, que je sache. J'ai vu trop d'œuvres inachevées en Egypte. On les a achevées, ensuite on s'est mis à les démolir. Le temps et les hommes les démolissaient à qui mieux mieux. Elles ont l'air inachevées maintenant. Elles sont plutôt super-achevées.

On grimpe ; je perds mon groupe une fois de plus. Je rattrape un autre groupe et puis je fais de mon mieux pour m'en détacher : c'est le seul moyen de retrouver mon groupe. Les groupes se confondent rarement. Chaque groupe se promène de son côté, comme si les guides se détestaient et ne

voulaient pas entrer en contact. C'est le contraire sans doute. Ils ne rêvent que de leur contact ; ils veulent se débarrasser de leurs clients pour faire une causette, pour boire du thé.

Une femme me dit que mon groupe est parti d'un autre côté. Elle ajoute que les membres de mon groupe sont déjà montés. Donc, je monte, mais je ne sais pas de quel côté je monte. Est-ce un bon côté ou un mauvais côté ? L'essentiel c'est monter. Je vois notre guide qui explique comment on transportait les pierres. Je regarde mes mocassins. Je me dis qu'il faut transporter les humains et pas les pierres. Les pierres ne peuvent pas mourir parce qu'elles ne vivent pas vraiment. Les humains meurent comme des mouches si on ne les transporte pas.

Deux vieilles femmes ont dit presque à l'unisson : « Je ne peux pas monter. » J'aurais dû comprendre l'allusion. Ce n'était même pas une allusion ; c'était une indication. Cela voulait dire qu'il fallait monter. Je ne suis pas une vieille femme, donc je peux monter. Quand j'aurais quatre-vingt ans, j'essaierai de monter coûte que coûte, si c'est nécessaire. Ce jour-là, c'était nécessaire parce que cela faisait partie de notre circuit. À quoi bon venir en Egypte si on rate les visites, si on reste sur un bateau en lisant Montaigne ou St Augustin que l'on peut lire à la maison ou dans une bibliothèque ? D'ailleurs, Montaigne dit qu'il faut faire ce que l'on fait. Par exemple, si on se promène, il faut se promener sans penser au déjeuner ou à Joyce. Il faut penser à la promenade. Si on est en Egypte, il faut être en Egypte – près d'un obélisque inachevé, en l'occurrence. Je n'étais pas près de l'obélisque ; pis encore, je m'en éloignais. Je ne le savais pas. Je suivais les vieilles femmes sans réfléchir au sujet de leur vieillesse et de leur incapacité de monter vers l'obélisque. Et il fallait monter pour le voir ; il fallait grimper sur une colline au lieu de quoi je descendais une autre colline. Il y avait plusieurs collines et dans ma précipitation j'ai choisi celle qu'il ne fallait pas choisir. Je ne l'ai pas choisie ; j'ai suivi les vieilles femmes, comme si j'étais leur compagnon dont le devoir consistait à apporter des pilules et des tisanes. Elles n'arrivaient pas à monter. En Union Soviétique, chaque matin, il y avait deux leçons de gymnastique. À la fin, il fallait courir sur place. Le prof de gym disait à un moment donné : « Ceux pour qui c'est difficile peuvent marcher. » Je continuais à courir : j'étais jeune et j'avais l'habitude de relever les défis. Les défis demeurent, mais je ne les relève plus.

Je vois notre guide et je le suis. C'est normal, naturel : il faut suivre son guide. Donc, je le suis et je fais de mon mieux pour ne pas le perdre de vue, ce qui n'est pas facile : il n'est pas très grand. Il est plutôt chauve, mais il y a beaucoup d'hommes chauves sur notre planète. Si je suivais tous les hommes chauves, je serais omniprésent. Je descends parce que je suis un homme qui est notre guide ; j'arrive tout en bas où notre car nous attend. « Où est l'obélisque ? je demande à notre guide.

- Il est en haut.

- Mais pourquoi vous descendiez ?

- Parce que je vous ai tout expliqué en bas. Je n'ai pas envie de grimper cette colline une fois de plus. J'ai vu cet obélisque mille fois.

- Moi, je ne l'ai pas vu.

- C'est trop tard maintenant. D'ailleurs, il est difficile de grimper avec vos mocassins. Vous n'avez pas d'autres chaussures ?

- Non.

- Il faut avoir des chaussures de marches quand on va en Egypte.

- Il faut avoir des chaussures de marches partout où on marche », je réponds.

La conversation est terminée ; l'excursion aussi. Je n'ai pas vu l'obélisque. Dans le car, mon voisin de table me dit : « Voulez-vous qu'on vous montre une photo de l'obélisque ? » Je dis que je lui demanderai de me montrer la photo plus tard. Puis, je nettoie mes poches et je tombe sur un ticket où il y a une photo de l'obélisque. Une colonne couchée, une colonne endormie ou morte peut-être. On a envie de lui chanter une berceuse ou de l'enterrer. Mais on n'enterre pas une colonne : tout le monde veut la voir et admirer son cadavre. Les gens achètent les tickets et grimpent sur une colline pour voir un cadavre. On vit avec les morts ; c'est normal.

31

Le temple de Philae. Je commence à me réveiller de mon sommeil dogmatique. C'est un dogme que j'ai érigé en un jugement absolu : l'Egypte est morte et je n'ai rien à faire ici. Je monte et descend en pure perte. Mes mocassins sont déjà morts, eux aussi ; et tout cela ne sert à rien. C'est ainsi que je raisonnais jusqu'ici. Et puis, le réveil sonne ; je me réveille. Je dors encore à moitié. Le pylône me plaît, mais cela n'est pas suffisant pour me réveiller une fois pour toutes. Je vois des bas-reliefs à moitié détruits par les chrétiens qui avaient peur de lances et de regards. C'est ici qu'on martelait les dieux et les déesses égyptiens : j'ai confondu les endroits. J'ai déjà raconté cette histoire, mais je l'ai rattaché à Edfou. Il est vrai que l'on détruisait les effigies un peu partout. Un nouveau dieu est arrivé ; les anciens dieux étaient hors d'usage. Marc Aurèle parle de l'oublie, d'une sorte de destruction mentale. On oubliera Jules César, on oubliera Caton. On ne les a pas oubliés. Et les dieux égyptiens sont toujours là, quoique mutilés.

Le guide nous explique qu'il y a une similitude entre Isis et Marie. Isis tient un bébé dans les bras. Les chrétiens ne pouvaient pas supporter cela : personne ne peut tenir un bébé dans les bras, sauf la vierge Marie. Donc, ils ont tué la mère et l'enfant. Pas tout à fait : ils vivent toujours. Certes, le bébé ne grandit pas ; il ne sera jamais un Messie. Mais il dort dans les bras de sa mère ; il dort paisiblement. Il ne souffre pas d'insomnie et ce n'est déjà pas mal.

Notre guide compare Horus à Jésus. Je me suis trompé : on avait tué la mère, mais on avait épargné le fils. Pourquoi ? Parce qu'on ne veut pas tuer Jésus une fois de plus ? même pas son ersatz ? Peut-on tuer un ersatz de la Vierge ?

Voici l'histoire. Seth coupe Osiris en quatorze morceaux, mais, grâce à sa toute puissance, Isis ranime son mari et conçoit de lui un fils, Horus. Il y a beaucoup de fêtes d'Horus. On le couronne, par exemple. Chaque année, un des faucons vivants élevés dans la volière du temple est choisi pour être

couronné. Les prêtres présentent l'élu au peuple, puis le conduisent en procession à l'intérieur du temple où il reçoit les insignes de la royauté. Les chrétiens n'ont pas tué le faucon non plus.

Osiris. Serait-il Dieu le Père ? Nietzsche a tué Dieu, mais on Le ranime de temps en temps.

Notre guide nous quitte en disant que nous avons à peu près une demi-heure pour explorer le temple à notre guise. Mais avant de nous quitter, il nous dit pour nous amuser : « Vous savez que les arabes saupoudrent de sel leur maison dans les moments difficiles ? Par exemple, si vous devez passer un examen à l'école, votre mère saupoudre de sel votre chambre. Les chrétiens font la même chose – dans les temples. » Je n'ai jamais entendu parler de cette coutume, et je sais que les chrétiens ne le font pas – en tous cas, pas en Russie, pas en Europe. Mais l'histoire est plutôt amusante.

Je rôde à l'intérieur du temple et mon regard ne s'arrête sur rien. Tout est arrêté, tout est immobile ; le temps aussi. Mon regard n'arrive pas à se calmer. Il cherche quelque chose et il ne sait pas ce qu'il cherche. Tout d'un coup, il trouve tout. Je suis un groupe allemand qui entre dans une pièce que j'appelle le « sanctuaire ». Pour moi, c'est un sanctuaire. Le guide sort une torche de sa poche car la pièce n'est éclairée ni par le soleil ni par une lumière artificielle. Il fait nuit dans la pièce. Elle devient une nuit transfigurée, comme inspirée par la fameuse pièce de Schoenberg. Je vois les couleurs, la beauté éclatante. La beauté égyptienne éclate enfin à mes yeux. Le cru et le cuit en même temps. L'art européen est trop cuit.

Je vois le visage ; il n'y en a pas d'autres. Je ne sais même pas si c'est le visage masculin ou le visage féminin. Tout est concentré dans ce visage ; toutes les humeurs, tous les mouvements d'âme s'y trouvent. Les yeux qui embrassent tout sans regarder. Rien ne ressort, rien ne dépasse les limites. Et pourtant il n'y a pas de limites. Pas de sourire à la Joconde. Un de mes amis dit que la décadence commence avec Léonard qui est étroit, limité, parce qu'il y a trop de sourires par ci, par là. C'est trop cuit. Où est le désespoir ? où est l'angoisse ? Les personnages de Giotto grimacent devant la Croix. Les grimaces de douleur. De nouveau, c'est trop cuit. Quand un poisson est trop cuit, il devient mou, trop mou ; et il perd son goût. Les Egyptiens marient le cru et le cuit, la vérité et la beauté.

Grimaces de douleur, sourires. Tous les problèmes ne sont pas réglés, loin de là. Les bouddhistes sourient tout le temps, mais les personnages de Léonard ne sont pas bouddhistes. Ils sourient sans arrêt, comme pour se réconcilier avec le monde impitoyable. Un jour, au lieu de prononcer un sermon, Bouddha tendit une rose au premier venu. La vie en rose. Non, la vie n'est ni une rose ni une multitude de ronces. Ramsès II n'aurait tendu ni une rose ni un poison ni la main. Il n'était ni sévère ni tendre. Je n'en sais rien ; je suis en train de décrire son image.

En Egypte, il n'y a pas de monde impitoyable car le monde est un visage que l'on voit de profile. Tout est là ; il n'y a pas de séparation entre le monde et celui qui le regarde. Il n'y a pas de séparations entre les animaux et les hommes. Un faucon est Horus et vice versa. On conduit Horus à l'intérieur du temple et on le couronne. Mais la couronne est déjà là ; elle a toujours été là. Tout est immobile. Un sourire bouge tout le temps. Le visage égyptien ne bouge pas ; s'il bougeait, la couronne

tomberait. Cela correspond à la dignité décrite par Cicéron. Il dit que le visage humain doit toujours garder la même expression.

Je ne bouge pas non plus. Peu à peu, je deviens ce visage parce que je n'ai pas le choix : il n'y a pas d'autres visages. Si je ne deviens pas ce visage, je meure. Maintenant, je ne veux pas mourir. Ce n'est pas la peine de mourir parce que l'on vivra de toute façon. À quoi bon perdre son temps ? Osiris meure, on le ranime. Mais depuis deux millénaires il ne meure plus : il ne veut pas perdre le temps.

Il n'y a pas de fioritures. La mort est une fioriture, rien de plus ; c'est un morceau d'art baroque. J'ai coupé le baroque en morceaux et je n'ai pas envie de ranimer cette notion ; en tous cas, pas dans mon œuvre. Je cherchais les mots, les synonymes. Les mots justes sont là ; ce n'est pas la peine de les chercher. Ils appartiennent aussi au visage égyptien. Pourquoi circonscrire ce visage ? Ce n'est pas uniquement un visage égyptien : le monde entier y loge. On ne cherche pas le monde quand le monde est déjà là. Picasso dit qu'il ne cherche pas : il trouve. Mais il ne faut pas trouver non plus : nous sommes dedans. Nous sommes dans le visage.

C'est la pensée qui compte. La recherche de mots et de couleurs met les bâtons dans les roues de la pensée. Je ne suis pas sûr que ce soit l'expression juste. La pensée ne roule pas : elle est immobile. Elle n'a pas de roues ; c'est le visage. Quand on dit « ceci me passe par la tête », on se trompe. Je n'ai pas eu de révélation dans le sanctuaire du temple d'Isis. L'Égypte a toujours été là. Certes, je ne la voyais pas ; je n'avais pas de torche. À présent j'ai une torche, deux torches, une multitude de torches. J'ai des projecteurs ; j'ai plusieurs soleils en ma disposition. Mais je n'en ai pas besoin. Je vois l'Égypte même dans le noir. Pourquoi le voir ? Il est là ; je suis le visage.

Je parle du sanctuaire à un vieil homme, à un vieux touriste. « Le guide ne nous l'a pas montré.

- Ce que le guide nous dit n'est pas parole d'évangile », dit le vieux touriste.

32

Je n'ai pas compris l'Égypte parce qu'on ne comprend pas toujours ses frères et sœurs. Supposons qu'un jour vous appreniez que vous avez un cousin en Australie. Vous l'aviez perdu de vue depuis des siècles et tout d'un coup il se manifeste. « Perdre de vue » n'est pas une expression juste. Je ne sais pas si j'ai un cousin germain ou non ; je n'y pense pas. Il sonne à ma porte. Je me sens obligé de l'accueillir, de lui parler au moins une heure. Je lui offre du café, du thé ; il ne s'incrute pas, mais il cherche des points communs, les gènes qui nous unissent. J'ignore ce qui nous unit et nous ne sommes pas des prolétaires pour vouloir s'unir à tout prix. Cette recherche me pèse parce que je cherche ces liens moi-même. Je cherche des mots pour continuer la conversation. Je ne peux pas le mettre à la porte : les liens du sang obligent. Rien ne m'oblige de rester en compagnie d'un étranger à l'exception de la politesse, de ses lois. Mais les lois de la politesse ne sont pas aussi strictes que les lois du sang.

Je veux mettre mon cousin à la porte, mais je ne le peux pas. Je commence à le haïr. Je me dis que s'il ne repart pas pour l'Australie demain matin, c'est moi qui partirai. Je n'irai pas en Australie parce qu'il y habite. Je n'irai pas à la Nouvelle Zélande non plus parce que la Nouvelle Zélande n'est pas loin de l'Australie et il risque de faire un saut jusqu'au chez moi à n'importe quel moment. J'irai en Floride, en Afrique du Nord.

L'Egypte est mon frère, ma sœur, ma mère, mon père. Je suis égyptien, comme aurait dit John Kennedy. Mais je ne suis pas berlinois.

33

Je n'ai pas noté tout cela dans mon carnet. Le dé clic s'est produit, mais j'ai approfondi ce dé clic au cours du voyage. Les nouveaux visages s'accumulaient ; c'était toujours le même visage.

Et les silhouettes, la silhouette ? « Les canons de la beauté égyptienne ont traversé les siècles : silhouette élancée, longues jambes, poitrine menue. Jusqu'au Moyen Empire, les femmes sont vêtues d'une simple robe fourreau maintenue sous les seins pas deux bretelles. Au Nouvel Empire, elles se parent de fines chemises de lin transparent, dont le savant plissé souligne plus qu'il ne les cache leurs courbes gracieuses. » Mais nous ne sommes pas encore à Abou Simbel. C'est là que je suis tombé amoureux de la femme.

Où sommes-nous ? Dans un village libanais. On y va en barque. À un moment donné, on s'enfouit dans des roseaux. En tous cas, je pense que ce sont des roseaux. Le bruissement des tiges est si agréable que j'ai envie de rester sur place tout l'après-midi. Mais il faut visiter le village où les crocodiles nous attendent. Je me demande quel accueil nous attend ; nous sommes leurs cousins de France. « Croc, croc, croc », répète le guide. Nous ne sommes ni « Ramsès » ni « Famille Royale ».

Il y a des bébés crocodiles. Le guide en prend un et commence à jouer avec lui. Il le tourne dans tous les sens ; le crocodile ne réagit pas. Pourtant il n'est pas endormi : il regarde devant lui et parfois son regard tombe sur moi. Mais il ne veut pas me manger, pas encore. Dans trois ou quatre ans peut-être.

Une jeune fille que je n'ai pas encore décrit – je ne la décrirai jamais – tend les bras pour prendre le crocodile : elle veut jouer avec lui à son tour. Le guide lui donne le crocodile. Elle le tient sans le tourner dans tous les sens. Alors, c'est le crocodile qui tourne la tête vers elle. Le guide arrache le crocodile des mains de la fille et se met à le calmer. Il le berce ; il chante une berceuse touchante. « Maintenant, vous pouvez le prendre », dit-il en approchant le crocodile des mains de la fille. Elle le prend et le berce à son tour. Le crocodile s'endort. En tous cas, il ne me regarde plus. Je n'en mourrai pas ; je n'en ferai même pas une maladie.

On nous sert du thé, comme d'habitude. D'habitude, je ne prends pas de thé et je ne mange pas de pâtisseries. Cette fois, je transgresse cette règle. Tant pis pour le diabète. Que la nature suive son cours. Je ne cède pas à la tentation parce qu'il n'y a pas de tentation. Je suis le cours du temps, comme

si j'étais dans une barque sans rames, sur un fleuve, sur le Nil. C'est pour cela que l'on dit « le fleuve du temps ». On se laisse aller ; on est couché dans une barque. De temps à autre, on s'enfouit dans des roseaux et on écoute leur musique. Puis, on repart, on continue à glisser sur l'eau.

Il y avait du halva et j'en ai mangé pour me souvenir de son goût. Je peux me passer de son goût, de ce nouveau volet de la nostalgie : j'en ai mangé souvent à Moscou. J'en ai mangé dans le village libanais – comme ça. Un petit caprice, une humeur vagabonde. Mon humeur se promène quelque part et trouve un morceau de halva. Voilà.

Nous quittons la maison qui ne fait pas partie du village : elle est là pour les touristes. Le village est plus haut ; il faut grimper et je n'ai toujours pas de basquettes. Donc, je ne grimpe pas. Encore un site raté. Mais il n'y pas de visages dans cette site ; ou plutôt, le visage ne s'y trouve pas. Je n'y vais pas ; pas une grande perte. De toute façon, je perds tant de choses que je peux en perdre encore une. Le jour viendra où je ne pourrai me permettre de rien perdre par crainte de tout perdre : la mémoire, la conscience, la vie. Pour le moment, ce n'est pas encore le cas.

Je me promène le long de la rive. Il y a beaucoup de souks, comme d'habitude. Je me souviens d'Edfou, de la façon dont on sortait de ce temple. On sortait et on se cognait contre une grille. Cette grille vous empêchait d'aller plus loin, d'échapper aux souks, aux marchands. Cela commençait, ou plutôt, cela recommençait : appels, poursuites, chiffres, lettres. J'allais à droite, à gauche. Je ne pouvais pas sauter par-dessus la grille ; pourtant c'était le seul moyen d'échapper à l'harcèlement commercial. Je ne sais pas si je préfère l'harcèlement sexuel : tous les harcèlements sont mauvais. Non, il y a des exceptions. Mon chat me harcèle en ce moment. Il saute sur la table, s'approche de l'ordinateur. Parfois il marche sur le clavier en me regardant. Il me tape tantôt avec une patte, tantôt avec l'autre. Peut-être veut-il sortir dans le jardin ; il est déjà allé dans le jardin ce matin. Il veut peut-être continuer la promenade. Il a déjà attrapé une souris. Il en veut peut-être attraper une autre. Il a prit son petit déjeuner, mais il ne l'a pas terminé, ce qui est bizarre. Son écuelle est toujours là, mais il ne la touche pas. Aurait-il mangé la souris ? Je ne crois pas. En tout cas, il me harcèle et j'en suis ravi, quoiqu'il m'empêche de travailler.

Une promenade sur les dromadaires est prévue dans le programme. J'ai peur parce que je ne suis jamais monté sur un cheval. Dans mon enfance, on m'a mit sur un poulain pour me photographier, pour photographier ma peur. Pendant des années mon père gardait cette photo dans un tiroir de son bureau. Je la détestais parce que ma dignité n'était pas à la hauteur ce jour-là. Même un garçon de cinq ans doit être digne. Même un chat doit être digne. J'aime tenir mon chat à l'envers. Il est tendu, mais il ne bouge pas. Mon amie française me dit que je l'humilie. « Vous lui ôtez sa dignité. »

On m'assigne un dromadaire et un accompagnateur – celui qui m'assistera pendant ce périple. Le dromadaire se baisse et je commence à grimper sur lui. Il est plus facile de grimper sur n'importe quelle colline, même si l'on n'a pas de basquettes. Ma jambe ne m'obéit pas ; après tout, je ne suis pas un sauteur en hauteur. Si l'on m'avait donné une perche, j'aurais peut-être réussi dès la première

tentative. Mais je n'ai ni perches ni béquilles. Certes, le jeune homme – mon compagnon de voyage – m'assiste de son mieux. Cela ne suffit pas. Cela dure assez longtemps ; je sais que je dois réussir pour ne pas me ridiculiser une fois pour toute. Je ne suis ni ankylosé ni paralysé. Je n'avais même de sciatique ce jour-là. Bref, je n'avais pas d'excuse. C'est pour cela peut-être que j'ai finalement réussi.

Aussitôt je regrette d'avoir réussi : je n'arrive pas à garder l'équilibre sur le dos de cet animal. À tout instant je risque de tomber, de me casser un doigt, une main. Il y a un pommeau auquel je m'accroche en espérant de me sauver la vie de cette façon. Je n'ai pas d'autres moyens de sauvetage à ma disposition : mon accompagnateur ne me sauvera pas, malgré toute son expérience. Je ne crois pas qu'il ait jamais eu affaire à un pianiste.

Je me suis souvenu d'une photo que j'avais vue sur la couverture d'un disque. Furtwängler est assis sur un dromadaire. Il ne sourit pas vraiment, mais il n'a pas peur non plus. La Philharmonie de Berlin est allé en Egypte en 1951, si je ne me trompe.

Nous commençons notre voyage. L'accompagnateur (ou la chamelier) marche à nos côtés, la bride à la main. Il claque la langue et le dromadaire va plus vite. Je prie Dieu que le chamelier ne claque plus sa langue. Il peut le faire après le déluge – après mon départ. Il peut le faire à la maison pour que sa femme fasse la cuisine plus vite. Mais, pour l'amour de Dieu, ne le fais pas ici, en ma présence parce que je suis sur ton dromadaire. Dès que je descends de son dos, tu peux recommencer. Recommence de plus belle ! Claque la langue au lieu de me dire au-revoir ! Claque la langue au lieu de me demander un pourboire ! Pas maintenant, pas maintenant, je t'en supplie !

Un autre dromadaire nous dépasse. Il y a des jeux olympiques partout. En l'occurrence, je préfère perdre une fois pour toutes. Heureusement que le dromadaire ne se redresse plus. Je me demande comment j'ai réussi à rester sur son dos.

La blonde de Colmar est assise sur le dromadaire qui nous dépasse en nous bousculant. Par la même occasion, il donne un coup à ma jambe. Mes jambes sont moins importantes que mes mains ; néanmoins, je n'aimerais pas les perdre. En jouant du piano, je dois manier les pédales avec précision. La blonde a une explication pour tout. « Il aime se cogner.

- Ils s'aiment peut-être, lui dis-je.
- Le mien aime tout le monde.
- Il aime ma jambe, lui dis-je.
- Il aime mes jambes aussi », répond-elle.

Je n'ai jamais vu ses jambes : elle porte toujours des pantalons. Je ne crois pas que j'aimerais ses jambes.

Nous nous arrêtons au sommet d'une petite colline d'où l'on voit d'autres collines, une série de collines. Cela s'appelle une vue panoramique. Le chamelier me pose une question en français : « Photo ?

- Non, je réponds.

- Madame ?

- Non », je réponds.

Je me calme peu à peu : visiblement, on n'ira pas plus loin. Le chamelier est un bel homme. Pourquoi exerce-t-il ce métier ? En Europe il serait gigolo ou un compagnon de voyage. Mais ces voyages se dérouleraient dans une autre atmosphère : première classe, hôtels de luxe.

Nous rebroussons chemin pour regagner notre point de départ. Il y a un dromadaire devant nous ; j'admire ses jambes. Très peu de femmes ont des jambes aussi belles que ce dromadaire. Le chamelier chante ou chantonne. Nous ne galopons plus : nous avons déjà perdu toutes les courses et toutes les médailles. Ce n'est pas la peine de faire un effort supplémentaire. À chaque quart d'heure suffit sa peine. Je suis à l'aise à un tel point que je commence à regarder le sable, le désert ; mes yeux ne sont plus fixés sur le dos du dromadaire, sur le pommeau. Je me rappelle ces paroles du guide : « L'Égypte est un désert. Nous naviguons sur le Nil. À droite et à gauche il n'y a qu'un désert, rien d'autre. Un désert et quelques dromadaires. » Comment peut-on voyager sur un dromadaire ? J'ai déjà mal au derrière et on n'a même pas fait un kilomètre – trois cents mètres à peine. J'ai l'impression d'avoir déjà des hémorroïdes. Il est bien plus facile d'aller à pied – même s'il faut traverser tout le désert. Je pense déjà à la façon dont je vais descendre sur terre. J'espère que c'est moins difficile.

Le chamelier tient ma jambe, comme d'habitude. Je fais plusieurs tentative et je réussis parce que j'ai une envie folle de regagner la terre. J'aime la terre, comme tous les Russes. C'est notre mère nourricière. C'est notre mère tout court ; elle nous berce, elle nous chante des berceuses. J'ai enfin les deux pieds sur terre. Je remercie Dieu chrétien ou musulman ou juif. C'est le même Dieu de toute façon et il faut Le remercier après chaque voyage sur un dromadaire.

Mon dromadaire me regarde et son œil n'est pas stupide. Il me regarde, il comprend. Je n'ai pas d'affinité avec lui : je ne suis pas un chamelier. Je suis un corps étranger qu'il est obligé de transporter pour gagner sa vie. Il doit manger et même boire de temps en temps. Les dromadaires peuvent-ils avoir un diabète ? Le guide me regarde aussi ; il tend la main. Je m'y attendais naturellement. Je lui donne quelque chose. Ce n'est pas assez. Il grogne, sa main tendu vers moi. Puis, il tend l'autre main. Je ne lui donne plus rien. Ce n'est pas l'Orient Express ni la première classe. Le guide nous a dit que nous n'étions pas obligés de donner des pourboires. « Tout est payé », a-t-il dit. Tout est payé ; tant mieux. Mais les options coûtent très cher. J'ai pris toutes les options à l'exception de celle qui promettait une visite de Louxor en calèche. Les souks, j'en ai ras le bol.

Le voyage de retour, les roseaux. Je pense à Pascal, à Moïse. Les membres de notre groupe prennent un bain de soleil sur le toit de la barque. Moi, je reste dans l'ombre, comme d'habitude. Je pense à Swift qui aimait les chevaux plus que les hommes. En tous cas, Gulliver est tombé amoureux d'eux à la fin de ses voyages. Et Tolstoï a écrit un récit à propos d'un cheval, à propos de son for intérieur. Je ne suis pas tombé amoureux de dromadaires, mais je ne crois pas qu'ils soient moins intelligents que les hommes.

Je pense aux membres de la Philharmonie de Berlin. Ils galopent sur des dromadaires et se dissolvent dans l'air du désert ; ou plutôt, lentement, ils s'enfoncent dans le désert sans perturber l'allure majestueuse des dromadaires. Pourquoi ne pas jouer *l'Huitième* de Bruckner en plein milieu du désert ?

Un garçon nage vers notre barque, s'accroche au bord et se met à chanter en français. *Alouette, gentille alouette ; Frères Jacques*. Tout le monde chante avec lui ; on lui donne de l'argent. C'est le but de l'opération. Je connais la deuxième chanson ; je ne connais pas la première. Il chante plusieurs couplets. J'ai vécu en France trente ans ; ce garçon ne l'a jamais vu. Est-il né en France ? Je ne crois pas. Tous les Egyptiens qui parlent français ne sont pas nés en France. Le garçon a déjà chanté lorsque nous nous dirigeons vers le village. Il chante sur le chemin de retour. Il nage et chante. Est-il heureux ? Chante-t-il en anglais, en allemand ? Ces gens sont polyglottes, mais cela ne leur sert à rien. Quelques euros par jour ; ce n'est pas la peine d'étudier les langues pour cela. Ils ne liront jamais Racine dans l'original.

34

Abou Simbel. *Absalom, Absalom*, un roman de Faulkner. Je n'arrivais pas à retenir le nom de ce temple. Le bout d'un poème que j'ai appris dans mon enfance trainait dans ma tête. *Absalom, absalom, ruskalki boujuk vakhamiz*. Je ne sais toujours pas ce que cela veut dire et je ne le saurai jamais. Je ne sais pas d'où vient cette chanson. Peut-être de l'Ouzbékistan. Un chanteur populaire, un pourvoyeur du folklore la chantait dans les années cinquante. Abou Simbel.

Nous nous levons très tôt. Un convoi militaire nous accompagne jusqu'à ce temple. Je ne vois pas le convoi ; les militaires deviennent discrets. Il y avait des attentats ; ils veulent éviter tout incident pour que les touristes continuent à venir en Egypte. Trois heures de route. Chemin faisant, je dors et je regarde les paysages qui sont toujours neutres. On arrive. Je regarde le pylône. « Néfertari pour l'amour de laquelle se lève le soleil. » C'est son époux, Ramsès II, qui a composé cette inscription. J'ai composé plusieurs poèmes pour les femmes que j'aimais, mais le soleil se lève pour Néfertari. Le soleil ne prête aucune attention à mes poèmes et il a raison. Il faut construire des temples, des pyramides, des tombes. Les poèmes doivent faire partie de l'architecture, des pierres. Ils restent sur un bout de papier, dans un ordinateur. Ils ne s'inscrivent pas dans un paysage, ils ne glissent pas le long d'un fleuve.

Le guide nous explique tout, mais je n'écoute pas ses explications pour la bonne raison que je pleure déjà. J'ai les larmes faciles et j'en ai déjà parlé à plusieurs reprises. Je vois cette beauté et je ne peux retenir mes larmes. En Egypte, on va à l'essentiel. Les nuances disparaissent peu à peu pour laisser le cœur du sujet dénudé. Le cœur se dénude ; il se débarrasse de tous ses vêtements. Ce que l'on voit, c'est le cœur, rien d'autres. Néanmoins, toutes les nuances sont là. Tous les organes sont là :

foie, estomac, intestins. L'homme est complet, mais c'est son cœur que l'on voit. Et ce cœur ne bat que pour vous.

Je parle toujours de la texture, mais la texture disparaît quand le cœur bat devant vous. Le sang coule comme le Nil et vous n'avez pas besoin de ses rives. Vous êtes sur une barque qui vous porte dans les profondeurs du cœur. Aucun poème ne peut rendre compte de l'impression que l'on éprouve face à ces murs où les femmes démontrent la beauté du monde. Seul le soleil en est capable, le poème du soleil. Il se lève et écrit son poème. Ses rayons bénissent les temples et ceux qui les visitent.

Tous les sentiments sont là, mais rien ne manifeste sa présence à part l'harmonie concentré au maximum. C'est un accord qui retenti comme une note. C'est une note qui retenti comme le silence. Les visages se ressemblent. Les chorals grégoriens se ressemblent aussi. Il n'y a rien d'autre dans le monde. Tant mieux. Il n'y a que ce temple où j'ai toujours vécu, entouré de femmes : je visite d'abord le temple de Néfertari. Le temple de Ramsès II est plus grand et on en parle beaucoup plus dans les guides, dans les livres que j'ai achetés. Je reste parmi ses femmes délicieuses. Une de mes amies que je ne vois plus jamais ressemble à ses femmes. Elle s'appelle Lilia. Elle a toujours dit qu'elle ressemblait aux portraits de Fayoum. Elle ressemble aussi à ces femmes que je vois dans le temple de Néfertari. Il y a une dizaine d'années, nous sommes allés à Lyon où j'étais censé jouer avec l'orchestre local. Elle m'accompagnait. Il y a six mois environ, j'ai rencontré un homme qui jouait dans cet orchestre. Il m'a dit : « Vous étiez avec une très belle femme. » J'aurais dû lui répondre que je portais dans mes mains le temple de Néfertari.

Piero della Francesca est un des rares peintres qui arrivait à fondre les sentiments pour que l'on voie un point lumineux, pour que l'on voie le soleil qui se lève. Il ne peignait que Néfertari et Ramsès II.

Les animaux ne sont pas à côté des personnages principaux ; ils ne les accompagnent pas. Ils sont les personnages principaux. Et puis, on comprend qu'il n'y a pas de personnages. Il y a une personne, un visage, une silhouette, une lance, un œil. Cet œil vous regarde sans discontinuer. Même quand vous n'êtes pas là, il vous regarde. Aucun film pornographique ne peut être comparé à ce temple où je voulais être seul pour m'adonner au plaisir que je n'avais pas envie de partager. « La déesse Mout, nommé ici la 'Maitresse du Ciel, Souveraine des Dieux', reçoit des fleurs de Néfertari, vêtue d'une robe ample et portant la coiffure hathorique. » « Néfertari offre deux sistres à la déesse Hathor. L'offrande de ces instruments musicaux était destinée à apaiser la colère de la déesse. » Je suis seul ; je feuillette un livre sur Abou Simbel. Le même couteau tourne et retourne dans ma plaie.

Rachmaninov jouait comme ça. Il prenait un couteau et coupait tout ce qui ne se rapportait pas directement à la pièce qu'il jouait. Ce qui restait était la pièce elle-même. Aujourd'hui, on joue différemment. On ajoute des grimaces, des sourires, des sentiments superficiels. On ajoute une

superficie à ce qui doit croître de l'intérieur. Alors, rien ne croît, rien ne sort. Les mains jouent, mais il n'y a pas de sons. Les grimaces fleurissent, mais il n'y a pas de musique. La pièce que l'on joue se perd dans un grenier.

Les déesses égyptiennes sont dans les temples et personne ne peut leur nuire. Même si un homme se précipitait sur eux avec un couteau, avec une hache, avec une bombe, elles resteraient en vie. Je regarde ces images que rien ne touche : elles sont insensibles et trop sensibles. Non, il n'y a rien de trop dans ces images, chez les femmes qui offrent des fleurs et reçoivent des fleurs. Elles sont comme des fleurs elles-mêmes ; ce sont des belles plantes. Elles fleurissent chez Proust et dans ma chambre. Elles continuent à croître. « Néfertari, ici défini en tant que 'Grande Epouse Royale', offre un bouquet fleuri au dieu-bélier Khnoum et aux déesses Satet et Anoukis, lesquelles, de l'île d'Eléphantine, contrôlaient la crue du Nil. »

36

« Morceau de bravoure de l'épopée guerrière de Ramsès II, la bataille de Qadesh fut en réalité un combat incertain, qui faillit très mal tourner pour le pharaon. L'affrontement entre les puissances égyptienne et hittite se résoudra finalement par un traité de paix, quinze ans après la bataille. »

À un moment donné, le roi reste seul sur le champ de bataille. Il n'est pas tout à fait seul : il est entouré d'ennemis. L'ennemie l'entoure de tout côté, mais son armée n'est nulle part. Il cherche son armée et il ne la voit pas. Il appelle ses soldats et ils ne répondent pas. Alors, il appelle la déesse-vautour Nekhbet ; il lui adresse sa prière :

Oh, Nekhbet ! J'espère que tu m'entends.

Personne d'autre ne m'entend, à part mes ennemies.

Et je ne veux pas qu'ils m'entendent ;

Je ne veux pas qu'ils écoutent ma prière.

Mon armée a disparu sans laisser de traces.

Peux-tu retrouver les traces de mon armée ?

Ou veux-tu que je combatte tout seul ?

Veux-tu m'octroyer la gloire éternelle ?

Bien sûr, si je combats tout seul,

On se souviendra de cette bataille dans trois mille ans.

Fais en sorte que je gagne cette bataille.

Tant pis pour mon armée : je combattrai seul.

Donne-moi une lance digne de ce nom.

Donne-moi le bouclier d'Achille.

Armé de tes armes, je pourrai combattre la terre entière.

Que ferais-je sans tes armes
 Et ton soutien moral et physique ?
 Je pourrais tuer une vingtaine de personne.
 Cela n'est pas suffisant pour gagner une bataille.
 Aide-moi, aide-moi ! J'érigerai un temple
 En ton honneur. Quelle horreur !
 Tant d'ennemis sur ce champ de bataille !
 Fais en sorte qu'il y en reste une moitié ou un tiers.
 Ce serait plus facile de devenir immortel
 Dans ces conditions. M'as-tu entendu ?
 Au revoir. À bientôt, j'espère.

Comme tous les autres peuples, les Russes aiment gagner les batailles. Mais c'est une bataille perdue qu'ils ont immortalisé dans une épopée qui rivalise avec les sagas nordiques. Le Prince Igor voulait combattre les Tartares. C'était un désir louable et tout à fait compréhensible. Mais toute action humaine doit s'inscrire dans le cosmos pour communier avec les forces cosmiques. Il faut qu'il y ait un échange entre le cosmos et un être humain qui a peur de se retrouver seul dans le monde. Le Prince Igor n'était pas seul : son épouse était là, son armée était là. Mais les forces cosmiques n'étaient pas au rendez-vous. Elles n'avaient pas besoin de l'avertir ; elles auraient pu filer à l'anglaise. Le cosmos était gentil ce jour-là : il l'a averti. C'était un avertissement clair, sans ambiguïté. Le peuple russe a vu une éclipse de soleil. Alors, les gens se sont mis à avertir le Prince Igor à leur tour : « Prince, il ne faut pas que tu partes. Reste chez toi. Il est dangereux d'attaquer dans les circonstances. Tu risques de perdre la bataille et la vie. Penses à la princesse ! Penses à ton fils ! Penses à nous ! » Mais le prince s'obstine ; il veut attaquer à tout prix. Il ne pense pas au fait que le prix peut être très élevé. Il pense que le destin est de son côté et que l'éclipse est un phénomène naturel. Toutes sortes de choses se passent dans la nature. Un animal tue un autre animal ; un nuage tue le soleil. Cela n'a rien à voir avec la guerre qu'il mène contre les Tartares. Il perd la bataille et passe quelques années dans le camp ennemi. Puis, il s'évade et son fils épouse une princesse tartare. Voici l'histoire qui est connue grâce à l'épopée russe.

Guerre et paix est inspirée par le voyage de Napoléon en Russie. Napoléon a perdu la guerre, mais les Français pensent qu'il a gagné la seule vraie bataille. Elle s'est déroulée à Borodino. Tolstoï pense que c'était un match nul. Quoi qu'il en soit, *Guerre et paix* a vu le jour grâce à une bataille que les Russes n'ont pas vraiment gagnée.

Grâce aux peintures murales, on connaît la bataille de Qadesh. « Ramsès II, protégé par la déesse-vautour Nekhbet, massacre ses ennemis. » « Ramsès II, décochant des flèches, fonce sur son char dans les rangs ennemis. » « Ramsès II, suivi de la reine Néfertari agitant deux sistres, brûle de

l'encens devant la barque sacrée d'Amon-Ré. » Il me reste encore quelques minutes et je fais mon possible pour absorber les images. Ce sont des balles qui pénètrent dans mon corps pour y rester : aucun chirurgien ne les enlèvera. Ce temple est aussi un champ de batailles où je risque de succomber à mes blessures. Je regarde Ramsès, les déesses, les soldats ; j'ai envie de revenir dans l'autre temple, dans le temple féminin, où j'ai perdu une femme de toute beauté. C'est une femme qui représente toute la beauté du monde. Schubert est là, Ronsard est là. Toutes les roses sont là, et les roseaux, et la lune. Tout à l'heure, je l'ai vu et je l'ai perdu. Et pourtant ce temple-là est petit par rapport au temple où je me trouve actuellement. La beauté est fugitive ; on ne peut pas la mettre dans sa poche. On peut mettre un diamant dans sa poche, mais la beauté en soi est différente d'un bijou, d'un objet d'art. Ce que je vois autour de moi n'a rien à voir avec l'art. C'est la nature, un état de choses. C'est ainsi que ça doit être. Beethoven dit dans son dernier quatuor : « *Es muss sein*. » Cela doit être. Shakespeare dit : « *To be or not to be*. » Ce que je vois peut être exprimé par un mot : *Sein, be*, est. Ce n'est pas Ramsès qui lance une lance. Il s'agit de « est ».

Je n'ai pas le temps de retrouver ma femme, la femme. Je dis au revoir aux temples en pleurant. À bientôt, j'espère ! « Réservé longtemps à quelques voyageurs aventureux, le site d'Abou Simbel est aujourd'hui facilement accessible par avion depuis Assouan ou Louxor. Sur place, une navette vous conduira jusqu'à l'entrée des temples, à cinq kilomètres de l'aéroport. »

37

Le guide nous parle des symboles. Mais de quels symboles s'agit-il ? un symbole de féminité, un symbole d'humanité ? Tout cela a l'air d'un symbole, mais ce n'en est pas un. Ou plutôt c'est un symbole des symboles ; un instant, l'éternité. Comme dit Pouchkine : « Je me rappelle un instant délicieux. » Cela n'a duré qu'un instant ; la beauté n'est plus là. Cela ne dure jamais plus qu'un instant : c'est le paradoxe de l'éternité.

Dans le car, une femme dit : « Toute cette route pour une heure sur place. » On est resté plus qu'une heure ; on est resté un instant. Ramsès est un dieu ; Néfertari est une déesse. Sur un mur, Néfertari parle à une déesse – à elle-même. Instant, éternité. Tout est interchangeable.

Chez nous, on s'identifie à Jésus Christ. On l'imité et on reçoit les stigmates. Comment imiter Dieu le Père ? comment s'identifier à Lui ? Quel signe prouvera-t-il que l'identification est complète ?

Au-delà de toute expression car toutes les expressions s'harmonisent. Sensation du vide. C'est ainsi que je me parle dans le car. Pour une fois, j'ai besoin de me parler. *Es muss sein*. Je suis né, je combats, je règne, j'aime, j'ai des enfants, je meurs. Pas tout à fait : je suis un dieu. Je salue moi-même.

Avant de quitter l'enceinte des temples, je voulais acheter un livre pour raviver les souvenirs de ce que j'avais vu. Je vois une série de livres dont je connais le prix parce que j'en ai déjà acheté plusieurs dans d'autres pays. Le marchand nomme un prix qui est au-delà de tous les prix possibles et

imaginables. On dit que les Russes sont toujours au-delà de quelque chose. Ils ne savent pas ce qui est le juste milieu. Nous avons quelques points communs avec les Egyptiens. Je dis que son prix ne correspond à rien. Il parle français comme la plupart des marchands ; nous marchandons. Je marchande au lieu de marcher vers mon car qui risque de partir sans moi : j'ai toujours peur de rester seul au milieu d'un désert. Je ne me souviens pas de chiffres. Disons qu'il a commencé par deux milles. C'était peut-être trois mille livres ; en tous cas, j'ai trouvé le prix exorbitant. Il descend, il descend, mais pas suffisamment à mon goût, à n'importe quel goût. « Votre prix, votre prix », répète-t-il. Je dis : « Cinq cent. » Il rit. Je lui dis que je pars. Je n'ai pas besoin de lui dire quoi que ce soit, mais je dois partir. Il me rattrape. Le rite de marchandage ne se termine pas aussi vite ; il ne se termine donc pas. Le car risque de partir sans moi. Le marchand est d'accord pour cinq cent. Je ne me souviens plus ce que cela fait en euros. Je sors mon portefeuille et je constate que je n'ai pas cinq cents livres égyptiens. Je lui dis que je n'ai pas suffisamment d'argent. De nouveau, j'amorce un mouvement qui m'aurait conduit vers le car si je l'avais terminé. On ne peut rien terminer, ni un mouvement ni le marchandage. Il me dit : « Donnez-moi tout ce que vous avez. » J'ai quelques centaines de dollars, et je n'ai aucune intention de les lui donner. Je lui donne les livres égyptiennes – trois cents cinquante environ. « Vous avez encore des pièces », dit-il. Il jeté un coup d'œil sur mon portefeuille, dans mon portefeuille. Je lui donne toutes les pièces que j'ai sur moi. Parmi elles, il y a quelques euros. J'amorce le même mouvement et cette fois je pars pour de bon. J'entends les jurons. Il jure en égyptien ; il crie.

Un mauvais souvenir. Très souvent, les mauvais souvenirs se fauillent dans la mémoire pour diluer les bons souvenirs. Ils ne les anéantissent pas ; ils les diluent. Les souvenirs sont liquides. Ils s'écoulent, ils coulent comme un fleuve vers la mer de l'oublie. Est-ce une expression russe ? La mer de l'oublie. Cela doit exister dans toutes les langues.

Notre guide nous raconte des histoires ou plutôt des faits. Une femme musulmane ne peut pas épouser un homme d'une autre religion. Ce n'est pas la peine de regarder les femmes musulmanes. Je ne brûle pas d'envie d'épouser qui que ce soit, mais de toute façon les femmes musulmanes sont hors de ma portée. Elles veulent se marier coûte que coûte. Pourquoi perdre son temps avec un russe de soixante-deux ans ?

En Egypte, les écoles sont mixtes pendant les premières années : la sexualité d'un enfant n'est pas encore mûre et par conséquent ne le pousse pas à faire des bêtises. À l'âge de onze ans, on sépare les enfants pour qu'ils pensent à leurs études et pas aux jambes, aux poitrines. Pas de mariages civils, pas d'amour libre. Les filles restent à la maison en attendant un mari.

L'année où je suis allé à l'école pour la première fois était cruciale dans l'histoire sexuelle de l'Union Soviétique. Pour la première fois les garçons et les filles partageaient le même espace. Comme dit une chanson soviétique : « Cher pays natal ! Nous te remercions pour notre enfance heureuse ! »

Le guide parle de la guerre avec Israël. « Les Israéliens bombardaient les villes qui bordent le canal de Suez. Les habitants sont partis pour le Caire. Il n'y avait pas de logements pour eux. Donc, ils se sont installés dans les cimetières. » Pas un mot négatif sur Nasser. « Les Américains nous n'ont pas donné de l'argent. Alors, nous avons décidé de nationaliser le canal. » Comme si c'était tout à fait normal. « Vous savez, les Américains nous ont aidé à restaurer un temple. Mais les Américains donnent d'une main et prennent de l'autre. Ils nous ont pris un autre temple. » Quelques jours plus tard, je lui ai demandé le nom de ce temple. Il me l'a dicté. Il m'a dicté plusieurs noms ce jour-là, si bien que je ne sais plus quel nom désigne le temple en question. C'est peut-être « Dandour ». Il y a aussi « Kamwasst », « Thomosis III », « Titi » et « Hatshepsout ». Evidemment, il ne s'agit pas du temple d'Hatshepsout.

Le guide raconte une histoire à propos de Moubarak. Il rencontre le président américain et le premier ministre anglais. Tout les deux ont des portables derniers cris. Alors, pour ne pas être en reste, Moubarak avale une feuille de papier. On lui demande : « Qu'est-ce que vous faites ? » Il répond : « J'envoie un fax en Australie. »

« Nous sommes devenus sales, dit le guide. Les anciens Egyptiens disaient : 'Est-ce toi qui a pollué l'eau ?' Ils le disaient à leur voisin, même à un dieu. Et un dieu pouvait dire la même chose à un humain. Maintenant, on jette des poubelles dans l'eau. » Et moi, je mange des légumes crus.

Le guide nous pose la question suivante : « Pourquoi Ramsès II a-t-il construit son temple loin de Louxor et d'Assouan ? Qu'en pensez-vous ? Il l'a fait par modestie. Il ne voulait pas être tout près des temples dédiés aux dieux. »

Un immense regret. Quand nous étions sur le point d'arriver à Abou Simbel, le guide nous a dit : « Nous repartons soit à neuf heures, soit à dix heures. » Je me suis dit que nous ferions mieux de repartir à neuf heures. J'étais fatigué, j'avais sommeil. J'étais fou. Et pourtant j'étais déjà fou d'Egypte. C'est la force d'inertie sans doute. On continue sur sa lancée et on n'a pas envie de s'arrêter ou de changer de direction.

Je dis à mon voisin de table : « Bouleversant ! Je n'ai pas pu retenir mes larmes.

- A bon ? à ce point ? »

38

Nous sommes de nouveau sur le bateau. L'eau du Nil sent mieux que l'eau de la mer Noire à Sochi.

Un branlebas de combat un peu partout : en haut, en bas, de tous les côtés. Nous sommes en train de larguer les amarres. Je monte sur le pont supérieur et plonge dans mes souvenirs au lieu de plonger dans la piscine.

Le son et lumière à Philae. Isis parle au Nil. « Oh, fleuve divine ! Pourquoi m'as-tu trahi ? Tu as voulu ma mort. Avoue-le ! Tu as voulu ma mort.

- Non, Isis. Moi, je n'ai rien fait. La faute en est aux Britanniques. Au début du XXe siècle ils ont édifié un barrage.

- Qu'as-tu fait de mon temple ? À la fin de l'été, avec la crue, tes eaux le recouvraient, ne laissant apparaître que les chapiteaux des colonnes, entre lesquels les visiteurs circulaient en barque.

- Je sais, je sais. Mais ce n'est pas ma faute. Je ne voulais pas recouvrir ton temple. Je voulais te caresser, toi. Je voulais te caresser les pieds, les seins. Souviens-toi de tes baignades. N'étais-tu pas heureuse dans mes eaux ?

- Si. Mais ce n'est pas moi qui se baignais pendant de longues années. C'est mon temple. Et mon temple n'aime pas se baigner. Il préfère l'air à l'eau, la terre au feu.

- Tu n'es pas gentille, Isis. Pourquoi me blesses-tu ? Il n'y a rien de mieux que l'eau. C'est l'élément le plus pure, le plus sublime. Je nourris la terre. Il n'y aurait pas de récoltes sans moi. Il n'y aurait pas de bateaux sans moi. Les touristes que feraient-ils en mon absence ? L'air leur donne des avions et des hélicoptères. Les touristes n'aiment pas être loin de la terre. Ils veulent tout voir, tout sentir. Que peut-on voir dans l'air ? Les vues aériennes sont belles, mais il faut redescendre sur terre pour voir les colonnes de près, pour les toucher. Et toi, Isis ? Tu aimes les offrandes. Veux-tu qu'on te jette des fleurs d'un hélicoptère ? Ne veux-tu pas qu'on te caresse, qu'on t'embrasse ? Et Cléopâtre ? Que ferait-elle sans sa barque ? Rappelle-toi la description de sa croisière sur mes eaux chez Plutarque, chez Shakespeare.

- Tu divagues, le Nil. De quoi parles-tu ? N'oublie pas que j'ai failli mourir car je ne peux pas vivre sans mon temple. Et mon temple allait être englouti.

- Il n'y a pas de mal à cela, Isis. Rappelle-toi le prélude de Debussy *La cathédrale engloutie*. N'est-ce pas très beau ? Un grand compositeur aurait écrit une symphonie au sujet de ton temple, si je l'avais enseveli.

- Tu voulais ma mort. Tu le reconnais. Ce n'est pas toi qui as réuni quinze millions de dollars pour me sauver. Ce n'est pas toi qui as choisi l'îlot voisin d'Agilkia comme le site d'accueil. Ce n'est pas toi qui as redessiné ses contours à l'image de l'île originelle. Il avait la forme d'un oiseau. Ce n'est pas toi qui l'as compris. Pour cela, je dois remercier Christian Desroches Noblecourt. Je profite de cette occasion pour le remercier. »

Et ainsi de suite. Le matin, le soir, la nuit, le matin. L'éternel retour du réveil. De nouveau, je cherche mon groupe. Ses membres ne sont plus sur le bateau. Je quitte le bateau et vois un vieil homme, un sage. « Crocodiles », lui dis-je. Il fait un geste qui veut dire : « Voulez-vous voir des crocodiles ? » Il ouvre la bouche pour me montrer comment les crocodiles mangent leurs victimes ; il claque les dents. Je commence à tâter mon corps pour lui faire comprendre qu'il s'agit des hommes, pas de crocodiles. Il fait « non » de la tête pour me faire comprendre que les crocodiles ne me mangeront pas. Il fait un geste qui signifie que les crocodiles sont tous petits. « Je sais, je sais, je lui dis en anglais. Je les ai déjà vus. Ils ne m'ont pas mangé, sinon je ne serai pas là. » L'homme pointe

son index vers un escalier et je le monte à toute vitesse. Les crocodiles sont en train de monter dans un car ; je les rejoins.

De nouveau, je cherche mon groupe. Je m'adresse à un autre sage. Il veut m'entraîner avec lui. Je le chasse d'un geste violent. Je commence à courir le long de la rive. J'entends des cris : « Non, non, non ! » Ce n'est pas la peine de me retourner. À quoi bon perdre son temps ? Je me retourne quand-même : un réflexe de politesse. Trois hommes en robe blanche gesticulent pour me montrer un escalier de plus. Je le monte et retrouve mes crocodiles. Ils sont souvent en haut d'un escalier.

Dix heures du matin. Une femme me croise dans le couloir où se trouve la porte de ma cabine. Elle me dit : « Bon soir. » Je lui réponds : « Bon soir. » Quelques heures plus tard, je la rencontre au restaurant. Elle me dit : « Désolé. Je vous ai dit 'bon soir' ce matin.

- Et je vous ai répondu : 'Bon soir.'

- C'est vrai. Mais il vaut mieux vivre avec son temps. Bon soir, bonne nuit. »

Vivre avec son temps ; je n'en suis pas capable. C'est comme si je disais toujours « bon soir » ou « bonne nuit » - à n'importe quelle heure du jour ; ce qui veut dire que je coïncide parfois avec notre temps. En tous cas, je m'en rapproche de temps en temps.

Huit heures et demie du matin. L'homme de ménage entre dans ma cabine. Je suis en train de prendre une douche. Je pense à mon portefeuille ; il pense sans doute à un animal qu'il va fabriquer avec une serviette. Je crie quelques mots en français ; il s'excuse et sort. Les plaisirs et les jours ; les déplaisirs et les jours.

Le guide tutoie beaucoup de gens, mais pas moi : je suis trop vieux pour que l'on me tutoie. C'est pendant les voyages organisés que je sens ma vieillesse avec une acuité insupportable. Ma voisine de table me dit : « Bonjour, monsieur. » Elle ne l'aurait pas dit « monsieur » à un jeune homme. Une vieille femme me demande dans le car : « Vous n'êtes pas bien ? » Si, je suis bien, très bien. Je suis très jeune. Ne voyez-vous pas ? Pourquoi faut-il tout vous expliquer ? Les jeunes meurent aussi. Certes, ils meurent plus rarement que les vieux. Du moins peuvent-ils se sentir mal. Ils peuvent avoir mal au cœur, par exemple. Ils se droguent, ils boivent du whisky. Ils ont souvent mal au cœur. Mais je n'ai rien bu ni hier ni avant-hier. Et je ne me drogue jamais. Donc, je suis jeune et je vais très bien.

Je feuillette un livre sur Abou Simbel. « Ramsès II transperçant de sa lance un chef libyen. » Le chef libyen n'a pas peur de la mort : il sait que l'on ne tue pas, que l'on ne meure pas. On adopte une autre attitude vis-à-vis de la vie ; et puis, on se dit que cela revient au même. Tout revient, tout recommence, rien ne bouge. Le chef libyen est aussi beau que Ramsès II. Son bras est levé, ses jambes sont pliées. Il fait de la gymnastique. Il ne se défend pas : il n'y a pas lieu de se défendre.

Aux œuvres de quels écrivains peut-on comparer ces temples ? À Musil, pas à Proust. Pas à Joyce non plus. Kafka est plus proche d'Abou Simbel que Joyce. Proust est trop tendre, trop sentimental, surtout quand il évoque sa mère, sa grand-mère.

Le guide est assis sur un divan, non loin du restaurant. Je lui demande si je peux régler les options. « Naturellement », dit-il. Il ne dit pas que ma question était stupide ; il se contente de le penser. Je lui dis que j'aime la façon dont il nous renseigne sur les monuments de son pays natal. Je ne lui dis pas qu'il ne nous montre pas toujours les sanctuaires et qu'il ne porte pas une torche dans sa poche. Je ne lui dis pas non plus que, de temps à autre, il se trompe de dates : ce n'est pas pour rien que j'ai le Guide bleu dans ma cabine. Il dit que c'est agréable d'entendre ce genre de commentaire. De temps à autre, je peux être hypocrite.

Le pont supérieur. Je commence à sentir les rives, leur neutralité. Elles ne sont ni belles ni laides. Un désert peut être très beau grâce à son étendue, au sable, au soleil. Mais le soleil n'embellit pas ces rives ; rien ne peut les embellir. Ils sont là, c'est tout. Elles ne sont ni tristes ni gai ni mélancoliques. Elles sont là ; elles sont éternelles.

Elles ne sont ni masculines ni féminines. Le désert est masculin. Une femme ne peut-elle pas être désertique ? Et les arbres ? Le chêne est masculine, le bouleau féminin. Le palmier est neutre. Il se rattache au sud, pas au nord et même pas au milieu ; il est neutre quand-même, surtout en Egypte. Il y a des vins neutres aussi – Pomerol, par exemple.

Il y a des âmes neutres. « J'ordonne à mon âme de regarder et la douleur et la volupté de vue pareillement réglée et pareillement ferme, dit Montaigne, mais gaiement l'une, l'autre sévèrement, et, selon ce qu'elle y peut apporter, autant soigneuse d'en éteindre l'une que d'éteindre l'autre. » Et il cite Cicéron : « La dilatation de l'âme dans la joie n'est pas moins blâmable que sa contraction dans la douleur. » Mon âme se contracte trop souvent de sorte qu'elle devienne de plus en plus petite. C'est comme la peau de chagrin, sauf que c'est la douleur qui la rétrécit et pas les désirs. À ce train, j'aurai perdu mon âme d'ici un an – ou deux, tout au plus.

Mon âme se dilate aussi, mais ces dilatations ne compensent pas le rétrécissement qui menace l'existence-même de mon âme. Il y a quelques jours, un de plus grand compositeur de notre temps – je lui ai envoyé mon livre sur la musique et mes disques – m'a dit au téléphone : « Je suis honoré de connaître un homme comme vous. » Du coup, mon âme s'est dilaté à un tel point que mon corps a failli éclater. Il fallait calmer mon âme à tout prix. Comment le faire ? Je me suis mit à me rappeler mes malheurs. Je n'ai pas besoin de me les rappeler : ils sont là, ils sont éternels en quelque sorte. Pourtant, pour une fois, je n'arrivais pas à rétrécir mon âme, et je me suis mis à pleurer. Les larmes calment les douleurs et les joies. Que ferait-on sans larmes ?

Les Egyptiens peignaient l'âme. Elle était le visage, un animal, la silhouette de la femme. Elle était un temple. L'âme n'a pas toujours la forme sphérique, contrairement à ce que pensent les philosophes. Souvent, elle emprunte la forme du corps où elle loge. Quand elle se dilate, elle peut quitter le corps et voler dans les airs. Elle n'est pas obligée d'attendre la mort de son possesseur pour s'incarner en un animal : la métempsychose n'est pas toujours une affaire post-mortem.

Roland Barthes a donné une série de conférences sur « le neutre ». J'ajoute l'Égypte à sa liste. Pas de gaité, pas de tristesse – rien que la vérité absolue. « Le scepticisme a deux faces, dit Merleau-Ponty à propos de Montaigne. Il signifie que rien n'est vrai, mais aussi que rien n'est faux. Il rejette comme absurdes *toutes* les opinions et *toutes* les conduites, mais il nous ôte par là le moyen d'en rejeter aucune comme fausse. Détruisant la vérité dogmatique, partielle ou abstraite, il insinue l'idée d'une vérité totale, avec toutes les facettes et toutes les médiations nécessaires. » Silhouettes, animaux, visages, lances, barques, soleil, cornes, plumes – voici quelques-unes de ces facettes, de ces médiations.

Entre chien et loup. Le monde existe et n'existe pas. Ce qui est extérieur s'intériorise peu à peu. Mon for intérieur qui se protège contre ce qu'on appelle couramment « le monde extérieur » sort de sa tanière. À droite, il y a comme des montagnes, trois chaînes de montagnes. En vérité, ce ne sont que des collines. Elles disparaissent peu à peu. Il ne reste que la chaîne la plus proche. Le sable ondule, comme pour me rappeler le dos de mon dromadaire et Lawrence d'Arabie. Voyageait-il sur un dromadaire ou un chameau ? Peu importe ! Je regarde le sable bossu. Entre lui et le fleuve il y a un peu de végétation. Elle est indigente, misérable. Pourtant j'ai le souffle coupé. Comment peut-on créer un paysage sublime avec des moyens aussi modestes ?

39

La Pologne décapitée dans le crash en Russie. Le Tupolev-154 transportait 97 personnes dont le président Kaczynski et son épouse, le président de la Banque centrale polonaise, le chef d'état-major des forces armées et d'autres responsables polonais. Il n'y a eu aucun survivant. Les autorités russes ont établi un périmètre de sécurité autour du lieu de la catastrophe, où des pompiers et des secouristes étaient arrivés en nombre.

En s'approchant de la piste d'atterrissage, « *l'avion a accroché des arbres, est tombé et s'est désintégré* », a expliqué l'administration russe. Les autorités locales auraient proposé à l'équipage polonais d'atterrir à Minsk ou à Moscou en raison du brouillard, mais le pilote a décliné l'offre et tenté d'atterrir plusieurs fois près de Smolensk.

La délégation polonaise se rendait à Katyn, non loin de Smolensk, pour se recueillir sur les tombes de 4.500 officiers polonais exécutés il y a soixante-dix ans par la police de Staline.

La Nouvelle République, 11 avril 2010

Pourquoi cette catastrophe intervient-elle dans mon récit ? C'est l'histoire qui intervient, ou plutôt elle n'intervient pas : elle est toujours là. Mais on l'oublie, et parfois on veut la vaincre. Souvent, on veut la détruire. Sur notre route se dressent deux colosses, dits de Memnon. Il n'y a qu'eux qui restent du temple funéraire d'Aménophis III. Un séisme en l'an 27 de notre ère détruit l'édifice et blesse un de colosses. Une profonde fissure le traverse. Alors, il se met à se plaindre ; il

émet une plainte longue et déchirante. Cela s'explique par la vibration de l'air causée par l'évaporation de l'eau accumulée pendant la nuit. Cela ne s'explique pas. C'est l'histoire qui gémit, se plaint. Elle a de quoi se plaindre. Elle nous regarde même si elle n'a pas d'yeux.

Les colosses n'ont pas d'yeux, mais ils sont là et leur présence nous met en face de l'histoire qui a essayé de les démolir. Mais ils racontent leur histoire, et les deux histoires s'entremêlent. Elles deviennent l'Histoire avec un « h » majuscule. Et on ne peut pas démolir l'Histoire avec un « h » majuscule. Même s'il ne restait qu'une pierre de ces deux colosses, ils seraient toujours majestueux.

Que s'est-il passé dans l'avion polonais ? Malgré le brouillard et les conseils des aiguilleurs russes, l'avion a fait plusieurs tentatives d'atterrissage – quatre, pour être exact. La quatrième tentative était fatale. D'habitude, on abandonne après la troisième tentative, mais l'histoire crée des habitudes qu'elle peut détruire un jour. Et ce jour est arrivé. De tous les points de vue, c'était le jour J, un anniversaire du massacre de Katyn. La honte de la Russie, de l'Union Soviétique. L'armée rouge a capturé vingt-deux milles officiers polonais qui ont tous péri à Katyn et dans les camps de concentration. Katyn est un lieu maudit et l'histoire nous agace avec ces espaces maudits, avec ces minutes maudites. Nous voulons lutter contre cette histoire, comme certains luttent avec le chiffre treize. Nous voulons la vaincre. Que peut le chiffre treize contre un être humain ? Un chiffre, rien d'autre. Un lieu, rien d'autre. Quelques boulots, probablement ; une piste d'atterrissage.

Il est dangereux de s'acharner contre un lieu maudit, contre une date. Mais la tentation est trop grande parce que nous n'arrivons pas à croire qu'un arbre peut nous vaincre, qu'un événement enfoui, enterré dans l'histoire peut prendre le dessus. Nous déterrions cet événement et nous avons entièrement raison : il ne faut rien oublier et la notion du pardon est ambiguë. Il faut pardonner et il ne faut pas pardonner.

L'événement apparaît au grand jour et il prend la forme d'un brouillard. Les arbres sont toujours là ; ils ne compatissent pas. Leur tâche est de créer un espace maudit. Ils ne savent rien du massacre, mais ils s'acquittent de leur tâche. Et le président polonais doit s'acquitter de sa tâche, la sienne. Sa tâche consiste à se recueillir sur les lieux où ses compatriotes ont été massacrés il y a soixante-dix ans. C'est son devoir et il ne veut pas faillir à son devoir. C'est aujourd'hui que son devoir doit être accompli – pas demain ni après-demain. Ce matin, pas cet après-midi. Mais on ne peut pas détruire les colosses de Memnon.

On ne peut pas détruire le Sphinx que j'ai vu le jour suivant. Les Mamelouks l'ont utilisé comme cible pour leurs canons. Il n'a plus de nez, mais il est toujours là. Qui plus est, il a les yeux. L'histoire nous regarde, mais ne nous juge pas. Le Sphinx est indifférent envers nos crimes et nos triomphes. Il ne nous regarde même pas ; il se contente de regarder l'horizon. « Paradoxalement, dit le *Guide bleu*, s'est son enfouissement sous le sable qui a permis au Sphinx de parvenir jusqu'à nous. Depuis les derniers travaux de dégagement, entre 1925 et 1936, le colosse fait l'objet de tous les soins du service des Antiquités : ses abords sont régulièrement dégagés, l'expérience moderne ayant montré

qu'il ne faut guère plus de quarante ans pour que le sable le dissimule à nouveau jusqu'au cou. » Rien ne peut dissimuler le Sphinx : ni le sable ni un coup de canon. Il est toujours là ; il sera toujours là. On ne peut dissimuler ni l'histoire ni le destin.

40

On peut prendre un avion pour le Caire, atterrir et continuer la route en taxi pour atteindre le Sphinx en quelques heures. Alors, on ne voit pas le Sphinx. Si on prend un avion pour aller à Abou Simbel, on ne verra pas les temples. On verra les façades, pas les sanctuaires. Il faut sentir l'espace qui nous sépare de ces temples, du Sphinx, du passé. Il faut mesurer le temps au moyen de l'espace. Le Sphinx est loin ; Abou Simbel est loin. Il faut effectuer un voyage initiatique pour s'unir à eux, pour s'inscrire dans l'histoire. Faut-il le faire ? C'est une autre question. On peut rester en dehors de l'histoire qui n'a pas besoin de nous. Elle ne nous prendra pas en compte de toute façon. Mais pourquoi ne pas exister en quatre dimensions ? L'histoire est la quatrième dimension qui nous manquera si nous demeurons sur notre sofa.

Il m'a fallu plusieurs jours sur le bateau et plusieurs déceptions pour atteindre Abou Simbel. Le Sphinx n'était pas encore à ma disposition. Il ne sera jamais à ma disposition, mais au moins pourrai-je le voir. En attendant, je lisais Montaigne sur le pont supérieur. Nous avons quitté Assouan pour regagner Louxor. Ce n'est pas la peine de parler du barrage d'Assouan : j'en ai assez entendu parler en L'Union Soviétique.

En Belgique, j'ai connu un prince russe. Il était né en Yougoslavie, pas en Russie. Néanmoins, il aimait la Russie par-dessus tout – sans la connaître véritablement. Il y a une quarantaine d'années, il a accompagné le premier ministre belge à Moscou – en tant qu'interprète. Toute sa vie, il voulait devenir écrivain. Il se disait qu'il pourrait écrire plusieurs romans, des essais, des pièces de théâtre. L'œuvre était son but. Peu à peu, il a compris qu'il ne pourrait écrire qu'un seul livre. Et encore. Il s'est dit alors que nul écrivain ne pouvait écrire plusieurs livres, s'il était honnête. « On se répète, me disait-il. Seuls Shakespeare et Dostoïevski ont écrits plusieurs œuvres sans se répéter. Même Dante a écrit une œuvre, une seule. Vous savez, dans mon livre tout sera plus ou moins claire. Mais il y aura un chapitre obscur. Et c'est de ce chapitre que les critiques parleront. Ce chapitre rendra mon livre célèbre. »

Gloire, vieillesse. Il n'a pas eu de gloire et il est mort à l'âge de soixante-huit ans. Il n'était pas vieux. Evidemment, en Russie l'espérance de vie est très courte : cinquante-cinq ans environ. Elle a augmenté un petit peu lorsque Gorbatchev a réduit la consommation de l'alcool dans le pays. À présent, elle est revenue au point de départ, au point de non-retour. Mais le prince ne vivait pas en L'Union Soviétique. Cela n'a pas empêché son cœur de flancher. Un jeune journaliste l'a insulté à la télévision. Le journaliste était vulgaire et péremptoire. Deux jours plus tard, le prince était mort. Il vivait aux crochets de sa femme. Il enseignait le russe dans un collège, pas dans une université. Il allait

à son travail dans sa voiture conduite par le chauffeur de sa femme, par son chauffeur. Il demandait au chauffeur de s'arrêter à deux cent mètres de l'entrée du collège. Il ne voulait pas que ses collègues voient qu'il avait un chauffeur. « Mon chauffeur gagne plus que moi », m'a-t-il dit. Était-il heureux ? Un jour, il a failli mourir à Lausanne. Il m'a dit qu'il était prêt à mourir, qu'il avait vécu une vie heureuse. « Je n'aimerais pas la vieillesse, disait-il. Il vaut mieux mourir à la fleur de l'âge. Dostoïevski disait qu'il était indécent de vivre au-delà de quarante ans. » Il aimait trop Dostoïevski.

« J'ai outrepassé tantôt de six ans le cinquantième, écrit Montaigne, auquel des nations, non sans occasion, avaient prescrit une si juste fin à la vie qu'elles ne permettaient point qu'on l'excédât. » J'ai outrepassé cette limite de douze ans. Que dois-je faire ? J'ai déjà écrit mon œuvre : une vingtaine de romans, une centaine d'essais, des milliers de poèmes. Mais je ne me sens pas vieux ; ce sont les autres qui le sentent. Et c'est cela qui compte. J'ai beau me dire que je me sens mieux que dans ma jeunesse, que je suis plein de forces créatrices. Les autres ne le pensent pas. Ils ne comprennent pas comment une jeune femme peut se tenir à mes côtes – surtout si elle est belle. Ils ne comprennent pas comment j'arrive encore à jouer la *Sonate* de Liszt en si-mineur. « C'est pour cela qu'il fait des fausses notes, disent-ils. Il est déjà vieux. D'ailleurs, ajoutent-ils, il n'a jamais pu jouer cette sonate convenablement. » La dernière phrase me rassure.

41

Nous passons toute une journée sur le bateau. Pas de temples, pas de marchandages. La blonde de Colmar a entendu dire que j'étais pianiste. J'ai dû le dire à quelqu'un, mais je ne m'en souviens pas. « Y a-t-il un piano sur le bateau ? Vous nous jouerez quelque chose.

- Avant d'aller où que ce soit, je me renseigne s'il y a un piano dans les parages. S'il en a un, je n'y vais pas. »

Voici ce que j'ai répondu. J'aurais pu ajouter que j'étais trop vieux pour jouer du piano.

Je me souviens d'une histoire racontée dans un livre sur Schubert. (Que de souvenirs sur ce bateau ! Faut-il naviguer sur un fleuve pour se souvenir de sa vie ?) Un jour – les histoires vraies commencent toujours par « un jour » – Schubert déjeunait dans une gargote aux environs de Vienne. Un groupe de musiciens jouait n'importe quoi, n'importe comment. Leur chef dit à Schubert : « Il paraît que tu es compositeur. Sois gentil ! Compose quelque chose pour nous. » « Sais-tu à qui tu parle, crétin ? » Schubert n'était pas si bonasse qu'on le croit.

« J'ai été toujours chatouilleux et délicat aux offenses, écrit Montaigne ; je suis plus tendre à cette heure, et ouvert partout... » Récemment, j'ai joué le *Concerto* de Schuman à Bruxelles. En bis, j'ai joué *La Rêverie* de Schuman. Mon amie belge m'a dit que si quelqu'un d'autre avait joué comme ça, c'aurait été ridicule. Je n'ai rien dit sur le moment. Le lendemain, je lui téléphone à cinq heures du matin pour lui dire que je ne voulais plus la voir ni l'entendre. « Je n'aime pas le mot 'ridicule' », lui ai-je dit. Je n'ai pas menti, pas le moins du monde.

Il y a trente ans, j'aurais peut-être ri à gorge déployé. Je ne ris plus quand on me dit des choses pareilles. Je me sens offensé, blessé presque à mort. Pas tout à fait : je ne suis pas encore mort malgré le nombre de blessures que j'ai reçu ces derniers temps. Je suis presque mort. « Une âme malade ne peut rien endurer de pénible. » « Le moindre choc peut briser ce qui est déjà fêlé. » Montaigne cite Ovide (*Pontique, Tristes*). Mon âme est fêlée, mon cœur est fêlé. J'ai un cardiologue à présent. Il a trouvé un souffle dans mon cœur.

J'ai toujours pensé que mon cœur était à toute épreuve. À l'école primaire, on nous a fait un examen médical au cours duquel on écoutait le cœur. Un médecin m'a dit que si je devais mourir d'une maladie cardiaque, je vivrais jusqu'à cent cinquante ans. J'ai peut-être vécu cent quarante ans.

Je ne sais pas si mon âme est malade ou non. Parfois j'ai mal à l'âme, mais pas toujours, pas toujours. En ce moment, par exemple, mon âme se porte bien. Je lui demande : « Comment vas-tu ? » Elle répond : « Très bien, merci. » J'entame un dialogue avec mon âme.

« As-tu bien dormi ?

- Oui. Et toi ?

- Pas tellement.

- Pourtant tu as bu de la bière hier soir.

- Oui, mais pas assez.

- Il ne faut pas que tu boives trop de bière. Pense à ta ligne.

- Je sais, je sais. Il vaut mieux boire du vin ou ne pas boire du tout.

- À ta place, je ne boirai pas du tout.

- Tu ne dois pas penser à ta ligne, j'imagine.

- Cela dépend de toi. Parfois je me dilate. Je grossis terriblement, à vue d'œil.

- Grâce à moi, à mon corps, tu as beaucoup maigri ces derniers temps.

- Mais je n'ai pas besoin de maigrir. Je ne souffre ni d'hypertension ni de diabète.

- Je pensais que tu étais au régime. Je pensais que tu étais à l'origine de ma dépression.

- Non, pas du tout. C'est toi, ton corps. Pourquoi es-tu si sensible ?

- C'est toi qui es sensible.

- Non, c'est ton corps. Tu as une sensibilité à fleur de peau. »

Schubert avait une sensibilité à fleur de peau.

« Ne vous attendez pas que j'aie m'amusant à reconnaître mon poulx et mes urines pour y prendre quelques prévoyance ennuyeuse ; je serai assez à temps à sentir le mal, sans l'allonger par le mal de la peur. Qui craint de souffrir, il souffre déjà de ce qu'il craint. » Je vais chez mon médecin plus souvent qu'il y a quelques années. Récemment, on m'a fait une prise de sang. Le foie n'est pas tout à fait en ordre. Je ne sais pas si mon foie est déjà gras ou non. Je ne suis pas Prométhée et je ne suis pas censé nourrir des aigles et d'autres oiseaux. Le cholestérol me hante depuis pas mal d'années. Les vieux bobos deviennent de plus en plus embêtants. Le diabète est un nouveau bobo. Je ne dois pas

encore me faire des piqûres, mais cela ne tardera pas à arriver. Mon médecin me dit que cela se fait discrètement de nos jours. « Vous pouvez le faire à table et personne ne le verra. » Il ne faut donc plus aller aux toilettes. Cela ne me rassure pas ; et je ne crois pas que mon âme soit rassurée.

La semaine dernière, j'ai fait un test d'effort. Je marchais sur place, je courrais sur place. La tension montait, descendait. Mon cardiologue m'a dit que tout était en ordre. « Pourquoi alors ai-je des crises de tension ? »

- Ne prenez pas la tension à n'importe quel moment de la journée. Vous êtes un être vivant. Vous avez des problèmes, vous vous emportez. C'est normal que la tension monte. Prenez la tension trois fois le matin et trois fois le soir.

- Je sais que la stabilité est l'apanage des morts. Et les sages, les bouddhistes ? »

Montaigne n'aurait pas fait le test d'effort. Il l'a fait pendant toute sa vie, mais pas dans un cabinet de médecin.

42

La vallée des Rois, la vallée des Reines. On passe devant les colosses de Memnon. Je me souviens d'un film japonais où un samouraï tue une trentaine de personnes. Il tient à peine debout ; il s'appuie sur son sabre, mais il est toujours invincible. Il peut tuer encore une centaine de personnes, un milliers de soldat ; il peut tuer le monde entier. Ces colosses sont invincibles. Le guide nous dit : « Vous avez le TGV, un train à grande vitesse. Et nous avons un train à grande vibration. Nous l'appelons 'taf-taf-taf'. »

J'ai oublié qu'il faisait plus chaud dans les tombes. À présent je m'en souviens ; et pourtant je suis toujours sur terre, sur sa surface. Nous faisons la queue pour entrer dans une tombe que le guide nous recommande. Mais il prévient qu'il faut monter, descendre et monter de nouveau. On descend toujours dans les tombes, mais c'est la première fois que je monte pour y accéder. Il y a un guide qui explique en anglais qu'il y a plusieurs passages secret dans la tombe. « Mais les voleurs sont plus intelligents que les constructeurs. Ils tapent sur les murs pour savoir s'il y a un passage secret. Ils ont tout volé. »

J'ai toujours mes mocassins qui me font mal : ils ne sont pas conçus pour les tombes. Et je ne suis encore ni en haut ni en bas ; j'attends toujours mon tour. Tous les membres de notre groupe sont là, sauf les deux vieilles femmes qui continuent à renoncer aux ascensions. Enfin, nous amorçons notre montée ; puis, nous descendons. Un énorme effort pour voir des gribouillis. Je ne comprends plus rien : l'Égypte que j'aime à la folie me trahit. C'est comme si, pendant une récréation, des enfants avait envahi la tombe. Rien que des gribouillis. Comme disent les Russes : « Un point, un point, deux cercles, une droite, une droite, une cornichon – voici un homme. » Il fait une chaleur à crever. On ne peut pas sortir de la tombe par une porte : cette tombe n'est pas une maison. Il faut monter et descendre. Les enfants peuvent le faire assez facilement. Ils s'amuse en montant, en descendant, en

gribouillant quelques dessins sur les murs. Moi, je ne m'amuse pas. Je n'ai aucune envie de monter, mais je n'ai pas envie non plus de rester dans la tombe. Même si je reste, on refusera de m'enterrer vivant. Même si je meure, on refusera de m'enterrer dans cette tombe. Du moins, je ne serais pas obligé de monter, de descendre. Montez mon cadavre ! Descendez-le dans une autre tombe ! Je monte quand-même.

Tout en bas, je vois le guide. Je lui demande pourquoi cette tombe est différente de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. « Les artisans ont bâclé leur travail. Ils ont fait tout ça à la va vite. Ils ne peignaient pas cette tombe pour eux-mêmes. Tout à l'heure, vous verrez ce qu'ils ont fait pour eux-mêmes.

- Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que c'était sans intérêt ? J'ai perdu mon temps et une tombe. Je n'ai droit qu'à trois tombes.

- Allez voir celles de Ramsès IX et de Ramsès III. »

Le soir, je lis dans le *Guide bleu* : « Tombe de Thoutmosis III. Cette tombe, qui est celle de l'un des plus grands pharaons d'Egypte (1479-1425, XVIIIe dyn.), est certainement la plus spectaculaire de toute la nécropole royale. » Je continue à ne pas comprendre l'Egypte. Mon âme a peut-être compris cette tombe, mais je n'ai pas envie d'entamer un autre dialogue avec mon âme. Mon cerveau doit pouvoir résoudre cette énigme. Ne l'ai-je pas éduqué à cette fin ? Il comprend que ce n'est pas une œuvre d'art : c'est la vie. Les artisans sont venus. Ils ont peut-être joué au ballon à l'intérieur de la tombe. En tous cas, ils ont certainement pris un thé. Ensuite, ils se sont mis au travail, mais ce n'était pas un vrai travail. Ils continuaient à jouer au ballon, à boire du thé, à bavarder à propos de rien. C'était rien en quelque sorte : un autre jour, une autre heure. Rien de spécial. Encore une tombe, encore un pharaon, encore un mur. Ils ne faisaient pas d'effort. Cela sortait tout seul ; c'était déjà là.

Je fais la queue pour voir la tombe de Ramsès IX. Je vois un membre de notre groupe qui en sort. Un autre membre de notre groupe lui pose la question suivante : « Comment c'est ?

- Pas terrible, répond-il. Le sarcophage est vide. Il n'y a rien. »

Je vois encore un membre de notre groupe ; son visage rayonne. Mais il pense que les rayons de son visage ne suffisent pas pour exprimer ses sentiments. Donc, il dit en levant les yeux vers le ciel : « Splendide, magnifique. »

Les images familières ; ce sont mes frères, mes sœurs. Nous pourrions jouer ensemble : au ballon, aux échecs. Faut-il que je leur récite mes poèmes ? Pas tout de suite. D'abord un repas, ensuite un roupillon. C'est moi qu'on a peint sur ces murs.

On perd le temps dans un souk où l'on vend des objets en albâtre. Une vraie perte de temps, cette fois. Le propriétaire nous dit en français : « Les machines le font en un rien de temps. Le travail manuel demande des mois d'application. »

Une rescapée de boat people me demande : « Vous venez d'où ? Vous faites quoi ? » Elle n'est pas curieuse : elle aurait pu me poser cette question plutôt. Je constate que tous les membres de notre

groupe ne sont pas encore au courant de mes activités. Cela m'enchante : on ne me demandera pas de jouer quelque chose si, par extraordinaire, on atterrit dans un hôtel de luxe avec un piano dans le restaurant.

On ne rend pas visite à Néfertari dont la tombe est inaccessible aux touristes non-avertis. Il faut demander la permission au ministère de la culture. Et le ticket coûte les yeux de la tête. J'ai encore trois cent dollars, mais c'est trop tard pour demander la permission. Il ne me reste que consulter mon livre. « Isis et Nephtys sous l'aspect de faucons, mais identifiables par les symboles dont elles sont coiffées, veillent sur la momie de la reine Néfertari. » Dommage que je ne puisse veiller sur sa momie moi-même. Mettez mon âme dans le corps d'un faucon, si c'est nécessaire. Mettez un piano sur ma tête pour que je sois identifiable. Mais sa momie n'est plus là. Je peux veiller sur la tombe pour qu'on ne la pille pas.

L'histoire de la tombe de Taousert m'a paru amusante. Toute sa vie elle pensait à la mort, ce qui n'est pas étonnant : c'est à notre époque que les gens pensent rarement à la mort. À la mort de son époux, elle devient pharaon, mais elle pense à la mort avant la mort de son époux ; elle pense à sa demeure dans l'au-delà. Moi, je n'y pense pas du tout. Je n'ai pas fait de testament ; je ne sais pas dans quel cimetière je vivrai. Je pense à la mort tous les jours : *memento mori* est mon devise. Mais je n'y pense pas en termes pratiques. Je pense plus à mes dernières paroles qu'à ma dernière demeure. Taousert procédait autrement. Un jour, elle décide de passer l'éternité auprès des rois défunts et les artisans se mettent au travail. Ils construisent une tombe et peignent ses murs. Taousert n'est pas encore pharaon ; elle visite la tombe tous les jours et y passe des heures pour s'habituer à son destin et à sa mort. Ensuite, son époux meurt et Taousert devient pharaon. Elle trouve que la tombe n'est pas digne de son nouveau statut. De nouveau, les artisans se mettent au travail. Ils repeignent la tombe, mais Taousert n'est pas encore morte. La tombe reste vide à l'exception des heures où Taousert lui rend visite. Ensuite, elle est détrônée par Sethnakht, un général d'obscur origine. Pauvre Taousert : il ne lui est pas donné d'habiter dans sa tombe après la mort. Les artisans repeignent la tombe encore une fois.

La rescapée de boat people me pose une autre question. Je n'ai pas envie de la décrire. Tous les visages se ressemblent ; ils sont neutres. L'Egypte continue à effacer les membres de notre groupe pour les remplacer par les bas-reliefs, par les statues. Et pourtant Leibniz dit que rien n'est semblable à rien : chaque feuille est différente.

Nous visitons un temple. Le guide nous dit : « On ne peut pas voir l'intérieur : il y a une équipe polonaise qui y travaille. Je ne sais pas ce qu'ils font. Ils sont censés restaurer le temple. Ils sont là depuis des années. Ils s'amusent peut-être. L'endroit doit leur plaire. Le temple vous plaît sans doute. Il leur plaît aussi. Même moi, je n'ai pas d'autorisation d'y entrer. J'ai beau frapper à la porte : on ne

m'ouvre pas. Les portes existent pour que les gens puissent entrer et sortir. Personne ne sort, personne n'entre. Je n'ai jamais vu un seul polonais. Je sais qu'ils sont là parce qu'on me l'a dit. Mais je n'ai jamais vu un seul polonais. J'ai vu beaucoup de touristes et d'Égyptiens qui voulaient y entrer. On n'entre pas. Seuls les polonais sont admis à l'intérieur de ce temple. Et ils sont déjà là, donc ils n'ont pas besoin d'y entrer. Ils n'ont pas besoin de ces portes. Ces portes les protègent contre les intrus – c'est leur seule fonction. Donc, elles ne s'ouvrent jamais. »

Je cherche ce temple dans tous mes livres ; je ne le trouve pas. Je crois que c'est le temple funéraire d'Hatshepsout. Un prince efface, détruit, martèle les effigies de sa belle-mère. « C'est ainsi qu'on traite les belles-mères chez nous, dit le guide. Chez vous aussi, j'imagine. »

Le ciel virginal. On le brutalise la plupart du temps. Les nuages le caressent. Il ne faut pas le prendre dans les bras. Avions, hélicoptères. Il doit parler en tête-à-tête avec la terre.

Une autre tombe. On ne peut y rester que dix minutes. Les gens ne restent même pas cinq minutes.

On visite une tombe privée que les artisans ont faite pour eux-mêmes, pour leur collègue. C'est trop beau, mais on sent un effort dans cette tombe. Ils voulaient que l'on admire leur art. Je disais à mes élèves qu'il ne fallait pas forcer la note. « Il faut avoir l'impression que quelqu'un d'autre joue à votre place. »

Sur le chemin de retour, un garçon me tire sur la manche. « Bakchich, bakchich ! Ami, ami ! » Je lui réponds ainsi : « Pourquoi m'appelle-tu 'ami' ? Je ne suis pas ton ami. Je ne t'ai jamais vu avant. On ne devient pas amis en une minute ; c'est un long processus. Les vrais amis sont rares et je ne donne l'argent qu'aux vrais amis. Je leur prête de l'argent. Tu n'es pas mon ami, et même si je consens à te prêter de l'argent, tu ne me le rendras jamais. Ce ne serait donc pas un prêt. Alors, pourquoi dis-tu 'bakchich, bakchich' ? Si tu trouves une explication de ta conduite et si j'accepte cette explication, je te donnerai un euro. Pour quelle raison me demandes-tu de l'argent ? Si tu me trouve une raison valable, je te donnerai deux euros. Je peux te promettre n'importe quoi : cent euros, mille euros, parce que je sais qu'il n'y a pas de raison pour que je te donne de l'argent. J'espère que c'est clair. M'as-tu compris ? non ? Tant pis pour toi. À ta place, je ferais tout pour sortir de cette situation – pour sortir de ce pays, si nécessaire. Va en Angleterre, en France, en Allemagne. Lénine disait : 'Apprendre, apprendre, apprendre.' Je n'aime Lénine, mais il avait raison pour une fois. Il faut que tu fasses des études. Il faut que tu étudies les sciences et les arts. Ce n'est pas trop tard. Veux-tu quémander toute ta vie ? Ce n'est pas une vraie profession. Quelques euros ne te sauveront pas. Tu mangeras, c'est tout. On ne peut pas se passer de la nourriture, mais c'est la nourriture spirituelle qui compte avant tout. »

C'était cruel de ma part et je m'en rendais compte. Mais je ne pouvais pas m'arrêter. Une fois lancé, je ne m'arrête pas tout de suite. Je peux parler pendant des heures, même si personne ne m'écoute. Lui, il m'écoutait sans comprendre quoi que soit ; ou plutôt, il faisait semblant de m'écouter

en espérant que je lui donne quelque chose à la fin de ma tirade. La tirade était sans fin ; il attendait patiemment.

Ces gens m'agacent, surtout les garçons. C'est un peuple remarquable, contrairement à ce que dit Voltaire. Ces gens sont doués, mais ils ne veulent pas étudier, se construire. Ils ne veulent pas devenir eux-mêmes, pour emprunter les termes des anciens. Ils tendent la main, ils disent « bakchich ». Certains d'entre eux parlent plusieurs langues pour tendre la main d'une manière plus éloquente. Ils ne comprennent pas que ce n'est pas la peine de faire tous ces efforts pour tendre la main et demander de l'argent. Ce garçon comprendra peut-être. Il était interloqué parce que les autres disent « non » et continuent leur petit bonhomme de chemin sans prêter attention aux mains qui se tendent. Ou bien ils mettent quelques pièces dans ces mains et pervertissent de cette façon le peuple qui a créé les pyramides. C'est le même peuple et la soumission qui a duré deux millénaires n'a pas effacé son génie.

Une barque nous attend ; nous faisons un raccourci en traversant le Nil. Que les Egyptiens fassent un raccourci en oubliant la colonisation !

L'histoire est opiniâtre.

44

« M/S Egilkia. Rapport du voyage. Chambre, cuisine, Service, personnel, réception. » Pour une raison inconnue, « service » est écrit avec un S majuscule. Je mets « très bien » partout sauf pour la cuisine. Elle est bien, pas très bien. Elle est plutôt médiocre, mais je suis bien luné ce matin.

Mes voisins de table ont dû mettre « mauvais » partout. Ils se plaignent du bruit des moteurs. « On nous a dit qu'on couperait les moteurs à minuit. Il n'en est rien. » Je ne les entends plus. Ils disent que les moteurs doivent marcher tout le temps pour que nous ayons de l'électricité. Même quand nous nous arrêtons, les moteurs continuent à marcher car l'électricité ne s'arrête pas. Ils sont à la poupe, moi à la proue. Les bateaux n'ont pas des tractions avant. J'aurais dû leur proposer des boules Quies.

Ils me disent qu'il y a un musée à Louxor ; et aussi un temple que nous n'avons pas visité. Ce temple n'est pas loin du bateau ; on peut y aller à pied. J'y vais à pied.

Une fois de plus, je reconnais mes amis, mes parents. Je commence à critiquer les anciens Grecs. Leurs temples sont trop policés, leurs sculptures trop musclés. Leurs hommes sont tous des discoboles. Surtout pas de sport, comme disait Churchill. Les sculptures égyptiennes sont entre ciel et terre. Les gribouillis que j'ai vus tout à l'heure sont spectrales. Certes, je n'avais pas besoin d'aller en Egypte pour trouver des spectres : j'en ai suffisamment à la maison. Mais ils nous laissent entendre que nous ne vivons pas tout à fait sur terre. Nous avons peut-être nos pieds sur terre, mais pas le reste, pas le reste. Nous ne vivons pas au ciel non plus – à plus forte raison. Nous vivons entre les deux et le

mot « entre » est très important dans la vie humaine, dans n'importe quelle vie. Les temples égyptiens vivent entre l'eau et la terre, entre la terre et le ciel.

Les temples et les sculptures grecs sont trop harmonieux. En Egypte, on sent la force, l'énergie, la volonté, le *ka*. « Le *ka* était le double de l'être. Il naissait avec lui et continuait à vivre, après la mort, dans le domaine invisible où évoluaient les dieux. Lors du trépas, les hommes rejoignaient leur *ka*, qui profitait alors des offrandes funéraires... C'est par l'intermédiaire du *ka* que la subtile essence divine de la monarchie était insufflée au roi. »

Chez les Egyptiens, il y a une balance parfaite entre corps et âme, entre ciel et terre, entre vie et mort. Il y a la puissance qui ne désire qu'elle-même, comme chez Nietzsche.

Les Egyptiens vivaient avec les animaux – plus que les Grecs ou les Romains. Les deux louves qui étaient à l'origine du Rome n'ont pas été remplacés. Les Egyptiens étaient des animaux ; les animaux étaient des Egyptiens.

J'aimerais avoir la tête de mon chat ; ou son corps. J'aimerais grimper sur les arbres aussi vite que lui. Mais j'empêcherai la nature de le doter d'une tête humaine, d'un corps humain.

Il y a une statue dont le visage est intact d'un côté et abîmé de l'autre. Je ressens cela comme une blessure. Mon corps commence à sentir l'Egypte, comme si les temples et les statues étaient une œuvre musicale.

Non, je crois que cette statue se trouve dans le temple de Karnak où j'ai retourné le jour suivant, avant notre départ pour le Caire.

Le musée de Louxor, la librairie. Je parle en anglais ; le vendeur me répond en anglais. Il me montre un livre. Je demande la version française ; il me parle en français sans accent.

Le lendemain, je retourne au temple du Karnak. Tout change ; ce n'est plus le même temple. C'est aussi mon semblable, mon frère. Les vestiges des couleurs que je n'ai pas remarquées. Je vais jusqu'au bout et je trouve un monceau de pierres. Je ne suis pas encore comme ça ; je ne suis ni un monceau de pierres ni une pierre tout court. Je suis en tête-à-tête avec le temple : il n'y a personne autour de moi.

Un obélisque parmi les ruines ; un phare du passé. En Egypte, on navigue toujours. J'ai plusieurs obélisques parmi mes ruines.

Saint Antoine prêchait aux oiseaux. Grâce à hiéroglyphes, les oiseaux comprenaient les anciens Egyptiens à demi-mot – grâce aux hiéroglyphes, à leur façon de vivre.

L'allée des sphinx ; une perspective qui ne se termine pas.

Un garçon russe se promène devant cinq statues. Il y a deux grandes statues et trois petites statues. Sa mère veut faire une photo. « Mets-toi au milieu », dit-elle. « Non, je serai près de cette petite statue. » Est-il accablé par la grandeur ou manifeste-t-il un goût pour les miniatures ? En tous cas, son goût est exquis.

J'ai pris un taxi pour aller au temple de Karnak : je ne savais pas qu'il était tout près. Sur le bateau, j'ai demandé le prix du trajet. L'homme à la réception m'a dit : « Trente livres. » J'ai payé trente livres, mais j'ai décidé de rentrer à pied. Je quitte le temple et je m'approche du quai. Un taxi me poursuit. J'entends des cris en toutes les langues. Je dis : « Non. » Le chauffeur commence à me parler en français. « C'est dangereux de marcher dans les rues de Louxor.

- En plein jour ?
- Oui, tout à fait. Les Egyptiens aiment les défis. Vous avez dû le constater vous-même.
- Que voulez-vous dire par là ?
- C'est facile de tuer au milieu de la nuit, dans un espace clos. Tuer en plein jour, dans la rue est plus intéressant. Surtout s'il y a du monde.
- Mais il n'y a personne ici.
- Il y a des tueurs de second ordre pour qui le meurtre n'est pas une œuvre d'art. Ils travaillent dans les rues désertes.
- J'aime marcher et je ne sens aucun danger.
- Il faut se méfier des sens, des sensations. Seul le sixième sens nous renseigne sur le monde.
- Le sixième sens ne me dit rien en ce moment.
- Donc, vous ne l'avez pas.
- Si. Mais il est silencieux.
- Il parlera tôt ou tard. Ce sera trop tard.
- Vous me parlez en pure perte.
- J'aime parler à mes clients.
- Je ne serai jamais votre client.
- Vous avez des tendances suicidaires. »

Je n'ai pas pris le taxi et je suis arrivé à bon port sans recevoir la moindre blessure. Au cours de ma promenade, j'ai vu plusieurs bateaux. L'un d'eux s'appelait « Néfertiti », un autre « Néfertari ». Et puis, je vois un bateau de luxe : « Lady Diana ». J'ai vu un camion rempli de dromadaires. Leurs yeux noirs.

45

Nous partons pour le Caire. L'homme de ménage se tient dans le couloir. Devrais-je lui donner un pourboire ? pour les sculptures qu'ils créent dans ma cabine ? Combien ? L'éternelle question. Je lui ai donné quelque chose ; je ne me souviens pas de la somme. Si je lui avais donné cent euros, je m'en souviendrais.

Dans le couloir, je croise une jeune brune. Elle est aussi brune que la femme à qui je parlais dans le car. Elle n'a ni un mari ni un enfant : elle est trop jeune pour cela. Plusieurs fois elle m'a fait un sourire pendant nos rencontres fortuites. Une rencontre de plus ; un sourire de plus. Elle me faisait

deux sourires par jour ; c'est assez. Peu importe d'où proviennent ces sourires. Ils sont là ; ils ne sont plus là. Ils demeurent quelque part, sinon je ne m'en serais pas souvenu. Ils ne seront pas immortalisés ni par Léonard ni par quelqu'un d'autre. Ils sont là pourtant.

Les membres de notre groupe commencent à me sourire. Au début ils se disaient : « Il est seul, ce qui n'est pas normal. On ne voyage pas seul en Egypte. Il doit mijoter quelque chose. » Ensuite, ils ont pensé : « C'est un artiste. Il doit réfléchir avant de créer quoi que ce soit. C'est un vrai artiste. » Et ils disent presque à l'unisson : « Je savais que vous étiez un musicien. »

La rescapée de boat people me dit : « Pourquoi vous ne me dites pas au revoir ?

- Mais nous repartons ensemble ?

- C'est vrai. Comme je suis stupide ! »

Je monte dans le car ; le moteur marche en permanence. Je demande à mon voisin de table – l'histoire d'eau nous a rapprochée – pourquoi le chauffeur ne le coupe jamais. « Pour que nous ayons l'air conditionné », répond-il. Même dans le car il boit de l'eau tout le temps.

À l'aéroport, nous devons reconnaître nos bagages avant de monter dans l'avion. L'homme qui ressemble à Yves Montand dit qu'il ne comprend pas comment les avions arrivent à décoller avec tous ses bagages. C'est la personne la plus distinguée de notre groupe. Comme les aristocrates, il mange avec sa fourchette quand le couteau n'est pas nécessaire : tous les autres utilisaient le couteau sans discontinuer. Il se comporte avec dignité même quand il faut grimper sur une colline en mocassins : il n'a pas de basquettes non plus.

Un homme qui s'occupe de nous à l'aéroport, nous dit : « Bon voyage. » Notre chœur lui répond : « Merci. » Je me joins au chœur d'une voix faible. Je dis « merci », mais personne ne m'entend, à part moi. Notre chœur résonne même en plein air ; je n'ai pas besoin de dire quoi que ce soit. Les autres le font à ma place. Je le fais quand-même : c'est une question de politesse, d'automatisme.

Même à l'aéroport il y a des gens qui tendent leur main. Je dis « non » en toutes les langues. Un homme me dit en anglais : « Vous avez de l'argent, mais vous ne me donnez rien. Vous êtes radin. »

Un avion à moteur. « Y a-t-il quelqu'un pour lancer les hélices ? » dit un homme qui ressemble à un de mes amis moscovites. « J'aimerais voire le pilote. Y en a-t-il un ? » C'est un jeune homme qui parle. Les gens ont besoin de parler, de communiquer. La rescapée de boat people passe un sac hygiénique à ma voisine de table. À présent, elle est ma voisine d'avion. « Non, ça va porter la poisse », répond-elle.

Il y a deux hôtesses de l'air. Toutes les deux sont belles. Un de mes amis américains a eu une aventure avec une hôtesse de l'air ; par conséquent, ce n'est pas impossible. Elles ne sont pas censées séduire les passagers, mais elles peuvent le faire malgré elles. Elles le font et les passagers tombent amoureux d'eux. Après le vol, elles sont libres et rien ne leur interdit de passer une nuit dans un hôtel où séjourne un de passagers. Mais elles sont musulmanes et cela ne facilite pas ma tâche.

Nous sommes au Caire, dans un car. Le guide nous parle de nouveau : « Les gens qui habitent au dernier étage de ces immeubles ont très chaud en été. Comme vous le savez, les derniers étages emmagasinent la chaleur. Pour se protéger contre le soleil, ils mettent leurs vieux meubles sur le toit. Ils y mettent aussi les poubelles. L'immeuble se met à grandir. Plus c'est chaud, plus il y a des meubles et des poubelles sur le toit. Il y a beaucoup de gratte-ciel au Caire. À propos, savez-vous que la Vierge à apparu pour la troisième fois ? Elle fait son apparition toujours dans la même église. »

Nous allons à Alexandrie. « Bientôt, vous verrez les pyramides », dit le guide. Je les vois enfin. On ne voit que le sommet d'iceberg ; le reste est caché par les maisons sans importance. Rien n'est important à côté des pyramides, même si l'on les voit de loin. Ils ne sont jamais loin. Même quand je suis à Paris, ils sont tout près ; ils écrasent la Tour Eiffel. Il est d'autant plus facile d'écraser les maisons qui s'interposent entre eux et la route. Ils ne les dominent pas ; ils les écrasent, elles et leurs habitants. Ils écrasent les meubles entassés sur les toits ; ils écrasent les meubles à l'intérieur des appartements. Les animaux domestiques se sauvent en courant.

Il paraît qu'aux funérailles de Kennedy les Américains voulaient ignorer de Gaulle. On l'a laissé seul pendant un moment. Cela n'a duré qu'un moment : les invités ont commencé à se ressembler autour de lui. Il écrasait les autres chefs d'état sans bouger un doigt. Je me demande si Churchill était là.

Les pyramides. Une de leurs faces reflète le soleil ; ils se parlent. Pareils aux dieux d'Epicure, ils ne font pas attention à nous, à d'autres touristes, à l'humanité entière.

Les pyramides ne sont pas un vulgaire instrument qui produit de l'électricité par l'intermédiaire du soleil. Ils n'ont qu'à faire de l'énergie du soleil : ils en ont suffisamment eux-mêmes. À l'occasion, ils peuvent prêter leur énergie au soleil qui n'est pas toujours en forme.

Ils ne disparaissent pas. N'importe quel gratte-ciel aurait disparût il y a longtemps : nous sommes à mi-chemin entre le Caire et Alexandrie. Les pyramides sont là.

46

J'attendais cette visite d'Alexandrie avec impatience et curiosité. La ville de la bibliothèque, la ville de Cavafy. J'étais déçu. Je n'ai vu aucune trace de Cavafy. Et pourtant je n'ai rien lu à propos des destructions survenue pendant la deuxième guerre mondiale. Je ne crois pas que l'armée d'Hitler soit passée par là. Que s'est-il passé ? Les pyramides ont peut-être écrasé quelques immeubles – à distance.

Le guide nous diverti : « Notre président a rendu visite à son copain qui habite Alexandrie. Sa femme et dix gardes du corps l'accompagnait. Un hélicoptère survolait la voiture. À propos, il ne pleut jamais en Haut Egypte. Il pleut toujours à Alexandrie. » Il ne pleut pas.

La mer. Le car longe la rue qui s'appelle La Corniche. On ne voit pas la mer parce que les ténèbres la cache et il n'y pas de phare pour l'éclairer. Nous passons devant un hôtel sept étoiles. « Au XIXe siècle, la bourgeoisie, enrichi grâce aux revenus du coton, pare Alexandrie d'élégants

immeubles dont les silhouettes, parfois délabrées, sont une des images fortes de la ville d'aujourd'hui. » Le soir, je n'ai pas trouvé que l'image était forte, et je n'ai pas changé d'avis le lendemain, à la lumière du jour.

J'ai bien dormi, mais pas assez – phrase que l'on entend assez souvent. Je me suis réveillé plusieurs fois et, pendant ces courts réveils, j'ai entendu de la musique, comme si les clients de l'hôtel dansaient dans un salon destiné aux divertissements.

Je me réveille. Un brouillard épais. On ne voit presque rien. Il n'y a rien à voir, mais je ne le sais pas encore. Le brouillard est en train de se lever ; je vois les maisons d'en face. Comme disait un poète que je n'aime pas : « Les brouillards n'ont pas de résidences permanentes sur terre. »

Chemin de la Corniche. On visite la Citadelle que le *Guide bleu* appelle Le fort de Qaitbay. Le guide nous pose une question : « Voulez-vous visiter la Citadelle ? Il n'y a rien à l'intérieur sauf une petite mosquée. » J'achète un ticket pour voir la petite mosquée.

Je l'ai vue. À travers une meurtrière, j'ai vu un morceau de mer surplombé par un morceau de ciel. La mer était trois fois plus grosse que le ciel. Voici une petite histoire qu'aucun guide ne raconte.

Un soldat se tient derrière une meurtrière. Il ne voit pas la terre. Il voit un morceau de mer ; il a reçu l'ordre de défendre ce morceau. Il le défend de son mieux. Dès qu'un navire ou une barque apparaît dans son champ de vision, il tire de son canon. La nuit, il a un projecteur à sa disposition. Dès que le projecteur éclaire un objet quelconque, il tire soit de son fusil, soit de son canon : cela dépend de la taille de l'objet. Le jour, il voit parfois des nageurs qui prennent leurs vacances au bord de la mer. En ce cas, il a recours à son fusil. Il surveille le ciel aussi, mais il n'y jamais rien dans le ciel à l'exception des oiseaux. Ils aiment les oiseaux et il ne tire pas. Un jour, il voit une machine dans le ciel, un hélicoptère. Il tire et l'hélicoptère tombe. Personne ne croit que les tirs viennent de la Citadelle : elle n'est plus en service depuis des siècles. Il y a peu de touristes à l'intérieur de la Citadelle parce que il n'y a rien à voir à l'intérieur excepté une petite mosquée. Quand les touristes viennent, le soldat leur raconte l'histoire de la Citadelle ; mais il ne leur raconte pas sa propre histoire. Les touristes ne se doutent de rien. Les autorités ne sont pas au courant non plus. Le soldat continue à tirer : c'est son devoir. Non, il ne tire pas parce qu'il a reçu l'ordre de tirer sur tout ce qui bouge ; il y a pris goût. Et puis, ce morceau de mer lui appartient. Il chasse les intrus, comme n'importe qui ferait à sa place. Il y a d'autres moyens peut-être. Mais tous les moyens sont bons lorsqu'il s'agit des intrus. Le ciel lui appartient aussi. Pas tout le ciel : il n'est pas mégalomane. Il sait que le ciel appartient à tout le monde, surtout aux dieux et aux anges. Mais le morceau du ciel qu'il voit à travers la meurtrière lui appartient et il continue à tirer sur des hélicoptères.

Le guide nous raconte une petite histoire. Un homme est amoureux d'une femme. Sa maitresse doit passer un examen ; elle a peur. Il met un voile et la remplace. Il passe l'examen brillamment. Personne ne se doute de rien. Le jeune homme connaît bien la voix de sa maitresse ; il l'imité à la perfection. Un jour, il raconte cette histoire à son ami qui le trahit. Les autorités se voient dans

l'obligation de promulguer une loi qui interdit le port du voile à l'intérieur des établissements scolaires.

Encore une petite histoire racontée par le guide. Un autre homme est amoureux d'une autre femme. Elle habite dans un foyer d'étudiants où les hommes ne sont pas admis. Son amant met un voile et pénètre à l'intérieur du foyer. Ils font l'amour ; tout se passe bien. Personne ne se doute de rien. Il vient presque tous les jours et tout le monde pense que c'est une femme. Comment peut-on penser autrement ? Les hommes ne portent pas de voile. Les gens se trompent : il y a des hommes qui portent le voile pour aider leur maitresse. Et leur maitresse est ravie au point de dévoiler le secret à une copine qui la trahit. Les femmes aiment se vanter, surtout s'il s'agit des hommes. Résultat – le gouvernement interdit le port du voile à l'intérieur des foyers d'étudiants.

Comment résoudre le problème du voile en France ? Il faut que les officiers de police arrachent les voiles dans les rues pour voir qui se cache derrière eux. De cette façon, on peut se débarrasser des voiles.

Nous visitons les Catacombes. L'amitié des peuples, comme on disait en l'Union Soviétique. La Gorgone voisine avec Thor. Il y a deux statues romaines à côté des déesses égyptiennes. Sur terre, une multitude de frontières nous séparent ; sous terre, ces frontières s'effacent. J'aime cette promiscuité post-mortem. Sur terre, les millions s'entretuent ; sous terre, ils s'embrassent.

J'aime le mot « influence » : c'est le seul moyen de communiquer sur terre. Voici comment le *Guide bleu* décrit cette embrassade : « À gauche et à droite, deux statues se font face, un homme et une femme dont les traits trahissent le grand âge ; côté intérieur, de part et d'autre du passage, deux surprenants Anubis sont vêtus à la manière des légionnaires romains. Les **trois sarcophages** de la salle sont surmontés de reliefs illustrant les mythes de la mort égyptiens, flanquées de divinités secondaires aux traits gréco-romains. Les sarcophages monolithes présentent également des décorations gréco-romaines, masques et guirlandes. »

La lumière s'éteint. Quelqu'un dit : « C'est plus mystérieux comme ça. » Il y a des gens qui veulent toujours un peu plus de mystère. Une simple pierre, n'est-elle pas mystérieuse ? Une simple pierre, pas celle qu'on ramasse dans l'enceinte d'un temple égyptien. Eteignez les lumières partout ! Vivez dans les ténèbres ! Dans quelques siècles, vous comprendrez peut-être que le monde est mystérieux.

Le Théâtre grec ; les colonnes sans chapiteaux. C'est trop régulier, trop apollinien. Du côté gauche se tient Apollon, du côté droit Dionysos. Lors d'une représentation, Apollon rejoignait Dionysos. Chez les Egyptiens ils sont toujours ensemble, tout comme les humains et les animaux. Chez les Egyptiens, les millions s'embrassent tout le temps. « Dès mon enfance, je n'aime pas l'ovale ; dès mon enfance, je dessine l'angle », dit un poète russe. L'ovale et l'angle coïncident chez

les Egyptiens. Les oppositions s'abolissent mutuellement. Par contre, notre promiscuité moderne n'abolit ni les oppositions ni les contradictions.

Un musée. Beaucoup de sculptures grecques. Tout cela est joli, pas beau. Il y a une différence entre une jolie femme et une belle femme, une belle plante. *A pretty woman, a beautiful woman*. Je change d'avis quand je vois un buste de Socrate. Nietzsche dit que Socrate était laid ; le buste est beau.

Un aigle qui ressemble à mon chat, à mon Musil. Tout le monde s'étonne quand je dis que mon chat s'appelle Musil. En Russie, c'est logique. On peut l'appeler « Musia » ou « Mourzik » ou « Mousienka. »

Le torse d'Isis sans tête. Une série de sculptures. La tête d'un jeune homme. Il a l'air perdu, triste. Je n'ai jamais vu de tristesse chez les Egyptiens d'autrefois. Une période de décadence ? On se perd facilement dans le monde que l'on ne connaît pas. Et ce jeune homme ne connaît pas notre monde : il est trop jeune pour le connaître. Et pourtant il doit le connaître : il a tout vu, tout connu. Dans quel monde est-il ? dans le sien, dans le nôtre, dans le leur ? Non seulement le neutre, mais chaque émotion a droit à l'immortalité. Il est immortel et sa tristesse ne l'empêche pas de voisiner avec d'autres pièces qui ornent le musée que l'on visite avant de s'attaquer à la Nouvelle Bibliothèque d'Alexandrie. Il est immortel jusqu'à nouvel ordre, nouvelle incendie, nouveau tremblement de terre. Il est immortel tout court.

La Nouvelle Bibliothèque n'est pas mal, mais elle ne vaut pas l'Ancienne Bibliothèque.

Dans le car, le guide nous dit : « Il y a des gens qui aiment le Caire. Tout le monde aime Alexandrie. » Je n'aime pas Alexandrie et je n'ai pas vu le Caire. J'espère que je l'aimerai.

48

Nous sommes dans un hôtel cinq étoiles. Il est situé à une vingtaine de kilomètres du Caire. Nous venons d'arriver ; on sort nos bagages pour les mettre devant l'entrée. Nous devons les reconnaître. Comme d'habitude, je ne vois pas ma valise tout de suite. Je parle à notre guide ; il parle à un homme qui s'en va à la recherche de ma valise. Je la trouve dès que l'homme disparaît dans la nuit. C'est toujours comme ça ; il n'y a rien à faire.

Je vois une belle femme qui entre dans l'hôtel. Il y a une autre femme que j'appelle « boudin » ; elle fait partie de notre groupe. Le boudin me fait signe pour attirer mon attention sur la femme qui entre dans l'hôtel. « Votre collègue », dit-elle. Je regarde et je vois un violon que ma collègue porte. Je me dis qu'il ne sera pas difficile de faire sa connaissance.

Une demi-heure plus tard, je vais au restaurant. La violoniste joue une chanson russe. Je me dis qu'elle doit être russe. Il sera donc encore plus facile de faire sa connaissance. Elle joue même une chanson soviétique qui est inconnue au-delà des frontières de mon pays natale. Elle n'est peut-être pas russe, mais elle a dû faire ses études à Moscou ou à Petersburg. Cela suffit pour brûler quelques étapes et passer aux choses sérieuses en l'espace de quelques heures. Et puis, la fatigue m'envahit. Je me dis

que ce n'est pas la peine. Demain, je verrai les pyramides de très près ; je serai à l'intérieur des pyramides. À quoi bon séduire une femme qui est sans doute mariée et a un nombre impressionnant d'enfants. Je n'aime pas les échecs ; je n'aime pas la fatigue et le temps perdu. Elle ne joue plus des mélodies russes ; c'est un bon signe.

Après le dîner, je m'installe sur un divan, pas loin de la violoniste. Elle pousse sur un bouton, un orchestre commence à jouer ; elle joue la mélodie du morceau joué par l'orchestre, comme si un vrai orchestre l'accompagnait. Je n'ai jamais entendu rien de pareil. La pauvre. Est-ce pour cela qu'elle s'est installée en Egypte, loin de sa patrie ?

Je rentre dans ma chambre ; je redescends une demi-heure plus tard. Elle termine une pièce que je ne connais pas ; elle salue un couple qui l'écoute depuis une heure environ. Elle me salue aussi. J'en profite pour lui dire quelques mots en anglais. Elle a un accent russe. Je lui parle en russe. Elle me dit qu'elle est ukrainienne ; tout va bien. Nous parlons du Conservatoire de Moscou, mais ce n'est pas le Conservatoire de Moscou qui m'intéresse en ce moment. Il m'intéressait il y a une trentaine d'année ; en ce moment, j'ai d'autres chats à fouetter.

Pour la séduire, je lui propose de jouer ensemble quelque chose ; elle est surprise et heureuse. « Apportez quelques partitions demain soir. Après-demain je serai là aussi.

- Que voulez-vous jouer ?

- Peu importe. On jouera ensemble. »

Elle me dit qu'elle travaille dans l'orchestre du Caire, qu'elle vit en Egypte depuis quatorze ans. Je commence mes calculs et je les termine aussitôt : la fatigue prend le dessus. Elle doit avoir environ cinquante ans. Et si elle en a quarante cinq ? Cela ne changerait rien. Pas la peine de devenir mathématicien l'espace d'une soirée. Elle ne parle ni de son mari ni de ses enfants ; cela ne veut pas dire qu'elle n'en a pas. Nous parlons des choses et d'autres, mais je ne me souviens pas de ces choses. Je sais que cette nuit je dormirai seul. Il ne faut pas être un prophète pour le savoir. Je sais que je ne me trompe pas ; parfois, on préfère se tromper.

49

Les pyramides. Sur le chemin, le guide nous parle des pigeonnières sur les toits. C'est interdit depuis quelques temps ; il y a des pigeons, mais il n'y a plus de pigeonnières. Tant pis pour les pigeons. Qu'ils déménagent en Russie ! Il y a plus de pigeonnières que des maisons en Russie. Il y a une chanson russe qui dit : « Volez, les pigeons, volez ! » On fait des films sur les pigeons, mais on ne les mange pas. Les Russes sont toujours choqués quand ils apprennent que les Français mangent les pigeons.

« Si vous voulez vous faire photographier en face des pyramides, dit le guide, ne payez surtout pas en avance. Vous payez dix livres et vous vous asseyez sur un dromadaire. Ensuite, vous voulez descendre. On vous demande cinquante livres. Un Américain a payé cent livres pour pouvoir se mettre

sur ses pieds. » Je sais que je ne pourrais descendre d'un dromadaire sans une aide extérieur, mais je n'ai pas l'intention de me faire photographier. Je ne le fais jamais et je n'ai pas d'appareil photo.

Le guide recommence à parler des pigeons. « Nous n'avons plus de pigeons. Il n'y a que des pigeonniers. » Alors, j'ai mal compris. Les pigeons sont déjà en Russie sans doute.

Les pyramides. Les membres de notre groupe font la queue pour acheter des tickets : il faut avoir un ticket pour visiter l'intérieur d'une pyramide. On n'accepte ni les euros ni les dollars. Donc, je n'ai pas d'argent. Je demande au guide de m'en prêter un peu. Je demande s'il y a un bureau de change à proximité des pyramides. Il me faut cent cinquante livres ; il ne peut m'en prêter que cinquante. « Je suis responsable de votre groupe, dit-il. Et je n'ai pas d'argent. » Mes voisins de table me changent le reste de mes euros ; je peux visiter deux pyramides.

Avant Musil, j'ai eu deux chats qui sont morts. Je pense à eux en regardant les pyramides. Pourquoi ? Parce qu'il s'agit de la mort, de l'éternité ? Mon amie française me dit qu'ils sont dans le paradis des chats. Nos paradis sont-ils différents ? Je ne les reverrais donc jamais ? Rien ne dit que je serais dans un des paradis que le ciel nous promet, mais je ne dirais pas « non » si l'on me proposait de passer l'éternité en compagnie des chats.

Je pensais que la surface des pyramides était polie. On voit des pierres, comme si l'on venait de les poser là où elles sont. On ne les a pas encore mis à leur place, de sorte qu'elles sont de travers. J'ai l'impression que l'on est en train de construire ces pyramides. C'est pour cela qu'elles sont éternelles : on a l'impression que l'on est en train de les construire. Et la construction ne se terminera jamais. Pourtant elles sont bel et bien achevées ; ce sont des œuvres fermées.

Je n'aime pas les œuvres ouvertes. Le lecteur n'est pas plus important que l'écrivain ; le spectateur n'est pas plus important que l'architecte. Les pyramides sont là ; elles nous mettent devant un fait accompli. Le fait est déjà accompli et il n'y a pas d'autres faits. Nous ne pouvons rien ajouter aux pyramides ; elles sont seules au monde.

On dit souvent que l'art doit être simple, mais la *Divine comédie* n'est pas simple. Les pyramides ne sont pas simple non plus : la forme de cercueil serait plus simple et même plus appropriée. Après tout, il s'agit de cercueils. De toute façon, les pyramides se situent dans un espace qui est au-delà de la simplicité et de la complexité – dans un espace primordial.

Leur forme n'est pas simplement parfaite. Leur forme exclut d'autres formes. Vous ne pouvez même pas mettre une sphère à côté des pyramides.

Et leur contenu ? Je commence par la Pyramide de Khéphren. Courbé en deux, je grimpe un escalier en bois. C'est un tunnel qui mène vers le sarcophage. Je croise un membre de notre groupe. « C'est magnifique, dit-il. Les bas-reliefs, la momie. » « C'est une plaisanterie cruelle », dit un autre membre de notre groupe. Un troisième membre me dit que je suis déjà à mi-chemin. « Courage ! » Les gouttes de sueurs tombent à mes pieds ; je les vois tomber. Quand on joue du piano, il faut éviter que les gouttes de sueur tombent sur le clavier. Les doigts glissent ; vous dérapez.

Je ne suis pas encore au sommet de la pyramide, et je n'y serai jamais. On atterrit dans la galerie. Il n'y a rien : pas de peinture, pas de momies. Je ne me souviens même pas s'il y avait un sarcophage. Mais je ne suis pas déçu : je suis à l'intérieure d'une pyramide.

Je redescends. J'ai déjà perdu un demi-kilo ; sans cesse je me cogne la tête, le dos. Les Français gémissent ; les Japonais gardent le silence. Et puis, j'entends un Japonais gémir. Du coup, je me sens très fatigué. J'ai envie de gémir, de crier, de me plaindre à n'importe qui, dans n'importe quelle langue. Je garde le silence.

« Encore un petit bout. » On continue à m'encourager. On dit que les descentes sont plus difficiles que les montées. Je refuse de trancher la question. Et je n'ai toujours pas de mocassins.

La Grande Pyramide. À côté, il y a une baraque qui abrite la barque solaire. Le guide nous dit qu'il faut payer cent livres pour entrer dans la baraque. Je n'ai plus de livres ; je n'entre pas. Dans le *Guide bleu*, cette barque a trois étoiles. « Longue d'un peu plus de 42 m, la barque est une véritable merveille. Elle fut entièrement remontée avec les matériaux d'origine, à l'exception de quelques agrafes de cuivre. »

Encore un tunnel. Il est plus long que celui qui m'a coûté tant d'effort tout à l'heure. Mais je suis dans la Pyramide de Chéops. Je sais qu'il y a un labyrinthe quelque part ; il y a une énigme que les scientifiques essaient de résoudre. J'ai lu à propos de cette énigme il y a une vingtaine d'années. Entretemps, j'ai connue d'autres énigmes et même quelques solutions. À présent je grimpe un escalier en bois ; je sais que je ne verrai pas l'énigme et ne connaîtrai aucune solution. Mais je verrai quelque chose, et cela me suffit.

Je vois quelque chose d'énorme : une voûte, des murs. Est-ce la Grande Galerie ou la chambre funéraire ? ou les deux à la fois ? Je lis le *Guide bleu*, mais je n'arrive pas à démêler mes souvenirs. « Sa voûte de 8,50 m fait oublier l'étroitesse de cette salle. » La salle n'était pas étroite : tout était énorme. La Grande Galerie. Et voici la chambre funéraire : « Le **plafond** est couvert de neuf dalles de granit monolithes, d'un poids total de 400 t ; au-dessus s'étagent cinq **chambres de décharge** sur une hauteur de 17 m... » Une fois de plus, je n'arrive pas à trancher. Pourquoi faut-il trancher ? Pourquoi séparer ces deux espaces ? J'étais à l'intérieur de la Grande Pyramide ; je la touchais de l'intérieur, je respirais son air. Symboles, significations – je trouverai tout cela plus tard, dans les livres. Pour le moment, il faut respirer l'air des pyramides, vivre dans leur corps.

C'est ainsi que je vivais en Egypte. Je ne savais pas ce que signifiait une paire de corne ou un disque solaire. Je respirais ; je vivais parmi ces objets, ces peintures murales.

Le Sphinx. Je voulais écrire « le Grand Sphinx », mais on n'a pas besoin de qualifications. Il me regarde, il regarde le temps, l'histoire ; il ne regarde rien. Ses yeux sont ouverts ; il regarde l'horizon, le vide. Il voit tout ; il ne voit rien.

Je me souviens du monologue de César. Ce monologue se trouve tout au début de la pièce de Bernard Shaw. César parle à un sphinx. Il dit qu'il cherchait l'âme sœur partout, qu'il ne la trouvait

nulle part. Il dit qu'ils sont étrangers à ce monde, lui et le sphinx. Il dit que le sphinx est le symbole de son génie. Il demande au sphinx s'il a lu son énigme ? Cléopâtre fait son apparition et dit qu'il ne s'agit pas du Grand Sphinx. C'est un petit sphinx, un chaton de sphinx. Mais sa première réplique est la suivante : « *Old gentleman : dont run away.* » Ne vous enfuyez pas, vieux monsieur. Elle m'aurait dit la même chose. Et Jules César ? Qu'aurait-il dit au Sphinx ?

Je ne lui dis rien. Je l'approche, mais je ne le touche pas : on ne peut pas le toucher. Je ne sais pas si je le toucherais, si l'on pouvait le toucher. Il n'y a pas de pancarte qui l'interdit ; on ne vous laisse pas l'approcher complètement. Vous vous promenez sur une sorte d'échafaudage sans pouvoir le caresser : il n'est pas votre chat. Je le regarde ; je me promène tout le long de son corps. Je m'enfui. Un vieil homme part : il n'arrive pas à supporter la présence du Sphinx.

Et puis, je reviens ; je me promène de nouveau sur l'échafaudage. Je ne me promène pas vraiment : je m'arrête, je m'arrête, je m'arrête. Je ne fais que m'arrêter. Je regarde l'histoire que l'on ne peut oublier. Il ne l'oublie pas non plus ; il la perce de son regard, il la transperce. Le temps est immobile ; il ne coule pas. On saute dans le temps. On ne se promène pas ; on s'arrête, on s'arrête. Et puis, on saute. Que c'est-il passé entre mon départ définitif de la Russie et ma visite en Egypte ? Rien du tout : j'ai fait un saut. Que c'est-il passé entre le massacre de Katyn et la catastrophe aérienne qui a décapité la Pologne ?

50

Une option, une excursion. Une queue devant une pompe à essence ; une vingtaine de voitures. Un embouteillage monstre ; on s'arrête, on s'arrête.

Memphis. Ramsès couché. « Un colosse de Ramsès couché sur le dos, haut à l'origine de 13 m (avant la disparition de la base de ses jambes). » La position horizontale ne l'empêche pas de gouverner le monde. Je me rappelle les statues déboulonnées de Lénine. Il avait l'air complètement ridicule ; et pourtant il pointait vers le ciel. Il avait l'air ridicule dans une position horizontale, dans une position verticale. Il était ridicule quand il se penchait en avant, quand il parlait, quand il gesticulait. Ramsès est beau. Je le regarde d'en haut, d'en bas. Un jeune homme. Oh, Adonis, Adonis ! Nous avons vingt minutes pour voir le colosse de Ramsès et le parc archéologique. Je passe un quart d'heure près du colosse ; il me reste cinq minutes pour le parc.

Le guide nous dit : « D'ici, vous pouvez voire les trois pyramides de Guizeh. » Je regarde ; je ne vois rien. Et pourtant je me suis fais opéré les yeux au laser il y a une douzaine d'années. Mes yeux sont ceux d'un jeune homme. Ni le vieillard ni le jeune homme ne voit rien. Les autres ne voient rien non plus. Il y a une tempête de sable qui se lève. Les yeux me picotent : je n'ai toujours pas de lunettes noires.

Bref, je me suis foulé la cheville. Je suivais un jeune homme studieux et sa femme. Nous regardions les bas-reliefs sans intérêt, nous bavardions. Il me disait quelque chose ; je le regardais par

politesse. Je ne voulais pas lui tourner le dos. Je sors presque à reculons et je tombe. J'entends un crac et la douleur transperce mon pied. Le jeune homme et sa femme se précipitent vers mon corps allongé. Ils m'aident à me lever et je ne renonce pas à leur aide ; pourtant je ne veux pas avoir l'air d'un vieillard cacochyme. « Vous avez mal au dos ? dit la jeune femme.

- Non.

- J'avais peur pour le dos.

- Je me suis foulé la cheville.

- Alors, il ne faut surtout pas marcher.

- Non, il faut marcher, dit son mari.

- Je ne peux pas faire autrement, leur dis-je. Vous n'allez tout de même pas me porter jusqu'au car. J'espère que je ne me suis rien cassé.

- Vous avez mal, très mal ? demande le mari.

- Assez.

- Quand on foule la cheville, c'est plus douloureux, dit sa femme.

- Alors, il vaut mieux la casser, dis-je. Trop tard. Et je n'ai pas envie de recommencer. »

La douleur ne me quitte pas : elle est tombée amoureuse de moi. On tombe, on tombe. Il y a des tombes partout. « Comment allez-vous ? » demande le jeune homme. « Comment allez-vous ? » demande la jeune femme. Leur fille est le seul enfant dans notre groupe.

Je peux à peine marcher ; je marche quand-même. Pourquoi ne pas sautiller sur un pied ? Pourquoi ne pas avoir l'air d'une petite fille qui joue à la marelle ?

51

Dieu est censé nous punir quand nous faisons le mal. Si nous faisons le bien, il ne faut pas nécessairement nous récompenser : se serait trop demandé au Tout-Puissant. Mais au moins il ne faut pas nous punir. Nils Bohr dit que ce n'est pas à nous de dire à Dieu ce qu'Il doit faire ou ne pas faire. Je suis d'accord avec Nils Bohr ; néanmoins, je me permets de poser la question suivante : « Pourquoi me punir pour mes bienfaits ? » Un jour, je conduis mon ami et sa femme chez eux. Mon ami me dit qu'il est pressé. Sa femme doit être pressée, elle aussi ; par conséquent j'appuie sur l'accélérateur. Moi, je ne suis pas pressé, mais je suis seul et eux, ils sont deux. Et puis, je suis leur hôte en quelque sorte : ils sont dans ma voiture. J'appuie sur l'accélérateur ; je prends un raccourci. J'oublie qu'il y a un feu juste après un tournant. Les officiers de police qui sont plantés derrière le feu, ne l'oublie pas. Ils m'arrêtent et constatent que j'ai toujours mon permis belge. J'habite la France depuis huit ans et je n'ai pas le droit d'avoir un permis étranger, même s'il s'agit d'un pays de l'Union européenne. Ils m'infligent une double peine ; et pourtant j'ai agi en bon ami. Je n'ai pas mérité une double amende. Avant de me punir, ils auraient pu me demander pourquoi j'étais si pressé, pourquoi je roulais à la

vitesse qui éliminait les feux rouges de mon champ de vision. Mais Dieu savait tout cela. Pourquoi les a-t-Il laissé faire ?

Un jour, je vais en Suisse pour passer deux semaines dans mes hôtels favoris. Je mets la voiture juste devant notre immeuble pour ne pas transporter mes valises jusqu'au parking. Je pose les valises derrière la voiture ; j'ouvre le coffre et commence à le remplir. Je barre la route à d'autres voitures ; par conséquent, je me dépêche pour ne pas créer un embouteillage dans notre petite rue. Elle est très étroite et les voitures qui sont garées à droite et à gauche la rendent encore plus étroite. Il ne reste qu'une valise sur la route. Soudain, je vois une voiture qui s'arrête devant ma voiture ; c'est la voiture de ma voisine de palier. Je laisse la valise en plan et marche vers la voiture de ma voisine. Je présente mes excuses et je dis que je pars tout de suite. Elle dit qu'elle peut attendre, qu'elle n'est pas pressée. « Vous avez suffisamment attendu », lui dis-je. Je ferme le coffre et je démarre ; la valise reste sur la route. J'y avais mis une douzaine de livres pour agrémenter mon voyage, mes vacances. Je l'ai laissée à l'endroit où l'on dépose les poubelles. Le jour suivant, je retourne à Versailles, chez moi. Plus de valise, plus de poubelles. Je téléphone au service de nettoyage. Un homme me répond qu'il ne sait rien. Moi, je sais tout.

Cette fois, en Egypte, je suis puni pour ma politesse. J'ai l'habitude de regarder mes interlocuteurs, surtout si c'est eux qui me parlent.

Je vais clopin-clopant ; heureusement que le car n'est pas très loin. Les gens me prodiguent des conseils. Le boudin me dit qu'elle me prêterait un tube de voltarène et deux cachets de doliprane – pour que je dorme bien. L'espace d'un instant, je quitte le monde des pharaons pour rejoindre mes semblables. Ils sont aimables, mes frères et sœurs. Il ne faut pas les sous-estimer, même s'ils ne sont pas des anciens Egyptiens.

52

La douleur, la douleur. Je ne me rappelle que la douleur. L'Egypte avait conquis mon esprit ; il s'est mit à conquérir mon corps. L'Egypte m'a blessé ; c'est la douleur qui connaît le monde. La musique accompagne mes réflexions. L'Egypte est l'*Art de la fugue* de Bach. Tout y est : douleur, joie, mort, vie. Rien ne ressort, rien ne pointe son nez. Une pyramide est une fugue. L'austérité est une liberté totale. Je l'ai senti ; il ne suffit pas de le comprendre. C'est mon corps qui joue cette fugue en ce moment. Il continue à la jouer un mois plus tard. Je sens toujours ma cheville quand je me promène, quand je me lève de mon lit. L'*Art de la fugue* est inachevé. Ce n'est pas une œuvre ouverte, mais Bach est mort avant de pouvoir la finir. Il continue à l'écrire ; on continue à construire les pyramides.

Les pyramides. Son et lumière. Une option que j'ai prise presque machinalement : plus on voit les pyramides, mieux c'est, comme tout le monde le sait. Je me dis que si j'avais cassé la cheville, je n'aurais pas pu marcher jusqu'au car, jusqu'à ma chambre. Même une cheville fêlée ne vous permet

pas de marcher : vous restez sagement dans votre lit. Mais la douleur est à la limite du supportable. Il faut bien que je la supporte, sinon je ne verrai pas les pyramides by night.

J'arrive à marcher, mais je n'arrive pas à descendre les marches. Il faut que je descende du car, sinon je ne verrai rien à l'exception du car, de son intérieur. Et notre car n'a rien de spécial. Même s'il était le top du top, j'opterais pour les pyramides. Il faut que je mette le bon pied sur une marche suivante. J'y arrive car je n'ai pas le choix. Comme disait mon manuel de français : « Avec de la patience on arrive à tout. »

Notre groupe attend son tour. Je suis assis sur un banc qui ne calme pas ma douleur. Dans l'état où je suis, il vaut mieux être assis que debout, surtout si l'on doit marcher pendant des heures.

Un homme me demande s'il peut s'asseoir à mes côtés. Je crois qu'il fait partie de notre groupe, mais je n'en suis pas sûr. Je me demande de quoi je suis sûr en ce moment, un mois après mon voyage en Egypte. Je me demande de quoi j'étais sûr hier.

L'homme me dit : « Je sais que vous êtes pianiste. » À présent je sais qu'il fait partie de notre groupe. Evidemment, rien n'interdit au membre d'un groupe entrer en relation avec le membre d'un autre groupe, mais c'est peu probable. Nous avons eu cette possibilité sur le bateau : sur le pont supérieur, par exemple. Peu importe ; cela m'est égal.

L'homme me pose une question pour le moins bizarre : « Comment tournez-vous les pages ?

- Je ne les tourne pas.
- Comment ça ? Vous jouez du piano.
- Je joue par cœur.
- Et vos collègues ?
- La plupart d'entre eux jouent par cœur aussi.
- Vous ne vous servez pas de partition sur scène ? jamais ?
- Quand je joue de la musique de chambre ou une œuvre contemporaine. Mais ça arrive rarement.

- Comment tournez-vous les pages ?

- Quand il s'agit de la musique de chambre, c'est quelqu'un d'autre qui les tourne. Quand je joue une œuvre contemporaine, je me débrouille. Je fais des photocopies...

- Auriez-vous besoin d'une machine pour tourner les pages ?
- Non, je ne crois pas. Ça ne m'est jamais venu à l'idée...
- Je peux fabriquer une machine pour tourner les pages. Pensez-vous que ça en vaille la peine ?
- Je ne sais pas. La plupart de chefs d'orchestre tournent les pages eux-mêmes.
- Ils se débrouillent bien ?
- J'ai l'impression que oui. Adressez-vous à un chef d'orchestre. Cette machine fonctionne comment ? Il faut appuyer sur une pédale ?
- Tout est électronique aujourd'hui. On écrit un programme, on l'applique.

- J'y suis. Le programme sait à quel moment tourner une page. Mais que se passe-t-il si on change de tempo ?

- C'est un tout petit problème. J'ai résolu beaucoup de problèmes dans ma vie. »

Il part enfin. Le spectacle est sur le point de commencer. Je trouve une place libre – au vingtième rang, au trentième rang. Mon ex-voisin de table me retrouve pour me dire qu'il y a une place dans une de premiers rangs. On soigne les malades ; on les respecte. Je m'assieds à côté de sa femme.

La douleur accompagne le spectacle ; bien plus, elle le transperce. C'est comme si je portais sur le dos toutes ces pierres. Moi aussi, je construis ces pyramides. Et je suis blessé comme le Sphinx.

Il y a un chien qui passe devant un écran. Il est à sa place en face des pyramides.

Un roi donne l'amant d'une princesse infidèle aux crocodiles.

Les pyramides est un fait accompli. Vous mettez un pied dans le sable. On voit une trace de votre pied. C'est tout, il n'y a rien d'autre : le sable, la trace de votre pied. Vos vêtements importent peu ; ils n'ont aucune importance. Vos vêtements sont des fioritures, une œuvre baroque. En comparaison des pyramides, le Panthéon et le Taj-Mahal sont pleins de fioritures.

L'empereur autrichien dont je ne me rappelle pas le nom, a dit à Mozart après avoir écouté *L'Enlèvement du Sérail* : « C'est bien, mais il y a trop de notes. » « Il y a autant de notes qu'il le faut. » La réponse de Mozart. Mais l'empereur avait raison : il y a trop de notes dans cet opéra, trop de cadences, trop de fioritures. Mozart s'en est débarrassé peu à peu. Il n'y a pas de fioritures dans son *Don Juan*.

Le spectacle est terminé ; nous sortons pour regagner notre car. « Par ici, par ici », dit un homme en indiquant le chemin. Mon ex-voisine de table dit que je ne peux pas marcher. L'homme nous autorise de prendre un raccourci. On respecte les malades ; on ne les aime pas, mais on les respecte. Je dis à mes ex-voisins : « Heureusement que ce n'est pas arrivé hier. Je n'aurais pas grimpé au sommet des pyramides.

- Heureusement que ce n'est pas arrivé au début du voyage », dit mon ex-voisine.

Un autre jeune homme me pose une question au sujet de ma profession : « Il paraît que vous êtes pianiste. Alors, vous jouez dans un théâtre ? » Il y a beaucoup de jeunes gens dans notre groupe ; il n'y a qu'un seul enfant.

53

Nous rentrons à l'hôtel. La violoniste est déjà là. Elle joue ; elle mange un sandwich. Ce soir, je ne suis pas en forme ; je n'ai pas envie de lui faire la cour. Je vais au restaurant en essayant de faire en sorte qu'elle ne me voit pas. Même si elle me voit, elle ne peut pas interrompre son concert par crainte d'être chasser de l'hôtel pour toujours. Je ne sais pas si quelqu'un de la direction l'entend en ce moment. On ne sait jamais ; elle ne prendra pas de risque.

Je suis seul à table. Le boudin et son mari me rejoignent. C'est inévitable : les gens n'aiment pas manger dans la solitude. Ils se connaissent depuis longtemps ; ils aimeraient connaître quelqu'un d'autre.

La cuisine du restaurant plaît à tout le monde : le chef est suisse. Les pâtisseries plaisent encore plus : le pâtissier est français. Autrefois, j'avais la dent sucrée, comme disent les Anglais. À présent je regarde sans envie une assiette pleine de gâteaux. La perte des habitudes mesure le temps mieux que les rides. Un cosmétologue peut vous débarrasser des rides. Mais qui vous rendra des vieilles habitudes ?

54

Je me réveille et je concentre mon attention sur la cheville. Plus de douleur. Mais je ne marche pas encore ; la douleur reviendra au mauvais moment. Elle revient ; elle est fidèle au poste. Elle n'est plus aussi menaçante qu'hier. Elle ne menace plus de me gâcher la fin de mon séjour en Egypte. Certes, je ne dois plus monter ou descendre, sauf pour reprendre ma place dans le car et pour en sortir. Mais tout le monde sait qu'il est désagréable de ressentir une douleur tout en regardant des monuments historiques. J'ai eu cette expérience hier et cela me suffit largement.

Nous visitons deux églises coptes. À la différence des premiers Egyptiens, les premiers chrétiens ne savaient pas peindre. Mais le visage de la Vierge est neutre. Ils ont tout de même appris quelque chose. La Crucifixion. Deux femmes sourient sous la Croix. Pour équilibrer la scène ? Le guide nous parle des patriarches. Il y en avait cent dix-sept. D'après notre guide, le patriarche Kirilos – il porte le numéro 116 – a fait beaucoup de miracles en Egypte. Je me souviens des pierres qui ne parlent pas, de son rire. Il nous montre une colonne qui verse les larmes de sang ; il ne rit pas. Il est chrétien ; sa mère est orthodoxe, son père catholique. Il parle de la différence entre le Catholicisme et la religion orthodoxe. « Quand un catholique se confesse, le prêtre ne voit pas son visage. Les orthodoxes se confessent à visage découvert. Le prêtre dit à ses ouailles : 'Pourquoi vous me faites un clin d'œil ? pourquoi vous faites une grimace ?' » Ensuite, le guide distribue des hosties qu'il appelle « le goût de l'Egypte chrétien. » Je me demande si je dois en manger ou non. Une fois de plus, je pense à mon régime ; un blasphème de plus.

Une femme veut séduire un homme ; elle lui offre une chambre remplie de beaux meubles. Cela ne marche pas. Nous visitons la chambre. Je n'aurais pas marché non plus. Il y a un portrait de l'impératrice Eugénie.

Je cherche notre groupe et je trébuche. Une cheville tordue suffit amplement. Deux chevilles tordues – c'est trop. Bonjour les dégâts.

Nous visitons une synagogue. Pas d'images ; l'austérité neutre. Nasser a chassé les Juifs de l'Egypte. « Il y avait trop d'attentats contre eux », explique le guide. « Le plus beau monument de ce matin », dis-je à l'aristocrate. Il est d'accord avec moi.

Nous devons visiter le musée du Caire. On nous donne deux heures. Tout le monde sait que ce n'est pas suffisant. Je dis à notre guide qu'au lieu d'aller au souk, je resterai au musée. « Mais le musée ferme au moment où nous partirons pour le souk », dit le guide. Alors, je lui dis que je me passerai du déjeuner. « Et le convoie militaire ? Il ne vous est pas permis de vous séparer du groupe. » J'en conclus qu'un convoie militaire nous accompagne partout : il y a trop d'attentats contre les touristes. Un membre de notre groupe a dit à table : « J'ai eu peur quand nous étions tous groupé sur le pont supérieur. Nous étions tout près de la rive. Un tireur d'élite aurait pu nous descendre tous. »

Nous allons dans une bijouterie. Je râle et pourtant j'achète une petite boîte que je mettrai sur ma commode. Mais je n'ai pas besoin d'une heure pour acheter cette boîte. Les autres n'achètent rien ; ils traînent, comme si c'était le but de notre visite.

Nous déjeunons. Les gens traînent ; ils bavardent au lieu d'aller au musée. Pourquoi sont-ils venus en Egypte ? Ils auraient pu aussi bien bavarder à la maison. J'avais envie de leur dire : « Invitez vos amis à dîner. Je viendrais volontiers chez vous : j'aime la bonne cuisine. Après le dîner, nous parlerons des choses et d'autres parce que le musée de Caire ne sera plus à notre portée. Profitons de ce moment privilégié. Trêve de bavardages ! »

Il va de soi que je n'ai rien dit du tout. Ou plutôt, j'ai dit tout cela à mes voisins de table. Ils étaient mes voisins de table sur le bateau ; nous nous sommes dit qu'il ne fallait pas changer de bonnes habitudes.

Une femme avec qui j'ai fait la queue à l'aéroport d'Orly – l'Antillaise – me demande d'où je viens. Je l'ai perdu de vue ; elle est toujours là. Un jour, le guide lui a demandé si elle était arabe. Je n'ai pas entendu la réponse. Pour moi, c'est une Antillaise parce que j'ai rencontré une Antillaise au Maroc. Il faut réduire le nombre des idées platoniciennes. Je lui dis : « Alors, vous avez entendu mon accent. Pouvez-vous le situer ? Je viens de la Russie.

- Je pensais bien que vous veniez d'un pays de l'Est, mais je ne savais pas lequel.

- Je pensais que vous étiez allemand, dit l'aristocrate. Vous savez, ma grand-mère est née en Turquie. Elle est venue en France à l'âge de dix ans. Mais elle a gardé un léger accent turque jusqu'à la mort.

- Ma femme savait que vous étiez musicien, dit le mari du boudin.

- Mais je ne savais pas si vous étiez pianiste ou violoniste, dit le boudin. De toute façon, 'pianiste' rime avec 'russe'. C'est facile.

- Vous devez jouer au jeu qui s'appelle 'professions', je crois. Il y a une dizaine de personnes dans un studio de télévision. Il faut deviner leur profession.

- Ce jeu n'existe plus », dit le boudin.

En Russie, cela existe toujours. Un jour, j'ai vu un bout de cette émission. Il fallait deviner quel homme était capable de faire l'amour quatorze fois de suite.

L'aristocrate ouvre la bouche pour y mettre son index. Tranquillement, il se met à nettoyer une dent.

55

J'étais sans doute injuste envers notre groupe, envers les gens qui prenaient leur temps dans un boui-boui. Je brûlais d'impatience, je proférais des injures qui résonnaient dans mon for intérieur.

Nous sommes devant l'entrée du musée. La blonde de Colmar me dit qu'il est ouvert jusqu'à sept heures. Le guide m'a menti pour ne pas avoir de problème avec le convoie militaire. Je lui dis que je reste au musée jusqu'à sa fermeture. « Soit je vous rejoins dans le souk, soit je vais directement à l'hôtel. » Pour une fois, il est d'accord. Sur un bout de papier, il écrit l'adresse des souks. (Il s'agit plutôt d'une série de souks.) Un homme dont je ne parle pas dans mon carnet de notes me donne la carte de l'hôtel. Tout s'arrange pour le mieux. Pour visiter l'intérieur des pyramides, j'ai emprunté de l'argent à notre guide ; j'en ai déjà parlé en détail dans ce récit. Je lui rends cet argent. Il ne comprend pas. « Quel argent ?

‘ L'argent que vous m'avez prêté hier.

- Je vous ai prêté de l'argent ?

- Mais oui.

- Ah bon. »

Cela me paraît bizarre. On n'oublie pas les choses comme ça ni en Egypte ni au Maroc. Veut-il créer une impression favorable ? Il oublie ses prêts, il ne pense pas à l'argent ; donc, il ne nous roule pas. Nous n'avons jamais vu la liste d'options et les tarifs. Il a pu dire tout ce que lui passait par la tête. Et je crois que les chiffres ne passent pas par la tête : ils y restent, ils sont cloués sur place. Il sait exactement ce qu'il peut demander aux touristes occidentaux pour qu'ils acceptent ses chiffres sans se poser trop de questions. J'avoue que je n'ai pas de preuves ; pourtant l'absence des preuves ne dissipe pas mes doutes.

Mes voisins de table sont déjà allés au Caire ; ils ont visité le musée qui, d'après eux, était désordonné, chaotique. « J'espère que le directeur a mis de l'ordre dans tout ça. » Non, c'est toujours en désordre. Les objets en vrac, jetés pêle-mêle sur les tables, sur les armoires. Parfois, il n'y a rien pour indiquer aux visiteurs de quel objet il s'agit, de quelle époque. Je n'ai rien contre cet anonymat : je ne retiens ni les noms ni les dates. C'est un vrai musée, en quelque sorte. Cela n'a rien avoir avec le nouveau Louvre.

Je regarde autour de moi ; je consulte le *Guide bleu*. « Les 30 chefs-d'œuvre du musée à ne pas manquer. » Je ne trouve que cinq chefs d'œuvres dont le guide parle – six, maximum. J'abandonne notre groupe parce que notre guide s'attarde trop devant deux stèles qui sont belles, mais pas au point d'éclipser le reste. Je vois un oiseau au-dessus d'un homme ; ou plutôt un nid d'oiseau. Je vois le

trésor de Toutankhamon que j'ai vu à Moscou il y a quarante ans. L'aristocrate qui s'immobilise à côté de moi, dit qu'il l'a vu à Paris il y a quarante ans.

Je vois un visage asymétrique qui me rappelle les masques Nô que j'ai vu à Kyoto. Les plus vieilles masques étaient asymétriques. « Elles sont plus vivants », a dit le directeur du théâtre. Les masques du XIX siècles étaient symétriques.

Dans un livre, j'ai lu que les peintres et les sculpteurs égyptiens rendaient à la perfection les traits caractéristiques de leurs personnages. Il est vrai que tous ces visages sont différents. Et pourtant c'est le même visage, une idée platonicienne. Les Egyptiens adhéraient aux doctrines de Platon et pas à celles d'Aristote. Ils voyaient l'idée du pharaon et celle de l'esclave, l'idée du jeune homme et celle de la reine. Ils voyaient aussi l'idée du visage humain et l'idée de l'homme en général. Et cette idée incluait l'idée de la femme. J'ai lu dans le *Guide bleu* que Hatchepsout portait des vêtements et se collait une barbe sur le menton. Comme d'habitude, je n'arrive pas à trouver le passage en question. C'est une mauvaise habitude, mais je n'y peur rien. Il faut tout noter. Tantôt je n'ai pas de stylo, tantôt mon carnet est à la maison et je suis dans le jardin. Je n'ai pas envie de quitter le jardin pour noter le numéro d'une page dans mon carnet.

Par contre, en cherchant Hatchepsout ou une autre reine, je suis tombé sur un passage qui confirme l'impression que j'ai éprouvé au musée du Caire et partout ailleurs. « L'image égyptienne est une expression symbolique. Le corps d'athlète que l'on prête aux rois en général n'est pas leur apparence réelle, mais le hiéroglyphe de la saine maturité de Pharaon, figuration d'un concept et non portrait du simple mortel qui assume momentanément la fonction royale. »

Je continue à chercher les chefs-d'œuvre mentionnés dans le *Guide bleu*. Je ne trouve rien en dehors de ce que j'ai déjà vu. Seront-ils tous dans les réserves ? À la place de ces chefs-d'œuvre, je trouve un buste qui orne une armoire. Il y a d'autres bustes sur cette armoire, mais je les vois à peine. Ils sont peut-être mieux que le buste visible. Je vois une sculpture que j'identifie plus tard dans un livre que j'ai acheté au musée : *Achénaton avec un personnage féminin sur ses genoux*. Cette œuvre me rappelle les sculptures de Michel-Ange parce qu'elle est inachevée. Autrement, elles n'ont rien en commun. Le roi porte un cobra sur le front ; il a l'air d'une femme qui tient un enfant sur ses genoux. Est-ce un enfant, une maitresse ? Le roi est-il pédophile ?

Je me rapproche des Egyptiens. D'abord, je regardais les temples et les pyramides de l'extérieur. Ensuite, j'ai pénétré à l'intérieur des temples et des pyramides. À présent je suis dans leur chambre, à côté de leur lit.

Je suis fatigué ; tant de beauté m'écrase littéralement. En 1964, La Scala est venu à Moscou. Karajan a dirigé *La Bohème*. J'étais concentré, comme si c'était mon concert. Je me rappelle chaque note du premier acte, du deuxième acte. Je ne me rappelle pas le troisième et le quatrième : j'étais épuisé, écrasé. On ne peut pas supporter trop de beauté.

Ce n'est pas la peine de rester au musée : je ne verrais plus rien. Il faut repartir avec le groupe. Je suis confus : tant d'efforts pour rien. J'ai fait un effort pour persuader le guide de me permettre de prolonger la visite au musée. Le guide a fait un effort pour oublier le convoie militaire. La blonde de Colmar a fait un effort pour me communiquer l'heure de la fermeture. L'homme qui m'a donné la carte de l'hôtel a fait un effort pour la sortir de son portefeuille. Tant pis.

Nous allons aux souks. Je me promène à la recherche d'une bouteille d'eau. Les autres font des achats plus importants. Il y a deux mosquées sur la place où notre bus nous attend ; je les contemple à loisir. Soudain, j'entends un moudjahidine qui chante ; mille fois mieux que Pavarotti. C'est la dernière impression de l'Égypte : il ne me reste qu'une nuit à l'hôtel et le départ. Tout se termine par la musique. Elle a toujours été là : son harmonie, son austérité. Je m'arrête et je ne bouge plus. Pas de sucre, pas de miel. Rien de superficiel, de joli, de *pretty*. Ce n'est pas une *pretty woman*. C'est une femme et un homme en même temps. C'est un animal ; c'est le ciel.

56

Flaubert visite les temples d'Abou Simbel le 27 mars 1850. Voici ce qu'il écrit dans son carnet de notes :

Ibsamboul – Abou Simball. – Les colosses – effet du soleil vu par la porte du Grand Temple, à demi comblée par le sable – C'est comme un soupirail.

Au fond, trois colosses entrevus dans l'ombre – couché par terre, à cause du clignement de mes paupières, le premier colosse à droite m'a semblé remuer les paupières – belles têtes – vilains pieds.

Les chauves-souris font entendre leur petit cri aigu – pendant un moment, l'une d'elles criait régulièrement, et cela faisait comme le battant lointain d'une horloge de campagne – j'ai pensé aux fermes normandes, en été...

